



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LIBRARIES



99751 4







1

Barbe de Hapiliess

(See Prime
SSL

[REDACTED]

6

LES
AMÉRICAINES,
OU
LA PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE

PAR LES LUMIÈRES NATURELLES.

Jeanne Marie
Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME I.

Seconde Edition, revue & corrigée.



A LYON, & se vend à LIÈGE,

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de
SON ALTESSE, & Libraire.
J. VAN DEN BERGHEN, Libraire,
à Bruxelles.

M. DCC. LXXI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1899



À

SON ALTESSE ROYALE
M A D A M E
LA DUCHESSE
DE SAVOIE.



ADAME,

*FILLE du Roi très-Catholique,
arrière-petite-fille du Roi très-Chré-
tien, le Ciel dès le moment de la nais-
sance de VOTRE ALTESSE ROYALE,
lui a imposé l'obligation de protéger
la Religion. Il n'en eût pas fallu da-*

A 2

iv . . . E P I T R E

vantage pour m'encourager à vous offrir un Ouvrage fait pour l'inculquer & la défendre. Mais combien d'autres motifs doivent étayer ma hardiesse ! Le Ciel a continué de manifester la vocation dont il a favorisé V. A. R. dès sa naissance, en vous faisant devenir la fille d'un Roi dont la piété fait le caractère distinctif, & l'Epouse d'un Prince dont la Religion la plus vive caractérise toutes les démarches. A ces motifs, qui fondent ma confiance, vous en avez joint un autre qui fait disparoître ma crainte. Votre A. R. s'est faite Elle-même, & par choix, la Protectrice de la Religion & de la piété, en même temps qu'Elle en est devenue le modele. Plus respectable par ses vertus, que par tant de titres réunis qui la rendent une des plus grandes Princesses du monde, son

DÉDICATOIRE. v

*auguste Nom ne peut que donner
un grand poids à un Livre fait
pour procurer , non-seulement la
gloire de Dieu, mais encore le bien
de l'Etat; car ce n'est que parmi
les bons Chrétiens qu'on doit espé-
rer de trouver les bons Sujets :
heureuse si ce foible hommage de
mes talents, offert à Dieu & à vous,
Madame, peut être accepté comme
une preuve du profond respect avec
lequel je suis,*

M A D A M E,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

La très-humble &
très-obéissante
servante
DE BEAUMONT.

A 3

AVIS

DE L'AUTEUR.

Quelques Personnes dont je respecte les lumieres, ont cru que la lecture de cet Ouvrage devoit être précédée d'un mot d'Avis.

Bien des Gens qui ignorent que le doute méthodique est permis, pourroient être scandalisés de voir la Bonne l'exciter dans ses Ecolieres. Elle prie le Lecteur de se souvenir qu'elle parle à des Personnes de la Religion protestante; que le fondement de cette Religion est la liberté d'examiner les points les mieux décidés, parce que ne reconnoissant point de Tribunal infallible sur la terre, chacun de ceux qui la professent, est en droit de s'en rapporter à ses lumieres, & de les

*préférer à celles de tout ce qu'il y a eu
& aura d'Hommes savants , parce
qu'après tout ils sont faillibles , &
qu'on ne doit une submission aveugle
& absolue qu'à une autorité divine.
Il convenoit donc à la Bonne de pren-
dre la seule voie qui convint à ses Ele-
ves , qui est celle de l'examen , toujours
permis jusqu'à ce qu'on soit convaincu
qu'on se soumet à la vérité infaillible
& éternelle , incapable de se tromper
& de nous tromper.*

Noms des Dames qui paroîtront
dans cet Ouvrage.

Miss DOROTHÉE.

Miss PRÉJUGÉ.

Lady INCONSÉQUENTE.

Lady MÉRY.

Lady LOUISE.

Miss CHAMPÊTRE.

Miss SOPHIE.

Lady CHARLOTTE.

La BONNE.

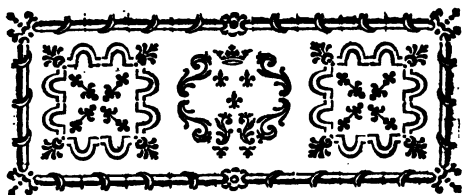
Lady VIOLENTE.

Miss MALY.

Miss BELOTTE.

Lady SPIRITUELLE.

Mr. BELESPRIT.



LES
AMÉRICAINES,
OU
LA PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE

Par les lumières naturelles.



PREMIERE JOURNÉE.

La BONNE.



A Providence, Mesdames,
qui dispose tout avec sagesse
& avec bonté, me permet
encore de vous entretenir
après une longue absence.
Pour mettre à profit l'avantage qu'elle me
procure, j'ai résolu, Mesdames, d'em-
ployer tous les moments que nous de-

vons passer ensemble à des études infiniment supérieures à celles que nous avons faites les années passées : il est question de nous rendre raison à nous-mêmes de notre Foi, d'en examiner les fondemens. Pour comprendre la nécessité de cette étude, rappelez-vous, je vous prie, ces paroles de Jesus-Christ : *Celui qui aura la foi & qui sera baptisé, sera sauvé : celui qui n'aura pas la foi, ne peut être sauvé.* Elles sont si positives, qu'il faut brûler les Ecritures, en nier la vérité, renoncer à croire la divinité de Jesus-Christ, ou dire avec lui : *La foi est d'une absolue nécessité pour être sauvé.* Mais qu'est-ce que cette Foi, dont la nécessité est si absolue qu'elle ne peut être suppléée par rien ? C'est ce qui fera le sujet de notre étude & de nos conversations. C'est dans ce moment, Mesdames, que nous avons besoin plus que jamais des lumières du Saint-Esprit. Saint Pierre parla à une multitude de Juifs assemblés ; quatre mille se convertirent, & les autres persévérèrent dans leur incrédulité. La grace fut présentée, offerte à tous ceux qui écouterent les paroles de Pierre, & ces quatre mille furent les seuls qui daignèrent la recevoir : les autres la rejetterent, & les paroles de cet Apôtre ne furent, à leur égard, que de vains sons qui frapperent leurs oreilles

sans toucher leur cœur. La lumière fut suffisante pour tous, je le répète, & ce petit nombre seulement ouvrit les yeux : tremblons qu'un pareil malheur ne nous arrive ; conjurons l'Esprit-Saint de dissiper les ténèbres de notre entendement, de fondre la glace de nos cœurs, d'arracher le funeste bandeau qui nous cache des vérités nécessaires, des vérités absolument nécessaires, des vérités seules nécessaires. Oui, Mesdames, vous pouvez ignorer tout le reste sans danger : il n'y a que la science de la Religion qu'il faut posséder pour entrer dans le Ciel, & sans laquelle on ne peut espérer d'y entrer. Donnez-moi donc l'attention la plus réfléchie, l'esprit le plus docile, & le cœur le plus décidé à céder aux lumières du Très-Haut, quoiqu'il nous en coûte.

Miss PRÉJUGÉ.

Ces Dames m'ont appris, ma *Bonne*, qu'une de vos conventions étoit de laisser à celles qui vous écoutent la liberté de vous interroger, de vous contredire même, & de ne jamais céder qu'à la raison. Je vais profiter de ce privilège, & vous faire mes objections contre le genre d'étude que vous nous proposez. Convient-il aux personnes du sexe ? Une foi simple, n'est-elle pas notre par-

tage ? N'y a-t-il point de danger à examiner ce que nous devons croire aveuglément sur la parole de Dieu ?

La Bonne.

Et qui vous assure , Madame , que votre foi est fondée sur la parole de Dieu ? Un Turc m'en diroit autant , le croiriez-vous autorisé à me proposer cette objection ? S'il me prenoit envie de vous nier la vérité de la révélation , pourriez-vous résister aux tentations auxquelles mes mauvais raisonnements vous exposeroient , sur-tout , si je vous les faisois dans un temps où l'intérêt d'une violente passion vous feroit souhaiter de trouver ces raisonnements justes ? Assurons-nous par les lumières de la raison que Dieu a parlé , alors nous pourrons fermer les yeux en toute sûreté , & croire aveuglément tout ce qu'il nous aura dit : jusqu'à ce moment doutons de tout , * la prudence nous en fait une loi que nous ne pouvons violer sans risque.

Lady INCONSÉQUENTE.

Je crois bien , ma *Bonne* , que l'étude que vous nous proposez est très-belle ; cependant je crains de la faire , & voici pourquoi. La Religion Chrétienne me

* Voyez l'Avis de l'Auteur.

A M E R I C A I N E S. 5

paroît consolante , elle me promet des secours , des adoucissements dans les situations fâcheuses de cette vie , & un bonheur éternel dans l'autre : où pourrai-je trouver rien de pareil ? J'avoue que ces secours , ces consolations , ce bonheur éternel , je les espère sur la foi d'autrui , & je ne me dissimule pas combien ce fondement est foible : on m'a bercée de ces idées dès l'enfance , & je crois que je ne les ai adoptées qu'à force de les entendre répéter ; mais qu'importe la manière dont cela est entré dans mon esprit ? Je crois , & cela me tranquillise : que seroit-ce si un examen sévère me montrait que je suis dans l'erreur ? Il faudroit donc renoncer malgré moi à tous les biens que je possède !

La B O N N E.

Vous ne possédez rien , ma chère , puisque vous n'êtes pas sûre de votre possession , & que vous craignez que l'on vous la ravisse : vous me paraissez comme un homme , qui ayant passé deux jours sans manger , rêveroit qu'il est dans un festin où il se rassasieroit à son gré , & qui craindroit d'être réveillé , de peur d'être arraché à cette douce illusion pour faire un repas réel. Ou la Religion Chrétienne a des fondements solides , & est divine , ou

elle ne peut pas nous donner les biens inestimables qu'elle nous promet : si elle nous trompe , nous ne pouvons trop souhaiter d'être réveillées pour chercher à la place des biens trompeurs , qu'elle nous offre en vain , un bonheur solide. Au-lieu de craindre d'être détrompées , hâtez-vous de vous assurer la possession de ces biens inestimables s'ils existent : s'ils n'existent pas , je ne vous ôterai rien , je vous le répète , en vous en privant ; au contraire , je vous guérirai d'une erreur , & une erreur quelconque est toujours un mal.

Lady MÉR Y.

Pour moi j'ai une objection à vous faire, qui me paroît plus réelle. Je conçois la beauté , le satisfaisant de la science de la Religion , je suis charmée de pouvoir m'y appliquer toute entière : mais cette étude est-elle aussi essentielle que vous avez voulu nous le faire entendre ? Si cela étoit , que deviendroient tant de pauvres gens , qui n'ont ni le temps , ni les occasions , ni la capacité nécessaire pour cette étude ! En Angleterre , par exemple , je suis assurée que sur cent personnes il n'y en a pas deux qui puissent la faire ; c'est , je crois , la même chose en France : un Marchand occupé de son commerce , un Domestique de son

A M E R I C A I N E S. 7

service, un Payfan de son travail; tous ces gens-là, dis-je, n'ont pas le temps nécessaire pour s'instruire : le plus grand nombre de ces personnes manque de capacité quand même elles auroient du temps; d'ailleurs, qui auroit la patience de les instruire ? Il faudroit donc qu'un Ministre ou un Curé n'eût que cela à faire ? N'est-il pas plus avantageux qu'ils s'attachent à leur procurer de bonnes mœurs que de grandes lumieres, qu'ils leur apprennent à bien vivre plutôt qu'à bien croire ?

La BONNE.

Voilà une objection, ou plutôt des objections qui méritent une attention particulière : si elles ne sont pas justes, au moins ont-elles de la vraisemblance. Vous me dites, ma chere *Méry*, qu'un grand nombre de Marchands, d'Artisans, de Domestiques & autres n'ont pas le loisir de s'appliquer à l'étude de la Religion, parce qu'ils doivent apprendre le commerce, le service, leur profession; & que lorsqu'ils la savent, tout leur temps doit être employé à l'exercer. Je conviens que toute la perfection, toute la sainteté des hommes consiste à bien remplir les devoirs de leur profession; mais quelle est cette première & essentielle profession des hommes ? c'est

d'être Chrétiens. Il n'est pas absolument nécessaire qu'ils soient Marchands, Artisans, Domestiques, Laboureurs, & il est essentiel qu'ils soient Chrétiens. Pardonneroit-on à ce Marchand d'ignorer l'arithmétique & le prix de ses marchandises ? A ce Domestique, de négliger d'apprendre la manière dont il doit remplir son service ? A cet Artisan, de ne pas connoître les outils de sa profession ? Que penseriez-vous d'un Médecin qui vous diroit qu'il n'a pas eu le temps d'étudier l'anatomie, de lire des Livres de médecine, de fréquenter les Hôpitaux ? vous le traiteriez d'insensé. Il n'y a donc que la science du Christianisme qu'il soit permis d'ignorer sans honte ? quel aveuglement ! Mais, dites-vous, les Curés & les Ministres n'ont ni le temps ni la patience de les instruire ; quelle horreur ! Ils ont bien le temps de manger, de boire, de dormir, de se divertir : or ces choses sont moins nécessaires que l'instruction de leurs Paroissiens ; car il n'est pas essentiel qu'ils vivent, & il est essentiel qu'ils se sauvent : or ils ne peuvent se sauver qu'en se consacrant tout entiers à l'instruction de leurs Paroissiens. Au-lieu d'employer plusieurs jours à composer un Sermon éloquent, qu'ils fassent quatre Catéchismes. Qu'ils s'ap-

A M E R I C A I N E S. 9

pliquent avec autant d'ardeur à trouver les moyens d'instruire leur troupeau , qu'ils en apportent à recevoir leurs revenus. Lady *Méry* ajoute qu'il vaut mieux leur apprendre à bien vivre qu'à bien croire ; & moi je lui réponds que Jésus n'a pas été de ce sentiment, qu'il a mis la Foi pour première condition du salut : j'ajoute que les mœurs des hommes sont en proportion de leur foi. Le plus stupide Payfan qui auroit eu le malheur de commettre un crime , ne manque d'aucune lumière pour le cacher & l'excuser ; que dis-je , la crainte d'être pendu rend ces Rustes fideles. Pourquoi cette crainte les empêche-t-elle de voler ? c'est qu'ils ont une parfaite conviction que la Justice des hommes ne fait aucune grace sur ce crime , & qu'il conduit à la potence. Cette idée a la force de réprimer leur cupidité. Si on pendoit ceux qui s'enivrent , qui disent des paroles deshonnêtes , qui médisent & déchirent la réputation du prochain ; l'ivrognerie , l'impudicité , la calomnie seroient aussi rares que le vol : la crainte du châtiment suspendroit les effets de toutes ces passions , qui ne sont pas plus violentes , que celle de se mettre à son aise en s'appropriant le bien d'autrui. Qui leur donne le courage nécessaire

pour résister à ce dernier penchant l'appréhension du supplice. La crainte d'une éternité malheureuse opéreroit effet aussi heureux par rapport à tous vices, si elle étoit bien réelle ; & elle deviendrait, si un Pasteur zélé avoit soigné de l'instruction de ses Ouailles & daignoit descendre à leur portée par de petites instructions familières. J'avoue qu'il y a des esprits plus épais que les autres : croyez pourtant pas que le nombre soit aussi grand qu'on le suppose communément, parce qu'il est plus aisé de se persuader qu'ils sont incapables d'instruction, que de se donner la peine nécessaire pour les instruire. Tous les hommes, à l'exception d'un très-petit nombre, sont capables d'exercer des professions qui demandent une certaine intelligence ; du temps, la patience du Maître viennent à bout de surmonter les plus grands obstacles, & qu'on auroit regardé d'abord comme invincibles. Si un Curé se donneoit la moitié de la peine pour former des Chrétiens, qu'un Cordonnier pour apprendre à son apprentif à faire un soulier, assurément il y réussiroit. Enfin, Dieu ne nous demandera qu'à proportion de nos lumières, il sera content des efforts que nous aurons faits pour nous instruire, quand bien même ces efforts a

A M E R I C A I N E S. 11

roient été insuffisants, pourvu que nous y ayons employé tout ce qui dépendoit de nous pour bien étudier ; au-lieu que nous serons criminels de notre ignorance, si nous n'avons pas fait tout ce qui dépendoit de nous pour la détruire.

Lady LOUISE.

En sorte qu'un Païen qui auroit fait ce qu'il auroit pu pour s'instruire, ne seroit pas coupable de son idolâtrie ?

La BONNE.

Lady Louise a oublié que nous avons traité cette matiere à fond. Elle suppose l'impossible, qui est qu'un homme qui auroit cherché à connoître l'Auteur de son être, ne l'eût pas découvert par ses ouvrages. Nous autres qui le connoissons & qui voulons nous instruire de sa sainte Loi, souvenons-nous que pour réussir dans cette étude, il faut deux choses. Demander à Dieu ses lumieres, purifier ses mœurs pour attirer sa grace. Je devrois en ajouter une troisieme : c'est un grand amour pour la vérité, & une volonté déterminée à la suivre, quand on la connoitra, quoiqu'il en coûte.

Miss BELOTTE.

Je n'entends pas bien ce que vous vou-

lez dire, que nous serons punies pour avoir manqué d'accomplir des devoirs que nous ne connoissons pas. Cela me paroît injuste. Par exemple, je me suis sentie une sorte de mauvaise humeur, lorsque vous avez proposé de nous développer nos devoirs par rapport à la Religion. Voici comme je raisonne. De plus d'un million de personnes qui sont dans la Ville de Londres, il n'y en a peut-être pas mille qui soient instruites, comme vous voulez que nous le soyons : il seroit cruel de penser qu'il n'y auroit que ces mille personnes qui puissent espérer le Ciel. Parmi la multitude des autres, il y en a beaucoup qui manquent de bonne foi à des devoirs essentiels, parce qu'elles les ignorent : elles ne pechent pas, car elles ne croient pas pécher. Pourquoi augmenter leurs devoirs, en leur donnant de nouvelles lumières auxquelles elles ne répondront pas probablement ? Il me semble avoir lu dans St. Paul, que c'est la Loi qui fait le péché ; *car*, dit-il, *ou il n'y a pas de Loi, il n'y a pas de péché*. Pourquoi cherchez-vous à le multiplier, en nous découvrant de nouvelles Loix ? Vous les créez pour nous, puisqu'elles n'existent & ne sont obligatoires à notre égard qu'au moment où nous les connoissons. Laissez-nous

A M E R I C A I N E S. 13

dans notre ignorance, & n'augmentez pas nos obligations.

La BONNE.

Véritablement, ma chere, cela seroit fort commode. Une ignorance invincible sur nos devoirs nous en dispenseroit sans doute; mais cette sorte d'ignorance est la chose impossible; c'est un être de raison pour tous les hommes en général, & sur-tout pour nous qui sommes en état de nous instruire. Il n'est pas question dans l'étude que nous allons faire, de nous découvrir nos devoirs: ils sont écrits par le doigt de Dieu même au fond de notre ame; je ne veux que fortifier les motifs d'obéir à cette première loi &, par conséquent, vous en faciliter la pratique. Oui, Mesdames, si nous sommes assez heureuses pour apprendre la science de la Religion comme il faut, toutes les difficultés, ou du moins, la plus grande partie des difficultés que nous trouvons à accomplir la Loi naturelle, qui n'est autre que la Loi divine, disparaîtra.

Lady MÉRY.

C'est-à-dire, ma *Bonne*, que nous allons prendre une leçon de Géométrie, de Logique, j'en ai une grande joie. La

Philosophie n'entrera-t-elle pas au dans votre plan? cela me rendroit bien attentive.

La BONNE.

Ce que dit Lady *Méry*, paroît singulier, & est pourtant vrai. La foi doit être précédée de la raison, c'est-à-dire, qu'avant de croire, nous devons avoir des motifs raisonnables de croire. Je dirai plus : des personnes telles que nous devons avoir de telles preuves de la vérité de la Religion, qu'elles soient démontrées géométriquement, en sorte qu'il soit impossible d'en douter. C'est pour chercher ces preuves claires, & qu'on ne puisse contester, que je vous ai rassemblées. Je ne veux laisser aucun soupçon, aucun nuage sur ce que vous devez croire; car je le répète, votre esprit étant une fois bien convaincu, il sera plus aisé de toucher votre cœur : la conviction produit l'acte, presque nécessairement. Je vais d'abord réfuter l'objection de *Miss Belotte*, & ensuite je vous exposerais le plan que nous devons suivre dans les leçons que nous prendrons sur cette utile science.

Elle prétend que nos devoirs ne commencent qu'au moment où nous sommes instruites; elle se trompe : c'est du mé

it où il nous a été possible d'être inf-
tes, que nos devoirs deviennent obli-
vires. L'étendue de cette instruction
t se mesurer sur l'étendue de nos lu-
res, de notre temps, & des facilités
la Providence nous ménage à cet
rd. Il est hors de doute, que les per-
nes dispensées du soin de gagner leur
par un travail assidu, ont plus de
yens de chercher la vérité & la con-
ion : cette étude doit être beaucoup
s approfondie par elles, parce qu'el-
ont plus de tentations contre la Foi,
qu'elles ont plus de dangers de la per-
, que les pauvres.

Mis PRÉJUGÉ.

pourrois-je vous demander d'où nais-
: ces tentations & ces dangers que
s supposez ?

La BONNE.

e ne suppose rien, Mesdames, ils
sistent malheureusement que trop.
es obstacles à la Foi consistent plus
s les penchants du cœur que dans les
ieres de l'esprit; mais quand ces deux
es d'obstacles se réunissent, il faut
miracle pour que la Foi n'en soit pas
uite ou du moins altérée. Les véri-
spéculatives ne sont pénibles à croire

qu'à une Secte de prétendus beaux esprits, qui se qualifient mal-à-propos du titre d'esprits forts, & qui veulent tout mesurer à leur raison & à leurs lumieres, sans penser que le premier effet d'une raison saine, est de connoître ses bornes, qui sont assurément très-étroites. On m'a dit que cette Secte s'appelloit les *Rationalistes*. Parmi ceux-là, il s'en trouve plusieurs qui n'ont d'autres défauts que l'orgueil, & dont les mœurs sont pures; mais ce n'est que par un hazard qui tient aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Le reste des hommes se soumet volontiers sans motif, avec indifférence à des vérités qui ne les engagent à rien. Que la Ste. Trinité soit un Dieu en deux personnes, ou en trois, cela ne les embarrasse guere; elle n'exige pas plus d'adoration d'une maniere que d'une autre: leurs passions laisseront passer tout ce qui n'aura pas un rapport immédiat aux mœurs. Mais une Religion qui les condamne à combattre leurs passions, depuis le matin jusqu'au soir, à sacrifier leurs penchants les plus doux; qui les menace d'une éternité de supplices, s'ils refusent de remplir cette condition de salut. *Renoncez à vous-même, portez votre croix.* Cette Religion, dis-je, leur paroît difficile

croire , & ils feroient char-
 oir des raisons d'en douter.
 -uns plus hardis que les autres ,
 à ce sujet des conjectures si
 qu'on les siffleroit , s'ils raison-
 si mal dans les affaires les plus
 s pour lesquelles on feroit de
 l ; cependant quelque dénuées
 nblance que soient ces conjec-
 quelque contradictoires même
 aroissent à l'examen le plus su-
 on souhaiteroit qu'elles eussent
 abilité , & dès-lors on touche
 it de leur accorder de la réa-
 e tentation est sur-tout celle
 & des heureux du siècle. Na-
 lieu de l'abondance & des plai-
 onserver la pauvreté d'esprit , la
 ion du cœur , des sens , & la
 mœurs ; oh que cela est péni-
 pauvres , les artisans , au con-
 commodent bien mieux d'une
 qui condamne des plaisirs qu'ils
 it goûter , qui asservit les riches
 ger dans leurs besoins , à les
 dans leurs maladies , dans leurs
 adoucir le joug dont ils sont
 Donc les riches sont plus expo-
 s pauvres , à souhaiter que la
 soit fausse ; donc ils ont besoin
 lumieres que les autres pour
 I. B

être entraînés & comme forcés par la conviction à se soumettre aux vérités pratiques, qui ne paroissent à leurs yeux que des obstacles au bonheur qu'ils croient pouvoir se procurer par la jouissance des biens dont ils regorgent.

D'ailleurs, c'est parmi les Grands & les personnes riches, que se trouvent les Rationalistes, grands prêcheurs de leur métier, & qui courent après les prosélytes. L'oisiveté des Grands leur laisse le temps de leur débiter leur doctrine, & leur ignorance sur la Religion rend leur défaite aisée. C'est donc une nécessité pour eux de proportionner leurs armes défensives aux offensives qu'on emploie à leur égard. L'instruction est donc nécessaire à tous, mais principalement aux personnes de votre état, Mesdames ; premièrement, parce qu'elles ont le temps & les commodités de s'instruire ; secondement, parce que leurs besoins à cet égard sont plus grands que ceux des autres.

Je reviens à Miss *Belotte*, qui avoue franchement qu'elle craint des lumières qui lui découvriraient un plus grand nombre de devoirs à remplir. Apprenez, ma chère, que le paresseux ne gagne rien à ses ténèbres volontaires. Vous dites qu'il ne pourra être damné pour n'avoir pas rempli

des devoirs qu'il n'a jamais connus; sachez qu'il le fera pour avoir négligé de s'en instruire, & que cette connoissance serve à vous déterminer à employer tout ce que vous avez d'esprit pour devenir habiles dans la science du salut, puisqu'elle est, comme je vous l'ai déjà dit, la seule importante & nécessaire.

Je répète aussi à Lady *Méry*, que nos conversations seront précisément ce qu'elle les souhaite. C'est un cours de Logique, Mesdames, que nous allons faire ensemble. Pour apprendre à bien croire, nous allons douter de tout.

Supposez donc, Mesdames, qu'élevées dans les forêts de l'Amérique, chacune en votre particulier, on vous transporta dans cette Ville. Je suppose encore que vous eussiez un esprit naturellement juste, comme l'auroient le plus grand nombre des hommes qui ne seroient point gâtés par le préjugé : dans cet état vous auriez une juste défiance, qui se fait toujours sentir quand on offre à notre crédulité des choses qui paroissent blesser la vraisemblance, & que nous n'avons pas une confiance aveugle pour ceux qui nous les proposent. Si, après vous avoir instruites des mœurs & des usages de la Nation au milieu de laquelle vous auriez été transplantées, je voulois entrepren-

dre de vous faire connoître ce que vous êtes , d'où vous venez , pourquoi vous êtes , ce que vous deviendrez ; vous voulez , Mesdames , qu'il faudroit tout prouver , tout démontrer , que vous seriez autorisées à mettre les choses extraordinaires que je voudrois vous faire croire nombre des choses incertaines & problématiques , jusqu'à ce que je les fissé paraître à vos yeux , accompagnées de l'assurance , qui fait toujours disparaître le doute.

Lady VIOLENTE.

Ah ma *Bonne* ! je conçois que s'il n'y a rien de plus utile que ces leçons , il n'y a rien non plus de si amusant. Quel plaisir de voir croître ses idées , d'en développer la source. D'ailleurs , je fais réflexion : cet état dans lequel vous supposez , nous l'avons toutes éprouvé. Dans la première enfance , n'étions-nous pas au dessous même de ces jeunes savantes ? Lorsque nous avons été en âge d'entendre , on a fait raisonner des choses à nos oreilles , sans jamais , ou presque jamais parler à notre raison. *Il y a un Dieu. Le loup vous mangera , si vous n'êtes méchante. Mon petit doigt m'apprend ce que vous faites. Dieu entend tout ce que vous dites. Le nez vous rougira si*

AMÉRICAINES. 21

mentez. Vous irez en enfer, si vous êtes désobéissante. Ces grandes vérités & ces fadaïses nous ont été dites du même ton, ont fait sur nous la même impression, & ces impressions n'ont été guere plus durables les unes que les autres. J'avoue qu'à mesure que nous avançons en âge, on réitere les leçons qui regardent Dieu, & on se moque avec nous de la crédulité que nous avions, quelques années auparavant, pour les contes bleus dont on nous berçoit. Mais si je me rappelle bien ce qui se passoit alors en moi, voici comme je raisonnois. On m'a trompé quand j'étois petite à certains égards; suis-je bien assurée qu'on ne me trompe point encore ? Il est peut-être des illusions pour tous les âges : dans le premier, on m'a fait des mensonges qui n'avoient pas le sens commun ; on m'en fait aujourd'hui sur des matieres beaucoup plus graves, & qui n'ont pas plus de probabilité à mes yeux que le reste n'en avoit alors, & dont, sans doute, on se moquera avec moi dans mes dernières années.

Lady INCONSÉQUENTE.

Ah Madame ! comment pouviez-vous penser ainsi ? Ne voyez-vous pas tout d'abord que ce qu'on disoit de Dieu étoit véritable ?

Lady VIOLENTE.

Non en vérité, ma chere, permettez-moi le mot, j'avois trop d'esprit pour cela, & ma raison, au contraire, m'autorisoit à croire qu'en cela, comme dans tout le reste, ma Gouvernante avoit de bonnes raisons pour chercher à me tromper.

Lady INCONSÉQUENTE.

Et vous appelez cela avoir de l'esprit ? Je remercie Dieu de ne m'en avoir pas donné un de cette espece. Pour moi, je vous le répète, j'ai d'abord connu que tout ce qu'on me disoit par rapport à Dieu, étoit véritable.

Lady VIOLENTE.

Me diriez-vous bien, Madame, pourquoi vous avez toujours cru les choses qu'on vous disoit par rapport à Dieu ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Et mais, ma chere, je l'ai cru.... parce que cela étoit vrai ; je n'en puis donner autre raison.

La BONNE.

Voyez-vous, ma chere, vous ne manquez pas d'esprit, vous passez même pour en avoir beaucoup, & ce jugement est

fondé pour ceux qui vous connoissent à fond. Malgré votre esprit naturel, une personne qui ne jugeroit de vous que sur vos discours, seroit autorisée à douter de votre jugement. Vous n'avez jamais raisonné, réfléchi, & cela fait à peu de chose près, le même effet que si vous manquiez de bon sens. Ne vous fâchez pas, je vous prie : ces Dames ont eu la bonté de me permettre de leur dire librement ma pensée, & de leur côté elles ont droit de me dire mes défauts sans que je m'en fâche : cette méthode a été fort utile & à elles & à moi. Il ne tient qu'à vous d'entrer en participation de cet avantage. Avant de rien décider, forcez-vous à peser, à comparer. Apprenez à poser un principe, à en tirer des conséquences, à nier tout ce qui sera contradictoire à ce principe, & à l'abandonner, à recevoir comme vrai au contraire tout ce qui en sera une conséquence. Vous ignorez ces grands mots, Madame : je vais vous les expliquer dans un moment par ce qui va se passer entre vous & Lady *Violente* : je connois la marche de son esprit, & je vois où elle en veut venir, permettez-lui de vous interroger.

Lady VIOLENTE.

Mille pardons, Madame, de la fi-

berté que je vais prendre. Hélas, ce service que je vais vous rendre, ma Bonne me l'a rendu en son temps, & il lui en a beaucoup plus coûté pour me corriger d'un grand nombre de défauts, qu'il ne lui en coûtera pour vous donner l'habitude de raisonner juste. Dites-moi, Madame, votre Gouvernante avoit-elle des défauts ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Dix mille. Tous ceux que peut avoir une fille d'un esprit borné, dont l'éducation avoit été absolument négligée, & qui, malgré ces désavantages, avoit un cœur excellent, & beaucoup de Religion.

Lady VIOLENTE.

Encore une fois, Madame, pardon. Mais voilà des contradictoires. Si cette fille avoit dix mille défauts, elle ne pouvoit avoir un bon cœur & beaucoup de Religion. Ces deux dernières qualités louables devoient détruire les qualités contraires, elles ne peuvent subsister ensemble. Ceci méritoit une discussion que j'abandonne pour ne pas sortir de mon sujet. Entrons, je vous prie, dans quelque détail sur les défauts de votre Gouvernante, étoit-elle médisante ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Au superlatif. Comme elle étoit en ce temps très-ignorante & fort babil-
le, il falloit bien parler du Prochain
de savoir dire autre chose. Vous al-
encore penser que ce que je vais vous
est contradictoire, & il n'en sera
moins vrai; c'est que ce n'étoit point
elle la suite d'un méchant cœur;
ne haïssoit pas celles qu'elle déchi-
; au contraire, elle apprenoit à toute
compagnie les défauts de Madame
telle pour avoir le plaisir d'en gé-
de la plaindre, de rejeter les fau-
sur ses parents, ses amis, sur tout le
re-humain; ce qui amenoit nécessai-
ment des portraits qui n'étoient pas à
ouange de ceux dont elle parloit.

Lady VIOLENTE.

Et cette bonne fille qui aimoit tant à
sur les défauts du prochain, se met-
-elle en colere? avoit-elle beaucoup
espect dans l'Eglise? n'y parloit-elle
ais? obéissoit-elle aux ordres de Ma-
re votre mere? disoit-elle toujours la
té?

Lady INCONSÉQUENTE.

Oui & non : elle étoit fort violente &

en convenoit de bonne foi ; mais comme elle disoit elle-même : *tournez la main , il n'y paroïssoit plus*. Elle gardoit le silence à l'Eglise quand elle y dormoit (ce qui lui arrivoit souvent) ou quand elle n'étoit pas à côté d'une personne de connoissance ; elle obéissoit à *My lady*, dans toutes les choses dont on pouvoit s'appercevoir , & faisoit à sa tête toutes les fois qu'elle espéroit n'en recevoir aucune repréhension. Elle murmuroit contre Maman , quand on m'empêchoit de lui faire de petits présents , ou qu'on faisoit servir une de mes robes pour deux deuils ; elle mentoit souvent pour m'excuser ou pour s'excuser elle-même , & ajoutoit que ces mensonges étoient de petites fautes , puisqu'ils ne faisoient mal à personne.

Lady VIOLENTE.

Cette femme ne vous a-t-elle jamais lu la Sainte Ecriture ? Ne vous a-t-elle pas fait remarquer que Jesus , le plus doux de tous les hommes , chassa du Temple ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices ? Ne vous a-t-elle pas dit que Dieu , présent par-tout , écrivoit , pour ainsi dire , toutes nos paroles , & qu'il nous demandera un compte rigoureux de celles que nous aurons dites inu-

A M E R I C A I N E S. 27

ement ; à plus forte raison de celles qui
essent la charité , la vérité ? Ne vous
t-elle pas fait lire St. Paul , qui nous
avertit d'obéir à nos maîtres , parce qu'ils
nous tiennent la place de Dieu ?

Lady **I N C O N S É Q U E N T E.**

Je dois lui rendre cette justice , elle
m'a relu ces choses tant de fois , que je les
fais par cœur.

Lady **V I O L E N T E.**

Et aviez-vous la bonté de croire tou-
tes ces choses , qu'assurément elle ne
croyoit point elle-même ?

Lady **I N C O N S É Q U E N T E.**

Ah Madame ! c'est une calomnie , elle
croyoit tout ce qu'il falloit croire & étoit
très-bonne Chrétienne.

Lady **V I O L E N T E.**

Si elle vous eût défendu de boire du
vin , en vous disant que c'étoit du poison
qui donnoit la mort , & que dans le mê-
me temps vous lui en eussiez vu boire
avec plaisir , qu'auriez-vous cru , Ma-
dame ?

Lady **I N C O N S É Q U E N T E.**

J'aurois cru , ou qu'elle étoit lasse de la

vie, & qu'elle vouloit mourir, ou que le vin n'étoit pas du poison ; & comme elle aimoit beaucoup à vivre, & qu'elle avoit bien peur de la mort, j'aurois regardé ce qu'elle me disoit sur le vin comme une plaisanterie. J'aurois pu croire encore, qu'elle avoit quelques raisons pour chercher à me dégôûter du vin.

Lady VIOLENTE.

Je lui aurois dit, moi, lorsqu'elle m'auroit fait lire la Sainte Ecriture : c'est par plaisanterie que vous me dites que l'ancien & le nouveau Testament ont été dictés par le Saint-Esprit, & que Dieu jettera dans l'enfer ceux qui ne conformément pas leur vie à la morale, qui est renfermée dans ces Livres que vous appelez divins. Si vous le croyiez véritablement, vous cesseriez d'être médisante, colere, avare, désobéissante à vos maîtres & menteuse : ces Livres ne contiennent que des fables, ou du moins, vous les regardez comme tels, & vous cherchez à m'en imposer : j'en devine la raison. Il est de votre intérêt que je pratique toutes les vertus commandées dans ces Livres, car mon éducation en deviendra plus aisée : vous ne me croyez pas assez complaisante pour chercher à les pratiquer seulement pour vous éviter la peine de lutter con-

AMÉRICAINES. 29

mes passions ; pour m'engager à les
ncre & rendre ma société plus douce,
is composez, ou plutôt vous adoptez

Roman fait par des personnes qui
oient, comme vous, intérêt d'engager
hommes à détruire ou modérer des
ichants qui choquoient les leurs, &
, s'ils vivoient comme vous vivez, ne
yoient pas un mot de ce qu'ils ont
ir.

Miss INCONSÉQUENTE.

'admire comme Lady *Violente* a ar-
gé tout cela, & m'a convaincue que
docilité étoit une sottise : j'aurois juré
elle n'en pourroit venir à bout ; ce-
dant il n'est pas en mon pouvoir de
refuser à ce qu'elle vient de dire.

La BONNE.

'est qu'il n'est pas possible de résister
évidence. Et bien, Mesdames, voilà
me quoi nous devons étudier la Re-
on, il faut suivre la même méthode.
y *Violente* a commencé par poser un
cipe ; la conviction, quand elle est par-
e, produit l'action qui lui est consé-
te. Ainsi elle dit, si vous êtes forte-
it persuadées que ce vin peut vous
oissonner & que vous n'avez pas en-
de mourir ; vous n'en boirez pas. Si

vous en buvez , ou vous ne croyez pas qu'il soit poison, ou vous voulez mourir.

Lady SPIRITUELLE.

Ma *Bonne*, faites-nous de cela un syllogisme, je me meurs d'envie d'en savoir faire un, & je n'en ai pas même une idée bien juste.

La BONNE.

Je suis logée au même endroit, ma chere, je n'ai jamais eu l'esprit d'en retenir les regles; quoiqu'on me les ait expliquées plusieurs fois. J'en vais risquer un sans vous répondre qu'il ait les qualités requises.

Le vin est un poison qui fait mourir.

Voilà la majeure.

Vous ne voulez pas mourir.

Voilà la mineure.

Donc vous ne boirez pas de ce vin.

C'est la conséquence.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité je le crois bon, toujours est-il sûr qu'il ne m'est pas possible de nier cette conséquence.

La BONNE.

Remarquez, *Lady Inconséquente*, que

AMÉRICAINES. 31

Les deux premières propositions sont
absurdes, il seroit absurde & ridicule de
tirer la conséquence. Si vous buvez de ce
vin, il faut nécessairement, ou que vous
le croyez pas poison, ou que vous
êtes résolue à vous empoisonner : cela
est clair, le concevez-vous, ma chère ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Assurément, ou je serois bien stupide :
c'est que que je l'ai été jusques à présent ;
jamais je n'ai rien comparé, rien pe-
rien examiné. Il est pourtant bien
raisonnable d'avoir une règle sûre pour dis-
tinguer le certain d'avec l'incertain, le
vrai du faux : on ne risque plus d'être la
victime de ces beaux diseurs de rien, qui
sont si hardiment, & qui seroient bien
embarrassés si on procédoit avec eux,
comme vous venez de faire avec moi ;
c'est cette méthode.

Miss PRÉJUGÉ.

Pour moi je la trouve fort incommode.
N'est-il pas vrai, ma *Bonne*, que sur la
part des choses, il est indifférent d'être
trompé ou non ? Que la terre tourne
ou que ce soit le soleil, que m'importe à
moi ? Dans les choses qui intéressent les
hommes de plus près, tant de gens d'es-
prit les ont examinées : la Religion, par
exemple, nous payons des Ministres &

vous des Prêtres, pour l'en instruire. Qu'ai-je à faire de leurs décisions ? Ai-je à leur obéir ? Ont-ils quelque chose à me dire ? S'ils me trompent, ils sont responsables de leur malin conseil, je dois les croire, & blâmer pour cela. S'ils se trompent, forte raison me tromperont beaucoup de gens qui, à la recherche de la vérité, sont prêts à croire du tout, & à n'avoir aucune opinion : n'est-il pas plus aisé de s'en tenir à celle de ses pères, qui est établie dans le Royaume, & dans laquelle on est en bonne foi, que si j'étais à Constantinople ou dans un autre pays, j'aurais eu bien de la peine à me faire Chrétienne, parce que j'aurais eu une répugnance à m'occuper de ces choses. De plus, j'ai ouï dire que les habiles gens, qu'un honnête homme ne change jamais sa religion, soit : c'est l'opinion de tout le monde, & vous concevez que je dois penser comme les autres, & savoir plus qu'elle.

La Bonne

Il y a bien dommage :

“

—

—

certitude, & je me regarderois comme téméraire, si j'osois porter un tel jugement : il me semble qu'il faudroit a plus de science que n'en ont, & qu'ils doivent avoir les femmes, pour parler ainsi.

La BONNE.

Etes-vous bien sûre, Madame, faut avoir beaucoup d'esprit & de lumières pour décider sans appel, que sur toutes sortes de Sciences, sur la Religion même, le plus grand nombre des hommes est dans l'erreur ?

Miss PRÉJUGÉ.

Affurément, ma *Bonne*, je suis sûre que si je disois cela, je serois une imbecille ; car je suis trop jeune & trop instruite.

La BONNE.

Nous sommes donc d'un sentiment contraire ; car je soutiens, moi, que la femme ignorante est aussi en état de porter une décision que la personne la mieux instruite. *Lady*, dites-moi, je vous prie, quelle est la couleur de votre ruban ?

Miss PRÉJUGÉ.

Je dis qu'il est couleur de pourpre.

cela est bien aisé à décider, à moins qu'on ne soit aveugle.

La B O N N E.

Comment pouvez-vous dire que ce ruban est pourpre, Madame ? je soutiens qu'il est bleu. Lady *Violente* vous dira qu'il est blanc, & Miss *Dorothée* qu'il est jonquille.... je vais prendre Miss *Francisque* pour juge. N'est-il pas vrai, ma chère, que nous avons toutes raison sur la couleur de ce ruban ?

Miss F R A N C I S Q U E.

Vous badinez, ma *Bonne* : assurément Lady *Préjugé* a raison, son ruban est couleur de pourpre.

La B O N N E.

Mais si Lady a raison, nous avons donc tort ; nous soutenons que ce ruban est de plusieurs autres couleurs. Prenez bien garde à ce que vous allez dire, ma chère : si vous assuriez que nous nous trompons, nous dirions que vous êtes une impertinente, que vous avez mal aux yeux, & que, par conséquent, vous ne pouvez pas décider des couleurs.

Miss F R A N C I S Q U E.

Et quand même je serois aveugle, ma

Bonne, cela ne m'empêcheroit pas de décider que de vous quatre, il y en a sûrement trois qui se trompent. Ce ruban ne peut pas être de quatre couleurs à la fois, à moins qu'il ne soit rayé. Un aveugle pourroit donc dire que si une de vous a raison ; les autres ont tort, qu'elles disent une chose fausse, un mensonge ; car vous nous avez fait voir que le contraire d'une vérité est une chose fausse, un mensonge : & quand vous ne l'auriez pas dit, nous le savions bien.

La Bonne.

Etes-vous bien sûre, ma chère, que toutes les fois qu'une personne dit la vraie couleur d'un ruban, toutes celles qui sont d'un autre avis, se trompent ?

Miss FRANCISQUE.

J'en suis si sûre, ma *Bonne*, que quand tous les hommes ensemble viendroient me dire que ce ruban est tout à la fois blanc, pourpre, jaune ou violet, ils ne pourroient me le persuader ; c'est comme si on m'assuroit que vous êtes la meilleure & la plus méchante personne du monde, je dirois à ceux qui me tiendroient ce discours qu'ils sont foux ; car si vous êtes très-bonne, vous ne pouvez pas être très-méchante ; & si deux

personnes soutenoient chacune une de ces deux choses, je dirois : Il y en a une qui se trompe.

La Bonne.

Vous voyez, *Lady Préjugé*, que *Miss Francisque* est plus hardie que vous, sans pouvoir être taxée d'impertinence. Vous avez raison sur la couleur de votre ruban, par conséquent, tous les autres ont tort : de même, quand sur la Religion, les sciences ou autre chose, les hommes ont des sentiments différents, vous pouvez juger à coup sûr que s'il y en a un seul qui ait trouvé la vérité, tous les autres se trompent & sont dans l'erreur ; car ils ne peuvent avoir raison tous à la fois en soutenant des choses différentes. Concevez-vous cela, Madame ?

Miss PRÉJUGÉ.

Oui, ma *Bonne* ; mais ce que je ne conçois pas, c'est ma sottise. Cela est si clair, pourquoi ne l'ai-je pas compris par moi-même ? Pourquoi à présent que je le vois, en ai-je une sorte de dépit, comme si on m'avoit fait grand tort en m'ouvrant les yeux ? Je le vois : non seulement je suis dans l'erreur à bien des égards, & ce qu'il y a de pire, c'est que j'aime mes erreurs.

La BONNE.

Voilà l'effet du préjugé , Madame : nous adoptons par paresse des sentiments tout faits , parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir pour en avoir un à nous ; & puis , quand certaines opinions qui favorisent nos penchans , nous ont été données dès l'enfance , elles tiennent comme la peau. Il est donc prouvé que le plus grand nombre des hommes se trompent par rapport à la Religion : car si les Turcs ont raison d'être Turcs , les Chrétiens ont tort , aussi bien que les Juifs , de ne pas se faire Turcs , & il est question d'examiner si nous pouvons , sans présomption , espérer de trouver la vérité qui a échappé au plus grand nombre.

Une de vos difficultés par rapport à l'étude est celle-ci. Tant d'habiles Gens se trompent , donc je puis me tromper. Cette objection a plus d'apparence que de réalité. Ou les vérités que vous examinerez , seront essentielles & absolument nécessaires , ou elles ne le seront pas : dans le second cas , vous ne risquez pas beaucoup de vous tromper. Dans le premier , vous ne pouvez vous tromper si vos recherches sont sincères & faites comme il faut. Dieu ne peut pas vous avoir fait

igner; nous devons les en croire sur parole, puisque J. C. les a établis. On nous l'a dit ainsi, mais on nous en a pas donné la preuve, & c'est avoir cette preuve ou renoncer à elle comme impossible, que nous sommes. Où la chercherons-nous? dans les Livres de la Ste. Ecriture. Mais nous assure que les Livres que nous avons ainsi, sont divins? C'est en cela que nous devons nous assurer. Commençons par ne rien croire pour rien de tout. Je suis fortement déterminé à m'en rapporter à ma raison pour prouver la divinité des Ecritures. Aussi si la raison m'aura prouvé, que toutes les Ecritures contiennent à été dicté par Dieu, je fermerai les yeux sur toutes les Ecritures m'offriront à croire de plus

vous des Prêtres, pour l'étudier & nous en instruire. Qu'ai-je à faire d'examiner leurs décisions ? Ai-je plus d'esprit qu'eux ? Ont-ils quelque intérêt à me tromper ? S'ils me trompent, serois-je responsable de leur mauvaise foi ? Car enfin, je dois les croire, J. C. les a établis pour cela. S'ils se trompent, à plus forte raison me tromperai-je. Je connois beaucoup de gens qui, à force de chercher la vérité, sont parvenus à ne rien croire du tout, & à n'avoir plus de religion : n'est-il pas plus aisé & plus sûr de s'en tenir à celle de ses peres, à celle qui est établie dans le Royaume où l'on vit, & dans laquelle on est né ? J'avoue de bonne foi, que si j'étois venue au monde à Constantinople ou dans les Indes, on auroit eu bien de la peine à me faire Chrétienne, parce que j'ai une grande répugnance à m'occuper de ces sortes de choses. De plus, j'ai oui dire à de très-habiles gens, qu'un honnête homme ne change jamais sa religion telle qu'elle soit : c'est l'opinion de toute notre famille, & vous concevez bien qu'une fille doit penser comme ses parents, qui en savent plus qu'elle.

La BONNE.

C'est bien dommage, ma chere, que

Dieu vous ait donné un entendement : celui des autres seroit suffisant pour vous. Il y a pourtant du vrai & du faux dans tout ce que vous venez de nous dire, & il faut le démêler.

J'avoue qu'il est mille choses sur lesquelles il n'est pas fort dangereux d'être trompé : je dis fort dangereux ; car il y a toujours du péril à l'être, cela nous rend l'esprit faux & peut influencer beaucoup sur les choses qu'il nous est essentiel de savoir sûrement ; il est disgracieux d'être le jouet de l'erreur, même dans des bagatelles.

Vous dites par rapport aux connoissances utiles & nécessaires, que les habiles gens les ont examinées. Mais si elles sont telles, que notre bonheur en cette vie & en l'autre dépende de leur connoissance ; comme je suis sûre que le plus grand nombre de ces habiles gens se sont trompés, c'est une nécessité absolue pour moi, d'examiner entre leurs opinions quelle est la seule véritable ; je ne serois pas sensée si j'agissois autrement.

Miss PRÉJUGÉ.

Et pourquoi dites-vous que le plus grand nombre des habiles gens se sont trompés ? Comment pouvez-vous en être sûre ? Pour moi je suis bien loin de cette

certitude, & je me regarderois comme téméraire, si j'osois porter un tel jugement : il me semble qu'il faudroit avoir plus de science que n'en ont, & que n'en doivent avoir les femmes, pour parler ainsi.

La BONNE.

Etes-vous bien sûre, Madame, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit & de lumière pour décider sans appel, que sur toutes sortes de Sciences, sur la Religion même, le plus grand nombre des hommes est dans l'erreur ?

Miss PRÉJUGÉ.

Affurément, ma *Bonne*, je suis sûre, que si je disois cela, je serois une impertinente ; car je suis trop jeune & trop peu instruite.

La BONNE.

Nous sommes donc d'un sentiment contraire ; car je soutiens, moi, que la plus ignorante est aussi en état de porter cette décision que la personne la mieux instruite. *Lady*, dites-moi, je vous prie, quelle est la couleur de votre ruban ?

Miss PRÉJUGÉ.

Je dis qu'il est couleur de pourpre,

cela est bien aisé à décider, à moins qu'on ne soit aveugle.

La B O N N E.

Comment pouvez-vous dire que ce ruban est pourpre, Madame ? je soutiens qu'il est bleu. Lady *Violente* vous dira qu'il est blanc, & Miss *Dorothée* qu'il est jonquille.... je vais prendre Miss *Françisque* pour Juge. N'est-il pas vrai, ma chère, que nous avons toutes raison sur la couleur de ce ruban ?

Miss F R A N C I S Q U E.

Vous badinez, ma *Bonne* : assurément Lady *Préjugé* a raison, son ruban est couleur de pourpre.

La B O N N E.

Mais si *Lady* a raison, nous avons donc tort ; nous soutenons que ce ruban est de plusieurs autres couleurs. Prenez bien garde à ce que vous allez dire, ma chère : si vous assuriez que nous nous trompons, nous dirions que vous êtes une impertinente, que vous avez mal aux yeux, & que, par conséquent, vous ne pouvez pas décider des couleurs.

Miss F R A N C I S Q U E.

Et quand même je serois aveugle, ma

Bonne, cela ne m'empêcheroit pas de décider que de vous quatre, il y en a sûrement trois qui se trompent. Ce ruban ne peut pas être de quatre couleurs à la fois, à moins qu'il ne soit rayé. Un aveugle pourroit donc dire que si une de vous a raison; les autres ont tort, qu'elles disent une chose fausse, un mensonge; car vous nous avez fait voir que le contraire d'une vérité est une chose fausse, un mensonge : & quand vous ne l'auriez pas dit, nous le savions bien.

La Bonne.

Etes-vous bien sûre, ma chère, que toutes les fois qu'une personne dit la vraie couleur d'un ruban, toutes celles qui sont d'un autre avis, se trompent ?

Miss FRANCISQUE.

J'en suis si sûre, ma *Bonne*, que quand tous les hommes ensemble viendroient me dire que ce ruban est tout à la fois blanc, pourpre, jaune ou violet, ils ne pourroient me le persuader; c'est comme si on m'assuroit que vous êtes la meilleure & la plus méchante personne du monde, je dirois à ceux qui me tiendroient ce discours qu'ils sont foux; car si vous êtes très-bonne, vous ne pouvez pas être très-méchante; & si deux

personnes soutenoient chacune une de ces deux choses, je dirois : Il y en a une qui se trompe.

La Bonne.

Vous voyez, *Lady Préjugé*, que *Miss Francisque* est plus hardie que vous, sans pouvoir être taxée d'impertinence. Vous avez raison sur la couleur de votre ruban, par conséquent, tous les autres ont tort : de même, quand sur la Religion, les sciences ou autre chose, les hommes ont des sentiments différents, vous pouvez juger à coup sûr que s'il y en a un seul qui ait trouvé la vérité, tous les autres se trompent & sont dans l'erreur ; car ils ne peuvent avoir raison tous à la fois en soutenant des choses différentes. Concevez-vous cela, Madame ?

Miss PRÉJUGÉ.

Oui, ma *Bonne* ; mais ce que je ne conçois pas, c'est ma sottise. Cela est si clair, pourquoi ne l'ai-je pas compris par moi-même ? Pourquoi à présent que je le vois, en ai-je une sorte de dépit, comme si on m'avoit fait grand tort en m'ouvrant les yeux ? Je le vois : non seulement je suis dans l'erreur à bien des égards, & ce qu'il y a de pire, c'est que j'aime mes erreurs.

La BONNE.

Voilà l'effet du préjugé , Madame : nous adoptons par paresse des sentiments tout faits , parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir pour en avoir un à nous ; & puis , quand certaines opinions qui favorisent nos penchans , nous ont été données dès l'enfance , elles tiennent comme la peau. Il est donc prouvé que le plus grand nombre des hommes se trompent par rapport à la Religion : car si les Turcs ont raison d'être Turcs, les Chrétiens ont tort, aussi bien que les Juifs , de ne pas se faire Turcs, & il est question d'examiner si nous pouvons, sans présomption , espérer de trouver la vérité qui a échappé au plus grand nombre.

Une de vos difficultés par rapport à l'étude est celle-ci. Tant d'habiles Gens se trompent, donc je puis me tromper. Cette objection a plus d'apparence que de réalité. Ou les vérités que vous examinerez, seront essentielles & absolument nécessaires, ou elles ne le seront pas : dans le second cas, vous ne risquez pas beaucoup de vous tromper. Dans le premier, vous ne pouvez vous tromper si vos recherches sont sincères & faites comme il faut. Dieu ne peut pas vous avoir fait

si vous n'y êtes accoutumés. Mais, ajoutent-ils, les Prêtres & les Ministres sont établis pour étudier la Religion & nous enseigner; nous devons les en croire sur parole, puisque J. C. les a établis pour cela. On nous l'a dit ainsi, mais on nous en a pas donné la preuve, & c'est avoir cette preuve ou renoncer à tout, comme impossible, que nous sommes assemblés. Où la chercherons-nous? Dans les Livres de la Ste. Ecriture. Mais nous assure que les Livres que nous croyons ainsi, sont divins? C'est encore de quoi nous devons nous assurer. Je commence par ne rien croire pour me débarrasser de tout. Je suis fortement déterminé à m'en rapporter à ma raison pour prouver la divinité des Ecritures. Aussi, si la raison m'aura prouvé, que tout ce qu'elle contient est de Dieu, tout

chere *Lady*, que je ne risque rien avec de telles dispositions, & que je puis étudier en assurance, sans crainte d'altérer mon respect pour la Religion si elle est divine; au contraire, ma conviction l'augmentera.

Enfin, vous me dites qu'une honnête personne ne doit point changer sa Religion, & qu'ainsi il est inutile qu'elle l'examine. Si le monde eût été de votre avis, Madame, nous adorerions Jupiter & les autres Dieux du Paganisme, en dépit du bon sens. Pour moi je suis dans un système bien opposé. Je suis Chrétienne, non parce que je suis née dans un Pays où l'on professe le Christianisme, mais parce que je crois avoir des preuves certaines que la vérité ne se trouve que dans la Religion Chrétienne. Si on pouvoit me prouver le contraire, je l'abandonnerois dans l'instant; car je ne tiens qu'à la vérité : c'est dans cette disposition que toute personne raisonnable doit être. Quoi donc, si vous étiez née dans l'ancienne Egypte, auriez-vous voulu adorer les Crocodiles & les Oignons? Si vous étiez née Juive, & que je vous prouvasse que Jesus est le Messie, voudriez-vous le renier comme l'ont fait ceux de cette malheureuse Nation? Cet attachement machinal à une Religion de convenance, est

AMÉRICAINES. 41

est un préjugé, une sottise, mais elle a quelquefois un prétexte spécieux. Tant de gens changent de Religion par des vues basses & intéressées, que cela a jetté un odieux sur ce changement qui n'a rien que de glorieux & d'estimable, quand on le fait en connoissance de cause. Et vous, *Miss Dorothée*, vous ne dites rien ! que pensez-vous de nos leçons, ou plutôt du plan de nos leçons ?

Miss DOROTHÉE.

Je le trouve admirable, j'aurai le plaisir de contredire tout à mon aise. Apprenez votre patience, ma *Bonne*, je ne vous laisserai rien passer qui ne soit bien prouvé, je vous en avertis de bonne foi, & vous me connoissez assez pour me croire personne à m'acquitter fidèlement de cette promesse.

La BONNE.

Vous ne m'effrayez point, ma chère, j'ai du courage, & ne demande pas de quartier. Au reste, Mesdames, si vous connoissiez *Miss Dorothée*, vous me trouveriez téméraire ; née Logicienne, une contradiction la blesse, comme une dissonance offense l'oreille d'un Musicien ; ainsi vous pouvez vous en rapporter à elle sur l'exactitude, & je dois me tenir sur

mes gardes. Commençons. Remarquez, je vous prie, que nous sommes convenues d'oublier tout ce que nous savons; que vous sortez des forêts de l'Amérique, & que voulant vous former une foi, vous la voulez sûre; ainsi il faut abandonner toutes les connoissances qui vous viennent par les sens, & qui pourroient vous induire en erreur.

Lady LOUISE.

Je n'entends pas bien cela, ma *Bonne*. Mes yeux me découvrent mille objets, mes oreilles sont frappées des sons, & mes autres sens me produisent des connoissances qu'il seroit trop long de détailler. Pourrois-je douter de ce qu'ils me découvrent?

La BONNE.

Peut-être bien, Madame. Dites-moi, je vous prie, vos sens ne vous ont-ils jamais trompée?

Lady LOUISE.

Quelquefois, mais c'est par accident. Si j'ai la jaunisse, tous les objets me paroissent jaunes. Si j'ai la fièvre, le sucre me paroît amer & le bouillon détestable; si je suis enrhumée, les fleurs me paroissent sans odeur. C'est la jaunisse, la fie-

re & le rhume qui dépravent mes sens.

La BONNE.

Et qui vous a dit que vos sens ne sont pas toujours affectés de quelque maladie qui vous est inconnue, & qui les déprave à votre insu ?

Miss SOPHIE.

Quelle singulière imagination, ma *Bonne* ! à ce compte il faudroit douter de tout ; où en serions-nous ?

La BONNE.

Oui, Mesdames, il faut douter de tout usqu'à la preuve. Voyons s'il y a quelque chose dont nous ne pouvons douter quand bien même nous le voudrions. Existez-vous, *Miss Champêtre* ? Pouvez-vous m'assurer que vous êtes quelque chose ?

Miss CHAMPÊTRE.

Oui, ma *Bonne*, je pense, donc je suis : car si j'étois le néant, qui n'est rien, je ne pourrois rien produire.

La BONNE.

Voilà une vérité, une chose sûre. Le néant, c'est le rien, qui n'a rien, qui ne peut rien produire ; cela est clair. Ma pensée est un effet : elle doit avoir une cau-

se, qui soit elle-même existante. Cervez-vous cela, *Miss Dorothée*, & vouloit vous le disputer? Que priez-vous des personnes qui l'entreprendroient?

Miss DOROTHÉE.

Vous savez que je suis sans comment, ma *Bonne*. Je les enverrois de suite aux petites maisons : car on peut nier cela, & conserver la raison.

La BONNE.

Et bien, Mesdames, je vous le répète, je ne veux vous obliger à croire qu'il y en a qui sera aussi clair que cette proposition & qui en deviendra une conséquence. Adieu, *Miss Dorothée*, voyons si vous pourrez découvrir aussi sûrement la vérité dont vous existez.

Miss DOROTHÉE.

Cela me paroît facile ; je sens que je suis, & je l'assure parce que je pense. Comment ai-je tiré de ce que je pense la preuve de mon être ? c'est que je me suis faite une idée de l'être. Voyez-vous, ma *Bonne*, toutes ces choses sont claires dans ma tête ; cependant j'ai peine à trouver des termes pour vous exprimer ce que je sens. Je vais tâcher de le faire.

AMÉRICAINES. 45

comparaison. J'examine le feu qui
bois, & je pense qu'il existe;
des qualités qui tombent sous
& que je crois appercevoir d'une
très-distincte. Puisqu'il a des qua-
doit être quelque chose : car ces
doivent tenir à un sujet réel ; ce
st rien n'a point de qualités....
ela m'impatiente ; je sens que je
rime, on ne peut pas plus mal ;
andez-vous, Mesdames ?

Lady MÉRY.

peu près, ma chère. La blancheur
une qualité. La rondeur une autre
ité. Le rien n'est ni blanc ni rond.
ites les fois que je trouverai des cho-
dont je pourrai discerner ou sentir les
ités, je déciderai que le sujet auquel
qualités tiennent, est quelque chose
istant ; car elles ne peuvent tenir en
sans tenir à aucun sujet. Est-ce cela,
Bonne ?

La BONNE.

oui, ma chère, tout ce qui a des qua-
essentielles ou accidentelles, existe.
it ce qui n'a pas de qualités, est le
it.

Lady LOUISE.

me semble, ma *Bonne*, que vous

employez des mots vuides de sens. *Le néant, le rien*. Pourquoi faire des êtres de choses qui n'existent pas ? Cela me paroît ridicule.

La BONNE.

Non, Madame, il n'y a rien de ridicule à cela. Pour éclaircir & rendre nos idées par rapport aux choses qui existent, nous créons, pour ainsi dire, nous donnons des noms aux contraires de ces choses qui n'existent pas. Ainsi pour rendre le mot *existence* plus sensible, nous supposons le néant pour le mettre vis-à-vis de l'être, pour ainsi dire. Il est pourtant certain que nous ne pouvons avoir aucune idée de ce qui n'est pas, de ce qui n'a aucune qualité ; car nos idées, par rapport aux objets, ne se forment que sur leurs qualités, & nous n'en formons qu'à mesure que nous les appercevons & sentons. Nous ne pouvons donc avoir aucune idée du néant, mais bien de *l'être*, & nous concevons très-bien que l'être fait disparoître le néant ; disons mieux : *Le néant est la négation de l'être, le contraire, l'absence de l'être*. Ainsi la laideur est la négation de la beauté. L'absence, la négation de la présence ; le mensonge, la négation de la vérité ; la malice,

A M E R I C A I N E S. 47

la négation de la bonté. M'entendez-vous, Mesdames?

Miss INCONSÉQUENTE.

A merveille, ma *Bonne*; mais permettez-moi de vous faire une remarque. Vous nous aviez promis de nous prouver la vérité de la Religion Chrétienne, & puis tout d'un coup vous passez à autre chose, & encore à quoi : à des choses puériles, ou du moins très-inutiles; car nous savons très-bien que nous sommes quelque chose, & que le néant n'est rien. A quoi bon perdre le temps à nous le répéter? quel rapport cela peut-il avoir avec la Religion? Pardonnez-moi ma franchise, ou si vous voulez, mon impertinence : vous avez exigé que nous parlions librement, & je suis exacte à vous obéir.

La BONNE.

Vous me faites plaisir, Madame, & pour vous encourager à continuer, j'userai de la même franchise à votre égard. La preuve du besoin que vous avez de ce que nous avons dit jusqu'à présent, c'est l'opinion où vous êtes que nous parlons de choses puériles & inutiles : tout ce qui doit suivre aura pour base cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.*

Rien de plus trivial en apparence que cette assertion : qui a jamais pensé, me diriez-vous, à nier cet axiome ? Un enfant de quatre ans en conviendrait. Avant qu'il soit peu, vous le nierez, ma chère ; & d'habiles gens l'ont fait comme vous sans s'en appercevoir. Ecoutez-moi bien, Mesdames. Je vais avancer une proposition singulière. Notre siècle regorge de beaux-Esprits, de Savants, de Philosophes qui se piquent de nier les vérités révélées. Je me sens en état, moi qui suis une ignorante, de leur prouver qu'ils ne le peuvent qu'en niant cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.* Je veux former une chaîne d'idées claires, nettes, infailibles & justes sur la Religion, & en voici le premier chaînon. Donnez-vous patience, ma chère *Lady*, & vous verrez d'autres chaînons qui vont venir d'eux-mêmes s'attacher à celui-là, & y tenir si ferme, qu'on ne pourra les en détacher sans l'anéantir. En voici un qui s'y est déjà placé. *Je pense, donc j'existe* ; il est une suite naturelle du premier. S'il est vrai qu'on ne peut donner ce que l'on n'a pas, il est impossible que je sois le néant ; car le néant, qui n'a pas l'existence, ne peut la donner à ma pensée : il faut que ce qui la produit, possède l'être qu'il lui donne. *Miss Derotbée* continuez à nous

ce que vous concevez sur la manière
vous existez.

Miss DOROTHÉE.

Si connu mon existence en examinant
qualités de l'être , & je me suis dit :
Pense , donc j'existe ; car si j'étois le
t qui n'a rien , je ne pourrais rien pro-
duire , & moi je produis la pensée. Qu'ai-
je fait en faisant cette comparaison ? Deux
êtres. D'abord j'ai aperçu l'être , &
je lui ai opposé un être de raison , qui
n'est rien , pour en remarquer les diffé-
rences. Je suis donc un être capable d'ap-
préhender plusieurs objets , de les compa-
rer pour en remarquer les différences.
Je puis recevoir , comparer. Voilà deux qua-
lités de mon être , deux qualités que je
possède.

La BONNE.

Cette faculté que vous avez d'apper-
cevoir les objets , de les comparer ensem-
ble pour en remarquer les différences ,
nous la nommons *Entendement*. Mais
-moi , ma chère , ce raisonnement ,
vous le faites librement ? Pouvez-vous

fort bien m'empêcher de réfléchir sur choses; je n'avois qu'à m'occuper de mon habit, d'un bal, d'un ruban, aussi-bien que de l'être, & de sa négation le néant. Mais au moment où j'ai comparé ces deux choses, je n'ai plus été la maîtresse de mon jugement, je n'aurois pas pu dire *Je pense, donc je ne suis rien*. Il m'a été absolument impossible de conclure cette extravagance, mon esprit ne peut admettre l'absurde.

La BONNE.

Je vois par-là, ma chère, qu'outre l'entendement, vous possédez encore une autre puissance; c'est la liberté de réfléchir ou de ne pas le faire. Cette seconde puissance, je l'appellerai volonté. Je remarque que la volonté est libre, & que l'entendement ne l'est pas; & cette différence que je remarque entre ces deux puissances; me fait voir qu'elles ne sont pas les mêmes, parce que l'une peut ce que l'autre ne peut pas. Que conclure de ceci, Lady *Violente*?

Lady VIOLENTE.

Que notre entendement n'étant plus libre d'acquiescer à l'absurde, que se refuser à la vérité, il ne faut que vouloir réfléchir comme il faut, pour croire notre & discerner le vrai du faux.

Lady LOUISE.

Je conçois cela parfaitement; cependant l'expérience est contraire à la conviction que j'en ai; car enfin tous les hommes réfléchissent peu ou beaucoup; & pourtant sur les plus petits objets, les hommes ont des opinions différentes, & même absolument contradictoires: donc le plus grand nombre se trompe. Donc la vérité n'est pas le fruit de la réflexion.

La BONNE.

Voilà des *donc* que je ne vous passerai pas, ma chère *Lady*, ce sont des conséquences d'un principe absolument faux, & il faut de toute nécessité que les filles ressemblent à leur Père.

Vous supposez gratuitement que les hommes réfléchissent avant d'embrasser une opinion; vous supposez encore qu'ils réfléchissent comme il faut, & il m'est aisé de vous prouver, ou qu'ils se déterminent sans réfléchir, ou qu'ils réfléchissent mal.

Remarquez, Madame, que pour bien connoître un objet afin d'en décider comme il faut, il est nécessaire d'en connoître les qualités. Si, par exemple, mon goût est dépravé par une maladie, je deviens incapable de décider par ce sens que le

sucre est doux & l'absinthe amère. De même, si je fais une pilule de sucre & une d'absinthe, & que je l'avale avec une telle dextérité qu'elle ne touche ni à ma langue, ni à mon palais, je ne pourrai assurer laquelle des deux est douce ou amère, quoique mon goût soit sain. Enfin, pour pouvoir apprécier un aliment, il ne faut point que mon imagination soit blessée & prévenue; car cette partie de nous-mêmes a la force de dénaturer les objets. Vous avez pris une médecine extrêmement dégoûtante, & qui vous a beaucoup tourmentée : soyez sûr que tout ce qu'on vous présentera à titre de remède vous dégoûtera, vous fera soulever le cœur, quand même cela n'auroit rien de désagréable.

Appliquons ces comparaisons à notre sujet. Tous les hommes, dites-vous, réfléchissent, & cependant ils tombent dans l'erreur à quelques égards; c'est qu'ils ont une volonté dépravée, qui les empêche de bien connoître les qualités de la chose qu'ils examinent. C'est qu'ils réfléchissent en l'air, pour ainsi dire, sans bien mâcher le sujet qu'ils veulent connoître. Enfin, c'est qu'ils apportent des préjugés dans l'examen, & cherchent moins à connoître la vérité, qu'à se tranquilliser dans des erreurs qu'ils aiment, & à se fournir

des prétextes pour se refuser à des vérités qu'ils regardent comme une médecine désagréable.

Lady LOUISE.

Je conçois que ce n'est pas la faute de vérité si elle n'est pas découverte, l'erreur ne doit être attribuée qu'aux défauts de l'examen. Mais, ma *Bonne*, vous venez de dire que, pour réfléchir comme il faut sur un objet, il falloit d'abord en bien connoître les qualités : expliquez-le par un exemple.

La BONNE.

On me présente un diamant bien brillant, gros comme une lentille, & un caillou gros comme une noix ; je choisis le brillant, & un Jouaillier choisiroit le caillou, parce qu'en l'examinant il auroit découvert que c'est un diamant brut beaucoup au-dessus de la valeur du diamant travaillé. Vous concevez que j'aurois fait un mauvais choix, pourquoi ? Parce que j'aurois porté un jugement faux, fondé sur l'ignorance des qualités de ce caillou. Voilà la cause pour laquelle le plus grand nombre des hommes agit mal. C'est que presque tous jugent mal, faute de bien connoître ce dont ils jugent. Nous avons remarqué, Mesdames,

mes, que l'entendement ne veut rien, son unique emploi est d'examiner & de connoître. Remarquons encore que la volonté ne voit rien, & qu'elle ne peut que vouloir. Elle charge l'entendement du soin d'examiner les objets, & choisit en aveugle sur son rapport : ainsi il est pour nous de la dernière conséquence que ce rapport soit juste.

Miss DOROTHÉE.

Il me vient une singulière idée, ma Bonne ; c'est que la volonté n'est pas libre. Je m'explique. Lorsque mon entendement apperçoit une vérité prouvée, il ne peut se refuser à la lumière, il faut qu'il croie malgré lui. De même, lorsque la volonté apperçoit le bien, elle est forcée de le choisir. On me présente ces deux diamants : il est certain que j'aurois choisi le diamant brut si je l'eusse connu tel qu'il étoit, & à moins d'être folle, je n'aurois pu agir autrement.

La BONNE.

Cela est bien vrai, ma chère ; mais par malheur nous sommes souvent folles. Un voleur fait fort bien qu'il sera pendu tôt ou tard, & cela ne l'empêche point de voler : un petit avantage présent l'emporte sur la crainte d'une mort ignomi-

AMÉRICAINES. 53

nieuse. Une passion violente entraîne souvent la liberté ; mais elle ne la vio-
lente pas : il est peu de personne qui n'en
ait fait l'expérience, & sur-tout vous,
ma pauvre *Miss Dorothee*, qui connoissez
le bien sans le suivre toujours.

Miss DOROTHÉE.

D'accord, ma *Bonne*, je conçois que
je suis folle, je préfère ce qui est un bien
imaginaire à un bien réel : mais dans le
moment de la passion, ce mal me paroît
un bien, sans quoi je ne le choisirois pas.

La BONNE.

Et n'êtes-vous pas libre de réfléchir ?
Je vais vous montrer par un exemple,
que nous sommes toujours coupables de
nos mauvais choix. Il est sûr que si nous
nous sommes bien convaincues, que c'est
dans la Religion que nous trouverons le
moyen d'être heureuses en cette vie &
en l'autre, nous pratiquerons cette Reli-
gion ; car nous voulons être heureuses,
c'est l'unique vœu de l'homme. J'offre
cette conviction à vous & à tous les hom-
mes, qui ont chacun une portion de lu-
mière, à cet égard, égale à leurs besoins.
Mais si quelques-unes de vous trouvoient
ces leçons trop graves, & qu'en consé-
quence elles n'y revinssent plus, elles

resteroient dans l'ignorance ; leur foi foible ne leur fournissant que de foibles motifs de faire le bien , leur volonté ne se porteroit au bien que foiblement , & on diroit volontiers qu'elles ont manqué de secours puissants qui les auroient déterminées comme invinciblement , en sorte qu'elles n'eussent pu , sans les plus grands efforts , se refuser à leurs propres lumières. Il n'en faudroit pas inférer qu'elles ne le pourroient pas absolument , mais seulement que cela seroit d'une si grande difficulté , qu'il ne seroit pas probable qu'elles commissent le mal avec cette conviction parfaite. Cette grande difficulté de faire le mal qu'elles pouvoient acquérir , qu'est-ce qui les en auroit privées ? Ne seroit-ce pas leur volonté , & ne seroient-elles pas responsables des suites de leur paresse ? Ne seroit-ce pas volontairement que les autres auroient surmonté leur dégoût pour acquérir des lumières & des motifs capables de tenir leur volonté comme enchaînée au bien ?

Miss DOROTHÉE.

A vous entendre , ma *Bonne* , on diroit qu'il ne tient qu'à nous seules de devenir comme impeccables.

La BONNE.

Souvenez-vous , ma chère , que nous

AMERICAINES. 57

hommes que Philosophes, & encore, nous n'avons fait que les premiers dans le chemin de la Philosophie. plus long examen sur nous-mêmes s fera comprendre que notre ame a maladie qui a dépravé ses goûts, & elle peut dire avec un ancien :

Je vois le mieux, & je choisis le pire.

Mais nous ne devons pas aller si vite, & qui ne connoissons encore presque de notre être. *Lady Violente*, ayez onté de nous récapituler ce peu que s savons.

Lady VIOLENTE.

Je existe, je suis un être capable d'appréhender, de comparer, de juger & de décider. C'est-à-dire, que je possède un entendement & une volonté.

La BONNE.

Il est tard, Mesdames, nous continuons la première fois.



DEUXIEME JOURNÉE.

La BONNE.

Nous avons dans notre dernière leçon constaté la réalité de notre existence, & la manière de notre existence.

Nous sommes des êtres capables de connoître & de vouloir, nous en sommes si sûres, que toutes les créatures réunies ne pourroient nous persuader le contraire; mais nous ne savons encore que cela de cette science absolue qui exclut le doute. Tâchons, par ces deux vérités, d'arriver à quelques autres connoissances. *Miss Mally*, avez-vous toujours existé ?

Miss MALLY.

Du premier mot je vous aurois répondu que non : mais en réfléchissant, je vous dirai que je crois que non sans en être certaine, ou plutôt, que j'ignore absolument quelles sont les bornes de la durée de mon être.

Miss INCONSÉQUENTE.

Quelle imagination ! Comment, *Madame*, vous ne savez pas que vous n'étiez rien avant votre naissance ? Pour moi j'en suis si assurée, que je pourrois en faire le serment.

Lady PRÉJUGÉ.

C'est la première chose qu'on m'a apprise, & je me souviens fort bien du temps où j'ai commencé d'être, ou, du moins, de celui où j'ai commencé à penser, qui étoit voisin de ma naissance. Je suis aussi

sûre de cette vérité , que je la suis de vous voir ou de vous parler.

Miss MALY.

Pour moi, Madame, je n'oserois en dire autant, car je ne fais encore que deux vérités. Du reste, je ne nie rien, je n'affirme rien; je ne voudrois pas dire que je suis sûre de vous voir & de vous parler. Je le crois, mais pourtant je n'en suis pas sûre, je pourrois fort bien me tromper.

Lady PRÉJUGÉ.

En vérité vous dites là une chose qui me paroît une extravagance; qu'en pensez-vous, ma *Bonne*?

La BONNE.

Je ne me mêle point du tout de cela, ma chère; apparemment que *Miss Maly* a de bonnes raisons pour appuyer son sentiment, c'est à elle à vous les dire & à le justifier; entre vous le combat, Mesdames.

Miss MALY.

Ma chère *Lady*, n'avez-vous jamais rêvé que vous parliez ou écoutiez quelques personnes? que vous étiez en certains lieux? que vous faisiez telle ou telle chose? Cela étoit-il réel?

Lady PRÉJUGÉ.

Quelle comparaison ! On fait bien qu'un songe est un mensonge & qu'il n'a rien de réel, mais présentement je suis éveillée.

Miss MALY.

Et qui vous a dit que vous ne rêvez pas actuellement ? Quand vous rêvez, vous ne vous en doutez pas, vous êtes la dupe de vos songes. Encore une fois, qui vous a dit & prouvé que vous ne rêvez pas toujours ?

Lady VIOLENTE.

Prenez garde, ma chère, vous voilà Pyrrhonienne. J'appliquerai votre raisonnement à ce que nous avons dit auparavant, & je dirai : Mon existence & la manière dont je crois exister, est peut-être un songe.

La BONNE.

Non, ma chère *Lady* ; vous ne raisonnerez point si mal. Rêver est un acte, qui ne détruiroit pas la certitude de votre existence ; au contraire, il la constateroit : car ce qui ne seroit rien, ne pourroit produire un acte. J'approuve la circonspection de *Miss Maly*, qui est bien

A M E R I C A I N E S. 61

loin de l'excès dont vous l'accusez. Etre Pyrrhonienne, c'est assurer qu'on ne peut rien prouver, & , qu'en conséquence, on doit douter de tout. Elle, au contraire, demande des preuves ; donc elle croit qu'il y en a.

Miss DOROTHÉE.

Les Pyrrhoniens sont de drôles de gens, qui disent le oui & le non dans le même temps. Lequel faut-il croire ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Je ne comprends pas cela, mais je commence à voir que mon défaut de compréhension n'est pas tant dans les choses que je n'entends pas, que dans le défaut de mes lumières. Prêtez-vous donc s'il vous plaît, Madame, à mon incapacité.

Miss DOROTHÉE.

Plût à Dieu, ma chère, que je fusse moins raisonner, & que je pusse imiter la bonne foi avec laquelle vous convenez de vos défauts ; je gagnerois au change : il faut espérer que cela viendra. Je dis, Madame, que ceux qui disent qu'il faut douter de tout, soutiennent deux choses contradictoires, & prononcent le oui & le non tout à la fois ; & voici comme je le prouve : Un homme de bon sens ne peut

pas dire, je doute de cela à cause de rien; mais il dit : Je doute de cela par telle & telle raison. On m'a dit ce matin que ma *Bonne* étoit à la Campagne, j'en ai douté, pourquoi? C'est que hier au soir elle étoit déterminée à rester à la Ville, & qu'elle étoit très-malade. Voilà des raisons qui justifient mon doute. Je demande aux Pyrrhoniens, pourquoi dites-vous qu'il faut douter de tout, sur quoi appuyez-vous votre doute? Ils me répondent : C'est qu'il n'y a rien de certain, l'expérience nous l'apprend. Je leur réponds : Vous êtes sûrs qu'il n'y a rien de certain : mais voilà une certitude, vous avez donc tort de soutenir qu'il n'y a rien de certain. S'il y a une certitude, il peut y en avoir mille. Convenez donc que vous dites, qu'il n'y a rien de sûr sans raison suffisante, ou que, si vous parlez en conséquence de cause, vous assurez que vous avez la certitude qu'il n'y a rien de sûr, & cela est contradictoire.

La Bonne.

Vous avez bonne mémoire, *Mifs Dorothée*, nous avons lu cela ensemble l'hiver passé, & ce raisonnement est sans réplique. Concevez, Mesdames, qu'on peut suspendre son jugement sur tout, sans être Pyrrhonienne. Ce n'est point

là un doute, au contraire, c'est sagesse. On s'arrête jusqu'à ce qu'on soit bien instruit, qu'on ait suffisamment examiné. *Miss Maly* a donc répondu sagement, qu'elle ignoroit les bornes de son existence, c'est-à-dire, combien de temps elle a existé. Il est vrai que *Miss Préjugé* se souvient de ses premières années, & que dès-là elle est sûre d'avoir existé en ce temps; mais il en est un dont elle ne se souvient pas, où elle existoit pourtant à ce qu'elle croit : c'est celui de sa naissance. Qui empêche de penser qu'elle existoit long-temps auparavant, de toute éternité même, sans en avoir aucune connoissance; nous l'examinerons. Toujours est-il certain qu'elle est sûre de la réalité de son être, du moment où elle a commencé à penser & à vouloir. Elle a donc eu alors une manière d'être, un mode qu'elle n'avoit pas auparavant. Ce qu'elle a eu alors, lui manquoit dans les temps qui ont précédé; retenez-le bien, Mesdames : elle est un être sujet au changement. Qui lui a donné cette nouvelle manière d'exister? Qu'en pensez-vous, *Lady Préjugé*?

Lady PRÉJUGÉ.

Votre question suppose que je fais penser par moi-même. Or vous êtes dans l'ex-

reur à cet égard ; je ne fais que ce que j'ai entendu dire ; j'ai pris tout ce que j'ai entendu pour bon : & pourvu qu'il n'y eût rien qui me choquât trop sensiblement , il m'a paru plus aisé d'y acquiescer que d'en faire l'examen. Je n'ai jamais entenduraissonner sur cette matiere ; donc je ne fais rien & ne pense rien à ce sujet ; & il seroit aussi aisé de me mettre dans l'esprit que j'ai existé de toute éternité sous une autre forme ou mode , que de me faire croire que j'ai eu un commencement.

Lady INCONSÉQUENTE.

Pour moi j'ai réfléchi quelquefois sur le changement que les années ont fait sur moi , & j'ai cru en trouver la raison dans l'accroissement de mon corps , & dans les discours que j'ai entendus. Ils faisoient naître mes réflexions.

La BONNE.

Les Nourrices ont habitude de parler aux enfants depuis le matin jusques au soir ; ils ne sont pas sourds , un grand bruit les éveille. Pourquoi donc les discours qu'on leur fait alors , ne produisent-ils aucune idée dans leur cerveau , du moins qu'ils se puissent rappeler par la suite ? Vous dites que vous avez attribué le changement qui s'est fait en vous à l'accroissement

fement de votre corps ; mais un arbre est aussi nourri , prend de l'accroissement : cependant vous ne croyez pas qu'il ait des idées.

Lady INCONSÉQUENTE.

Non assurément , ma *Bonne* ; mais un arbre est d'une autre nature que moi.

La BONNE.

Dépendoit-il de vous de naître fille , arbre , brebis , fleur ou autre chose ?

Lady INCONSÉQUENTE.

Non , avant d'être je ne pouvois rien déterminer sur mon existence , puisque je n'étois rien. Cela s'entend tout seul.

La BONNE.

Il faut donc que ce qui a déterminé votre être ou votre manière d'être , soit quelque chose , qu'il existât avant vous.

Lady INCONSÉQUENTE.

Je vous répondrois bien que nos peres & meres nous ont donné l'existence , & qu'ils étoient avant nous ; mais il y a quelque chose là-dedans qui me tracasse. Bien des gens souhaitent d'avoir des enfans & n'en ont point ; il faut donc qu'il ne dépende point d'eux d'en avoir. Cela m'engage à

penſer qu'il y a un autre principe de notre être qui eſt plus puiffant qu'eux. Tenez, ma *Bonne*, je ſuis toute glorieuſe d'avoir fait ce raifonnement, il faut me paſſer cette vanité, c'eſt le premier de ma vie.

La Bonne.

Votre remarque eſt juſte, Madame; ſi vous continuez, je changerai votre nom par ſon contraire. J'entrevois comme vous qu'il y a quelque choſe que nous ne connoiſſons point, qui a préſidé à notre être, ou du moins à cette manière d'être que nous connoiſſons; car je n'oſe encore rien décider ſur ce qui n'a pas été ſoumis à l'examen, & tel eſt mon état au moment de ma conception & de ma naiſſance; voyons ſi j'aurois plus de lumières ſur ce que je ſuis actuellement, ou du moins ſur ce que je crois être. Je me trompe, Meſdames, je ſuis ſûre d'être une choſe penſante & voulante, je devois dire, ſur ce que je crois des autres qualités de mon être que j'ignore encore, pour celles-là j'en dois parler avec doute.

J'examine différens objets, je les compare; je m'affectionne à l'un, je déteſte l'autre. Je trouve qu'il eſt déſagréable de rencontrer en ſon chemin des choſes qui

AMÉRICAINES. 67

déplaisent ; il me semble que je devrois chercher à les détruire , à les anéantir , à les métamorphoser en des choses qui me soient plus agréables. Je crains beaucoup le soleil à midi dans l'Été : ne pourrois-je pas le forcer à rester toute la journée ce qu'il est à son lever ? Qu'en pensez-vous , *Miss Sophie* ?

Miss SOPHIE.

Cela seroit fort commode, sur-tout pour moi ; mais malheureusement c'est la chose impossible. Il n'est pas en mon pouvoir de rien changer dans la plupart des choses qui me déplaisent. Mon pouvoir & le vôtre sont très-bornés.

La BONNE.

Expliquez-moi , ma chere , ce que vous entendez par les bornes de votre pouvoir ?

Miss SOPHIE.

C'est-à-dire , ma *Bonne* , qu'il y a mille chose que je voudrois faire , & qui sont au-dessus de ma puissance ; je me trouve arrêtée tout court , & je sens que tous les hommes ensemble ne pourroient les exécuter.

La BONNE.

Croyez-vous que ces choses qui vous

sont impossibles, le soient en elles-mêmes, ou seulement par rapport à vous ?

Miss SOPHIE.

Toutes les choses qui sont, sont possibles, puisqu'elles ont été faites ; mais elles sont impossibles pour moi & pour toutes les puissances dont j'ai l'idée, & voilà ce que j'énonce, quand je dis que mon pouvoir & celui des hommes sont bornés.

La BONNE.

Je vous entends, ma chère. Vous m'exprimez deux choses. Une impuissance dans les êtres semblables à vous. La puissance dans un être que vous ignorez ; puissance que vous pouvez apprécier par l'examen de ses ouvrages. Il me semble que vos idées, à cet égard, sont deux nouvelles vérités que nous pouvons ajouter à celles que nous possédons déjà. *Mon pouvoir est borné. Il y en a un au dessus du mien.*

Lady CHARLOTTE.

Il me semble qu'il ne faut pas une grande application pour découvrir cela, ce sont des vérités qui se font sentir à tous moments. Si les hommes pouvoient tout, nous verrions de belles choses. D'abord ils ne mourroient pas.

.. *La BONNE.*

Est-ce que nous mourons malgré nous,
ma chere *Lady* ?

Lady CHARLOTTE.

Apparemment vous voulez vous amuser en me faisant cette question. Assurément nous mourrons, malgré nous ; nous ne pouvons reculer d'un instant celui de notre mort. Nous ne pouvons pas davantage en déterminer la maniere & les circonstances.

La BONNE.

Voilà un de nos doutes parfaitement éclairci. *Miss Maly* n'osoit rien décider sur la durée de son être, elle le peut faire sûrement, & se dire à elle-même : Je ne suis pas la maîtresse de mon être, je ne puis reculer les bornes de ma vie ; donc je n'ai qu'une existence dépendante de celui qui me l'a donnée : j'ai commencé, cela est certain. Si je m'étois donné l'être, je me le serois donné à ma fantaisie, & *Lady Charlotte* assure que cette fantaisie dans tous les hommes eût été de ne point mourir. Il me semble aussi que si je m'étois donné l'être, j'aurois choisi le plus parfait, accompagné d'un pouvoir sans bornes.

Miss DOROTHÉE.

Avec votre permission, ma *Bonne*, il me semble que vous déraisonnez. Que voulez-vous dire avec cet être que vous vous seriez donné à votre fantaisie ? N'avons-nous pas remarqué qu'avant d'être, vous étiez le néant, qui ne peut rien produire ? Il faut de toute nécessité que ce qui existe, soit éternel, ou qu'il n'ait qu'une existence bornée ; le reste est absurde.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chère, il est absurde de supposer un être quelconque qui se soit donné sa propre existence avant d'exister, & cela me donne lieu de découvrir une nouvelle vérité. La voici : *Il y a des étres. Donc il y en a un éternel* ; mais il faut prendre garde à ne nous servir d'aucun mot dont nous n'entendions le sens. Que veut dire celui-ci, *Eternel* ?

Miss MARY.

Il veut dire, qui n'a jamais eu de commencement, & qui n'aura point de fin, un être infini en durée.

Miss DOROTHÉE.

Expliquez-nous, ma *Bonne*, ce que vous entendez par ce terme, *Infini*. Quand

A M E R I C A I N E S. 71

je veux l'examiner, il me semble que je jette les yeux sur une grande mer. Je vois un amas d'eaux qui n'ont point de bout pour ma vue, & qui me paroissent immenses. Après avoir regardé, examiné quelque temps, mes yeux se fatiguent, s'épuisent, il faut les baisser. De même quand je veux penser à l'infini, mon esprit s'épuise, je deviens comme stupide, & il faut bien vite me distraire sur un autre objet.

La Bonne.

Voilà encore une chose qui nous prouve bien clairement les bornes de notre être. L'infini est une chose qui n'a point de bornes, dont on ne peut trouver le bout parce qu'il n'en a point. Or notre esprit est le contraire de l'infini; il a des bornes. Pourriez-vous entrer dans ma tabatiere, *Miss Francisque*?

Miss FRANCISQUE.

Non assurément, ma *Bonne*; votre tabatiere est trop petite, & moi je suis trop grande; or il est impossible qu'une grande chose puisse être renfermée dans une autre qui seroit plus petite qu'elle.

La Bonne.

Voilà, Mesdames, pourquoi il est im-

possible que l'infini puisse jamais entrer dans votre esprit : il est trop petit, & l'infini est trop grand pour lui. Il est donc constaté que nous sommes le contraire de l'infini ; ainsi nous avons commencé d'être comme nous le disions il n'y a qu'un moment. Nous n'avons pu nous donner l'être avant d'exister ; donc il y avoit quelque chose avant nous qui nous l'a donné. Comme on ne peut donner ce que l'on n'a pas, l'Auteur de notre être possédoit l'existence ; mais quelle est la maniere de son existence ? Est-il fini ? Est-il infini ? Qu'en pensez-vous, Miss *Dorothée* ?

Miss DOROTHÉE.

Que celui qui m'a donné l'être soit fini ou infini, cela revient au même. Toujours fais-je bien qu'il doit y avoir un être infini.

Lady LOUISE.

Comment pouvez-vous concevoir cette nécessité, ma chere, je vous prie de me l'expliquer.

Miss DOROTHÉE.

Nous voyons couler la Tamise ou quelques autres Rivières, & nous pensons bien que cette eau qui coule sans cesse sous nos yeux, vient de quelque-endroit.

Il seroit absurde de dire, cette Rivière vient de rien. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'un ruisseau doit avoir une origine, une source. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un ruisseau ; mais sitôt qu'il y en a un, il est nécessaire qu'il ait une origine. Ce ruisseau est *un effet*, il faut qu'il ait *une cause*.

Miss BÉLOTTE.

Expliquez-moi, s'il vous plaît, ces deux expressions, *une cause*, *un effet*.

La BONNE.

Le jour qui nous éclaire, est quelque chose. La chandelle qui nous éclaire, est aussi quelque chose. Il seroit ridicule de dire que ces deux choses viennent de rien : dès-là qu'elles existent, il est sûr qu'elles doivent être produites. Si je demande à *Miss Francisque*, quelle est la cause du jour. Elle me répondra le Soleil. Si je lui demande, quelle est *la cause* pour laquelle votre chambre est éclairée pendant la nuit. Elle me répondra, la chandelle & la-bougie. Si j'ajoute & quel est l'effet du soleil & de la bougie. Elle n'aura pas besoin de réfléchir pour me dire, c'est la lumière. De même un ruisseau est un effet, dont la source est la cause. Que voulez-vous conclure de cette vérité, *Miss Dorothée* ?

Miss DOROTHÉE.

Je possède l'être , c'est un ruisseau ; donc il doit avoir une source. C'est un effet que mon être , il lui faut une cause. Si le principe de mon être l'a reçu de quelqu'un ; il est borné , il n'est qu'un ruisseau qui aura lui-même une source. Quand nous passerions le reste de notre vie à remonter de ruisseau en ruisseau , il faudroit enfin trouver la source de tous ces ruisseaux successifs. Je ne fais si je m'explique clairement : M'entendez-vous , Mesdames ?

Lady VIOLENTE.

Je crois que oui. Il y a des êtres. Donc la source des êtres doit être quelque part. Cette source , ce principe des êtres doit être éternel : car s'il étoit fait , je demanderois , quel est le principe de son principe ? J'expliquerai ceci par une comparaison. Il y a un homme. Cet homme a eu un père , celui-ci un autre. Je remonte jusqu'au premier homme que je pousse aussi loin qu'on le voudra. Alors il faut de trois opinions en prendre une. *Ce premier homme est éternel.* Voici la première. *Il s'est fait lui-même avant d'exister.* Voilà la seconde. *Il a été fait par un être qui subsistoit avant lui.* Voici la troisième.

Appliquons au premier Être ce raisonnement. Nous ne pouvons pas dire qu'il a été fait par quelque chose qui subsistoit avant lui ; car il ne seroit plus le premier être, & nous ne parlons que de celui-là. Il n'est pas possible non plus de dire qu'il s'est fait lui-même avant d'exister, cela seroit absurde. Il faut donc dire qu'il est éternel, c'est-à-dire, infini en durée, & , par conséquent, infini en tout : car ce qui seroit borné en puissance, doit être borné en durée.

La BONNE.

On ne peut rien dire de plus juste, & vous voilà en possession d'une vérité qui va servir de base à toutes les autres.

Miss CHAMPÊTRE.

Comme il ne faut rien laisser derrière nous, que nous ne comprenions parfaitement, permettez-moi de vous demander la preuve de cette proposition. *Ce qui est borné en puissance, doit être borné en durée.*

La BONNE.

C'est que deux choses contraires ne peuvent subsister ensemble, & que l'une fait disparaître l'autre. Je vais m'expliquer plus clairement. *Miss Francisque* est pe-

tite, c'est le contraire d'être grande. N'est-il pas vrai qu'elle ne peut être petite & grande tout à la fois? Que chaque degré de grandeur qu'elle acquerra, détruira, & anéantira un degré de petitesse? Le fini & l'infini sont deux contraires, comme la grandeur & la petitesse: L'un détruit, anéantit l'autre. Ainsi, dès qu'un être est infini en durée, il doit l'être en puissance, en bonté, en sagesse, en justice, &c.

Miss CHAMPÊTRE.

Vous ne répondez pas à ma difficulté, ma *Bonne*. Je ne puis pas dire que Dieu est en même-temps fini & infini en durée, cela seroit contradictoire; mais ne pourroit-on pas dire qu'il est infini en durée, & fini en puissance?

La BONNE.

Pour qu'un être soit infini en durée, ma chère, il faut qu'il ait l'infini en lui-même, que ce soit en lui une qualité essentielle qui tienne tellement à son être, qu'elle ne puisse en être séparée sans dénaturer cet être. L'infinité est une qualité simple qui ne peut être partagée, divisée. Je vais tâcher de vous faire comprendre cela en vous rappelant ce que nous avons dit par rapport à la vertu, les années passées.

Comment peut-on définir la vertu, avons-nous dit ? C'est l'amour de l'ordre en général & non par partie. Pour qu'un homme soit véritablement vertueux, il faut qu'il ait une égale horreur de tous les désordres, de quelque espece qu'ils soient. Si un homme détestoit tous les vices à l'exception d'un seul, on ne pourroit pas dire qu'il fût vertueux. Je dirois bien qu'il n'a pas l'amour de tous les vices, & je ne pourrois dire qu'il a l'amour effectif de la vertu. Pourquoi ? C'est, je le répète, que la vertu est une & ne peut être divisée non plus que tout ce qui est spirituel. L'infinité ne peut être divisée non plus. S'il y a un Être infini en durée, comme nous n'en pouvons douter ; l'infinité est sa nature, & on n'y peut admettre aucune breche, aucune distinction ou diminution sans détruire la nature de cette chose ou de cet être. L'infinité de durée n'est pas une qualité donnée au premier Être, puisque nul être n'existant avant lui n'a pu la lui donner : c'est une qualité qui constitue son essence, & qui est inséparable.

Lady LOUISE.

Je vois la cause de la difficulté que j'avois à comprendre cela. Je me persuadois qu'il y avoit un premier être, & je regar-

dois ces qualités comme ajoutées à être. Par exemple, je dis : *Cet homme est riche*. Je vois deux choses que j'enfonce : L'homme, & puis les richesses qu'il possède, & qui ne sont pas lui. Voilà ce que je concevois l'infinité du premier être en durée; c'étoit une richesse qu'il possédait & qui étoit distinguée de lui-même. Un homme peut être riche en terre & être pauvre en esprit, en santé, & disoit donc : le premier être peut avoir la richesse en durée, & être pauvre en pouvoir.

La Bonne.

Vous n'auriez pas pu dire : cet homme est riche en ame, & n'a point de corps, car ce qui constitue un homme, c'est l'union d'un corps & d'une ame. Une créature qui n'auroit qu'une de ces parties, seroit un Ange ou une portière matérielle. L'homme est un composé de deux choses, & dès-là, l'infinité ne peut lui convenir.

Miss DOROTHÉE.

Comment cela, ma Bonne?

La Bonne.

Pour dire qu'un homme est composé de deux parties, il faut nécessairement

AMÉRICAINES. 79

qu'il y ait des différences entre ces parties ; s'il n'y en avoit point, elles ne feroient qu'un seul total. Or, ce qui seroit dans une partie, manqueroit à l'autre. L'agilité de l'ame manque au corps, il est borné dans la faculté de se mouvoir. Voilà un défaut ; & le sujet où l'on peut trouver un seul défaut, est borné par sa nature ; & ne peut posséder l'infinité, qui est le contraire de ce qui est borné.

Nous avons acquis un grand nombre de connoissances dans cette leçon, Mesdames ; faites-nous-en l'extrait, Lady Violente ?

Lady VIOLENTE.

Nous avons appris *qu'il n'y a point d'effet sans cause, que deux contraires ne peuvent subsister ensemble.* Nous en avons conclu que nous étions un effet ; conséquemment que nous avons une cause, que cette cause est infinie en perfection, parce qu'elle est infinie en durée.

La BONNE.

Je vous le répète, Mesdames. C'est sur cette dernière vérité, que nous allons établir toute la certitude de nos connoissances. *Il y a un Dieu.* C'est-à-dire, *un Être infiniment parfait.* Tout ce qui sera conséquence de ce premier principe,

nous l'admettrons comme absolument vrai. Tout ce qui sera contraire à ce principe, nous le rejeterons comme absolument faux, absurde, parce que nous avons reconnu que le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.

Lady LOUISE.

J'avouerai ma sottise ; je n'ai point du tout compris où vous en vouliez venir, ma *Bonne*. L'habitude où je suis de soumettre ma raison à la vôtre (jusqu'à l'examen s'entend) m'a forcée à suspendre mon jugement, sans quoi j'aurois pensé que vous cherchiez midi à quatorze heures ; permettez-moi ce quolibet. Je conçois à présent la marche de nos leçons, & je vais redoubler d'attention.

La BONNE.

J'avoue, Mesdames, que j'ai pris un assez grand détour pour en venir là : c'étoit pour ne rien rencontrer qui pût embarrasser notre chemin. D'ailleurs, bien des gens croient cette vérité. *Il y a un Dieu*, par oui dire, & en admettroient aussi volontiers une demi-douzaine. Je fais que les lumières naturelles, le spectacle de la nature ; nous apprennent qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il ne peut y en avoir qu'un ; mais que sert le soleil à des

A M E R I C A I N E S. 81

yeux aveugles ? Combien de gens ne réfléchissent pas ? Or , faute de réflexion , on peut se tromper , & on se trompe très-souvent sur les choses les plus simples & les plus à notre portée : Je regarde donc le soin de vous apprendre à réfléchir comme le plus important ; il faut retourner une proposition de tous les côtés , la regarder en tout sens , suspendre son jugement jusqu'à la fin de l'examen , de crainte de se prévenir.

Lady CHAMPÊTRE.

Cette dernière précaution est bien nécessaire. Je vous avouerai , comme *Lady Louise* , que plusieurs des choses dont vous nous avez entretenues , m'ont paru ou si claires ou si peu importantes au sujet , que j'ai été tentée de regarder nos leçons comme un temps perdu. Je conçois à présent que tout ce que nous avons examiné , étoit nécessaire pour comprendre la vérité essentielle dont nous sommes convenues. Mon premier jugement n'étoit pas juste : c'est un avertissement pour moi de ne le point précipiter & de me défier de mes lumières. D'un autre côté , je trouve en moi la faculté de discerner le vrai & le faux d'une manière sûre & indubitable , toutes les fois que j'aurai recours à l'examen. C'est un encouragement.

La BONNE.

C'est-à-dire, Madame, que vous êtes dans la situation qui demande un grand homme pour chercher la vérité avec succès ; également éloignée de la présomption, qui persuade que le plus léger examen suffit, & d'une défiance propre à décourager & à faire regarder la recherche de la vérité comme une chose impossible ou trop pénible. Profitons de ces dispositions pour continuer notre examen. Rappelions quelques axiomes qui doivent nous guider dans nos recherches. *On ne peut donner ce que l'on n'a pas. Il n'y a pas d'effet sans cause. Deux contraires ne peuvent subsister ensemble. Le contradictoire d'une chose vraie, est une chose fausse.*

Souvenez-vous aussi, Mesdames, que ces vérités sont telles qu'il faut en convenir ou renoncer à la raison, que, par conséquent, si nous avançons quelques propositions qui leur soient contraires, nous soutiendrons l'absurde. Voyons présentement quelles conclusions nous pouvons tirer de ce que nous savons déjà.

Miss DOROTHÉE.

Actuellement je suis sûre d'avoir un corps, d'être environnée de créatures semblables à moi, & placées comme moi

A M E R I C A I N E S. 83

dans un univers qui m'offre la preuve des perfections de mon Créateur.

Miss INCONSÉQUENTE.

A Dieu ne plaise, ma chere, que je vous dispute cela, seulement je dirai que ces choses que je crois, ne sont pas conséquentes à l'existence d'un Dieu, qui ne seroit pas moins ce qu'il est, quand il n'y auroit ni moi, ni les autres, ni l'univers.

Miss DOROTHÉE.

J'en conviens, Madame. Ce que j'ai dit, n'est que pour détruire le doute que nous avions de l'existence des choses qui nous environnent. *Miss Mary* disoit la dernière fois, que peut-être nous rêvions depuis le moment de notre naissance : ce doute s'est évanoui pour moi depuis que je sais que je suis l'ouvrage d'un Dieu infiniment parfait. Il me semble qu'il répugneroit à sa sagesse & à sa bonté d'avoir fait des créatures pour être perpétuellement le jouet de l'erreur & de l'illusion. L'idée que j'ai de ses perfections, m'indique une fin plus noble de ses œuvres.

La BONNE.

Miss Dorothée, par la connoissance que vous avez de l'infinité des perfections de Dieu, pourriez-vous entrevoir

quels ont été ses desseins en nous créant ?

Miss DOROTHÉE.

Il me semble que oui, ma *Bonne*. De la justice, de la bonté & de la sagesse de Dieu, on peut conclure la fin qu'il a eue en nous créant, & ce vaste univers, au milieu duquel il nous a placées.

Un Etre tel que Dieu n'a jamais que des motifs sages, justes & bons. Comme il est le seul qui puisse être la fin de toute chose ; il n'a pu rien créer au dehors que pour procurer sa gloire ; tout autre motif eût été indigne de lui & eût blessé sa sagesse. Non-seulement sa sagesse lui a fait une loi de ne rien créer que pour lui ; mais encore sa bonté l'y a obligé : il est le centre comme l'unique source du bonheur ; ce n'est qu'en lui qu'une créature raisonnable peut le trouver. Si, par impossible, il en existoit une dont il ne fit pas la fin, elle seroit destinée à éprouver un malheur sans bornes.

Lady LOUISE.

Je fais cela par la foi, mais je n'en conçois point du tout. Pourriez-vous rendre sensible aux yeux de ma sœur ma *Bonne* ?

La BONNE.

En quoi consiste l'essence d'une

ture raisonnable ? Dans la faculté qu'elle a de connoître & d'aimer. Si nous rentrons bien au dedans de nous-mêmes, nous trouverons que notre esprit n'est jamais content de ce qu'il fait, notre cœur de ce qu'il sent ; il y a toujours un *au delà* auquel nous nous efforçons vainement d'atteindre. C'est que tout ce qui est borné, ne peut satisfaire des desirs immenses : tout l'univers ne pourroit remplir la capacité de notre cœur, & y laisseroit un vuide désespérant : il faut, pour que notre capacité de connoître & d'aimer soit remplie, un objet infini : il n'y a que Dieu qui le soit. Donc il n'y a que Dieu qui puisse nous rendre parfaitement heureuses. Il est donc certain que Dieu nous a créées pour sa gloire, pour être notre fin, parce que ce motif est seul bon & sage. Nous tirerons en son temps les conséquences de cette belle destination.

Miss SOPHIE.

Miss Dorothée a dit qu'il répugneroit à la bonté & à la sagesse de Dieu de nous avoir créées pour être le jouet de l'illusion & du mensonge. Cependant vous nous avez prouvé, ma *Bonne*, que nos sens nous trompent quelquefois. Pourquoi sont-ils ainsi sujets à l'illusion ?

La Bonne.

Quelquefois n'est pas toujours , ma chere. Nos sens peuvent nous tromper; cela est sûr : mais nous avons deux flambeaux qui suffisent pour nous faire éviter les erreurs dans lesquelles ils pourroient nous entraîner. Nous en parlerons quand il sera temps, Mesdames ; je ne veux pas vous surcharger , & nous en avons assez appris pour un jour. Je vous dois une histoire, je vais payer cette dette.

HISTOIRE DE MELICOURT.

Melicourt naquit dans les Cavernes, d'une Famille honnête , mais plébéienne. Ses parents étoient pauvres & vertueux. Ne pouvant laisser à leur fils unique , que le précieux héritage d'une éducation chrétienne , ils n'oublierent rien pour lui inspirer de bonne heure la crainte d' Seigneur. Ils avoient un grand respect pour toutes les vertus ; cependant il y avoit une qu'ils affectionnoient si particulièrement , qu'on pouvoit dire qu'ils étoient esclaves. C'étoit la vérité : peine leur fils fut-il en état de les tendre , qu'ils lui répétoient plusieurs fois le jour , qu'un Chrétien , un homme même , devoit regarder le songe comme le trait le plus bas &

avilissant. Ces leçons firent une telle impression sur le jeune *Melicourt*, qu'il promit à Dieu de perdre plutôt la vie que d'altérer la vérité, de quelque manière que ce fût. Il n'avoit que dix ans lorsqu'un de ses oncles, qui avoit amassé quelque bien à Paris, le demanda à ses parents pour le faire étudier. La corruption qui regne dans cette Capitale de la France, n'altéra point la pureté des mœurs du jeune *Melicourt*. Son application à l'étude le sauva de bien des dangers; & ce qui acheva de le soustraire au vice, fut son attention à se lier avec les Écoliers qui étoient les plus vertueux : il leur répétoit souvent les leçons qu'il avoit reçues de ses parents, & tâchoit de les affectionner à la vérité.

Parmi ceux qui étoient dans sa classe, il se lia avec un jeune homme qui devoit posséder un jour une fortune considérable. Ses parents, qui l'aimoient uniquement, mettoient tous leurs soins à le rendre digne de quelque emploi qui pût le tirer de sa condition, qui étoit peu relevée; il répondoit à leurs vues par ses progrès dans les études; mais un défaut horrible ternissoit toutes ces bonnes qualités; *Marcel* (c'étoit le nom de cet enfant) s'étoit tellement accoutumé à mentir, que cette mauvaise habitude n'avoit

pu être détruite par des châtimens. Comme *Melicourt* ne pouvoit s'imaginer que le mensonge pût sortir de la bouche d'un homme bien né, tout d'un Chrétien, il fut long-temps à s'appercevoir du défaut de *Marcel* ; croyant vertueux, il lui donna toute son affection. Avec quelle douleur dut-il se voir trompé dans la confiance qu'il avoit de lui ! Il voulut rompre tout commerce avec un ami qui n'étoit plus ce nom ; il connut à regret la fausseté qu'il sentit à faire ce qu'il avoit promis ; combien il aimoit *Marcel*, & avec quelle douleur il le voyoit s'en aller, avant de l'abandonner, chercha à lui faire quelques adieux, & à lui recommander de ne jamais oublier qu'il étoit possible. L'entreprendre étoit impossible. La tendresse de *Melicourt* ne fut point effrayée de ces obstacles ; il pria Dieu de bénir son sacrifice, & il fut exaucé comme nous le voyons bientôt.

Cependant les parents de *Marcel* moururent, & le laissèrent sans tuteur. Son oncle, qui l'avoit adopté, & qui étoit pour lui comme son père, chercha à lui procurer un établissement honorable. Cet oncle étoit originaire de sa Province, avoit profité de sa situation de sa naissance, pour s'élever à une plus relevée ; il se faisoit passer pour un Gentilhomme, & étoit regardé si bien qu'il étoit dans plusieurs grandes maisons d

toit ouvert l'entrée par ses talents agréables. La Princesse de C... qui goûtoit sa conversation, le recevoit souvent à sa table, & avoit beaucoup de bonté pour lui. Ce fut chez cette Dame qu'il résolut de placer *Melicourt* en qualité de Page. La Princesse à laquelle il demanda cette faveur, la lui accorda avec joie, & montra même de l'empressement à voir le jeune homme qu'on lui offroit. *Melicourt* avoit de l'ambition, & son Oncle qui ne l'ignoroit pas, s'attendoit à le voir charmé d'une place qui pouvoit par la suite le conduire à quelque chose de distingué, en égard à ce qu'il avoit lieu d'attendre. Quel fut son étonnement de trouver son Neveu froid & immobile à cette proposition ? Il redoubla, lorsque le jeune homme tombant à ses genoux, le conjura de ne le point presser sur cette offre, qu'il lui étoit impossible d'accepter. Et par quelle raison, lui demanda son Oncle un peu ému ? Dispensez-moi de vous en faire part, répondit *Melicourt* : mon respect & ma reconnaissance pour vous me ferment la bouche.

Cette réponse excita la curiosité de l'Oncle, qui après mille sollicitations, parvint enfin à tirer ce secret que *Melicourt* avoit tant de peine à déclarer. Mon cher oncle, lui dit-il, Dieu m'est témoin

que le plus grand chagrin que puis que je suis au monde, est ce forcé de vous désobéir : mais que j'ai pour la Loi de Dieu, m'elle me défend expressément le ge, & il faudroit en faire un Page de la Princesse. Je sais que plir cet emploi il faut être G me, je ne le suis pas.

Oh ! parbleu, dit l'Oncle avec rire moqueur, voilà un beau vous dites que vous n'êtes pas homme, Monsieur ; ajoutez, & n'êtes pas digne de l'être. Fa Moine avec de pareilles idées, minez-vous à être Laquais : il béir, ou sortir de chez moi ; je tire mes bontés. Ce n'est pas, aj que je ne respecte beaucoup la dont je ne m'écarterai jamais ; n'est point blessée par un artifice qui ne nuit à personne, & votre tesse porte à faux. *Melicourt*, baissés, gardoit un respectueux son Oncle piqué au vif de ce pelloit vain scrupule, ne pouvant s'empêcher d'admirer ce qu'il y avoit dans ce jeune homme, & un reproche tacite de la conduite qu'il avoit gardée lui-même. Il se racla la gorge, & lui dit : Vous êtes dans un âge

doit pardonner un excès de vertu, qui dans le fond n'est qu'une sottise, un préjugé de Province : je veux bien m'y prêter, je me charge de ce mensonge qui vous fait tant de peur ; je parlerai seul ; & je ne vous demande que le silence sur votre origine ; êtes-vous content ? Pourrois-je l'être, répondit *Melicourt* ? Lorsque je saurois que l'affection que vous me portez, vous auroit engagé à blesser la vérité, ne serois-je pas complice de votre faute, si je la confirmois par mon silence ? On peut mentir en se taisant, comme en parlant, si le silence autorise un mensonge. Vous dites, mon cher Oncle, que ce mensonge ne nuit à personne. N'offense-t-il pas Dieu, qui est la souveraine vérité ? Vous me défendriez de le faire s'il pouvoit préjudicier à quelqu'un, j'en suis sûr : c'est une raison pour moi de n'y point consentir, puisqu'il blesseroit l'ame d'un Oncle que je respecte & que j'aime avec une tendresse, dont je voudrois lui donner des preuves aux dépens de ma félicité & de ma vie : ailleurs, la place que ma naissance me défend d'accepter, appartient à un Gentilhomme ; en la remplissant, je me rendois coupable d'un vol fait à celui qui a naturellement la remplir.

L'Oncle de *Melicourt* ne se posséda

plus à ces dernières paroles ; il prodigua à son Neveu les épithètes d'insolent , d'extravagant , de ridicule , d'ame basse , & finit par lui ordonner de sortir de chez lui. Il fit plus : il avoit depuis plusieurs années une maîtresse qu'il avoit été tenté plusieurs fois d'épouser ; dans le transport de sa fureur il courut chez elle , passa le même jour un contrat par lequel il lui assura tout son bien , & l'épousa quatre jours après.

Voilà donc le pauvre *Melicourt* sur le pavé , sans savoir où donner de la tête : si sa délicatesse sur la charité , & sa reconnaissance pour son Oncle , n'eussent égalé son amour pour la vérité , il n'eût pas été embarrassé à trouver des ressources ; il avoit des connoissances qui pouvoient s'intéresser à le placer. D'ailleurs la cause de son malheur étoit si belle , si glorieuse , qu'elle eût pu devenir l'occasion de sa fortune s'il l'avoit publiée ; il ne put s'y résoudre , ou plutôt il n'en eut pas même la pensée , quoiqu'il eût pour le faire les raisons les plus fortes. Chassé par un Oncle estimé fort honnête homme , on pouvoit supposer qu'il s'étoit rendu coupable de quelque bassesse : son silence obstiné sur le motif de sa disgrâce , autorisoit les soupçons. *Melicourt* aimait mieux s'exposer à ce qu'il y a de plus

fâcheux , que de déshonorer un Oncle qui lui avoit servi de pere ; & voulant se soustraire aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire , il ne se présenta chez aucun de ses amis. Il essaya de se faire Soldat , & s'offrit à plusieurs Capitaines. Comme il n'avoit pas seize ans , & qu'il étoit petit pour son âge , il fut refusé par tous. Enfin , il se borna chez le dernier , auquel il se présenta , à demander comme une faveur d'être gardé en qualité de Domestique , jusqu'à ce qu'il fût en âge de servir le Roi. Ce Capitaine balançoit à lui accorder sa demande ; la pitié lui parloit pour *Melicourt* , & la prudence lui défendoit de céder à ses mouvements. Cet enfant joignoit à une figure noble un esprit si précocce , qu'il étoit aisé de lui soupçonner une naissance au-dessus de la sienne : son obstination à cacher le nom de ses parents , faisoit naître des soupçons qui lui étoient désavantageux , & qu'un regard jetté sur lui détruisoit dans le même instant ; l'innocence , la candeur de son ame étoient peintes sur son visage d'une manière si sensible , qu'on se repentoit de l'avoir soupçonné.

Pendant que cet Officier balançoit sur ce qu'il devoit faire , on lui annonça la visite de Monsieur *Marcel* , le pere du jeune ami de *Melicourt*. Le jeune homme

rougit prodigieusement lorsqu'il entendit prononcer ce nom, & vouloit se retirer: l'Officier qui avoit remarqué le changement de son visage, le retint, persuadé que cet enfant craignoit d'être reconnu, & brûlant d'envie de recevoir quelques éclaircissements sur son compte. Effectivement, il eut lieu d'être satisfait. A peine Monsieur *Marcel* eut-il apperçu *Malicourt*, qu'il jeta un cri de joie, & courut l'embrasser avec transport. Ah! Monsieur, dit-il au Capitaine, vous me voyez au comble de ma joie: je retrouve chez vous celui que je cherche avec le plus vif empressement depuis trois jours; celui auquel ma femme & moi avons de si grandes obligations, que nous ne serons jamais capables de nous acquitter envers lui.

Si ce discours fut un énigme pour le Capitaine, il ne fut pas plus intelligible pour *Malicourt*, qui ne pouvoit deviner en quoi il avoit obligé cette famille. Monsieur *Marcel* les tira tous deux d'embaras, & dit à l'Officier: Vous savez, Monsieur, que nous n'avons qu'un fils; nous avons lieu de nous applaudir de sa figure, de son esprit, & même de son cœur: un seul défaut ternissoit toutes ses bonnes qualités: un maudit Précepteur, qui me toitoit comme un Laquais, lui avoit fi-

prendre cette odieuse habitude : châtimens , caresses , remontrances , tout avoit été employé inutilement ; & l'horreur que nous avons de ce défaut , nous rendoit la vie insupportable. Il y a trois jours qu'il arriva chez nous un de ces accidents qui n'ont jamais d'auteurs quand ils n'ont point de témoins : un cabaret de porcelaines de la Chine fut renversé , & les tasses brisées. Ma femme qui étoit attachée à ses tasses , qui véritablement étoient belles , s'en prit aux Domestiques , & les menaçoit de leur faire supporter cette perte. Mon fils ayant été apostrophé par une Femme-de-chambre , qui assuroit l'avoir vu entrer dans le cabinet où ce malheur étoit arrivé , mon fils , dis-jé , pour la première fois de sa vie , dit la vérité , & s'avoua l'auteur du désastre. Sa mere & moi transportés de joie de cette nouveauté , oubliâmes les porcelaines , pour l'accabler de louanges , de caresses , & lui demander d'où procédoit cet heureux changement. Il nous avoua que la crainte de perdre l'amitié de *Mellicourt* , l'avoit engagé à devenir vrai , & qu'il se trouvoit si content d'avoir commencé à suivre ses conseils , qu'il espéroit ne s'en écarter jamais. Notre joie ayant redoublé à ces paroles , la reconnaissance nous parut un devoir sacré : je

laissai mon fils entre les bras de sa mère
& je courus chez l'Oncle de *M*
pour le féliciter d'avoir un tel ne
conjurer ce jeune homme de con
servir d'Ange visible à mon fils.
été mon chagrin, lorsque cet Or
répondit d'une manière assez brutale
ne savoit où étoit son neveu,
avoit eu de bonnes raisons de le
de chez lui! Cette nouvelle nous
dans une vraie désolation : depuis
jours je l'ai cherché dans tous les lieux
où je croyois pouvoir le rencontrer
commençois à craindre qu'il ne
tourné dans sa Province, lorsque
heureuse étoile me l'a fait rencontrer
vous.

Pendant ce discours, le Capitaine
plaudissoit d'avoir jugé avantageusement
du jeune homme; il ne doutoit point
ne s'ouvrit au père de son ami sur ces
fautes : pour l'y forcer, il apprit
sieur *Marcel* à quelle occasion il l'avoit
trouvé *Melicourt* chez lui; & lui
malgré le tendre intérêt qu'il lui avoit
inspiré, il étoit prêt à le renvoyer
suspçons que lui avoit fait naître sa
tention à cacher ce qu'il étoit, & la
tion qui pouvoit faire craindre qu'il
se fût échappé du sein de sa famille
éviter le châtement de quelque

Ah ! Monsieur , interrompit *Marcel* , gardez-vous de l'en soupçonner ; un homme qui a donné de si bonnes leçons à mon fils , ne peut être coupable de rien d'avilissant : j'entendrai volontiers de sa bouche le récit du malheur qui l'a brouillé avec son Oncle ; mais je soutiens d'avance que *Melicourt* ne peut avoir tort.

Vous êtes trop prévenu en ma faveur , lui répondit modestement *Melicourt* ; je suis très-capable d'avoir tort ; je dois pourtant me rendre la justice de vous assurer , que je ne suis coupable d'aucun crime ; c'est tout ce que je puis vous dire. Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour des conseils que tout autre , en ma place , auroit donnés à Monsieur votre fils ; vous pouvez me la prouver , en me servant de répondant auprès de Monsieur le Capitaine. Je demande qu'il agrée mes services pendant trois mois , ce qui me conduira à l'âge où mon engagement sera valable. Que parlez-vous de service & d'engagement , reprit , avec vivacité , Monsieur *Marcel* ? Je serois le plus ingrat de tous les hommes si je souffrois que vous prissiez l'un ou l'autre de ces partis ; vous viendrez chez moi ; mon enfant , vous serez l'ami , le frère de mon fils ; & quelles que soient les raisons qui vous ont éloigné de Monsieur votre On-

cle, j'espère qu'il approuvera le parti que vous prendrez, en acceptant mes offres.

Melicourt comprit fort bien que l'honnêteté & la prudence même engageoient Monsieur *Marcel* à demander à son Oncle la permission de le garder chez lui ; & loin de paroître craindre un éclaircissement, il le pria de voir son Oncle, avec cette assurance qui est le fruit d'une conscience nette. Il resta chez le Capitaine pendant deux heures, que Monsieur *Marcel* fut absent ; & lorsque cet honnête homme rentra, il courut de nouveau embrasser *Melicourt*, & lui dit : Votre Oncle m'a reçu d'un air froid & embarrassé, ayant compris par mon discours que je vous avois vu. Je ne doute pas, m'a-t-il dit, qu'il ne vous ait fait de mauvais contes sur le sujet de sa sortie de chez moi, mais... Arrêtez, Monsieur, lui ai-je dit en l'interrompant ; vous commettez une injustice. J'ignore absolument le sujet de votre mécontentement à son égard ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il a mieux aimé se laisser soupçonner de quelque faute grave, que de nous donner le plus léger éclaircissement sur cet article. Êtes-vous sincère, m'a demandé votre Oncle en me regardant fixement ? Oui, Monsieur, lui ai-je répondu, je suis homme d'honneur, vous pouvez compter sur ma pa-

role; j'en ai vu soupçonné, comme je vous l'ai dit, d'avoir quitté ses parents pour éviter le châtement de quelque bassesse, sans que son secret lui soit échappé. A ces mots les yeux de votre Oncle se sont remplis de larmes : Monsieur, m'a-t-il dit, permettez-moi de garder un secret que mon neveu a eu la discrétion de vous cacher; qu'il vous fût de savoir que j'ai tort avec lui; que le sujet de notre querelle lui est plus glorieux qu'à moi; c'est un aveu que la justice m'arrache. Au reste, j'applaudis aux bontés que vous voulez avoir pour lui, il en est digne : j'ai trop écouté à son égard un ressentiment injuste, je me suis ôté le pouvoir de lui faire un sort digne de lui en me mariant il y a deux jours : cependant, tant que je vivrai, il peut compter sur mes secours & sur mon amitié; je la lui dois, aussi bien que l'estime la plus parfaite.

Melicourt ne put retenir ses larmes en apprenant le retour de l'amitié de son Oncle, & l'on connut aisément qu'elle le consolait de la perte de son héritage. Que de motifs pour augmenter l'empressement que Monsieur *Marcel* avoit de le retenir chez lui! Le Capitaine qui voulut les accompagner, fut témoin des transports de toute la maison en recevant ce jeune homme; & en les quittant, il fé-

licita de bon cœur *Marcel* le fils d'un ami si digne d'être aimé, estimer imité. *Melicourt*, dès ce moment, fut gardé comme le fils de la maison : même éducation, mêmes soins, même dresse pour le fils & pour l'adoptif pendant cinq ans qu'il passa dans cette famille, on eut autant de sujet de s'applaudir de l'y avoir reçu, qu'il eut lieu d'être content d'y être entré : son Oncle voyoit assidument, & quoiqu'il eût des enfants, il offrit souvent à son Neveu des sommes considérables, ce qui offroit presque Monsieur *Marcel*, qui ne laissoit rien desirer à *Melicourt*.

Cependant ce jeune homme avoit le cœur trop bien placé, pour vouloir profiter des bienfaits de ses peres adoptifs, pour une molle oisiveté. Ses talents naturellement cultivés par une très-bonne éducation donnoient l'espoir de se faire à lui-même un sort, & ses bienfaiteurs après s'être opposés long-temps au desir qu'il avoit de les quitter, furent enfin forcés d'y consentir. Un Seigneur Piémontois qui avoit été long-temps Ambassadeur en France s'offrit d'être son protecteur à Turin de le pousser dans des postes avantageuses. *Melicourt* partit, chargé de bienfaits de la famille de Monsieur *Marcel* & de son Oncle, & l'absence ne détruisit point l'af-

tié qui étoit entre eux. Il passa deux ans à la Cour de Turin, & touchoit au moment d'y faire sa fortune, lorsque son Protecteur fut disgracié. Ce contretemps lui fit écouter les instances de ses amis, qui le pressoient de retourner à Paris, où on leur faisoit espérer pour lui un bon poste : il se mit en chemin, suivi d'un seul Domestique, qui se flattoit mal-à-propos de connoître cette route, & qui l'égara si bien, que la nuit le surprit en Savoie, dans un lieu qui paroissoit éloigné de toute habitation. Le temps étoit couvert, & la crainte de quelque accident dans un lieu rempli de précipices, le força d'entrer dans un endroit où il y avoit quelques restes d'un bâtiment détruit, jusqu'à ce que la lune, qui devoit se lever à minuit, lui donnât le moyen de continuer sa route sans danger. Il s'y endormit, aussi-bien que son valet, & fut réveillé à une heure par le bruit de quelques personnes qui disputoient avec chaleur. Comme l'ombre d'un reste de mur, au pied duquel il s'étoit assis, lui permettoit de voir sans être vu, il prêta une oreille & des yeux attentifs. Il apperçut un homme à genoux, qui s'efforçoit de se justifier auprès de deux autres, qui l'accusoient d'avoir soustrait une partie d'un vol qu'il avoit fait la nuit précédente ; & comme l'accusé se justifioit

mal, l'un des deux jura qu'il alloit l'immoler à son ressentiment, & tira son épée comme pour l'en percer. Quoique *Melicourt* sentit fort bien qu'il n'y auroit rien à regretter dans la mort d'un scélérat, sa générosité naturelle l'indigna contre deux hommes armés, qui en attaquoient un apparemment sans défense : mais lorsqu'il le vit frapper par le second de ces hommes, il ne distingua plus la qualité de celui qu'il alloit défendre. Ses pistolets étoient sur ses genoux, il tira si adroitement, que celui qui alloit redoubler ses coups, tomba sans vie : l'autre effrayé se sauva. Son valet lui représenta que la prudence demandoit qu'ils s'éloignassent promptement en abandonnant le blessé à son mauvais sort ; il ne put s'y résoudre, & s'étant approché de lui, il lui demanda s'il se sentoit la force de se tenir à cheval pour gagner un lieu habité. Ce misérable ayant cru reconnoître la voix de celui qui lui parloit, se leva sur son séant, & l'ayant envisagé : Ah ! *Melicourt*, lui dit-il, je ne risque rien en m'abandonnant à votre discrétion, ne me condamnez pas sans m'entendre ; peut-être ne me trouverez-vous pas tout-à-fait indigne de vos bontés. *Melicourt*, surpris de s'entendre nommer, voulut en vain rechercher les traits de celui dont il étoit connu, il ne lui fut pas possible

de s'en rappeler l'idée. Cependant le soin que cet homme prenoit de se justifier, lui parut de bon augure ; & l'ayant assuré qu'il pouvoit compter sur sa discrétion , & sur celle de son domestique , il lui aida à monter à cheval sans panser sa plaie , parce que l'inconnu , qui connoissoit le Pays , l'assura qu'en se détournant un peu sur la gauche , ils verroient un Village, qui n'étoit qu'à un quart de lieue , & dont une colline leur déroboit la vue ; ils y arriverent en peu de temps. Le blessé les conduisit dans une maison où il étoit connu , & où l'on ne parut pas effrayé de sa blessure , ce qui rendit ce lieu suspect à *Melicourt*. Il voulut absolument être conduit à l'Auberge , après avoir enveloppé le bras du voleur , dont la blessure n'étoit pas dangereuse , mais dont le visage étoit taché du sang qu'il avoit perdu. Lorsqu'il fut nettoyé , *Melicourt* trouva qu'il ressembloit à un jeune Seigneur qu'il avoit connu au Collège , & qui étoit fils unique du Comte D... Il ne soupçonna pourtant pas que ce fût lui , & son sang se glaça dans ses veines quand , à l'Auberge , il apprit de la bouche de ce misérable , qu'il étoit celui avec lequel il avoit étudié.

Je ne chercherai point , lui dit le jeune Comte , à excuser mon libertinage ; l'an-

née même où vous entrâtes chez Monsieur *Marcel*, je commençai à donner dans des excès qui m'ont enfin précipité dans l'abyme d'où vous m'avez tiré. Mon pere, qui vit à quelques lieues de Lyon, m'avoit confié à un de nos parents établi à Paris. Ce parent trop occupé pour me donner ses soins, me remit entre les mains d'un Gouverneur qu'il crut honnête homme, tant il déguisoit adroitement ses vices. Comme il savoit que je devois être riche, il chercha à me plaire en flattant mes penchans ; malheureusement je n'en avois pas d'heureux, & ils se trouvoient conformes aux siens. Il m'associa à ses débauches ; & dans un âge où j'aurois dû ignorer le nom du vice, j'avois déjà appris à n'en plus rougir. Le jeu, les femmes eurent bientôt dissipé l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs, je fus m'en procurer aux dépens de mon parent, qui me laissa entrevoir des soupçons ; mon Gouverneur effrayé, prit de lui-même son congé, & je ne tardai pas à le suivre. Sans ressource en Italie, où je m'étois réfugié, je portai quelque temps le mousquet ; les mauvais traitements d'un Sergent me firent désertier, il y a trois mois, avec deux de mes camarades : par malheur pour moi, ils avoient déjà l'habitude de voler sur les grands chemins,

le lieu où vous m'avez sauvé la vie,
me chercher une querelle d'Alle-
, & se défaire de moi sans bruit.

Comte finit son discours par les
nstrations du repentir le plus amer.
Court en fut attendri, & lui épar-
les reproches qu'il méritoit, parce
le les faisoit à lui-même, il ne pensa
l'encourager à retourner chez son
Ce Seigneur n'avoit pas vu son in-
fils depuis l'âge de neuf ans, qu'il
t envoyé à Paris : douze ans avoient
porter un changement considérable
ses traits, & par conséquent il pou-
e présenter devant lui sans en être
1, & sonder son cœur pour savoir
uvoit en espérer l'oubli des fautes
jeunesse. La blessure de cet enfant
que, que je nommerai *Desbays*, pour

en œuvre tous ses talents pour augmenter l'horreur que *Desbays* devoit avoir des dérèglements de sa vie passée. A l'ignominie, à l'horreur, & au péril dans lesquels il avoit vécu jusqu'alors, *Melicourt* opposoit les charmes d'une vie pure, dans le sein d'une famille opulente & respectée. Ces portraits ne pouvoient manquer de produire un effet sensible sur le cœur d'un jeune homme qui n'auroit pas eu le temps de s'endurcir dans le crime & dans la crapule ; & il étoit naturel que *Melicourt* regardât les transports de reconnoissance qui éclatoient pour lui chez *Desbays*, comme des preuves d'un retour sincère à la vertu. Son domestique n'avoit pas tout-à-fait autant de confiance en cette conversion, & osa reprocher à son maître une crédulité qui pouvoit lui devenir funeste ; il craignoit que le changement du jeune homme ne fût qu'apparent, ou du moins momentané ; quoiqu'il répéta souvent ce qu'il pensoit à cet égard, ses soupçons ne purent passer dans l'ame de *Melicourt*, où ils n'y firent pas assez d'impression pour l'engager à abandonner son projet. Arrivé à Lyon, il commença par faire habiller *Desbays* d'une manière qui pût relever ses graces naturelles ; & véritablement il ne fut pas reconnoissable sous cette nouvelle décora-

entraindre, oubloit à chaque in-
s leçons gênantes. Quand les prin-
de la bienséance ne sont pas dans
ir, il est bien difficile de se refon-
on certain âge, sur les égards qu'on
ix autres. Il juroit, sa conversation
asse, rampante, rien en lui ne fai-
supçonner sa naissance, & malgré
re, on le prit plusieurs fois pour le
de-chambre de *Melicourt*, tant il
nuevaise grace à jouer le person-
un homme bien né, & qui eût vécu
l'honnêtes gens.

endant *Melicourt* cherchoit à se
es connoissances qui pussent l'in-
e chez le pere de *Desbays*; &
il étoit sur le point de lui être
ré, il apprit que le Comte & sa fa-
rtoient pour les Bains d'Aix en

nifément, on s'y voit sans se con
à fond. Il laissa donc partir ce Seig
& le suivit deux jours après. Il eut le
heur de trouver à se loger dans la
Auberge que lui; & comme on y
geoit à table d'Hôte, ils dînerent en
ble dès le lendemain de leur arrivè

Le Comte avoit fait ce voyage
un de ses cousins, qui étoit accom
de son épouse & de sa fille ur
Cette jeune personne, sans pouvoi
fer pour belle, avoit de grands char
qui cependant étoient peu de cho
comparaison de son esprit & de so
ractère. *Emilie*, (c'étoit le nom de
Demoiselle) s'étoit élevée au-dess
toutes les foiblesses de son sexe, &
avoit conservé que la modestie & la
ceur. La lecture, le travail remplis
tous ses moments dans un lieu con
à l'amusement & le repos; en un
c'étoit une fille toute parfaite : si
rents, qui connoissoient son mérite,
bloient ne vivre que pour la rendre
reuse; le Comte & son épouse l'aim
comme leur fillè, & s'étoient flattés
temps de l'espoir de lui voir port
titre; elle étoit de l'âge de *Desbay*
dès leur naissance on avoit arrêté
union. La fuite de son cousin avoit
dérangé ce projet; & comme on e

toujours ce que l'on souhaite ardemment, on s'étoit flatté dans ces deux familles que l'éclipse du jeune Comte ne seroit pas longue, & qu'il ne pourroit échapper aux recherches qu'on faisoit de lui. Douze ans écoulés sans avoir de ses nouvelles, détruisirent cet espoir, & les parents d'*Emilie* pensoient alors à la marier, en lui laissant la liberté du choix.

Le premier dîner que *Melicourt* fit à Aix fut froid, & employé à s'examiner mutuellement; le Comte sur-tout fixoit souvent les deux Etrangers d'un air rêveur, & il y eut des moments où *Melicourt* crut que la nature avoit remué le cœur de ce pere infortuné. Au sortir de table, il se hâta de savoir de *Desbays* l'impression qu'avoit faite sur lui la vue des auteurs de sa naissance. Hélas, il fut réduit à soupirer de n'y trouver aucune trace de l'amour filial : *Desbays* loua l'équipage de son pere, il avoit remarqué la beauté d'une bague que portoit sa mere, & paroissoit flatté du grand nombre de domestiques qu'ils avoient à leur suite. Pour sa cousine, il l'avoit à peine regardée; il la trouvoit trop sérieuse pour une jeune personne; juroit qu'elle devoit être une prude, & ajouta : Je lui ferai pourtant ma cour; car sa dote vaut mieux qu'elle, & mérite qu'on se gêne quel-

que temps. Pour la première fois, *Melicourt* vit *Desbays* tel qu'il étoit en effet, il lui parut le plus méprisable de tous les hommes; & dans l'indignation dont il fut saisi, il lui reprocha sa dureté pour ses parents, & sur-tout le faux de son jugement à l'égard d'une personne qui paroïssoit mériter le respect le plus profond. Il croyoit n'être animé que par la justice, en prenant la défense de cette Demoiselle, & ne se soupçonnoit pas susceptible d'un autre sentiment; sa naissance, sa fortune avoient trop de disproportion avec celle d'*Emilie*, pour lui permettre d'élever ses yeux jusqu'à elle; & dans un cœur tel que celui de *Melicourt*, l'amour n'ose se montrer qu'accompagné d'un espoir légitime.

Cependant le caractère des deux Etrangers perça bientôt; le Comte & sa famille prirent beaucoup d'estime & d'amitié pour *Melicourt*, & ce fut à sa seule considération qu'on souffrit *Desbays*, qui s'échappoit à tout moment, & perdoit de vue le rôle d'honnête homme qu'il vouloit jouer. Les premiers jours il souffrit patiemment les représentations de *Melicourt* à cet égard, il s'en laissa bientôt, & lui dit brutalement qu'il ne savoit pas se déguiser, & qu'il falloit après tout, que son pere le reçût tel qu'il étoit, puisqu'il

ne pourroit pas le renier pour son fils. *Melicourt* soupira de douleur en considérant les chagrins qu'un tel fils devoit donner à un pere si respectable. Effectivement le Comte étoit un homme plein d'honneur, de bon sens, & digne d'avoir été plus heureux; sa famille se plaignoit & s'inquiétoit de le voir triste & rêveur depuis son arrivée à Aix; & *Melicourt*, qui d'abord avoit pris son sérieux pour en effet de son tempérament, ayant appris d'*Emilie* qu'il étoit naturellement gai, crut qu'il avoit quelques soupçons de la vérité.

Cette charmante fille avoit rendu à *Melicourt* la justice qu'elle en avoit reçue : tranquille sur l'innocence de ses intentions, elle n'avoit pas même pensé à garantir son cœur des sentiments qui s'y formoient insensiblement: *Melicourt* aussi seuf qu'elle sur les effets d'une passion qu'il n'avoit jamais éprouvée, en avoit une violente; & ces deux personnes eussent ignoré long-temps ce qui se passoit en elles, si une conversation du Comte ne leur eût ouvert les yeux.

Un jour qu'on faisoit la guerre à ce Seigneur sur sa profonde tristesse, il avoua que le souvenir de son malheureux fils l'avoit affecté d'une maniere bien sensible depuis qu'il étoit à Aix.

Mon fils ne vit plus, dit la Comtesse en versant des larmes; il n'auroit pas la dureté de nous laisser ignorer son existence s'il respiroit encore. *Melicourt* crut le moment favorable pour une reconnaissance : déjà il jettoit les yeux sur *Desbayer* pour lui faire comprendre sa pensée, lorsque le Comte reprenant la parole, dit à son épouse :

Je pense comme vous, Madame, nous n'avons plus de fils, & cependant je ne erois pas qu'il soit mort : cet indigne enfant avoit donné dès son enfance des preuves d'un caractère si pervers, qu'il aura sans doute été jusqu'aux derniers excès du crime. Si cela est, je lui fais gré du soin qu'il prend de m'en épargner un; je laverois dans son sang la honte qu'il eût faite à mon nom; ou, si je le croyois indigne de périr de ma main un cachot obscur le déroberoit pour jamais à la vue de tous les hommes. Le père d'*Emilie* parut d'abord applaudir à ses sentiments; puis il ajouta, qu'il pouvoit bien être aussi qu'on lui eût exagéré défauts de cet enfant : Votre parent dit-il, vous a caché soigneusement l'origine de ses désordres; mais je sais, à pouvoir douter, qu'ils ont eu leur source dans les exemples empoisonnés que j'ai reçus d'un mauvais Gouverneur.

circonstance diminue ses fautes, il eût été bien difficile, même au meilleur naturel, d'échapper à une telle séduction : peut-être aussi votre fils étoit-il innocent & chargé mal-à-propos des bassesses de cet homme, dont la fuite semble un aveu des vols qui ont été faits. J'avoue qu'il s'est aussi éclipsé ; mais un jeune-homme s'effraie aisément lorsqu'il n'a aucun moyen de justifier son innocence, la fuite lui paroît nécessaire aussi-bien qu'au coupable. Que savez-vous si cet infortuné jeune-homme ne cherche pas à s'illustrer par de belles actions avant d'oser se montrer à vos yeux ? Pour moi j'aime à me flatter de cet espoir, & je suis charmé que mon *Emilie* n'ait pas d'impatience de s'établir, afin de se conserver libre jusqu'à ce que le temps ait confirmé ou détruit mon espérance.

On se leva de table en ce moment, & selon l'usage on entra dans un jardin assez vaste, où l'on avoit coutume de s'aller promener après le repas. *Deshayes* qui avoit été fort troublé du discours de son pere, prétexta une affaire pour se dispenser de la promenade, & sortit. On marcha quelque temps tous ensemble ; mais le Comte qui étoit fatigué, s'assit, & ayant dit qu'il falloit laisser à la jeunesse le plaisir de l'exercice, il invita *Me-*

Melicourt à donner la main à *Emilie*, ce qu'il pouvoit faire sans blesser la plus exacte décence, parce que le jardin, quoique vaste, étoit découvert. Ces deux Amants, qui ne se connoissoient pas pour tels, marcherent quelque temps en silence ; *Melicourt* le rompit le premier. Que votre cousin seroit heureux, dit-il à *Emilie*, si connoissant le prix du bonheur qu'on lui destine, il pouvoit se rendre témoignage à lui-même qu'il n'a rien fait qui puisse l'en rendre indigne ! vous obéiriez sans répugnance à la volonté de vos parents, vous seriez heureuse, & je resterois seul misérable. A peine *Melicourt* se fut-il aperçu des paroles qui venoient de lui échapper, qu'il frémit d'effroi : sa consternation n'étoit point causée par la crainte d'avoir déplu à *Emilie* ; ce sentiment si naturel à un amant respectueux, céda à l'étonnement que lui causoit la découverte d'une passion qu'il n'avoit pas même soupçonnée ; & ôtant brusquement son bras sur lequel *Emilie* s'appuyoit, il se recula de quelques pas, & les yeux baissés, il cherchoit à se cacher à lui-même le motif qui lui faisoit regarder comme un malheur, l'engagement d'une personne qui lui devoit être indifférente. S'il eût été accoutumé à se tromper lui-même, il eût pu se persuader que la pitié seule

l'attendrissoit sur le sort d'*Emilie*, puisqu'il connoissoit que le jeune Comte étoit absolument indigne d'elle. Il ne se fit point cette illusion, & ne prenant conseil que de sa probité, Mademoiselle, lui dit-il, si ma bouche a pu laisser échapper un secret qui me rend coupable à vos yeux, j'ose vous assurer que mon cœur est innocent. Vous avez connu aussi-tôt que moi des sentiments que j'ignorois; oubliez, pardonnez un crime involontaire, ce sera la dernière fois que j'en serai coupable. Pendant que *Melicourt* parloit, *Emilie* se rendoit compte à elle-même de ses propres mouvements : si elle s'étonnoit d'avoir entendu sans colere une déclaration d'amour, elle s'effrayoit encore davantage de trouver au fond de son cœur la justification de cette faute : peu instruite dans l'art de feindre, elle dit à *Melicourt* : La tendresse d'un homme tel que vous, ne peut faire rougir une fille comme moi ; seulement ai-je à me plaindre de l'aveu de vos sentiments avant de les avoir déclarés à ceux dont je dépends : vous ignoriez jusqu'à ce jour leurs vues sur moi, & rien n'a dû vous empêcher de recevoir de leur bouche leurs actions de grace sur l'honneur que vous me faites, & les refus qui vont sortir de la mienne. Promise dès l'enfance au fils du Comte, je dois

lui conferver mon cœur, s'il s'en trouve digne : je vous estime trop pour vous cacher que je ne demanderois rien au Ciel, s'il vous ressembloit. Après cet aveu, Monsieur, voyez à quoi l'honneur vous engage, il faut me fuir, ou me permettre de déclarer à mes parents des sentiments qui vous ont échappé, & qui doivent les faire changer de conduite à votre égard, & qui ne me permettront plus d'agir au vôtre comme je l'ai fait moi-même jusqu'à ce jour. Il est temps de les rejoindre, un plus long entretien me rendroit coupable, & m'exposeroit à perdre votre estime.

Un moment, Mademoiselle, lui dit *Melicourt* en joignant les mains : apprenez tous mes malheurs, & daignez m'écouter pour la dernière fois. Je voudrois pouvoir vous cacher, que celui auquel on vous destine, ne peut que vous rendre la plus infortunée de toutes les femmes. C'est un secret que votre intérêt m'arrache ; ne m'en demandez pas davantage, j'en ai peut-être déjà trop dit : mais, Madame, quelque grandes que soient les instances qui vous seront faites en sa faveur, gardez-vous de donner un consentement, qui, à coup sûr, vous deviendrait funeste. Cet avis doit sans doute vous être suspect dans la bouche d'un

homme qui vient de vous déclarer qu'il vous adore, & à qui vous avez daigné montrer quelque estime : Hélas ! vous ferez convaincue qu'il est désintéressé, lorsque je me serai fait connoître. Votre amour même, s'il étoit jamais possible que vous en eussiez pour moi, ne serviroit qu'à me rendre plus misérable : né dans la classe la plus obscure, dépourvu absolument de toute fortune, je ne dois qu'à la bienveillance de quelques amis généreux, l'état brillant sous lequel j'ai paru à vos yeux, & qui a pu vous décevoir. Un homme tel que moi n'est pas fait pour *Emilie*, & avant qu'il soit peu, je me punirai par une absence éternelle, d'avoir osé élever mon cœur jusqu'à une personne dont un Prince seroit à peine digne.

Emilie, quelque troublée qu'elle fût d'apprendre la condition obscure de *Mellicourt*, l'étoit encore plus de ce qu'il lui avoit fait entrevoir par rapport à son cousin : elle employa tout le pouvoir qu'elle devoit avoir sur un amant, pour l'engager à s'expliquer d'une manière plus claire : il gémit sur la nécessité de lui désobéir, l'honneur lui imposoit silence, il ne savoit point en franchir les bornes, & il obtint d'elle la promesse d'un secret inviolable sur le peu qu'il lui en avoit découvert.

Pendant que cette scene se passoit dans le jardin, il s'en préparoit une bien différente. *Desbays* se promenoit hors du Village, & réfléchissant sur le discours de son pere, il lui vint d'abord dans l'esprit que *Melicourt* l'avoit trahi, & si son courage eût égalé sa rage, il eût été sur le champ lui demander raison de sa perfidie. Pendant qu'il méditoit une vengeance plus sûre, il apperçut un de ses compagnons de débauche, qu'il reconnut malgré une absence de plusieurs années. Les eaux sont le rendez-vous ordinaire de ceux qui établissent leur fortune sur une criminelle industrie; on y joue; il s'y rencontre des personnes que le seul amour du plaisir y conduit, & qui y portent ordinairement une bourse assez bien garnie pour exciter la cupidité & les talens des Chevaliers du hazard. Celui-ci venoit à Aix en intention de réparer de grandes pertes qu'il avoit faites à Lyon, où il avoit trouvé des joueurs plus habiles que lui. Comme il n'avoit pas oublié que *Desbays* étoit capable de tout, il le vit avec plaisir, & se promit d'en tirer des lumieres & du secours. *Desbays* ne lui déguisa rien de ses aventures, & il lui fit part des craintes que le discours de son pere lui avoit données. L'Aventurier n'eut garde de chercher à les calmer;

il les augmenta au contraire, & lui persuada qu'il n'avoit rien à espérer de la clémence de son pere, qui ne manqueroit pas de le faire enfermer aussi-tôt qu'il le connoitroit. *Desbays* lui avoua qu'il étoit résolu de prévenir ce malheur par une prompte fuite. Et que deviendrez-vous, lui demanda son perfide ami ? J'ai compris par votre récit que vous êtes sans argent : si je n'avois pas perdu le mien, je vous offrirois ma bourse ; mais cette ressource vous manque, il en faut chercher une autre. Ce *Melicourt* qui vous a trahi, ou qui est prêt à le faire, a beaucoup de bijoux, à ce que vous m'avez dit : Vengez-vous de sa perfidie, en vous les appropriant ; vous le pouvez sans danger : vous n'êtes qu'à deux pas de la Suisse, où vous serez dans quelques heures ; j'accompagnerai votre fuite, & vous me connoissez assez de courage pour vous défendre, si vous étiez poursuivi. *Desbays* avoit l'ame trop basse pour ne pas applaudir à un tel dessein. Le scélérat qui vit la joie avec laquelle il s'y prêta, osa pousser ses vues plus loin. Vous m'avez assuré, lui dit-il, qu'il n'y a plus de ressource pour vous dans le cœur de votre pere, attendrez-vous qu'il ait le temps de vous déshériter ? Mérite-t-il que vous conserviez quelque attachement pour lui,

après qu'il s'est dépouillé des entrailles de pere à votre égard ? Ce que les hommes ont nommé crime , par égard pour leur sûreté , n'effraie que les ames vulgaires : un homme qui a tout à craindre , doit tout risquer. La mort de vos parents vous procureroit tout d'un coup une grande fortune ; faut-il par un scrupule vain , vous mettre au hazard de trafner dans une misere affreuse des jours que vous pourriez couler dans les délices ?

Quelque criminel que fût *Desbays* , la nature se révolta chez lui , à la proposition d'un parricide. Ce mouvement fut passager , & bientôt endurci par les discours du scélérat qui lui parloit ; il ne fut plus question que des moyens d'exécuter ce crime sans s'exposer. Ce Démon visible , qui se faisoit appeller le Chevalier de C. , ne lui demanda que vingt-quatre heures pour arranger son infernal dessein , & après s'être liés l'un à l'autre , par les serments les plus exécrationnels , ils reprirent ensemble le chemin de l'Auberge. Voici comment ils avoient déterminé d'agir. Le Chevalier se chargea de l'assassinat ; car il convenoit à ses vues que *Desbays* n'en fût point soupçonné ; il devoit ensuite se sauver en Suisse avec les bijoux de *Melicourt* , & il y attendroit que le Comte , en possession des biens de son pe-

re , fût en situation de lui payer un Billet de trente mille livres , qu'il lui fit faire.

Desbayes présenta le prétendu Chevalier à l'Auberge , comme un homme de qualité qu'il avoit connu en Italie : ce misérable étant vêtu convenablement à l'état qu'il annonçoit , on le reçut avec politesse. Pendant qu'il faisoit ranger ses malles par un domestique qui le suivoit , *Desbayes* tira *Melicourt* à l'écart , & lui dit que ce Gentilhomme avoit été son Capitaine ; qu'il venoit de lui avouer sa condition ; qu'il vouloit bien aider à le réconcilier avec son pere , en lui rendant un témoignage avantageux de sa conduite. *Melicourt* loin de concevoir aucun soupçon , loua le Ciel de lui offrir un dénouement si prochain ; car déterminé à s'éloigner , il avoit une vraie peine de partir avant d'avoir remis *Desbayes* en grace avec son pere. Ce n'est pas qu'il eût conservé l'espoir de voir jamais ce malheureux digne de sa naissance ; il avoit reconnu que ses inclinations étoient basses : cependant il se flattoit que l'aisance , l'exemple de ses parents , & la fréquentation des gens de bien pourroient le ramener peu à peu , & l'engager au moins à renoncer à ce qui pouvoit déshonorer sa famille. Il félicita *Desbayes* de cette heureuse rencontre , & fit quelques politesses

au Chevalier. Après les avoir quittés, il donna ses ordres à son valet pour son départ, & lui dit que ce nouveau venu s'étoit chargé de la réconciliation qu'il avoit entreprise. Ce domestique, comme je l'ai remarqué, n'avoit jamais approuvé la confiance de son Maître pour *Desbays*, & le Ciel qui vouloit, en sauvant cette famille, récompenser la vertu de *Mellicourt*, permit que sa défiance fût augmentée. Lorsqu'on étoit prêt d'aller souper, & que la nuit étoit tout-à-fait tombée; ce valet se souvint que les bijoux de son Maître étoient sur la table de sa chambre, & un mouvement inconnu le pressa d'y entrer pour les enfermer dans un petit cabinet qui étoit au fond de la ruelle du lit : il alloit en sortir lorsqu'il entendit ouvrir la porte; comme il n'avoit point de lumière, il se tint tranquille à cette ruelle, en saisissant machinalement l'épée de son Maître, qui étoit sur le chevet du lit, précaution qu'il ne prit que parce qu'on avoit ouvert la porte très-doucement. C'étoit les deux coquins qui, selon qu'ils en étoient convenus, venoient avec des instruments pour ouvrir le coffre & en tirer les bijoux. *Desbays* parut surpris de ne plus voir ce coffre. Serions-nous soupçonnés, dit-il à son complice? En disant ces mots, il prit la chandelle, &

s'avança dans la ruelle pour chercher dans le cabinet ; le valet ne balançoit pas sur ce qu'il devoit faire , il le perça , & *Desbays* en tombant , s'écria : je suis mort. Le Chevalier ne sachant pas si ce valet n'étoit point accompagné , sortit à la hâte de l'appartement ; il eut la présence d'esprit de le fermer à deux tours , & d'emporter la clef : après quoi ayant dit un mot à son valet , qui étoit sans doute un homme de sa trempe , ils sortirent tous deux de l'Auberge en diligence.

Cependant le Domestique de *Melicourt* se trouvoit dans des tranfes mortelles ; il n'avoit aucun témoin qui pût justifier le meurtre qu'il venoit de commettre , & on pouvoit le croire coupable en le trouvant enfermé dans cette chambre avec un homme tué de l'épée de son maître : il faisoit des plaintes ameres sur son malheureux sort , lorsque *Desbays* , qu'il croyoit sans vie , lui dit d'une voix foible : Au nom de Dieu, mon ami, rassurez-vous , & tâchez de me procurer un Prêtre ; vous n'avez rien à craindre de ma part. Le Domestique , sans savoir trop s'il devoit se fier à cette promesse , entra dans le cabinet , dont la fenêtre étoit assez basse , & l'ayant sautée , il appella son maître , auquel il raconta en deux mots ce qui venoit de lui arriver. Heureusement deux

Capucins entroient alors à l'Auberge; *Melicourt* les pria de le suivre, & comme il avoit une autre clef de son appartement, ils y entrèrent. La justice de Dieu s'est enfin lassée, lui dit *Desbays*, en le regardant avec des yeux mourants; toutefois j'espere en sa miséricorde, puisqu'il ne m'a pas permis de consommer un parricide. Pendant que ce malheureux se confessoit, *Melicourt* & son valet tenoient un petit conseil sur les mesures qu'il falloit prendre pour éviter les suites d'un accident si terrible, sans ternir la réputation du Comte. Le mourant offroit de signer que le valet ne l'avoit tué qu'en se défendant, cela pouvoit donner une fin avantageuse à cette affaire; mais enfin c'en étoit une très-désagréable. Lorsque *Desbays* eut fini sa confession, avec toutes les marques du plus vif repentir, il fit écrire à son Confesseur l'aveu de l'affreux dessein qu'il avoit formé, & il expira presque aussi-tôt après avoir signé cet acte. Les témoins consternés se regardoient tristement; *Melicourt* rompit le silence pour demander conseil à ces Religieux. Voici à quoi ils se déterminèrent. L'Auberge où ce malheur étoit arrivé n'étoit pas éloignée du grand chemin, ils résolurent d'y transporter le cadavre, persuadés qu'on jetteroit le soup-

çon de cet assassinat sur l'Etranger , qui s'étoit probablement sauvé. *Melicourt* , malgré son trouble , parut au souper , & au milieu de la nuit les deux Capucins s'étant trouvés sous la fenêtre du cabinet , reçurent le cadavre , & l'ayant mis dans un endroit fort exposé à la vue , ils revinrent à l'Auberge , en passant par cette même fenêtre , en sorte que l'Hôte de la maison auroit juré que personne n'étoit sorti de chez lui pendant la nuit.

Le lendemain , dès le grand matin , celui qui avoit confessé *Desbayes* s'acquitta avec tout le ménagement possible de la triste commission dont le mourant l'avoit chargé : c'étoit d'avouer à son pere & ses crimes , & les efforts qu'avoit fait *Melicourt* pour le rendre à la vertu. La nature a ses droits , & le Comte en sentit l'empire pendant quelques instants : il n'eut pas le temps de s'y livrer ; un grand bruit qu'ils entendirent dans la rue , leur fit comprendre qu'on avoit trouvé le cadavre : effectivement , l'on couroit chez le Juge , qui se transporta au lieu où étoit le corps de ce malheureux ; il fut reconnu , & on le rapporta à l'Auberge , après avoir fait les formalités requises.

Ce triste événement avoit réveillé tout le Village. Le cousin du Comte & les deux Dames frémissent à l'horreur d'un

tel spectacle ; le Comte, *Melicourt* & son valet étoient agités de mouvements plus violents, qu'ils contraignirent. Le Juge, selon la coutume, prit les dépositions de tous ceux qui étoient dans l'Auberge au sujet de ce qui s'étoit passé le jour précédent : cette formalité rappella à l'Hôtesse, que le prétendu Chevalier & son valet ne paroissent point avec les autres ; on courut à sa chambre, & on trouva son lit fait, ce qui étoit une preuve qu'il s'étoit échappé dès le soir. Les témoins déposèrent qu'ils n'avoient point paru au souper, ce qui n'avoit surpris personne, parce qu'ils avoient prétexté un souper dans le Village. Ces circonstances, & ses coffres qu'il avoit abandonnés, parurent des preuves certaines de son crime, & le Juge décida qu'il falloit ouvrir ses coffres ; on y trouva de quoi confirmer les soupçons qu'on avoit formés contre lui. Il n'y avoit dans ces coffres que deux habits, dont un étoit d'Ecclésiastique, & l'autre de Capucin, fort peu de linge, plusieurs jeux de Cartes préparés de maniere à faire jouer de malheur, des dés pipés, un grand nombre de clefs de toutes grandeurs, & des pierres d'un assez gros volume pour faire paroître les coffres pesants. Il y avoit dans une valise deux poignards, quatre

stolets à deux coups, & toutes sortes d'instruments propres à ouvrir des portes. A ces marques, on décida tout d'un coup que cet homme étoit l'auteur de l'assassinat : on mit des gens en campagne pour essayer de le prendre, mais il étoit trop d'avance ; ainsi les intéressés au secret demeurèrent tranquilles, & *Melicourt* ne pensa qu'à faire enterrer le cadavre, & à partir au plutôt.

Il fallut saigner les Dames, qui avoient été extrêmement saisies ; & pendant qu'on rendoit les derniers devoirs à *Isabeyes*, le Comte s'occupoit moins de la douleur de l'avoir perdu, que de l'espoir de le remplacer. Il ne pouvoit sans admirer les efforts qu'avoit faits *Melicourt* pour le lui rendre corrigé & vertueux ; cette conduite méritoit toute reconnaissance, & il n'y mit point de bornes. Il pria *Melicourt*, qui revenoit aux obsèques, de le suivre dans sa chambre ; & en ayant fermé la porte, il se jeta à ses pieds, avant que ce jeune homme eût pu le prévoir & l'empêcher. Vous voyez, vertueux jeune homme, que j'ai été, il, un pere malheureux qui vous doit plus que la vie, puisque vous lui avez réservé l'honneur : vous vouliez me donner un fils indigne de l'être ; succédez dans mon cœur à tous ses droits ;

succédez à mon nom, à mes biens, & adoucissez par vos vertus l'amertume que ce monstre a jettée sur ma vie.

Melicourt n'ayant pu forcer le Comte à se relever, s'étoit mis à genoux avec lui; & sa confusion de ce qu'on avoit découvert ce qu'il avoit fait pour *Desbays*, étoit aussi grande que si on l'eût convaincu d'une mauvaise action. Il répondit aux amitiés du Comte avec une respectueuse gratitude, quoiqu'il fût bien éloigné de comprendre le sens des offres qu'il venoit de lui faire. Ce Seigneur l'ayant fait relever, le pria de lui apprendre quelle étoit sa situation, sa naissance & ses vues. *Melicourt* qui ne savoit ni rougir de son état, ni déguiser la vérité, avoua naturellement au Comte ce qu'il étoit. A peine eut-il fini son discours, que ce Seigneur levant les mains & les yeux au ciel, s'écria : Mes craintes sont dissipées ; j'appréhendois que vos parents ne fussent un obstacle à mes desseins : vous les avez perdus, vous êtes digne & libre de devenir mon fils ; je fors, abandonnez-moi le soin de cette affaire, j'espère de la faire réussir.

Le Comte prit le silence de *Melicourt* pour un consentement au projet qu'il avoit dans l'esprit, & qu'il croyoit avoir suffisamment expliqué à ce vertueux jeune

me, & lui répéta, en le quittant, qu'il
 it travailler à le rendre heureux, qu'il
 rioit seulement de ne point sortir de
 hambre avant son retour. *Melicourt*
 voit ce discours très-obscur, & cette
 aution fort extraordinaire; car il n'a-
 pris les paroles du Comte que com-
 le transport d'un cœur extrêmement
 ible & reconnoissant. Il se prêta pour-
 à la retraite qu'on exigeoit; & com-
 il n'avoit pas fermé l'œil de toute la
 , il se jeta sur son lit, & l'excès de
 atigue qu'il avoit eue le jeta bien-
 dans un profond sommeil.

ependant le Comte tira son cousin
 particulier, & lui dit qu'il avoit de
 ds soupçons au sujet de *Melicourt*.
 jeune homme, lui dit-il, affecte de
 point parler de sa famille; il a relevé
 : joie ce que vous m'avez dit hier
 ujet de mon fils : ce matin encore,
 'a fait entrevoir que ce fils ne tar-
 it point à paroître, qu'il savoit po-
 ement qu'il n'étoit point coupable
 passesses qu'on lui avoit imputées, que
 onte d'avoir été soupçonné, l'avoit
 disparoître, qu'il avoit été assez heu-
 : pour acquérir l'estime de personnes
 lantes qui justifieroient sa conduite
 id il le faudroit; mais qu'il ne se
 it connoître qu'au moment où il se-

roit sûr d'avoir recouvré mon estime. En me tenant ce discours, ses yeux avoient peine à contenir des larmes qui cherchoient à s'échapper : il paroissoit suffoqué d'un secret qu'il vouloit que je lui arrachasse ; je me suis fait violence pour ne le point presser ; je voulois vous parler auparavant pour vous confier mes doutes. Les croyez-vous fondés , cher ami ? Serois-je assez heureux pour retrouver mon fils dans un jeune homme si estimable ? Et si ce bonheur m'arrivoit, seriez-vous dans la résolution de le rendre complet, en m'accordant pour lui votre *Emilie* ?

Le pere de cette charmante fille avoit tant d'estime pour *Melicourt*, qu'il reçut avec avidité la fable du Comte : il lui reprocha son sang froid dans une occasion si intéressante pour lui, & il vouloit aller sur le champ dans l'appartement de *Melicourt* pour en tirer la confirmation d'une nouvelle qu'il souhaitoit si passionnément de trouver vraie. Le Comte eut toutes les peines du monde à le retenir, & lui fit entendre qu'il étoit à propos de prendre de grandes précautions dans une affaire de cette conséquence, & qu'ils devoient auparavant en conférer avec leurs Epouses : ils passerent dans l'appartement des Dames ; le Comte fit tomber la con-

versation sur son fils, fit entendre qu'il en avoit eu des nouvelles; & après les avoir amenées par degré dans la situation où il les souhaitoit, il leur répéta ce qu'il venoit de dire à son parent. Les transports de son Epouse & ceux de la mere d'*Emilie*, apprirent au Comte combien il auroit de facilité à leur faire adopter le roman qu'il alloit composer : la seule *Emilie*, triste & rêveuse, ne prit point de part à leur joie, & les yeux baissés, paroissoit occupée de quelques pensées désagréables. Son état fut remarqué, & son pere lui demanda si elle refuseroit la main de *Melicourt*, supposé qu'il fût le jeune Comte : cette Demoiselle fut quelques moments sans répondre, & il parut qu'il se passoit en elle un violent combat ; tout-à-coup elle se jeta aux pieds de son pere, & le conjura de ne la pas réduire au désespoir, en la forçant d'épouser un homme pour lequel elle avoit une répugnance invincible. Cette déclaration étoit si contraire aux sentiments qu'elle avoit montrés jusques là pour *Melicourt*, que toutes ces personnes se regardant d'un air étonné, ne savoyent comment exprimer leur surprise : le Comte sur-tout trouvoit sa pénétration en défaut ; il avoit cru remarquer dans cette jeune personne quelque chose

de plus fort que de l'estime pour celui qu'elle refusoit pour Époux. Il la pressa de leur expliquer du moins la cause d'une répugnance qui paroissoit si extraordinaire; tout fut inutile, elle demeura ferme à cacher ses motifs, & à montrer son aversion.

Les parents d'*Emilie* l'aimoient trop pour la laisser dans cet état violent, & dans le temps même où ils gémissaient d'une répugnance qui leur paroissoit une injustice, ils la rassurerent, & lui donnerent parole de la laisser maîtresse de sa main. Cette promesse devoit la rendre tranquille : il fut pourtant aisé de connoître qu'elle n'avoit calmé qu'une partie de ses peines, & qu'il lui restoit un chagrin qu'elle vouloit en vain leur déguiser. Le pere d'*Emilie* dit au Comte : laissons-la entre les mains de nos Épouses, elle sera plus libre de s'expliquer; cette aversion n'est pas naturelle après ce qui a précédé. Effectivement, lui dit le Comte, j'ai cru voir du dépit dans les yeux d'*Emilie*; peut-être ces jeunes gens se connoissent-ils plus que nous ne pensons, & qu'une querelle d'amants cause tout ce grabuge. Je me rends auprès de *Melicourt* pour le faire expliquer : de votre côté, tâchez de tirer le secret d'*Emilie*; mon bonheur ne sera complet

qu'au moment où elle sera revenue de cette prévention injuste.

Le bruit que fit le Comte en rentrant dans la chambre de *Melicourt*, réveilla ce jeune homme, qui voulut se lever par respect. Non, lui dit le Comte, demeurez comme vous êtes, c'est votre pere qui vous le commande. Oui, mon cher ami, désormais je n'aurai plus d'autre titre à votre égard. Mon Epouse prend pour le cri de la nature, la tendre estime que vos vertus lui ont inspirée; mon cousin s'est prêté avec joie au roman que je lui ai débité; il n'est plus question que de concerter entre nous une histoire qui puisse appuyer le mensonge innocent que j'ai fait en votre faveur.

A ces mots *Melicourt* se leva sur son séant tout effrayé, & regardant le Comte avec des yeux où la douleur & la reconnaissance étoient confondues : Seroit-il possible, lui dit-il... Le Comte qui se méprit au sentiment qui animoit *Melicourt*, l'interrompit. Oui, mon cher fils, lui dit-il, j'ai fait moins pour vous que vous n'avez fait pour moi, en essayant de me rendre celui qui n'étoit pas digne de porter ce nom. Ah, mon Dieu! s'écria *Melicourt* en levant les yeux au ciel avec des marques de douleur qui n'étoient plus équivoques; il ne manquoit plus

que cette circonstance à mon malheur ! Faut-il que je sois dans la cruelle nécessité d'offenser un homme pour lequel je me sens la plus respectueuse tendresse ? Je le dois pourtant, Monsieur ; votre reconnaissance pour de légers services vous a fait illusion ; elle vous fait perdre de vue ce que vous vous devez à vous-même. Serois-je digne d'être votre fils, si j'étois capable d'en usurper le titre ; & n'auriez-vous pas tout à craindre de la foible vertu d'un homme qui auroit sacrifié la vérité au desir d'être riche & élevé au-dessus de la condition obscure dans laquelle le ciel l'a fait naître ?

Le Comte avoit de la probité : la délicatesse de *Melicourt* lui fit sentir combien il en avoit manqué lui-même, & rougissant d'avoir moins connu la vertu, qu'un homme de vingt-deux ans : ah ! *Melicourt*, lui dit-il, combien êtes-vous au-dessus de ce que je vous offrois. J'avoue que j'ai eu tort d'oublier le respect que je devois à la vérité, & qu'un honnête homme doit s'exposer à mourir plutôt que de la blesser. Je rends grace au Ciel du nouveau bienfait dont je vous suis redevable ; mais vous n'en ferez pas moins mon fils, & s'il est une partie de mes biens dont je ne puis vous rendre maître, ceux dont je puis disposer sont assez considé-

rables pour ne laisser rien à desirer à un homme vertueux. Quel seroit mon bonheur, si ma mauvaise étoile n'avoit pas mis dans le cœur d'*Emilie* une répugnance... Mais je dois me taire à cet égard, levez-vous.

Quoi ! Monsieur, s'écria *Melicourt* avec précipitation, vous-avez voulu persuader à *Emilie* que j'étois votre fils : elle a lieu de croire que je me suis prêté à cette supposition. Ah ! de grace, conduisez-moi à ses pieds ; que je recouvre son estime, c'est un bien dont la perte me seroit plus amere que celle de ma vie. *Melicourt* se leva en achevant ces mots, & le Comte qui commençoit à entrevoir la vérité, le conduisit à la chambre des Dames. Mon cousin, dit-il en entrant, j'ai réellement perdu mon fils : mais je retrouve un ami inestimable, que je substitue à tous ses droits. *Melicourt* m'a fait rougir d'un projet qui m'avoit été suggéré par la reconnoissance ; j'ai eu besoin de son indulgence, je demande la vôtre : je confesse que j'ai voulu vous tromper. La nature prodigue envers lui des dons les plus précieux, lui a refusé le futile avantage d'une naissance illustre ; la fortune a été injuste à son égard, je voulois réparer ces torts en le faisant passer pour mon malheureux fils, que le Ciel dans sa

miséricorde , a effacé du nombre des vivants ; il m'a convaincu que mon projet étoit criminel , j'y renonce sans abandonner le dessein de lui servir de pere ; mes biens sont à lui. Le visage d'*Emilie* s'étoit enflammé par degrés pendant ce discours : sa mere l'avoit remarqué , & commençoit à s'en inquiéter , lorsque cette charmante fille interrompant le Comte , se jeta aux pieds de son pere. J'ai retrouvé *Melicourt* , lui dit-elle , tel que je l'aimois. Oui , mon pere , mon cœur brûloit pour lui de la flamme la plus pure ; je saurai la soumettre à vos ordres , mais sa vertu mérite l'aveu public que j'en fais. J'eusse préféré la mort à sa main , s'il eût été assez lâche pour se donner pour le fils du Comte ; je savois qu'il ne l'étoit pas : il a mieux aimé renoncer à moi , & à la fortune , que de blesser la vérité ; ma main sera le prix de ce sacrifice , si on m'en laisse disposer , ou elle ne sera jamais à personne.

Levez-vous , ma fille , lui dit son pere ; vous oubliez que *Melicourt* , en devenant le fils du Comte , s'est imposé la loi de prendre une épouse de sa main : que savez-vous s'il vous trouvera digne de cet honneur ? Je le demande à genoux , dit le Comte qui s'y étoit mis aussi-bien que *Melicourt* : cette héroïne est seule digne de mon héros.

Toutes

Toutes ces personnes s'embrassèrent avec des larmes de joie, & malgré le desir qu'elles avoient d'être instruites de ce qui avoit précédé un événement si peu commun, elles furent long-temps sans pouvoir y donner une attention suivie. Enfin le Comte leur fit part du destin de son indigne fils, & de tout ce que *Melicourt* avoit fait pour le rendre à l'honneur. Ensuite il prit des mesures pour assurer ses grands biens à sa cousine, & à *Melicourt*. Il y réussit, & cet heureux couple lui fit oublier par ses vertus, les malheurs & les chagrins que *Desbays* lui avoit causés.



TROISIEME JOURNÉE.

La BONNE.

ET bien Mesdames, serez-vous bien redoutables aujourd'hui ? m'avez-vous préparé un grand nombre d'objections ?

Lady VIOLENTE.

Je n'ai point d'objection à vous faire, ma *Bonne*, mais une remarque. Il me semble qu'en nous parlant des obstacles qui empêchent le plus grand nombre des hommes de connoître la vérité, vous avez

TOME I.

G

oublié le principal. C'est qu'ils ont une mauvaise habitude de ne regarder les objets que d'un côté, de se fixer, pour ainsi dire, de ce côté, & de décider ensuite sur l'objet qu'ils ont ainsi regardé, en conséquence de ce qu'ils y ont cru voir. Je vais expliquer ma pensée par un exemple.

Je perds une fortune considérable par un procès. Je regarde cette perte de très-fâcheux, & je dis : Avec cet argent j'ai perdu, je pouvois me procurer un grand nombre de choses agréables. Cette perte m'oblige à réformer mes habitudes, à retrancher ma table, à diminuer mon assiduité au spectacle, mes aumônes, &c. Il est certain que ma perte corrigée ainsi, a quelque chose de désagréable à la nature. Mais si au-lieu de la regarder sous ce point de vue, je retourne l'objet, pour ainsi dire, je pourrai répondre : Ce procès que j'ai perdu, j'avois pas sans doute droit de le gagner ; voilà donc délivrée de la possession d'un bien qui ne m'appartenoit pas ; la fin de mon procès me sauve donc d'une injustice qui est le plus grand de tous les maux ; les légitimes maîtres de ce bien en seront plus à leur aise ; voilà une justice dont je dois me réjouir, au-lieu de m'amuser à les haïr. Me voilà débarrassée des soins, des embarras, des sc

tations , de l'incertitude plus fatigante que le mal même. Ma table à la vérité sera plus simple , & bien j'en aurai moins d'indigestion , j'en vivrai plus long-temps. Mes habits seront moins beaux , je n'en serai pas moins couverte. Je n'irai plus au spectacle , j'en aurai plus de temps à donner à mes devoirs. Je ne pourrai plus faire tant d'aumônes , Dieu ne m'en demandera pas au-delà de mes forces.

Ce que j'ai dit par rapport à un procès , se peut appliquer à tous les événements de la vie , à toutes les choses qui sont soumises à mes jugemens : à moins que je ne retourne mon sujet de tous les côtés , il ne m'est pas possible d'en juger sainement. Or , qui prend la peine de le faire ? Presque personne. Il en faut donc conclure que presque personne ne connoît la vérité , que le plus grand nombre se trompe.

La B O N N E.

J'avois insinué ce que vous venez de dire , mais vous l'avez expliqué plus clairement. Reprenons notre discours où nous l'avons laissé la dernière fois. De ce que nous sommes créées par un Etre infiniment parfait , nous avons conclu l'existence de nos corps & de tout ce qui nous environne , parce qu'il répugneroit

à sa sagesse & à sa bonté d'avoir p
des créatures pour être le jouet d
reur & du mensonge. Il n'a pu
créer, avons-nous dit, que pour sa g
parce que n'ayant rien au-dessus d
il n'est pas dans l'ordre qu'il ait fait
mage de son ouvrage à quelque Ê
lui fût inférieur; & il est contre l'
au contraire, que le Supérieur suprê
eu une fin qui fût au-dessous de lui.
Violente pourriez-vous me dire con
des créatures telles que nous som
inférieures en tout sens à l'Être
me, peuvent procurer sa gloire?

Lady VIOLENTE.

En vérité, ma *Bonne*, cela m
se.... Attendez pourtant : dites-
ma *Bonne* ; la gloire de Dieu, ce
agréable à Dieu, ce qui augmentero
bonheur s'il n'étoit pas infiniment
reux, & tellement qu'il ne peut
davantage. Toutes ces choses, d
n'ont-elles pas la même significati

La BONNE.

Oui, Madame; ce sont des diffé
manieres d'exprimer, (foiblement
vérité) mais de façon à nous le
comprendre, ce qu'on doit entendre
ces mots : *La gloire de Dieu.*

Lady VIOLENTE.

Cela me met un peu plus à mon aise. Je suppose que je suis une très-bonne personne. Qu'est-ce que je souhaiterois le plus ? Qu'est-ce qui me donneroit le plus grand plaisir ? Qu'est-ce que je m'efforcerois de procurer aux autres ? *Le bonheur.* Comme je sentirois, par moi-même, que la vertu me rendroit heureuse ; je n'oublierois rien pour rendre les hommes vertueux ; j'y employerois tous mes desirs, toutes mes forces, & je les employerois avec d'autant plus d'ardeur, que j'aurois un plus grand degré de bonté. Il me semble que l'essence de cette vertu est d'être communicative, d'aimer à se répandre.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chère ; celui qui est sans bonté, ne recherche point à faire des heureux. Celui qui n'a qu'une bonté médiocre, ne souhaite que médiocrement de faire du bien. Celui qui auroit une bonté infinie, auroit conséquemment des desirs infinis de rendre les hommes vertueux. Les effets seront toujours en raison de la cause. Vous rêvez, *Misè Derotbéa!*

Miss DOROTHÉE.

Je pense que tout cela est , ou me paroît contradictoire. Vous nous avez prouvé que Dieu est un Être infiniment puissant, infiniment bon. Comme très-bon , il m'a créée pour pratiquer le bien , qui peut seul procurer sa gloire & mon bonheur. Comme puissant , il a dû me créer avec un caractère propre à remplir la fin qu'il s'est proposée en me créant : cependant je sens que j'ai une infinité de penchans qui sont contraires à cette fin. Loin d'être née avec des dispositions à la vertu , on diroit qu'elle est non-seulement étrangère à mon être ; mais encore contraire à mon être. Je suis portée à toute sorte de mal. J'ai répugnance à toute sorte de bien.

Lady LOUISE.

Vous en dites trop , ma chère. Je sens bien qu'il y a certaines vertus pour lesquelles j'ai de la répugnance... Non , ce n'est pas cela , je n'ai de répugnance pour aucune vertu ; mais il est des occasions où elle me coûte à pratiquer. Débrouillez-moi tout cela , s'il vous plaît , ma *Bonne* ; je l'entends bien , & ne puis rendre ma pensée comme je le voudrois.

La BONNE.

Dites-moi, *Miss Dorothée* : quand vous avez vu Demetrius Poliorcete pardonner aux Athéniens , qui l'avoient si cruellement offensé , avez-vous aimé cet acte de vertu , ou non ? Avez-vous blâmé ou loué cette action ?

Miss DOROTHÉE.

Affurément j'ai trouvé cette action très-belle & très-bonne : j'aime Demetrius Poliorcete à la folie.

La BONNE.

Et quand Alexandre , qui mouroit de soif , refuse de l'eau parce qu'il n'en peut pas avoir pour tous ses soldats qui avoient autant de soif que lui ; quand Socrate au lieu de se fâcher contre sa femme , qui l'avoit inondé d'eau sale , n'en fait que rire ; quand Demosthene refuse l'argent de Philippe , plutôt que de trahir son Pays ; quand Joseph ne veut pas répondre à l'amour de la femme de Putiphar par respect & reconnoissance envers son maître , aussi-bien que par attachement à la Loi de Dieu ; en un mot , quand vous lisez ou entendez le récit d'actions pareilles ; les trouvez-vous estimables ?

Voudriez-vous sincèrement avoir fait toutes ces actions ?

Miss DOROTHÉE.

Très-assurément, & je suis dans une vraie & sincère colere, quand j'entends parler d'actions contraires à ces vertus, ou que je les lis.

La BONNE.

Vous aimez donc la vertu, toutes les vertus mêmes, puisque vous approuvez toutes ces actions vertueuses, & que vous aimez & estimez ceux qui les ont faites, quoique vous ne les connoissiez pas, que vous n'en retiriez aucun profit, & que vous sachiez fort bien qu'il ne vous seroit arrivé aucun mal, quand ils auroient agi autrement. C'est-à-dire, que vous aimez la vertu naturellement, sans réflexion, sans intérêt, nécessairement même : car ces mouvements d'estime, d'admiration, qui naissent chez vous au seul récit de ces actions, vous ne pourriez pas les empêcher. Ils sont essentiels à votre nature ; jamais vous ne pourriez appeller ces actions mauvaises.

Miss DOROTHÉE.

Me voilà bien étonnée & bien charmée en même-temps. J'aime la vertu, ma

heureusement c'est dans les autres , & quand elle ne me coûte rien.

La B O N N E.

Ce n'est pourtant pas par aversion pour la vertu qui vous paroît belle , respectable , aimable , préférable à tout.

Miss D O R O T H É E.

En vérité , ma *Bonne* , en sondant le fond de mon cœur , j'y trouve cette estime de la vertu gravée en caractères ineffaçables ; mais il n'est pas moins vrai que malgré mon estime & mon amour pour elle , je ne la pratique pas. C'est comme le bouillon ; je l'aime extrêmement , & cependant quand j'ai la fièvre , il me paroît la plus mauvaise chose du monde. Ne seroit-ce pas que mon ame a une maladie , une fièvre qui déprave & gâte son goût ?

La B O N N E.

Précisément , ma bonne amie : notre ame par sa nature , estime , aime la vertu malgré elle , pour ainsi dire ; c'est-à-dire , que l'amour & l'estime du beau , du bon , font , ce semble , son essence.

Lady L O U I S E.

Cette maladie qui déprave l'ame , n'est-elle point un défaut dans l'ouvrage du

Créateur? Car enfin, quand un Ouvrier travaille, il a un dessein, & il prend tous les moyens nécessaires pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Par exemple, si un Sculpteur fait une figure à dessein qu'elle se tienne droite, il l'attache à un piédestal, où il arrange ses parties dans un tel équilibre, qu'elle puisse se soutenir d'elle-même, & que les jambes puissent servir d'appui au reste de la figure. S'il manque à ces conditions, j'ai lieu de penser, ou qu'il ne veut pas que sa statue soit droite, ou qu'il a manqué de la science nécessaire pour exécuter ce qu'il avoit intention de faire. Je vais appliquer cette comparaison à notre sujet.

Dieu qui est infiniment bon, disons-nous, n'a pu créer l'homme pour un autre but que pour sa gloire.

La gloire de Dieu, la seule chose qui puisse lui plaire, c'est la pratique de la vertu, qu'il aime uniquement.

Donc il a dû faire l'homme de manière qu'il soit propre, par sa nature, à pratiquer aisément la vertu.

L'homme a un penchant décidé à des choses que nous appellons mal, une forte répugnance à ce que l'on nomme vertu.

Cependant cette répugnance est un obstacle au dessein de son Créateur, s'il l'a créé pour pratiquer la vertu.

Donc il n'a pas créé l'homme pour être vertueux, en la maniere que nous l'imaginons, ou bien ce penchant, cette répugnance est un effet de l'ignorance de cet Ouvrier que vous supposez infiniment parfait.

Ne vous étonnez pas, ma *Bonne*, de me voir arranger cette objection beaucoup mieux *qu'à moi n'appartient*. Je la rends mot pour mot, telle que je l'ai entendu faire à un bel esprit, il n'y a pas un mois. Cet homme me fit horreur, tout se soulevoit en moi en l'entendant parler : ainsi je lui dis toutes les injures que mon indignation me suggéra : il rit de ma colere, me demanda poliment de bonnes raisons contre ce qu'il m'alléguoit, & me pria de lui pardonner, si jusques-là il me regardoit comme une femme à préjugé.

Lady SPIRITUELLE.

Voilà une chose qui me passe. A propos, de quoi Messieurs les beaux esprits ont-ils la rage de chercher à nous empoisonner de leurs idées ? Ils les écrivent en mille façons différentes, tantôt ouvertement, tantôt d'une maniere couverte & artificieuse : ils en parlent sans cesse, même aux personnes du sexe : ont-ils une somme pour chaque Prosélyte qu'ils font à l'impiété ? Quels peuvent être

leurs motifs ? Je n'y comprends rien.

Lady LOUISE.

Et moi j'y comprends quelque chose. Cet honnête homme-là, qui a femme & enfants, est fort amoureux d'une de mes amies, dont il est le tuteur. Malheureusement pour lui cette jeune personne craint Dieu, le péché & l'enfer : il faut donc pour la séduire écarter ces deux obstacles. Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne cherche pas à lui ôter l'idée d'un Dieu ; elle est trop enracinée dans l'ame, pour espérer d'y réussir : il veut, au contraire, qu'il y ait un Créateur très-sage & très-prudent, qui n'auroit pas mis ces penchans dans l'homme, s'il y eût eu des crimes à les satisfaire. L'homme a un penchant décidé pour les richesses, les honneurs & les plaisirs. Donc, dit cet habile homme, Dieu veut, entend que l'homme satisfasse les goûts qu'il lui a donnés, & ne peut être offensé, quand il cherche à se satisfaire à cet égard.

Miss CHAMPÊTRE.

Ce n'est pas la première fois que je m'apperçois des motifs de Messieurs les beaux esprits : ils en ont encore un autre, mais si subtil, si caché, qu'ils ne le connoissent peut-être pas eux-mêmes.

A M E R I C A I N E S. 149

L'homme a beau chercher à s'aveugler absolument, c'est la chose impossible. Je suis sûre que celui qui nie hautement l'immortalité de l'ame, la nécessité de la vertu & le reste; je suis sûre, dis-je, qu'il reçoit cent démentris par jour de sa propre conscience. Comment parvenir à faire taire une conscience si opiniâtre? Comment lui fermer les yeux? Si on ne peut y réussir, il faut prendre du moins tous les moyens de l'étourdir; il faut l'accabler à force d'autorités & d'exemples. Voilà une des raisons pour lesquelles l'impie cherche à multiplier ceux de son espece, pour autoriser son parti par le nombre. Il lui semble que plus son système aura de partisans, moins il aura d'inquiétude en s'y abandonnant.

Lady VIOLENTE.

Cela est bien fol. Si je crois une vérité, elle n'en feroit pas moins vraie quand il plairoit à tous les hommes de la nier; & si je pouvois engager tous les hommes à soutenir un mensonge, cela n'en changeroit pas la nature: il seroit toujours une fausseté.

La BONNE.

C'est très-bien penser, Madame. La

qualité, le nombre des personnes qui tiennent une erreur, ne peuvent jamais changer en une vérité, c'est un axiome. Examinons donc scrupuleusement en quoi consiste cette vérité qui se soutient elle-même, qui n'a pas besoin d'appui étrangers; qui est immuable, incorruptible; qui ne peut être pliée, altérée. gagnierions-nous, en nous efforçant de substituer l'erreur? Elle n'en seroit que moins ce qu'elle est. Venons aux disputes de Lady *Louise*, ou plutôt du Rationaliste, dont elle nous a répété le discours. Remarquez, Mesdames, que je dis le discours & non pas l'opinion; car je suis sûr & très-sûr qu'il n'est pas convenable lui-même de ce qu'il veut persuader aux autres.

Notre ame est l'ouvrage d'un Dieu finiment parfait : elle aime naturellement la vertu. Je reconnois à ce trait le caractère de son ouvrage, c'est le caractère de l'ouvrier. Malgré cet amour naturel à la vertu qui est au fond de l'ame, elle est malade, un penchant qui l'entraîne au mal : je dis hardiment, cette maladie de l'ame est accidentelle, Dieu ne l'a mise en elle, cela est impossible. Il est arrivé quelque changement en l'ame, depuis qu'il est sorti des mains de Dieu.

Miss SOPHIE.

Vous le dites, ma *Bonne*; mais ce n'est pas assez pour nous, il faut encore le prouver.

La BONNE.

Je l'ai déjà fait, ma chère. Ne sommes-nous pas convenues de cette vérité, *il y a un Dieu*, c'est-à-dire, un-Etre infiniment parfait, dont l'homme est l'ouvrage?

Miss SOPHIE.

Nous sommes convenues de cela; mais quel rapport l'existence de Dieu a-t-elle à notre objection?

La BONNE.

Ne voyez-vous pas que si *Dieu est*, tous ses ouvrages doivent être dignes de lui, & qu'il seroit absurde de dire qu'il a fait une créature diamétralement opposée à la fin pour laquelle elle a été créée? Ne sommes-nous pas convenues que tout ce qui seroit contradictoire à ce principe, *Il y a un Dieu*, seroit faux? Or l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, est contradictoire à l'idée d'un Dieu, son Créateur. Donc l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas tel qu'il étoit au sortir des mains de

ce Créateur; donc il y est arrivé quelque changement. Ce changement ne peut pas venir de la volonté de Dieu, qui ne peut se contredire: donc il vient de la volonté de l'homme.

Voilà, Madame, ce que ma raison me diroit s'il n'y avoit pas de révélation; il est vrai qu'elle en resteroit là, mais c'est déjà beaucoup. Dans cette situation, si on me montrait une cause vraisemblable du changement qui est arrivé dans l'homme, convaincue de l'effet qui suppose infailliblement une cause, j'examinerois si cette cause auroit été capable de le produire; & si je trouvois cette cause, je ne dis pas d'une certitude absolue, mais raisonnable & ne renfermant rien d'absurde, je serois autorisée à la recevoir comme vraie, jusqu'à ce qu'on m'en démontrât la fausseté, ou qu'on m'assignât une cause plus vraisemblable d'un effet sûr. Voilà mon premier motif de crédulité par rapport à l'histoire de la chute d'Adam. Elle éclaircit une difficulté que toute ma raison ne pourroit parvenir à débrouiller. Quand ce seroit un homme non inspiré qui m'auroit transmis cette histoire, comme elle est vraisemblable; il conviendrait à ma raison de ne la pas rejeter, de l'examiner soigneusement, & de m'y tenir, si on ne m'offroit rien de mieux.

Lady VIOLENTE.

Il entendu l'autre jour une dispute
 n pourroit fort bien appliquer à ce
 ; car elle fut terminée par le même
 ment que vous venez de faire. C'é-
 entre deux Rationalistes, dont l'un
 oit le système de Ptolomée, & l'au-
 elui de Copernic. Le second disoit :
 t la terre qui tourne, & non pas le so-
 L'autre répondoit : Vous vous trom-
 c'est le soleil qui tourne, & non pas
 re ; on le croit ainsi depuis bien des
 es. Et sur quoi appuyez-vous le chan-
 ent d'opinion, demandai-je au Co-
 cien ? car enfin ce sont là de ces cho-
 dont on ne peut s'assurer en allant y

Voici ce qu'il me répondit : C'est
 n disant que la terre tourne, j'expli-
 par ce mouvement une infinité de
 omenes, où l'on ne pourroit rien
 prendre, & qui seroient indéfinissables
 apposant que c'est le soleil qui par-
 t l'univers. Cette raison a paru suf-
 te aux Savants pour leur faire adop-
 e système de Copernic. J'aurois pu
 à cet homme, qu'il se moque de
 toire de la création. Vous croyez
 r une raison suffisante de croire le
 me de Copernic, parce que son opi-
 explique plusieurs phénomènes qui

sont dans l'univers, & qui dans l'opinion contraire restent des énigmes; & moi je crois l'histoire rapportée par Moïse, parce que cette histoire me donne l'explication d'un grand nombre de phénomènes qui sont dans l'homme, & qui sans le secours de ce fait, me paroïtroient incompréhensibles.

La BONNE.

Cette idée, ma chère *Lady Violente*, est très-juste, & elle me paroît neuve, c'est-à-dire, l'application du motif de crédulité qu'on doit avoir pour Copernic à Moïse. Mais ce n'est pas assez de s'assurer de la vérité de cette histoire par une seule raison de convenance; il faut s'armer de soupçons, la retourner de tous les côtés, examiner s'il n'y a pas autant d'inconvénients à la croire qu'à la rejeter. Allons, *Miss Dorothee*, vous m'aviez promis de m'arrêter à chaque parole, & vous ne dites rien. Vous prenez pour bon tout ce que je vous donne, & le laissez passer sans difficulté.

Miss DOROTHÉE.

Je vous ai promis d'être circonspecte, ma *Bonne*, mais non pas d'être folle ou stupide. Jusqu'à ce moment, vous n'avez rien dit que vous n'ayiez prouvé jusqu'à

A M E R I C A I N E S. 155

la démonstration, je n'ai pu trouver à y mordre : mais prenez patience, vous ne perdrez rien pour avoir attendu : par exemple, vous nous exhortez à regarder l'histoire de la création écrite par Moïse de tous les côtés ; il y en a plusieurs qui ne lui sont pas favorables. N'est-il pas vrai que Dieu sait tout ?

La B O N N E.

Oui, ma chère, dans ce qui est infini il n'y a ni passé ni futur, tout est présent pour l'Eternel.

Miss D O R O T H É E.

Je crois cela, parce qu'il est impossible d'accorder le contraire avec l'infinité de Dieu. Il est pourtant vrai que je ne l'entends pas du tout, & je n'en suis pas surprise : j'en fais la raison. C'est que je suis bornée, & très-bornée. Je m'écarte, ce n'est pas là la question ; il faut y revenir. Je vous accorde que Dieu n'a pas créé l'homme tel qu'il est aujourd'hui ; qu'au sortir des mains de son Créateur, il étoit tel qu'il devoit l'être pour remplir les fins de sa création, que ses passions étoient réglées par la raison. Si Dieu avoit pu ignorer le mauvais usage qu'il feroit de ses dons, de sa liberté, je n'aurois rien à dire ; au-lieu que cette pres-

science de Dieu me tourne la tête : car enfin il savoit que l'homme alloit se dégrader, se corrompre. N'étoit-ce pas rendre inutile cette création remplie de tant d'avantages, que de lui laisser la possibilité de le perdre ? Pourquoi lui donner cette liberté dont il devoit faire un si mauvais usage ? Quand j'y pense, cela me rend furieuse.

Lady VIOLENTE.

Comment, ma chère, vous voudriez que Dieu eût créé un automate, un homme sans liberté ?

Miss DOROTHÉE.

Non, Madame, j'eusse voulu qu'il lui eût donné une volonté qui ne pût s'écarter du bien, qui ne pût... mais j'extravague ; je demanderois une liberté qui ne fût pas libre. Pardonnez-moi, Mesdames ; mais je suis plus fille d'Adam à moi toute seule, que vous ne l'êtes toutes ensemble ; ma volonté me fait faire tant de sottises, que j'y renoncerois pour un demi-sol, tant j'en suis ennuyée.

Miss CHAMPÊTRE.

Cet article mérite toute mon attention, ma Bonne, & cependant je suis distraite. *Miss Dorothée* nous a avancé une propo-

sition que je ne conçois pas, & cela me rend incapable de m'appliquer à ce qu'elle dit à présent. Elle avoue qu'elle ne comprend pas comment il n'y a en Dieu ni passé ni présent, & puis tout d'un coup elle passe outre. N'avez-vous pas dit que nous ne devons rien croire qui ne soit aussi clair que cette proposition, un & un font deux, & ne font pas trois ?

La B O N N E.

Je le répéterai même encore, si vous le voulez. Nous sommes convenues que Dieu est infini, & que nous étions bornées : lors donc qu'il sera question des perfections de Dieu, il est clair, comme un & un font deux, que nous ne pouvons les comprendre. Mais, me direz-vous, comment pouvoir supposer en Dieu ce passé & ce futur toujours présent ? Par quelle raison ne pas penser que chez lui, comme chez nous, les temps se succèdent ? C'est que cette succession de temps seroit absurde en Dieu, puisqu'elle est contraire à son infinité, qui ne peut admettre ni changement, ni altération, ni augmentation. Pour connoître une vérité nous avons deux moyens, Mesdames ; le premier est d'examiner des causes que nous pouvons aisément connoître toutes entières, parce qu'elles sont à notre por-

tée & sous notre main , pour ainsi dire : il est fort peu d'objets que nous puissions connoître ainsi , à cause du peu d'étendue de nos connoissances. Le second moyen , c'est d'arriver à la connoissance d'une chose , *parce qu'elle n'est pas*. Ceci est un peu difficile à concevoir ; ainsi , Mesdames , je vous demande beaucoup d'application.

Rappelez-vous un axiome dont nous sommes convenues. *Le contraire d'une vérité est un mensonge. Le contraire d'une chose fausse est une vérité*. Je vois un homme qui a deux gobelets renversés sur une table. Il met une piece d'argent sous un de ces gobelets , & tout d'un coup cette piece change de place & passe sous l'autre gobelet. Si je vous disois , cette piece a du mouvement , de l'intelligence , elle obéit à la voix de son maître , & change de place toutes les fois qu'il le lui commande ; vous me diriez que cela est absurde , & j'en conviendrois. Par la certitude où je suis , que cette piece ne peut se mouvoir d'elle-même , j'acquiers une certitude : c'est que l'homme qui joue des gobelets , la change adroitement de place sans que je m'en aperçoive. Qui m'apprend cela ? c'est que le contraire est absurde. Cette comparaison est triviale , Mesdames , & ne répond point à la gran-

rois que oui, ma *Bonne*. Toutes
s qu'il est question d'une opération
Dieu reconnu souverainement par-
'injuste, l'inutile, l'imparfait sont
es; conséquemment le contraire de
oses qui sont fausses, sont en Dieu :
-dire , que toutes ses opérations
astes, utiles & parfaites. Nous ne
ceavons pas à la vérité ; mais nous
evons que le contraire ne peut pas
k, par conséquent, l'absurdité de ce
ire est un équivalent aux preuves
ous manquent pour comprendre
ustice, cette sagesse & cette pèr-
i que nous ne pouvons apperce-
le sens que cela est bien obscur,
z-nous une comparaison, ma *Bonne*.

La Bonne.

men le plus strict m'a converti. La vraie vertu fait disparoître toutes les passions, & assurant la tranquillité du cœur.

La BONNE.

Si vous eussiez été présent au meurtrier de *César*, & que vous eussiez entendu blasphémer la vertu, disoit-il, n'étoit qu'un vain vainqueur que lui, qui l'avoit toujours été misérable; auriez-vous dit que Brutus auroit été vraiment vertueux?

Miss DOROTHÉE.

Non, ma *Bonne*, on ne me dira jamais que la vertu puisse rendre un homme misérable, cela est absurde.

La BONNE.

Et quelle vérité seroit la persuasion où vous êtes que la vertu peut rendre misérable?

Miss DOROTHÉE.

Que Brutus n'auroit point été vertueux. Car si la vertu rend un homme misérable, cela prouve qu'elle le rend infailliblement. J'en aurois conclu que Brutus

voit assez malheureux pour s'ôter la vie , n'avoit jamais été vertueux. Cette affirmation, je l'aurois faite , quand bien même j'eusse ignoré toutes les actions de sa vie.

Lady LOUISE.

Que vous ayiez conclu que Brutus, meurtrier de César, n'avoit point été vertueux , à la bonne heure ; mais que sans savoir aucune de ses actions vous ayiez porté cette conclusion , cela ne me paroît pas raisonnable.

Miss DOROTHÉE.

Il est absurde de dire que la verturende misérable. Le contraire de cet absurde , de ce mensonge si vous voulez , est une vérité. Donc la vertu rend heureux , donc Brutus, qui se disoit misérable par la vertu, n'avoit pas la vraie vertu.

La BONNE.

Cela me paroît clair, & voici ce que nous en pouvons conclure, en répétant ce que *Miss Dorothée* a déjà dit. Toutes les fois qu'en entendant parler de Dieu, vous trouverez des choses que vous ne pouvez comprendre ; examinez si le contraire de ces choses seroit absurde, indigne de Dieu ; & si vous le trouvez tel,

croyez fermement ces choses, quoique vous ne puissiez les comprendre : car il est aussi clair que *un & un font deux*, que tout ce qu'il y a de beau, de bon, de parfait, est dans l'être, dont l'infinité de toutes les perfections fait l'essence.

Miss CHAMPÊTRE.

Voilà une règle qui me paroît admirable, & que j'aurois trouvée si j'avois bien réfléchi. Je demande une excuse à *Miss Dorothee* d'avoir interrompu ses plaintes sur cette liberté qui la met de mauvaise humeur. J'en sens le poids tout comme elle : j'avoue pourtant que j'aurois de la répugnance à être débarrassée de ce fardeau ; je répugne à être un automate.

Miss BELOTTE.

Est-ce que sans être un automate je ne pourrois pas avoir une volonté qui fût absolument fixée dans le bien ?

La BONNE.

Il me vient une réflexion, Mesdames, dont je veux vous faire part avant de répondre à *Miss Belotte* ; & cette réflexion, j'aurois dû la faire plutôt. Nous traitons des matières infiniment relevées, & nous disons librement tout ce qui nous vient

dans l'esprit, parce que nous supposons que nous ne sommes pas encore chrétiens, & que nous n'avons point encore examiné la certitude de la révélation. Aussi-tôt qu'elle sera prouvée, il faudroit soumettre nos lumieres, nos foibles lueurs pour parler plus juste. Si donc il nous échappoit des expressions trop hardies, des sentimens nouveaux, il faut d'avance les soumettre à cette révélation, supposé qu'elle soit prouvée divine, & cela est raisonnable. Que nous examinions ce que les hommes nous assurent, cela est prudent, parce qu'ils peuvent se tromper & nous tromper : mais il seroit ridicule d'examiner ce que la vérité éternelle nous présente comme vrai : tout notre soin doit se borner à nous assurer si elle a vraiment parlé. Après cet avertissement, il faut répondre à *Miss Belotte*, qui demande, si sans être des automates nous ne pourrions pas avoir une volonté absolument fixée dans le bien. Qu'en pensez-vous, *Miss Dorothee*?

Miss DOROTHÉE.

Je vais trancher la question tout d'un coup. Je ne sais pas si cela est possible; mais je suis sûre que dans ce monde, tel qu'il est, cela n'étoit pas convenable, parce que s'il eût été mieux que notre vo-

lonté fût fixée dans le bien, le Tout
sant eût fait ce mieux, qui lui étoit
aisé que le reste; car nous sommes
venues que la sagesse de Dieu lui
toujours préférer ce qui est bien à
ce qui est mal.

La BONNE.

Voilà décider à coup sûr & sans c
d'appel; cependant je veux quelque
de plus. Oublions pour un momen
raison décisive, & tâchons de tr
par la nature même des choses,
quoi il étoit convenable que l'h
pût choisir entre le bien & le mal.
mençons d'abord par nous bien s
de la signification des mots dont
nous servons. Que veulent dire ces
le mal, le bien?

Lady VIOLENTE.

Je crois qu'il faut distinguer le
physique & le mal moral. Un ho
est tué par la chute d'une tuile, c
celle d'un fardeau que je laisse tomb
lui, parce qu'il m'échappe. La m
cet homme est un mal physique; r
n'y a pas de mal moral: je ne sui
plus coupable de sa mort, que la tui
l'auroit tué. Pour qu'il y eût un ma
ral, il faudroit que j'eusse eu desse

tuer cet homme, ou que j'eusse volontairement négligé d'assurer mon fardeau. Pourquoi serois-je innocente dans le premier cas, & coupable dans le second? C'est que ma volonté n'auroit point eu de part à la mort de cet homme dans le premier, & que c'est elle qui l'a causée dans le second. La volonté est donc nécessaire pour qu'il y ait un mal moral, & toutes les fois qu'elle ne donne point son consentement à une action, cette action peut être un mal physique; mais jamais un mal moral. Qu'en concluez-vous, *Miss Maly*? Je crois voir au mouvement de vos yeux, que vous avez quelque chose à dire.

Miss M A L Y.

Oui, Madame. Je pense qu'il faut appliquer au bien ce qui vient d'être dit du mal, & qu'il faut le distinguer en physique & en moral. Qu'un homme qui a grand'faim, trouve le moyen d'acheter de quoi manger, c'est un bien physique; ce qui le lui procure, est une piece d'or qui est sortie de ma poche en tirant mon mouchoir & qui est tombée dans le chemin, il est sûr qu'il n'y a là aucun bien moral de ma part. Il y en auroit un, si pour l'amour de Dieu j'avois donné volontairement cette piece d'or à ce pay-

vre. D'un autre côté, un misérable proteste qu'il meurt de besoin, je donne de l'argent pour acheter du pain & comme il m'a menti, il emploie l'argent à s'enivrer. L'ivresse de cet homme est un mal moral pour lui; par rapport à moi, elle a été un bien moral; pourtant j'ai fait un mal physique, puis l'argent que j'ai donné a produit ce mal malgré l'intention que j'avois de le guérir, & non de l'enivrer.

Lady CHARLOTTE.

Cela est très-vrai : d'où je conclus qu'un homme créé sans liberté, & qui pourroit choisir entre le bien & le mal, seroit incapable d'être vicieux ou vertueux, puisque le bien ou le mal en dépendent absolument de la volonté que c'est la volonté qui leur donne le caractère. Un tel homme n'auroit pas été capable de répondre aux desseins de Dieu dans la création, puisqu'il auroit été capable de devenir vertueux, & que l'homme ne peut être honoré que par la pratique du bien.

LA BONNE.

Cette raison est décisive : faire le bien, c'est choisir le bien, & être libre de ne pas le faire : tout ce qui se fait malgré !

ent justement nous être imputé, ni bon, ni à mal. Avez-vous quelque chose à objecter à cela, Mesdames ?

Lady LOUISE.

Non, ma *Bonne*, j'ai quelque chose de fort à y objecter. Dieu ne peut être glorifié que par la pratique des vertus. Il est plus vertueux que ce qui est volontaire. Donc Dieu ne sera point honoré par le Ciel par les Saints, puisque tous les hommes qu'ils y feront, seront nécessairement coupables, en s'abstenant de ces choses.

La BONNE.

Il y a une terrible objection qu'il faut essayer de résoudre. Au reste, Mesdames, ma réponse ne sera peut-être aussi satisfaisante qu'elle pourroit l'être si j'avois eu le temps de la méditer. J'avoue que je n'ai jamais rien

même des plus violentes tentations, elle étoit libre, au moins, de recourir à la prière pour obtenir les forces suffisantes pour vaincre sa passion ; mais je vous prie de faire une remarque. Il est un point funeste où notre liberté est si fort affoiblie par la force d'une mauvaise habitude, qu'elle paroît impuissante quand il s'agit de se vaincre, & qu'elle l'est en effet sans un miracle de la grace, parce qu'il n'est point dans la nature de l'homme de vaincre une habitude invétérée. Jugez-en, si vous voulez, par les tics pris dès l'enfance, d'une tête penchée d'un côté, d'élever une épaule, &c... Vous savez tellement combien on s'en corrige peu dans un âge avancé, que vous avez le plus grand soin de rompre ces mauvaises coutumes dans vos enfants. Il y a bien une autre difficulté à redresser l'ame : il n'y a que les vieux Pécheurs qui veulent revenir à à Dieu, qui puissent en avoir l'idée. Au contraire l'habitude de se vaincre donne une telle vigueur à l'ame, que la vertu chez elle semble inaltérable. Prenons un exemple qui rende ceci sensible.

Je suppose un homme qui depuis qu'il se connoît, aura passé peu de jours sans essuyer quelque accident fâcheux, de ces hommes dont on dit communément dans le monde, qu'ils sont nés sous une étoile

heuse. Je suppose encore que la grace ,
ccord avec la raison , aura engagé cet
me à bien méditer sur la Providen-
: il se sera convaincu que rien n'arrive
is ce monde par hazard ; que la Sagesse
ine toute bonne , toute miséricordieuse
sûre sur tous les événements. Malgré
te conviction , il sentira vivement ses
miers malheurs : il sera obligé de se
e les violences les plus terribles pour
apper au chagrin , au dégoût , au dé-
ragement & au désespoir ; sa sensibi-
diminuera en proportion des violen-
qu'il se fera , en proportion des actes
érés de foi , de soumission , d'amour
la volonté divine. Enfin à force de se
ncre , il acquerra une telle facilité à le
e , qu'on pourroit croire qu'il est de-
u de marbre , & que sa soumission aux
lres d'en-haut lui est naturelle : je dis
s , il ne lui seroit presque pas possi-
 , ou du moins il lui seroit fort diffi-
: d'être moins soumis , de souhaiter
me d'être délivré de ses peines , parce
il les regardera comme un bien , com-
un moyen que Dieu lui donne pour
uéir une gloire immense , & on ne
haite point d'être délivré d'une chose
on regarde comme un bien. Croyez-
is que la soumission de cet homme cesse
onorer Dieu , parce qu'elle est deve-

nue extrêmement facile par la force
l'habitude ?

Lady LOUISE.

Voilà un beau tableau , ma B,
mais un tel homme existe-t-il ?

La BONNE.

Il seroit bien malheureux qu'il
existât qu'un de cette espece ; j'en
connu plusieurs , & il y en a un bien
grand nombre que je ne connois point
qui ne sont vus que de Dieu. Ces pe-
nes m'ont donné une idée de l'état
Saints dans le Ciel. La mort les fixe
variablement dans l'exercice des vertus
qu'ils auront pratiquées, c'est-à-dire
qu'ils ne seront plus exposés à perdre
vertus ; mais s'ils eussent vécu des
siècles de siècles dans un état passible ,
sûr qu'ils étoient déterminés à pratiquer
ces mêmes vertus , qu'ils auroient pu
aimé mourir que d'y manquer , &
les fautes qu'ils auroient commises
à l'égard , seroient échappées à leur foi-
blesse qu'à leur volonté. Ils ont été

relâche, ils choisiroient l'anéantissement plutôt que de se distraire un instant de ces justes devoirs; quoi de plus capable d'honorer Dieu que de telles dispositions!

Lady LOUISE.

Voilà qui est bon pour les Saints, *ma Bonne*; mais les âmes communes qui n'ont pas eu ces dispositions sublimes...

La BONNE.

Qu'appellez-vous dispositions sublimes, Madame? Celles que je viens d'annoncer sont absolument nécessaires pour entrer dans le Ciel. Il sera éternellement fermé à celles qui en expirant n'auront pas pour Dieu cet amour de préférence, qui feroit choisir mille morts plutôt que de l'offenser: mais ce n'est pas ici le moment de vous prouver qu'il est bien rare de mourir dans cet heureux état, si on n'en a pas pris l'habitude pendant sa vie: je veux achever de vous dire ce que je pense sur le bonheur des Saints. Je me figure que ce n'est qu'alors qu'ils seront véritablement libres.

Nous sommes convenues que l'amour de la vertu est inné dans notre cœur, que nous l'estimons & la chérissions dans les autres, & que nous la pratiquerions nous-mêmes, si nous n'avions pas une maladie

funeste qui déprave nos goûts, & qui gêne notre liberté; maladie que nous ne pouvons guérir absolument, mais que nous pouvons affoiblir, avec le secours de la grace, s'entend. Or la mort nous guérit de cette maladie; la récompense de ceux qui auront combattu leurs penchants déréglés, sera d'être délivré de ces penchants qui tiennent nos ames comme captives : notre esprit dégagé des ténèbres qui nous ont caché dans cette vie le seul moyen d'être heureux, ne pourra plus se tromper dans l'objet de son bonheur. Notre cœur suivra sans répugnance ces nouvelles & sublimes lumières ; il s'élancera avec rapidité vers Dieu, qui est son centre. Comme il trouvera dans ce centre tout ce qui pourra le satisfaire, il seroit contre nature qu'il cherchât à s'en éloigner, quand même il lui seroit possible de le faire. Si Dieu proposoit aux Saints l'assemblage de tous les faux plaisirs qui font aujourd'hui l'objet de nos souhaits, ils les regarderoient tels qu'ils sont en effet, comme du fumier, de l'ordure, & les dédaigneroient quand ils seroient libres d'en jouir : car il seroit contre nature de se distraire d'un bien souverain, d'un bien qui remplit toute la capacité de l'être, pour se livrer à sa misère & à l'ordure, connues pour telles. Voilà com-

Je conçois l'impeccabilité des Saints dans le Ciel : leurs lumières ne pouvant plus être obscurcies , leur volonté ne pourra plus être dépravée. Heureux état qui sera , comme je l'ai dit , la récompense du bon usage qu'ils auront fait de leur liberté en cette vie pour former des habitudes , qui ne pourront plus être perdues dans le cours de l'éternité , & qui s'en feront pas moins agréables à Dieu , parce que ce sera volontairement que les saints auront formé ces habitudes. Voilà mon opinion , que j'abandonnerois pourtant , quelque chère qu'elle me fût , si elle étoit contraire à la révélation.

Miss DOROTHÉE.

Voyez si je l'entends bien , ma *Bonne*. Vous savez que je me tiens très-mal , & que cela donne beaucoup de peine à ma mère : je suis résolue , pour lui plaire , de faire les plus grands efforts pour raccommoder ma taille ; cela me coûtera au-delà de l'expression , je vous assure ; mais je me flatte que ces difficultés n'auront qu'un temps , & qu'enfin la bonne habitude que je veux prendre , prévaudra , en sorte que je me tiendrai droite tout naturellement. Je suis bien persuadée que ma mère pourra me regarder , & admirer ma fille sans se ressouvenir que c'est pour

lui plaire que j'ai surmonté la difficulté que j'avois à me bien tenir, & qu'elle me saura gré de cette belle taille dans le temps même où je n'aurai plus de peine à me tenir droite.

La Bonne.

Vous m'avez très-bien comprise, ma chère : mais soit dit entre nous, je n'ai pas la foi à cette belle taille future. Continuons.

Lady Louise.

Je vous avoue, ma *Bonne*, que l'idée du bonheur que vous venez de peindre, me ravit & me transporte; hélas! je puis commencer à le goûter dès cette vie, c'est même le seul moyen de me l'assurer en l'autre; & cependant je choisis d'être misérable dans le temps, & je risque à l'être dans l'éternité. O aveuglement qui se conçoit à peine! O péché d'Adam, que tu as fait de tort à mon ame! Je vous jure, ma *Bonne*, que de tout ce que la Foi m'ordonne de croire, la chute d'Adam & ses suites effroyables sont ce qui me paroît le plus incompréhensible, le plus difficile à croire. Une faute légère causer de si grands maux, & encore à des innocents qui ne l'ont pas commise! Quand j'y pense, il faut vite faire un

AMÉRICAINES. 175

de foi aveugle & renoncer à ma
n.

La Bonne.

faut tâcher de les concilier ensemble, c'est-à-dire, la foi & la raison. Nous
quons rien de l'essayer, pourvu que
soyons déterminées à faire taire la
n si elle est contraire à la révélation,
osant toujours que nous la trouvons
divine. Vous sentez, Mesdames,
cet examen que je vous propose, je
sais déjà fait ; j'en ai tiré des fruits si doux,
je brûle d'envie de vous les commu-
niquer. Vous trouvez l'exercice de la Foi
si facile ; c'est de toutes les vertus la plus
facile à pratiquer, selon moi, parce que
la foi est aveugle, elle a un fondement
invariable, & qu'on ne peut s'y refuser
sans folie.

Miss MALY.

Il est vrai que vous puissiez en ve-
nir, je le regarderai comme un mira-
cle. Depuis que je me connois, vous m'a-
vez toujours dit qu'il ne falloit rien croire

La B O N N E.

Et si je vous prouve comme *un & un font deux*, qu'il sera raisonnable de soumettre votre raison à la Foi, que me direz-vous? Il n'y a point de contradiction entre ce que je vous ai dit précédemment & ce que je vous propose, vous en conviendrez bientôt. Mais avant d'aller plus loin, il est à propos de définir les mots dont nous nous servons. Qu'est-ce que la Foi? *C'est un acte par lequel je crois des choses que je ne puis comprendre, par la certitude où je suis que celui qui me les découvre, ne peut ni se tromper, ni me tromper.* Y a-t-il rien de plus raisonnable que cette Foi? Loin de détruire la raison, elle en est le fruit. L'examen, comme vous le savez, suppose le doute; comme je fais que les créatures sont naturellement sujettes à l'erreur, ma raison me permet le doute sur ce qu'elles m'affirment, & ce doute m'engage à l'examen; ce doute, cet examen qui sont raisonnables, eu égard à la nature de ceux qui me parlent, seroit ridicule & extravagant si la créature étoit infallible; elle ne l'est pas. Doutons, examinons tout ce qu'elle nous propose. Dieu l'est, croyons tout ce qu'il nous ordonne de croire sans doute & sans examen.

Miss PRÉJUGÉ.

is malgré cela, ma *Bonne*, vous exhortez présentement à douter, à douter.

La BONNE.

est que nous n'avons pas encore une
rude raisonnable que Dieu aie parlé.
cherchons cette certitude en infir-
, c'est-à-dire, que nous ne dissimu-
; aucune des objections que les in-
s font contre la certitude de la ré-
on. C'est sur cette importante cer-
titude, que je ne veux pas vous laisser
naître d'un soupçon, d'un doute; & je
répète pour la centième fois, qu'aussi-
tôt que la révélation sera prouvée divine,
nous nous soumettrons aveuglément,
à ce que la raison le demande.

Lady LOUISE.

us nous disiez, il n'y a qu'un mo-
ment, que vous vouliez essayer de
lier la foi avec la raison : cela me
parait la chose la plus agréable & la
consolante; & puis vous nous rame-
nez cette foi aveugle aussi-tôt que nous
avons constaté la révélation.

La BONNE.

viens de faire ce que j'avois pro-

Claire connoissance. Foi ; voilà deux
vraies, l'un fait disparoître l'autre.

Miss PRÉJUGÉ.

Comment, ma *Bonne*, vous dit
la raison fait disparoître la Foi : ce
paroît horrible.

La BONNE.

Et cela le seroit en effet, *Ma*
Je n'ai pas dit *raison*, mais *claire co*
sance. Vous ne me feriez pas cet
jection si vous aviez bien écouté
ment j'ai défini la Foi. *C'est*, ai-je
croissance des choses que nous ne p
comprendre. Si elles étoient à la
de nos lumières. nous n'aurions r

êtres, me force de croire que la source de l'être est quelque part; car il ne peut y avoir de ruisseau sans source. Le plus stupide est en état de connoître cela comme moi, s'il veut se donner la peine d'y penser.

La BONNE.

Cette vérité, il y a un Dieu, n'est donc point une de celles qui appartiennent à la Foi : car votre raison vous démontre la nécessité de son existence. Or tout ce qui est à la portée de la raison, tout ce qui peut être compris par elle, n'est plus un mystère, & ne peut faire la matière d'un article de foi, qui est la croyance des choses qui surpassent la portée de la raison; comme le Mystère de la Ste. Trinité & les autres.

Lady LOUISE.

Si vous tenez la parole que vous nous avez donnée, il en faut conclure que dans la Religion Chrétienne, les Mystères qui sont les objets de notre foi, sont en bien petit nombre; sans quoi l'examen que vous nous proposez seroit ridicule.

La BONNE.

Ceci demande une explication, Madame : pour vous la faire, je vais choisir

ne m'est pas possible de comprendre
maniere dont cette union a été
Cette maniere du Mystere est donc
jet de ma foi ; elle est au-dessus d
raison. Quant au motif de l'Incarna
à sa nécessité, à son utilité, je les
prends parfaitement. Donc cela n'a
tient plus à la foi.

Mis CHAMPÊTRE.

Comment pouvez-vous dire, ma
ne, que vous comprenez la nécess
les motifs de l'Incarnation ?

La BONNE.

Cela nous sort de notre sujet, ma
re, & doit naturellement se trouver
un autre endroit ; permettez-moi de
revenir à un autre temps pour vous

AMÉRICAINES. 181

tant elle a des suites terribles. Qu'il me soit permis de lui faire remarquer que son discours est contradictoire. Une faute légère ne peut avoir produit des effets si terribles. C'est un axiome universellement reçu, que les effets sont proportionnés à la cause. Examinons les effets de ce premier péché en nous-mêmes. Notre entendement a été obscurci, notre cœur dépravé, nos passions révoltées. Voilà les plus terribles effets, qui doivent correspondre à leur cause.

Lady INCONSÉQUENTE.

Après tout, ma *Bonne*, on ne peut aller contre des faits. Je connois la cause du péché d'Adam, c'est une misérable pomme ; je voudrois à peine fouetter un enfant pour une telle vétille. Je connois aussi les terribles suites du péché ; & quand tout l'univers ensemble me soutiendrait que les effets sont en raison de la cause, en cette occasion, il ne pourroit me le persuader.

Miss DOROTHÉE.

Aimeriez-vous mieux dire, Madame, que Dieu a puni trop rigoureusement une faute très-légère ?

Miss INCONSÉQUENTE.

Quel inconvénient y auroit-il à le dire ?

N'est-il pas le maître, après tout, de jurer comme il le juge à propos ?

La Bonne.

Et que deviendroient sa bonté & justice, Madame ? Mais vous ne voyez pas la source du mauvais raisonnement que vous venez de faire ; c'est que vous regardez, très-mal à propos, la faute d'un homme comme légère : vous avez cela commun avec *Lady Louise*.

Dieu crée une créature douée de raison pour le connoître & l'aimer. Voilà un dessein digne de Dieu dans l'idée que ma raison m'a donnée de cet être infiniment parfait. Il est la source de toute beauté. Donc la raison & la justice doivent être à cet homme une loi de l'air par dessus toutes choses, puisque tout ce qui s'offroit à ses yeux de plus parfait n'étoit que des ruisseaux à peine perceptibles auprès de cet Océan immense de beauté. L'homme pouvoit-il, sans le plus horrible de toutes les ingratitude, lui refuser cet amour de préférence, que son Créateur exigeoit à tant de titres ? Nous examinerons cela la première fois. Notre leçon a déjà été si longue qu'il reste à peine assez de temps pour vous raconter l'Histoire qui doit conclure cette conversation.

HISTOIRE DE LEONTINE.

Pendant mon séjour en France, je fus témoin d'une aventure fort extraordinaire. J'étois à la Campagne, dans un quartier extrêmement désert : c'étoit un petit hameau, qui n'avoit qu'une douzaine de maisons, habitées par des malheureux, qui n'avoient, pour ainsi dire, que la figure humaine; tant ils étoient stupides. Un d'eux vint recommander à mes soins une femme très-pauvre, qui étoit tombée malade, & dont la misère étoit extrême. Je suivis cet homme, & je trouvai dans une espèce d'étable, une femme d'environ trente ans. Malgré la pâleur de la mort, qui étoit répandue sur son visage; la régularité de ses traits me fit présumer qu'elle avoit dû être d'une beauté parfaite. Un peu de paille étendue contre terre composoit son lit, & sa misérable cabane étoit absolument dépourvue de meubles. Je lui fis quelques questions sur la nature de sa maladie, & je compris par ses réponses, que le chagrin & la misère l'avoient occasionnée; mais ce qui me surprit infiniment, c'est la manière noble & sensée avec laquelle elle m'exprima son état. Sa voix étoit si touchante, que le son en alloit jusqu'au cœur : son lan-

gage étoit pur; & il n'étoit pas mal-aisé de comprendre que cette infortunée n'étoit pas née dans la classe des personnes du commun. Vous sentez, Mesdames, qu'il eût fallu manquer d'humanité pour ne pas secourir une telle personne. Je la fis transporter chez moi, & les bons traitements eurent bientôt rétabli ses forces. Je manque de termes pour vous exprimer combien elle fut éblouissante lorsque sa maigreur & sa pâleur eurent disparu : cependant les charmes de sa figure n'étoient pas comparables à ceux de son cœur & de son esprit : qu'il vous suffise de savoir qu'il n'est pas possible de rencontrer une créature plus accomplie. La culture de son esprit, sa politesse me découvrirent malgré elle la noblesse de son sang; & sa reconnoissance pour moi, lui arracha des aveux qu'elle avoit résolu de ne faire à personne. Voici ce qu'elle me dit de ses aventures : je la laisserai parler elle-même, mais il me sera impossible de rendre son discours avec les graces touchantes qu'elle y mit, & qui firent couler mes larmes tout le temps qu'elle parla.

Je suis fille unique du Marquis D.... Il avoit passé sa jeunesse dans les Indes, d'où il avoit rapporté de grandes richesses. Une Mexiquaine qu'il avoit épousée dans ce Pays, mourut en me donnant
le

II. Comme il l'avoit passionnément
 , il me transporta toute la tendresse
 avoit eue pour elle, & renonça à
 nouveaux liens pour me conserver
 sa fortune. Elle consistoit en de
 s sommes, en des diamants de grand
 & des associations dans le com-
 : des parents de son Epouse. Com-
 inclination avoit présidé au mariage
 on pere, il n'avoit pas consulté le
 gé au sujet de la noblesse : ses pa-
 qui en étoient extrêmement entê-
 ie voulurent point ratifier son ma-
 par leur consentement, & ma mere
 morte avant qu'on eût pu les ga-
 ma naissance fut regardée comme
 time. J'étois donc frustrée par les
 des biens de mon pere, s'il n'eût
 hé à réaliser ; mais afin de se con-
 la liberté de me les laisser, il n'a-
 jamais que la petite maison dans
 lle il vivoit, & qu'il pouvoit me lé-
 comme portion alimentaire : il ca-
 même ses richesses avec soin, de
 e d'exciter la cupidité de ses pa-
 , & vécut toujours dans la médio-
 Au reste, il crut me dédommager
 ageusement du faste & du luxe qu'il
 fusoit, en n'épargnant rien pour me
 rer la meilleure éducation. Il fut à
 & y passa six mois entiers à exa-
 ME I.

miner les différentes personnes qu'offroit pour placer auprès de moi n'est pas qu'il eut dessein de se décharger du soin de veiller sur ma conduite : il étoit convaincu que le plus sage des devoirs étoit de travailler lui-même à la formation de mon esprit & de mon cœur : il cherchoit plutôt une Aide Gouvernante. Après en avoir rejeté plusieurs, dont les talents brillants sembleroient ne laisser rien à désirer, il se détermina pour une veuve, qui, avec un usage du monde & un sens droit, avoit une piété solide. Cent louis qu'elle donnoit par année, lui parure une somme modique, eu égard à l'importance des services qu'il en attendoit. Deux personnes crurent me voir répondre à leurs vues ; & parmi les maîtresses qui m'ont accablée, je n'ai point à me reprocher celui de m'être écartée de leurs conseils.

J'avois un peu plus de quatre ans que me promenant avec ma Gouvernante, je m'écartai d'elle dans un lieu où elle pouvoit me voir sans me suivre : c'étoit une grande prairie, fermée d'une haie, où l'on avoit ménagé deux entrées avec des barrières pour empêcher les bestiaux d'y venir ; mais ces barrières avoient à côté de petits esc

par où les hommes pouvoient entrer. Parvenue au bout de cette plaine; je crus entendre quelque bruit dans la haie; & m'en étant approchée, j'y découvris un petit enfant encore au maillot, qui étant déjà âgé de quelques mois, se jouoit avec les branches de rosier sauvage dont il étoit environné. Charmée de cette trouvaille, je m'approchai doucement pour ne point l'effaroucher. Je le baisai plusieurs fois, il me sourit, me tendit ses petites mains, & moi je m'efforçai de le prendre. Ayant senti qu'il étoit trop lourd, j'appellai ma Gouvernante de toutes mes forces; elle n'entendit point ma voix, & comprit seulement par mes gestes, qu'il m'étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire: je n'osois m'écarter, de peur qu'on ne m'emportât mon enfant; (car je l'appellois ainsi) & quand ma Gouvernante fut assez proche pour me pouvoir joindre, sans le perdre de vue, je courus à elle, & la tirant par sa robe, je la priai de lever mon enfant & de me le donner. Elle fut charmée de cette rencontre: la physionomie de ce petit innocent promettoit une beauté parfaite, & elle a tenu ce qu'elle promettoit. Mon pere nous attendoit devant la porte de sa maison: je courus à lui, & lui racontai notre aventure avec de tels transports, qu'il ne pouvoit comprendre

comment un enfant de mon âge s'exprimer d'une manière si forte maillotta cet enfant, qui étoit un & quand l'humanité n'eût point mon pere à le garder, sa comp pour moi, & la crainte de me c chagrin trop violent, lui en eut une loi. Mon goût pour cet enfant nomma *Philippe*, ne fut pas une fantaisie passagère qu'un rien paroitre, il s'augmenta avec l'âge pere loin d'en être effrayé, y a Il avoit été la victime d'un préju trouvoit injuste, il n'eut garde de s'effrayer : l'incertitude de la naissance de *Philippe* lui parut suffisamment par les grandes qualités qui se c poient en lui, à mesure qu'il avo age, & dans le dessein où il étoit sacrifier pour me rendre heureuse pliqua à lui inspirer les sentiments propres à me récompenser de ce que j'allois faire un jour pour lui ; ce fut résolu de nous unir aussi-tôt que ce jour auroit atteint sa vingtième année son frere adoptif parut plus flatté de me devoir sa fortune, que de me devoir sa vie ; & quelque grand que fût son attachement pour lui, celui qu'il avoit pour moi l'égalait, & il trouvoit trop de terme qu'on avoit fixé pour notre

heureusement une maladie qui sur-
: à mon pere l'abrégea ; ma Gouver-
te étoit morte depuis quelques années,
e tendre pere souhaitoit avec passion
ne voir établie avant sa mort.

Les premiers jours de sa maladie, on
annonça un Etranger, qui demandoit
entretenir en particulier. C'étoit un
me de bonne mine, quoique assez
plement vêtu. Après avoir resté en-
né plus d'une heure auprès du mala-
mon pere nous fit appeller, *Philippe*
moi, & déclara à ce jeune homme qu'il
it enfin découvert l'auteur de sa nais-
e. Les larmes que l'Etranger ne put
nir, apprirent à *Philippe* qu'il étoit
pere, & il se précipita dans ses bras
: une émotion qui étoit la voix de la
ire. L'inconnu nous apprit qu'il étoit
Gentilhomme, mais extrêmement pau-
: que se trouvant hors d'état de don-
à son fils une éducation digne de sa
ance, il avoit épié le moment de no-
promenade pour l'exposer à nos yeux,
iadé que la charité de mon pere l'in-
seroit en sa faveur, & qu'il lui pro-
roit une éducation plus convenable
celle qu'il auroit pu recevoir dans la
on paternelle. Ce Gentilhomme avoit
fait à toutes les questions que la pru-
e avoit suggérées à mon pere, pour

assurer l'affiliation de *Philippe*, en sorte qu'il ne resta aucun doute sur ce sujet.

Mon pere alors lui déclara les vœux qu'il avoit sur son fils, & ce Gentilhomme, qui se nommoit *Leontin*, reçut cette confiance avec des transports de gratitude qui faisoient bien augurer de son cœur. Il assura à mon pere, que s'il eût eu une couronne à donner à son fils, ce n'eût été qu'à condition de la partager avec moi. Mon pere voulant m'éviter toute discussion avec ses parents, légua à *Philippe* sa maison & ses dépendances. Deux jours après cet acte, mon infortuné pere tomba dans une foiblesse qui le rendoit peu différent d'un homme mort. Le Curé qu'on avoit fait appeller, profita du premier moment favorable pour lui donner les derniers Sacrements, & aussi-tôt qu'il les lui eut administrés, il condescendit à la prière du mourant, qui, souhaitant de nous voir unis, *Philippe* & moi, lui demandoit pour nous la bénédiction nuptiale. Un tel mariage avoit peu d'authenticité aux yeux des hommes : mon pere ne l'ignoroit pas; si *Leontin* n'avoit pas retrouvé son pere, le mien n'eût pas pressé cette cérémonie, il s'en seroit fié à l'amour que le jeune homme avoit pour moi, à sa probité, à sa reconnoissance. Hélas ! il ignoroit le prodigieux changement qu'une passion

criminelle peut opérer dans un cœur, & n'avoit garde de prévoir un malheur auquel il y avoit si peu d'apparence ; mais il ne connoissoit *Leontin* le pere que depuis quelques heures, & ce fut le motif qui l'engagea à vouloir nous unir pour tirer en, quelque sorte, *Philippe* de sa dépendance. Nous promîmes tous trois de profiter du premier moment pour ajouter à notre union ce qui pouvoit la rendre valable ; & à peine eûmes-nous prononcé les serments qui nous lioient, que mon pere expira. Un quart-d'heure avant cette cérémonie mon pere avoit pris, à la ruelle de son lit, une cassette fort pesante, qu'il me remit entre les mains, en me disant que c'étoit ma dot, & il avoit fait jurer à *Philippe* de me laisser la disposition de ce qui étoit dans cette cassette. Nous étions trop accablés de notre douleur l'un & l'autre pour être tentés de l'ouvrir, & ce ne fut que quelques jours après que mon Eponx me rappelant cette circonstance, fit naître ma curiosité à l'égard de ce qu'elle contenoit. C'étoit un assez grand nombre de diamants d'un prix considérable, quelques lingots, de l'or monnoyé, & les actes d'association au commerce des Négociants Espagnols, auxquels il avoit laissé une partie de ses biens au Mexique, actes qui étoient pas-

sés en mon nom , avec la condition
presse que je ne pourrois les aliéner. *Le*
*z*in le fils , fidele aux dernieres vol
de mon pere , me remit cette cassette
me pria de lui donner mes ordre
l'emploi que je voulois faire des rich
qu'elle contenoit. Mon cœur avoit
disposé de ce trésor : se réserve-t-on
quand on s'est donné soi-même ? J
mis la cassette entre les mains de
Epoux ; & si elle eût renfermé les
de toutes les Couronnes de l'univer
l'eusse fait aussi volontiers. Puisque j
absolument maîtresse de tout ceci
dis-je , & que vous avez fait serme
ne vous jamais opposer à la dispo
que j'en ferois , je vous prie de les a
ter ; j'exige même que vous ne fassie
la plus légère résistance au don c
vous en fais à cet instant , je ne m'e
serve que ce qui sera nécessaire pou
surer à mon Beau-Pere , un état he
& tranquille. La reconnoissance du
& du fils parurent sans bornes ; mais
Epoux refusa long-temps la propo
d'un bien qui , disoit-il , devoit m'a
tenir tout entier : il vouloit tout m
voir , rester dans ma dépendance.
savez-vous , me disoit-il , si je n'ab
pas quelques jours de vos bontés ? C
m'en le pouvoir , & restez toujours le

le d'une vie que vous m'avez conser-
, & qui me deviendrait à charge si
'en employois tous les instants à vous
er.

Après un combat de générosité, qui
à long-temps, la victoire me demeu-
& mon Epoux consentit à placer sous
nom les sommes que nous tirâmes
nos diamants : j'eusse souhaité en faire
nt des titres du reste de mes biens ;
'en fus pas la maîtresse : mes contracta
ent passés en mon nom, avec la clause
resse, que je n'en pourrois disposer
nt trente ans ; je n'en avois que vingt-
x, & il fallut malgré moi attendre le
ps fixé pour me dépouiller entière-
it en faveur de mon ingrat.

Leontine ne méritoit pas alors ce titre
mant. Hélas ! il ne tarda pas à s'en
tre digne : mais pourquoi accuser un
heureux qui m'est encore cher ? Sub-
é par une passion violente, je suis
qu'il a gémi plusieurs fois des maux
m'a fait souffrir. Vous allez frémir,
lame, me dit *Leontine*, à cet endroit
on histoire, & tous mes sens se gla-
au souvenir de ce qui me reste à
raconter.

Il y avoit à peine trois mois que je
ois dépouillée en faveur de mon
x, lorsqu'une de ses parentes, que

la mauvaise fortune avoit réduite da
l'état le plus triste, me fut présentée p
son pere. Cette personne étoit aimabl
mais qu'il me soit permis de vous di
qu'elle ne pouvoit m'être comparée sa
injustice. Tout ce qui appartenoit à m
Epoux m'étoit cher : je pris dans r
maison cette parente, qui se nomme
Emilie ; je lui fis part de mon autori
sur les domestiques, & elle me devi
si chere, que je la laissai plus maitresse
mes biens que moi-même. Il n'en éto
qu'un, que je m'étois réservé tout en
tier, & que je ne devois partager av
personne ; c'étoit le cœur de mon Epou
& ce fut le bien qu'elle me ravit. J'avo
qu'elle n'eût pas été capable, par ell
même, de concevoir cet affreux desseir
son cœur en ce temps n'étoit que fo
ble, & ce fut sa premiere faute qui le d
prava entièrement : cette faute lui fi
suggérée par *Leontin*, pere de mon Epou
Cet homme, indigne du nom de Genti
homme qu'il portoit, s'étoit comport
dans ma maison d'une maniere si scand
leuse, que j'avois été forcée de le pri
d'en sortir ; son cœur ulcéré ne respiro
que la vengeance : l'inclination violent
qu'*Emilie* prit pour mon Epoux, lui e
fournit les moyens. Il fomenta cette in
clination ; & lorsqu'il la crut parvenue

son dernier période, il lui fit entendre qu'il avoit un moyen infailible de la rendre heureuse. Affreux projet ! pouvois-tu être mis au jour, sans faire mourir d'horreur celle à qui il fut proposé ? Vous avez vu, Madame, que mon mariage manquoit de quelques formalités prescrites par les loix, & que mon pere nous avoit fait promettre de les suppléer. Nos affaires, qui avoient pris tout notre temps, ma confiance pour mon Epoux m'avoient fait négliger cet ordre ; *Leontin* se servit de cette négligence pour me perdre. Ce malheureux avoit soigneusement sondé le cœur de son fils : il m'aimoit sans doute ; cependant ses penchans secrets étoient absolument incompatibles avec mes inclinations. Sans être ennemie des plaisirs innocents, j'avois une horreur invincible non-seulement pour la débauche & le dérèglement, mais encore pour l'indécence : j'étois sérieuse, modeste, généreuse sans être prodigue ; en un mot, qu'il me soit permis de le dire, je devois à mon éducation des vertus également éloignées des excès. Il falloit inspirer à mon Epoux le dégoût de ces vertus, aussi-bien que des satisfactions innocentes que je lui prodiguois ; il falloit lui faire prendre le goût des plaisirs vifs & tumultueux que promet une passion dé-

réglée : une courte absence à laquelle fus forcée, lui en donna la facilité. *lie* oubliant ce qu'elle me devoit, se conduire par *Leontin* au lit de Epoux ; ses manieres emportées paroître les miennes froides & languissantes ; un amour déréglé prit la place d'une flamme légitime & pure, & *tin* seconda si bien les efforts de *navale*, que *Philippe* consentit aux démarches odieuses qui devoient briser nos nœuds. Un funeste succès suivit leur entreprise : mon mariage fut déclaré nul & *Emilie* après avoir pris le titre d'épouse qu'elle m'avoit ravi, poussa sa cruauté non-seulement jusqu'à me chasser de ma maison, mais encore à me refuser les secours les plus légitimes. Seule, sans amis, sans secours, sans protection, sans argent, je résolus d'enlever ma misère & ma honte dans le plus obscur : le Hameau dans lequel vous m'avez trouvée, me parut propre à ce dessein, j'y louai une cabane, que je meublai des fruits de mon travail, & passai plusieurs années en proie à la misère & aux maux qui pouvoient déchirer un cœur aussi sensible que le mien : enfin la misère succomba ; une longue maladie força à vendre ce que j'avois amassé de dépens de mes sueurs, & après avoir

A M E R I C A I N E S. 197

pensé jusqu'à mon dernier sol , je me traînai dans l'étable où vous m'avez rencontrée , & où la mort n'eût pas tardé long-temps à terminer ma malheureuse vie , si vos soins généreux ne m'avoient rappelée des portes du trépas.

Lady LOUISE.

Cette histoire provoque ma colere. *Philippe* , son détestable pere , & *Emilie* me paroissent des monstres plutôt que des hommes. J'ai grande pitié de *Leontine* , malgré la foiblesse qu'elle a d'aimer encore son odieux Epoux , cela n'est point du tout pardonnable. Et dites-moi , s'il vous plaît , ce que devint cette infortunée ?

La BONNE.

Mon indignation contre ses ennemis ne fut pas moindre que la vôtre. J'exagérai leur injustice , je pesai sur l'odieuse ingratitude de *Philippe* pour essayer de le rendre l'objet de sa haine : tout fut inutile. Elle le méprisoit , elle convenoit qu'il étoit le plus criminel de tous les hommes , sans cesser de s'intéresser à son sort.

Miss DOROTHÉE.

Avouez , ma *Bonne* , que le sot intérêt qu'elle prenoit à ce monstre , est une ta-

che dans son caractère; la justice auroit dû le lui rendre odieux, si l'amour propre n'eût pu produire cet effet.

La BONNE.

Gardez-vous bien d'avoir cette pensée, ma chère, vous outrageriez la vertu la plus héroïque. Ne croyez pas, me disoit-elle quelquefois en versant des larmes, que la perte du cœur de mon ingrat cause le plus cruel de mes déplaisirs: son amour faisoit mes délices; cependant j'eusse été capable d'y renoncer s'il eût été possible, & que ce renoncement eût été capable de le rendre heureux. Ses vertus, son bonheur étoient mes idoles; son injustice me touche, parce qu'elle le rend criminel, & non parce que j'en suis la victime. Si j'eusse été à l'abri des cruels affronts qu'il m'a faits, de l'affreuse misère à laquelle il m'a réduite, je n'en aurois pas moins été misérable, parce qu'il n'en eût pas été moins coupable. Je consentirois volontiers à passer le reste de ma vie dans les opprobres & la misère, si un repentir sincère & capable de le rétablir dans les droits d'un honnête homme, pouvoit devenir le prix de mes maux.

Miss CHAMPÊTRE.

Oh! voilà une bonté romanesque qui

tiante. Voyez-vous, ma *Bonne*, autre que vous, me racontoit cette chose, j'aurois peine à croire qu'il y ait des cœurs si méchants, & qu'il fût si difficile d'en trouver un si bon : ces exemples me semblent, sont hors de la nature. Qu'en pensez-vous, Lady *Violente* ? Elle semble que vous riez sous vos dents ; est-ce que vous ne trouvez pas cela excessif, que *Leontine* pousse la chose jusqu'à un excès qu'on est tenté de trouver blâmable ?

Lady VIOLENTE.

Je dirai, s'il vous plaît, mon avis sur la fin de cette Histoire, elle n'est pas finie : j'ai grande envie de savoir comment elle se terminera, j'en devine quelque chose.

La BONNE.

Il y a pourtant plus surprenant que tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent, Miss *Champêtre* n'a pas senti son cœur quand elle ne peut pas, si ce n'est, s'il est possible d'en trouver un

ble une autre fois , je me hâte de fin
mon histoire par égard pour Lady Vi
lente.

Leontine m'avoit fait entendre qu'elle n'avoit point été la maîtresse de disposer de ses contrats d'association en faveur d'un ingrat ; c'étoit une ressource qui lui restoit, & j'étois surprise qu'elle n'en eût pas fait usage. Elle m'avoua qu'elle n'avoit pas pensé la première année de son malheur ; que dans la suite le défaut d'un ami fidèle auquel elle pût confier ce trésor, l'avoit empêché de s'en servir : depuis elle étoit tombée dans une telle indifférence pour toutes les choses du monde, qu'elle dédaignoit des biens qui étoient incapables de lui rendre celui qu'elle avoit perdu, & auquel seulemer elle pouvoit être sensible. Je la tirai de cette léthargie ; j'avois des amis qui commerçoient en Espagne, & qui à la seule inspection de ses contrats lui avançaient des sommes considérables, & se chargeaient volontiers de lui faire passer ses revenus toutes les années. *Leontine* se hâta de répandre l'aisance dans tous les lieux qui l'environnoient, & ne voyant plus de misérables à soulager, elle souhaita un champ plus vaste pour exercer sa charité. Mes affaires demandoient un voyage à Paris elle voulut m'accompagner dans cette

ale, & m'abandonna le soin des voi-
 & de la route. Arrivée dans la Bour-
 , elle fut saisie un soir d'une émo-
 extraordinaire : je la vis fondre en
 s. Effrayée de sa situation, je lui de-
 ui avec empressement qui pouvoit
 r occasionnée. Hélas ! me dit-elle,
 ; proche des lieux qu'habite mon
 : il n'y a que deux lieues de che-
 l'ici à la maison qui fut mon ber-
 & que mon pere lui a donnée ; &
 ir de connoître sa situation me presse
 ne telle violence, qu'il ne m'est pas
 le d'y résister. Je l'avouerai, Mes-
 , je fus effrayée de cette résolu-
 je craignois qu'un amour mal éteint,
 fût quelque foiblesse à mon amie,
 layai de la dissuader de son dessein :
 connoissois mal ; sa curiosité n'avoit
 principe qu'une charité ardente, &
 us bientôt convaincue. Elle avoit
 e tout espoir de recouvrer le cœur
 philippe, & ne pouvoit s'empêcher
 rer son repentir. Qu'il déteste son
 itude, me disoit-elle, & je mour-
 is regret. Si je ne m'étois fait vio-

timent eût sa source dans une foiblesse de caractère , tant son attendrissement étoit accompagné de fermeté : il est qu'elle disparut bientôt ; à peine fûr nous arrivées dans le lieu de sa naissance que l'Hôtesse de l'Auberge où nous trâmes, la reconnut. Ah ! Madame , dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir ! Elle ne peut être comparée qu'à celle j'ai ressentie lorsque je vous ai vue : vous l'êtes d'une manière si terrible ; que vous devez en être satisfaite malheureuse que *Philippe* vous a préférée, n'a pas tardé à dissiper les grands biens dont vous l'aviez rendu possesseur ; réduit à la dernière misère, il traîne une vie que la mort , puisqu'il est témoin de la mort de quatre petits enfants auxquels il ne peut à peine donner le pain , & qui n'ont de quoi se couvrir.

A ces paroles, *Leontine* leva les yeux & les mains au Ciel, sans pouvoir prononcer une seule parole ; car ses larmes couloient avec tant d'abondance, qu'elle en crût qu'elle alloit suffoquer ; & de longtemps nous ne pûmes parvenir à la calmer. Pendant que nous y employions des soins, le bruit de sa venue se répandit dans le Bourg, & parvint aux oreilles de *Philippe* & de son épouse. Ils n'eurent pas la hardiesse de s'exposer à ses regards.

geant de leurs enfants, ils prirent
 d'un bois voisin, pour s'y cacher
 dérober à sa vue. A peine *Leontine*
 elle appris, que trouvant de nou-
 forces dans sa bonté, elle me prit
 bras, & me conduisit sur les traces
 misérables. A son approche, les
 ds, la honte & le repentir s'empa-
 du cœur de ces coupables, qui se
 rnerent la face dans la poussière,
 voir l'audace de lever les yeux sur
 après avoir vu *Leontine* si attendrie
 l récit de leurs malheurs, je crai-
 pour elle un redoublement de peine.
 fut ma surprise? Ses larmes furent
 en un instant. *Philippe*, dit-elle,
 beaucoup de fermeté; est-ce le re-
 qui fait couler vos pleurs, ou la
 , & le dépit du fruit amer que vous
 recueilli de vos injustices? Ces pa-
 furent un coup de foudre pour ces
 bles époux, qui pressant la terre de
 visage, sembloient vouloir la forcer
 ouvrir pour les dérober à la vue de
 qu'ils avoient outragée d'une ma-
 si indigne: elle les contempla quel-
 mps dans l'humiliante posture où
 ient, puis elle leur dit: Levez-vous;
 pardonner, si vous pouvez répa-
 s fautes. Ah! Madame, lui dit l'é-
 de *Philippe*, je n'ai pas attendu à

ce moment à gémir des maux que je vous ai causés ; ordonnez, je suis prête à tout faire pour les réparer. Faut-il à la face de tout l'univers publier notre ingratitude ? Faut-il en vous rendant le titre d'épouse que je vous ai ravi, passer ma vie prosternée à vos pieds, ou dans la solitude la plus austère ? Parlez, commandez je suis prête à tout.

Philippe ayant confirmé les paroles de son épouse, *Leontine* les embrassa, & adressant la parole à cette femme, elle lui dit : Madame, je voudrois que la justice & mon devoir me permissent de vous abandonner l'époux que vous m'avez élevé : ils s'y opposent ; un inique arrêt n'a pu briser les liens sacrés qui m'attachoient à *Philippe* : c'est un bien que je ne suis pas libre de vous laisser ; je partagerai volontiers avec vous tous ceux que me restent, & mon plus grand plaisir celui de vous voir heureuse. Cependant comme on ne peut l'être sans renoncer au crime & sans l'expier, je vous exhorte à réparer les vôtres dans une retraite que je vous ouvrirai l'entrée. A l'égard de *Philippe*, il ne m'est plus permis de compter sur sa foible vertu ; il faut qu'un long tir de plusieurs années me prouve la sincérité de celui qu'il exprime aujourd'hui avant que je lui rende mon amitié

estime : voyez si vous voulez en accepter l'espoir à ces conditions, que la justice m'impose , & que je ne pourrois adoucir sans la blesser.

Vous concevez bien , Mesdames, que *Philippe* , qui avoit eu tout le temps de regretter sa vertueuse Epouse, se soumit à tout ce qu'elle exigeoit ; sa complice imita son exemple : cependant un soupir qu'elle accompagna d'un regard douloureux sur ses enfants, apprit à *Leontine* son inquiétude sur le sort qu'ils alloient subir. Rassurez-vous, Madame, lui dit notre héroïne ; s'ils sont jamais à plaindre, ce sera assurément par leur faute & non par la mienne. Je pourrai prendre un jour pour eux des sentiments de mere , mais il faut qu'ils s'en rendent dignes. Je vais leur assurer les moyens de devenir honnêtes gens. Je me charge de leur faire donner une bonne éducation : s'ils en profitent, je les adopterai pour mes enfants, & j'oublierai qu'ils ne doivent leur naissance qu'à un crime qui a fait mon malheur.

Nous reprîmes tous ensemble le chemin du Bourg ; & j'étois si transportée d'admiration pour le procédé de *Leontine* , que je n'avois pas de termes pour l'exprimer. J'admirois sur-tout son amour pour la justice , qui avoit su tempérer son

excessive bonté; & ces deux vertus av
chacune conservé leurs droits. Le
demain elle me chargea de conduire
femme de *Philippe* dans un Couven
fin. Lorsque je fus de retour, elle
à son époux les conditions qu'e
avoit annoncées, & lui dit : Je con
trois une imprudence si je travaillo
aujourd'hui à faire casser l'arrêt qu
a séparés, & à réhabiliter nos lie
prends deux années pour m'assurer
constance de votre retour à la v
avant de faire aucune démarche à ce
Quant à vos enfants, ils seront da
maison sur le pied de pauvres Orph
dont la charité seule m'obligera à
dre soin : ce sera de leurs vertus
doivent attendre le titre de mes en
& le droit à un héritage que je vous
destiné tout entier, & dont vous
êtes privé par votre ingratitude.

Je fus forcée par mes affaires de
ter *Leontine* quelque temps après
je n'ai point cessé d'entretenir un
merce de lettres avec elle, & vo
que j'ai appris depuis peu. Elle a
bilité son mariage avec *Philippe*, i
dition qu'il romproit tout commerc
ses séducteurs. Un des enfants de c
pable mariage ayant répondu à ses
elle l'a solennellement adopté poi

filis ; les trois autres ayant prêté l'oreille aux discours empoisonnés de leur grand-pere , elle les a repris avec douceur ; & comme ils n'ont tenu aucun compte de ses avis , & qu'ils ont abusé de sa patience , elle les a chassés de sa maison , sans pourtant les abandonner absolument à leur mauvais sort ; car elle les fait assister sous main , & se sert de quelques honnêtes gens pour leur faire ouvrir les yeux sur leur mauvaise conduite. Elle a fixé un terme pour leur repentir , & a eu grand soin de les en avertir ; ce terme passé , elle les exclut de son héritage , qui sera seul pour celui qui s'est fait les violences nécessaires pour corriger les inclinations vicieuses qu'il tenoit de ses parents.

Miss MALY.

Je vous prie , ma *Bonne* , dites-moi où demeure cette femme incomparable ? Je vous jure que je croirai le voyage de France bien employé pour la voir seulement une fois.

La BONNE.

Lady *Louise* n'en diroit pas autant : je suis sûre qu'elle la trouve cruelle d'avoir traité ces enfans comme des bârards , & d'en avoir chassé trois.

Lady LOUISE.

Est-ce que vous me croyez une femme ma *Bonne*, pour m'accuser de porter tel jugement ? Assurément j'aime *Leontine* tout autant qu'on peut aimer je la crois le modèle de toutes les femmes, & je l'estimerois moins si elle n'eût eu une bonté aveugle & sans prudence. Vous riez, *Lady Violente* !

Lady VIOLENTE.

Pauvre *Lady Louise* ! vous êtes la victime de l'allégorie de ma *Bonne*, & vous tombez dans le piège qu'elle vous a tendu pour vous obliger à condamner vos propres sentiments.

Lady LOUISE.

Comment donc, ma *Bonne*, *Lady Violente* auroit-elle deviné ? Cette allégorie qui m'a si fort attendrie, n'a-t-elle rien de réel ?

La BONNE.

Il y a quelque chose de vrai dans l'accusation de *Lady Violente* ; mais malheureusement l'application de cette allégorie n'est que trop réelle, à l'exception d'une circonstance. C'est que *Philippe* de beaucoup moins à son épouse, qu'à

& Eve ne devoient à Dieu : elle ne lui avoit pas donné l'être & une multitude de dons si précieux, qu'ils sont au-dessus de l'expression. Vous vous êtes sentie une vive indignation contre cet homme qui emploie, pour perdre *Leontine*, ses propres bienfaits, qui cherche à lui ravir son nom, ses biens, son honneur. Vous avez cru qu'une telle méchanceté n'étoit point dans la nature, & qu'il n'y avoit qu'un esprit infernal qui en fût capable. Voilà pourtant ce qu'auroient fait Adam & Eve, si Dieu eût été susceptible des maux que vouloient lui causer ses créatures ingrates : elles prétendoient partager son empire, sa science, s'égalér à lui, se soustraire à son domaine ; & cependant nous osons traiter leur faute de bagatelle ! Nous trouvons *Leontine* un prodige de bonté, parce qu'elle peut pardonner de si grandes fautes, parce qu'elle donne les moyens aux coupables fruits de cet hymen, d'acquérir la qualité de ses enfants, & de rentrer en possession des biens qu'elle avoit prodigués à leur pere ; & nous osons nous plaindre d'être héritiers de la faute d'Adam, quoiqu'il soit en notre pouvoir d'effacer la honte de notre naissance, & de mériter le titre d'enfants du nouvel Adam ! Concevons donc, Mesdames, qu'au-lieu d'avoir à

nous plaindre de la bonté & de la justice de Dieu, elle surpasse infiniment tout ce que nous avons lieu d'en attendre. Mais, dites-vous, Dieu, à qui tout est présent, avoit prévu cette faute, & pouvoit l'empêcher. C'est-à-dire, Mesdames, que pour vous satisfaire, il eût dû donner à Adam & à ses enfants le prix d'une obéissance forcée, les couronner sans combat, les récompenser sans qu'ils eussent mérité la récompense ! ç'eût été blesser sa justice qui s'oppose autant à la distribution d'un prix qui n'a point été mérité, qu'à un châtiment qui n'a point été précédé d'une faute. Remarquez encore notre hardiesse, & la bassesse de notre cœur ; nous souhaitons effrontément le bonheur de l'autre vie, celui de celle-ci, sans vouloir faire la moindre chose pour l'obtenir : il semble que Dieu nous le devoit ; & que demande-t-il donc pour nous l'accorder ? Que nous l'aimions, lui qui est la source de toute beauté ; que nous le préférions à la laideur, à la misère. Oh ! cela est bien pénible assurément. Je finis, car je ne pourrois m'empêcher de me mettre en colere contre ma paresse & contre la vôtre ; d'ailleurs, cette leçon, excessivement longue, a passé beaucoup les bornes que je me suis prescrites.



QUATRIÈME JOURNÉE.

La Bonne.

Nous n'aurons plus *Miss Préjugé*, Mesdames, elle n'a pu s'accommoder d'une étude où il faut renoncer au plus grand nombre des idées reçues généralement par le vulgaire, & penser par soi-même; elle est vraiment piquée de ne pouvoir se refuser aux lumières qui lui ont été offertes.

Lady Louise.

Si ma *Bonne* veut donner ces conversations au public, comme elle a fait celle de notre jeunesse, je suis presque sûre, que *Miss Préjugé* aura un grand nombre d'imitateurs. Combien de personnes jetteront le Livre avec dédain, aussi-tôt qu'elles y trouveront quelque chose qui choquera les idées de leur enfance; ce sera plutôt fait que d'approfondir les raisons de croire ou de nier. Je suis même sûre que les idiots, les beaux esprits regarderoient son Ouvrage comme pernicieux : je le répète, il est plus facile de crier contre un Ouvrage que de le réformer.

La BONNE.

Je me lave les mains de la pe
ames de toutes ces personnes; j'ai
mon devoir, cela me suffit.

Miss DOROTHÉE.

J'espere, si ma *Bonne* veut faire
vre de nos conversations, qu'elle
bonté d'y inférer ce que je pensi
égard, & le voici : c'est que je re
rai comme de très-malhonnêtes
ceux qui voudront rendre son O
suspect : si elle se trompe & dit q
chose de faux, il est raisonnable
clairer & de la convaincre. J'ajout
n'y a qu'une fausse Religion qui
craindre l'examen; si la Religion
tienne est divine, elle ne craind
d'être discutée, examinée. J'ajou
core que je prendrai comme un
rance qu'il n'y aura rien de bon
répondre, le silence qu'on gardera
égard : la matiere est bien assez i
tante pour mériter une réponse.

Miss CHAMPÊTRE.

Ce que vous dites est excellen
rapport à la Religion Chrétienne.
si ma *Bonne* vouloit aller plus loin
ler, par exemple, contre la Commu

Romaine, croyez-vous qu'on dût souffrir son Ouvrage en France ? Si elle parloit contre la Religion Anglicane, ne seroit-il pas prudent d'interdire son Ouvrage en Angleterre ? Les Genevois ne seroient-ils pas autorisés à faire cette défense, si par hazard elle parloit contre le Calvinisme ? J'en dis autant des autres Communions.

Miss DOROTHÉE.

Non, Madame, si j'en crois mes petites idées, je ne pense pas qu'on fût autorisé à interdire son Ouvrage. Ou sa critique seroit juste, ou elle ne le seroit pas. Dans le premier cas, il faudroit se réformer : dans le second, il faudroit lui répondre. Une bonne Religion, je le répète, ne peut que gagner à l'examen, & c'est le plus grand de tous les biens, d'en démasquer une fausse.

Lady LOUISE.

Ah ! ma *Bonne*, laisserez-vous passer cela ? J'ai oui dire que dans votre Communion on doit tout croire sans examen ; qu'elle craint, qu'elle défend même absolument toute discussion. Il me semble même avoir lu, dans un de vos Auteurs, qu'il faut condamner les Protestants sans les entendre, & qu'il est inutile d'examiner leurs raisons.

La BONNE.

Je pourrois vous répondre , nous condamnez bien sans en nôtres ; mais c'est un mauvais que nous ne voulons pas suivre ; on nous défend les Livres regardons comme hérétiques ; deux bonnes raisons pour ce que je vous rendrai juge. La preuve dans tout procès , il seroit à l'équité d'entendre le plaideur des deux Avocats , sans entendre une personne qui ne veut pas la foi , doit toujours en lisant un parti , avoir à côté ce qu'on en dit , afin de n'être pas surpris. Le second lieu , que les Catholiques pensent du soin de lire les Livres controversés , parce qu'ils reconnoissent l'autorité qu'ils croient divine , & que Dieu a parlé , tout examiné & persuadé. Les Protestants , au contraire , juges dans cette cause , & ne sentent point d'autorité infallible : que ceux qui sont leurs Réformateurs ont pu se tromper , & qu'ils se sont trompés en effet en plusieurs points. Ensuite , un Catholique peut raisonnablement s'en rapporter à ce qu'il croit être la décision divine , & un Protesta

sonnablement examiner ce qu'il ne regarde que comme une autorité humaine. On craint si peu l'examen dans ma Communion, ma chere *Lady*, que si jamais nos conversations nous menoient jusques là, je ne voudrois pas omettre un seul mot des difficultés qui me seroient proposées, je ne dis pas par vous seulement, mais par vos Ministres. Retenez-le bien, Mesdames. Au moment où je dirai un seul mot de controverse, je vous exhorte à les armer tous contre moi. Qu'ils me convertissent si je suis dans l'erreur : je porte un cœur docile avec un esprit amoureux de la vérité ; je ne tiens qu'à elle : par-tout où on me la montrera, je la suivrai sans répugnance, quand il devroit m'en coûter la vie. J'aurai l'Evangile pour regle, cette vérité, *il y a un Dieu*, pour fondement & pour principe. C'est à ces deux flambeaux que j'examinerai ma croyance & celle des autres. C'est à la face du Dieu vengeur du parjure, que je fais le vœu solennel de secouer tout préjugé, de renoncer à toute complaisance, de sacrifier tout intérêt à la voix de la vérité. J'en jure par lui-même, je me sou mets à toute la rigueur de sa justice si je viole mon serment, & je vous ad mets toutes à la qualité de mes accusatrices au jour de son redoutable jugement, supposé que je cher-

che jamais à biaiser ou à éluder la plus petite des difficultés sur cette matiere, en supposant que nous la trairions, s'entend.

Lady LOUISE.

Savez-vous bien, ma *Bonne*, que vous m'avez fait trembler avec votre vœu & votre serment ? Quoi ! s'il falloit abandonner la foi de vos peres, de votre époux, si cet abandon entraînoit la perte de votre fortune, de votre vie même, vous auriez le courage de le faire ?

La BONNE.

Affurément, ma chere : car je n'ai pas le courage d'aller en enfer : mais je le répete, il n'est pas question de cela à présent ; il ne s'agit que de la Religion Chrétienne que nous prétendons professer toutes ; elle a pour base l'histoire de la chute d'Adam, & les autres vérités renfermées dans la sainte Ecriture. Examinons 1°. la nécessité de cette révélation : 2°. la divinité de cette révélation. Examinons ces deux points à la rigueur, & ne me dissimulez ni aucune de vos objections, ni aucunes de celles que vous avez entendu faire aux impies.

Miss SOPHIE.

En voici une, ma *Bonne*. J'ai oui dire

fort habile homme, qu'il étoit au-
 sus de Dieu de s'arrêter aux actions
 éatures aussi viles & aussi petites à ses
 que nous le sommes, & conséquem-
 de s'amuser à leur donner des loix.

Miss DOROTHÉE.

Un homme ayant un jour fait ce beau
 nement à ma *Bonne*, que Dieu étoit
 au-dessus des créatures pour s'em-
 ffer de leurs actions, voici les ré-
 ons que je fis.

eu est un Etre infiniment parfait, qui
 ut aimer que la vérité, la justice,
 i mot, toutes les perfections, & qui
 me souverainement. Voyons com-
 se comportent les personnes qui
 quelque amour pour la justice. Ma
 est une honnête femme, qui, par
 quent, aime l'honneur; quel effet
 it en elle cet amour? Elle m'ap-
 en quoi il consiste, m'en recom-
 e la pratique, me punit quand je
 écarte. Si elle voyoit que j'en se-
 le le joug sans s'en mettre en peine,
 faudroit conclure qu'elle n'aimeroit
 honneur. Donc ma mere aimeroit
 leur & la vertu plus que Dieu ne
 , s'il faisoit moins qu'elle ne fait
 n'engager & me forcer, pour ainsi
 à la pratiquer.

L'homme, il est vrai, est moins qu'un atome devant Dieu; mais cet atome a pourtant un trait de ressemblance avec l'Etre suprême. Cet atome a, comme son Créateur, la faculté de connoître & d'aimer. Il est vrai que ces deux puissances, qui en Dieu sont infinies, sont très-bornées en l'homme; mais enfin, elles y sent. Ce n'est point par hasard qu'elles s'y rencontrent : Dieu ne fait rien sans dessein, il n'a pas mis ces deux puissances dans l'homme pour qu'il n'en fît pas usage; car elles seroient inutiles, & encore une fois, il ne peut rien faire d'inutile. Donc elles y sont pour connoître le beau, le bon, & conséquemment l'aimer. Dieu est le seul bon, le seul beau : donc c'est pour le connoître & l'aimer, que Dieu a mis en lui ces deux puissances. L'homme s'étant dégradé par le péché, son entendement a été obscurci, son cœur dépravé : donc il falloit ou que Dieu l'abandonnât à ses ténèbres, à sa corruption, ou qu'il lui donnât des lumières & des loix. Dans les enfants d'Adam cette corruption n'avoit pas été volontaire : ils étoient devenus coupables sans avoir à se reprocher leur crime. Donc c'étoit une invitation à la bonté & à la miséricorde de Dieu, de leur donner un moyen de guérison, de justification. Il

mbie , Mesdames , que cela est plus que le jour.

Miss CHAMPÊTRE.

tout-à-fait , ma chere ; car enfin la loi que Dieu a donnée aux hommes supposé qu'il l'ait fait , il a été plusieurs siècles avant de la donner. En sens lieu , cette loi ne nous rend pas les que la maladie , que nous avons eue en Adam , nous a ôtées. Si la loi étoit nécessaire aux hommes pour remplir & connoître leurs devoirs , qui ont vécu avant la publication de la loi , ne pouvoient accomplir ce qu'ils ne connoissoient pas.

Miss DOROTHÉE.

vous avez bonne mémoire , Madame. Pouvez-vous vous rappeler à quel âge vous avez appris les Commandemens de Dieu , ou plutôt à quel âge vous les avez eus ?

Miss CHAMPÊTRE.

suppose qu'on me les a enseignés à une bonne heure ; car je ne me souviens pas qu'on me les ait appris ; mais c'est aisé de me rappeler le temps où j'ai compris comme il faut ; c'est en-à neuf ou dix ans.

LES

Miss DOROTHÉE.

Avant ce temps, croyez-vous que votre Gouvernante faisoit bien, quand elle se mettoit en colere contre vous? Ne pensiez-vous pas que votre frere étoit bien méchant quand il vous battoit, que votre sœur étoit injuste quand elle vous arrachoit une poupée, un fruit qui vous appartenoit, quand elle vous accusoit d'une faute qu'elle avoit faite elle-même & vous faisoit fouetter?

Miss CHAMPÊTRE.

Assurément je sentoie que toutes ces actions étoient mauvaises; mon amour propre m'avoit éclairée sur ce qui pouvoit blesser ses intérêts.

Miss DOROTHÉE.

Et quand on commettoit ces injures à l'égard de votre frere & de votre sœur, pensiez-vous qu'on fit mal d'en agir ainsi?

Miss CHAMPÊTRE.

Oui, ma chere : j'avois établi un tribunal au dedans de moi-même, dans lequel je condamnois pere, mere, Gouvernante & tout ce qui m'approchoit; je vous assure que de leurs défauts ne m'échappoit rien.

Miss DOROTHÉE.

Vous connoissiez donc la loi avant de l'avoir apprise ; vous démêliez à merveille le juste & l'injuste , vous aimiez l'un , vous haïssiez l'autre . Cette loi étoit au fond de votre cœur avant qu'on l'eût fait retentir à vos oreilles . Voilà quelle fut la loi des hommes avant qu'ils eussent reçu la loi écrite . J'avoue qu'eu égard à la maladie que nous avons contractée en Adam , nous sommes impuissantes à suivre cette loi : cependant nous voyons par l'histoire de ce temps , que plusieurs hommes l'ont suivie , & que d'autres ne la suivoient pas ; d'où vient cette différence ?

Lady LOUISE.

Voilà un de ces phénomènes que l'histoire de la création ne m'explique pas ; elle ne me fait pas comprendre non plus la possibilité de la chute d'Adam ; car enfin il n'avoit pas l'horrible maladie qui nous porte au mal avec tant de force ; il voyoit clairement la justice de l'obéissance qu'il devoit à Dieu , les suites affreuses de sa prévarication ; & cependant il s'y expose en mangeant cette pomme ! Quelle vilénie !

La BONNE.

Lady Louise ne veut pas comprendre

qu'Eve fut moins séduite par la gourmandise que par l'orgueil. A l'égard de la chute d'Adam, je suis persuadée qu'il eut des causes bien différentes. Je n'ai dit mon sentiment à cet égard que vous étiez jeunes; cependant comme je suis persuadée que vous n'y avez pas alors qu'une attention fort légère, je vous le répéter.

Adam n'avoit rien en lui qui pût le traîner vers le mal : Dieu lui avoit donné l'empire sur ses passions, elles étoient mises à sa raison; mais il lui étoit possible de perdre cet empire : il est vrai que cela ne paroissoit pas naturel, & qu'il lui étoit toutes les facilités possibles à conserver son innocence. Il connoissoit tout ce qu'une pure créature peut connoître Dieu en cette vie : c'en étoit plus que ne falloit pour aimer de toute sa capacité Dieu, source de toute beauté.

A ce motif déjà si puissant, il s'ajoutoit un autre qui ne l'est pas moins. Dieu si aimable étoit son Créateur & Bienfaiteur; il l'avoit tiré du néant, & sembloit avoir épuisé sa toute-puissance pour le combler de biens; il ne lui manquoit qu'un, c'étoit celui que d

biens qu'il tenoit de la main li-
 e de son Créateur, il en étoit un,
 sans doute devoit lui paroître pré-
 : c'étoit une compagne tirée de sa
 re substance, une créature intelli-
 : comme lui, une créature digne par
 auté d'être l'ouvrage du Créateur,
 yeux matériels incapables d'apper-
 ir la beauté d'un Dieu pur esprit,
 oient se former une idée légère de
 erfections, en considérant la beauté
 s œuvres, d'Ève entr'autres. C'étoit
 produire cet heureux effet que Dieu
 avoit donnée : il ne devoit jamais
 hir sur les charmes dont elle étoit
 vue, sans tourner son entendement
 source & l'auteur de sa beauté. Il
 oit permis, il lui étoit même com-
 lé de l'aimer, pourvu qu'il s'attachât
 e comme à un symbole de la Divi-
 Je ne puis m'empêcher, Mesda-
 de croire qu'Adam perdit de vue
 otif de l'amour qu'il devoit porter
 épouse : il admira, il aima ses char-
 purement pour ses charmes. D'abord
 fut qu'une distraction momentanée
 e produisit pas une faute considéra-
 il aimoit Dieu plus qu'elle : seule-
 il ne l'aimoit plus purement en
 . Cette faute affoiblit insensiblement
 lonté d'Adam ; c'étoit une fièvre

lente, imperceptible, mais qui, quelque peu considérable qu'elle fût, pouvoit causer par la suite un embrasement mortel : chaque instant augmentoit cette disposition funeste : Adam s'attiédissoit dans l'amour de son Dieu, son cœur étoit partagé, le moment fatal approchoit où Dieu & la créature alloient s'en disputer l'empire. Il arriva ce moment funeste. Adam étoit sur le bord du précipice, l'occasion l'y entraîna. Il étoit question de désobéir à Dieu, ou de défobliger son épouse ; vous sentez qu'il aimoit déjà cette épouse avec un tel excès, qu'elle disputoit son cœur au Créateur : elle l'emporta. Adam choisit d'être heureux par la créature, & méprisa le bonheur qu'il pouvoit trouver en son Dieu ; c'est-à-dire, qu'il permit à ses sens de subjuguier sa raison : il le permit librement, volontairement, sans se faire illusion. Ce n'étoit point ses lumières qui étoient affoiblies, c'étoit sa volonté, qui par degré s'étoit attiédie pour son Dieu, qui avoit cessé de s'en occuper avec cette première ardeur ; & en punition de ce crime, ses lumières furent obscurcies, sa volonté resta rébelle ; & dès-lors sa perte eût été consommée, si Dieu, dont la miséricorde est infinie, n'avoit au moment même de son crime, préparé le remède qui devoit

M E R I C A I N E S. 225
ir , en lui promettant un Ré-
ir.

Lady LOUISE.

voilà dans l'Histoire Sainte , ma
avant de nous en avoir démon-
trité ; vous oubliez que vous nous
posées être Américaines.

La BONNE.

l'oublie pas , ma chere. Miss Da-
vous a dit & vous a prouvé que
notre corruption , nous connois-
sions aimions la justice ; que quand
nous en écartions , c'étoit toujours
refusant à nos lumieres ; & en-
par un penchant qui paroistroit
invariable , si l'expérience ne nous
dit pas qu'il y a eu des hommes
: venus à bout de le vaincre. Et
chercher des exemples hors de
nous sentons fort bien qu'en plu-
sieurs occasions , nous nous sommes sur-
nous-mêmes.

sommes convaincues de ces vé-
rétés *Lady Louise* , c'est-à-dire , de notre
manque de la vertu , du penchant qui nous
entraîne vers le mal , de la force que nous
quelquefois pour résister à ce pen-
chant. Ce sont là , pour ainsi dire , des

faits : il est vrai que ces faits dont
sommes certaines, ont des causes que
font inconnues. Nous venons de cher-
à les expliquer par l'histoire de la
tion, que nous ne regardons point
comme divine, mais seulement
vraisemblable. Si nous trouvons
puisse servir de clef à cette foule d'
nomenes que nous reconnoissons en
vous avouerez qu'elle mérite une
tion toute particuliere, & que nous
vons, sans être taxées de trop de
lité, lui donner une foi humaine.
où nous en sommes, Madame : cet
toire nous apprend que Dieu pro-
l'homme un Réparateur pour le rele-
l'état affreux dans lequel il venoit
précipiter ; examinons si véritable-
nous trouvons au milieu de notre
blessé un secours étranger qui nous
tifie. N'avons-nous jamais connu
homme qui s'élevant au-dessus de
chants corrompus & des inclinations
plus perverses, nous ait retracé
primitif dans lequel Adam fut créé
v en a un seul. Il en faut conclure

Lady LOUISE.

e crois que nous pourrions trouver de
hommes dont la perfection n'auroit
nt cette cause. Un très-heureux natu-
, une éducation excellente, le desir de
gloire, la crainte du mépris, toutes
causes, dis-je, peuvent contenir les
ions des hommes, sans avoir recours
e secours étranger. Plusieurs Païens
is en donnent la preuve, il y en a
mbre qui ont été des modèles en tout
re ; on ne peut le nier.

Miss BELOTTE.

'aurois dit autrefois comme vous,
dame ; mais j'ai changé d'avis, & vais,
rousexpliquant ma pensée, rappeler ce
ma *Bonne* nous a dit. Un homme ver-
ax est celui qui aime tellement l'or-
& la justice, qu'il aimeroit mieux
dre la vie que d'y manquer ; or je ne
ve point de tels hommes dans le Pa-
isme. Celui qui étoit tempérant, feli-
it à l'orgueil ; le pauvre volontaire, le
ste, le juste. Artstide conseille aux
éniens une injustice, le violement
serment solennel, parce que ce vio-
ent étoit avantageux à la Républi-
: en un mot, je trouve dans le Pa-
isme des hommes qui ont aimé & pra-

riqué des actions louables; mais j trouve pas cet amour pour la justice exclut l'amour de tous les vices, sa excepter aucuns.

La Bonne.

L'Histoire Sainte, considérée sans à sa Divinité, mérite bien autant d que l'Histoire profane; ne nous t-elle rien de mieux en ce genre?

Miss BELOTTE.

Oui, ma *Bonne* : je lisois hier l toire de Daniel & de ses compagi & j'en étois ravie d'admiration. l'âge le plus propre à être séduit, un temps qui touchoit à l'enfance quatre personnes sont choisies pour vir le Roi : on les met à part pour nourrir de viandes délicieuses; la tion étoit délicate : les enfants sont mands, & ceux-là avoient une belle cation de satisfaire leur sensualité. ces viandes excellentes, dont on ve nourrir, étoient défendues par la L Dieu; dès-lors elles leur paroissent oses, & ils leur préférèrent le pain, l'e les légumes. Dans la suite, il est que de devenir idolâtres, ou du moins paroître en adorant la statue du Roi feu épouvantable doit être le tombeau

ceux qui se refuseront à ce culte impie ; ces jeunes gens surmontent l'horreur que la nature a pour le supplice , & pour un supplice si affreux : les flammes leur paroissent plus supportables que le crime. Daniel par la suite craint plus le péché que les griffes des lions ; il s'expose à en être déchiré. Voilà , ce me semble , des actes au-dessus de la nature , & qui n'avoient aucun autre motif que le seul desir d'être fidele au devoir , puisqu'ils étoient faits au milieu d'un Peuple idolâtre , plus porté à les traiter de folie , qu'à les admirer.

La B O N N E.

En lisant cette Histoire , qui , comme je vous l'ai dit , mérite autant de foi que celle d'Hérodote , de Polibe , de Xénophon , & des autres Auteurs profanes , nous sommes forcées de convenir qu'il y a dans l'homme de grandes ressources pour la vertu. Si nous rentrons ensuite dans nous-mêmes , nous sentons que ces ressources nous sont étrangères : la nature hait sa destruction , elle abhorre les douleurs ; il lui faut un motif bien puissant pour s'y livrer volontairement. J'avouerai pourtant que l'Histoire profane nous présente aussi quelques exemples d'hommes qui ont paru s'élever au-dessus d'eux-mê-

mes. Lucrece, Mucius Scévola, Clélie se sont livrés à la douleur; mais nous appercevons motifs : une gloire passagere soutenoit leur courage. D'ailleurs ces exemples sont rares, on les a à peine un siecle en fournit-il. Mucius Scévola bien loin d'être sacrifié au crime; Lucrece n'a pas aimé le commettre, que de perdition. Regulus étoit bien éloigné d'être vertueux, il étoit dur, dépourvu de pitié, comme on peut le conclure de son traitement qu'il offroit aux Carthaginois lorsqu'il fut vainqueur. Clélie & ses compagnes s'exposent à la vérité; cependant elles espéroient y échapper. En un mot, je vois dans tous ces hommes des parcelles de vertu, mais chez aucun des vertus entières. Rien de tout cela dans ce que nous voyons de nos jours. Le meurtre est louable; c'est l'honneur, la désobéissance à la Loi de Dieu, le point dans un premier mouvement l'enthousiasme, qu'ils s'exposent à tous les tourments; c'est de sang froid, sans avoir eu tout le temps de réfléchir, se dévouent au supplice, & ce sans le plus petit espoir d'y échapper. C'est de ces exemples, qu'un secours

à la nature , a soutenu la foiblesse de ces derniers , comme une passion violente animoit les premiers : concluons que l'histoire qui nous apprend que Dieu promit à Adam un Libérateur , a de la vraisemblance , & qu'il n'est pas ridicule de l'adopter : je ne vous en demande pas davantage pour le présent ; un jour viendra que nous trouverons par milliers des exemples d'héroïsme , qui ne pourront être attribués à aucun motif humain. Actuellement nous allons reprendre notre règle , ce premier appui de toutes nos connoissances.

Il y a un Dieu. Cette histoire de la chute d'Adam & de la promesse d'un Rédempteur , n'a-t-elle rien qui soit contradictoire à cette première vérité , & en devient-elle au contraire une conséquence ? Qu'en pensez-vous , *Miss Dorothee* ?

Miss DOROTHÉE.

Je vois un Dieu infiniment parfait , & tellement parfait , qu'il est impossible qu'il déroge à aucune de ses perfections. Tous ses ouvrages doivent avoir le sceau de cette perfection ; c'est , pour ainsi dire , le cachet , la marque de l'ouvrier.

Sa bonté l'engage à créer une créature capable d'être heureuse du vrai bonheur , c'est-à-dire , par l'amour & la pratique

de la vertu. Pratiquer la vertu, choisir librement, & volontairement crée donc une créature libre. Choix bien, c'est être maître de le faire ou ne le pas faire : il s'ensuit que cette créature libre pouvoit aussi-bien se donner pour le mal que pour le bien.

Dès-là qu'elle choisit le mal, elle vient l'objet des vengeances de ce qui par nature hait le crime. La justice donc le Créateur à sévir contre le coupable, & cette même justice lui fait de proportionner le châtimement au crime.

L'homme avoit librement choisi le mal pour sa fin dernière ; il avoit un amour de préférence à sa femme, son Dieu & avoit renoncé pour elle à la bienveillance de son Créateur, ce qui étoit le plus énorme de tous les crimes. Son péché avoit entraîné toute sa postérité à faire que le fruit tienne de la nature de l'arbre qui l'a produit : une racine corrompue produit des fruits empoisonnés. La bonté de Dieu l'intéresse pour cette infortunée : elle avoit été souillée par sa volonté d'autrui ; sa sagesse d'accorder sa miséricorde, décide de la justice de sa volonté d'autrui.

L'homme par sa naissance étoit non-seulement coupable, mais il étoit encore dépravé & avoit contracté

horrible maladie que nous sentons si bien, Mesdames. Il falloit pour satisfaire à la bonté de Dieu, que la maladie des enfans d'Adam eût des remèdes proportionnés à la grandeur de cette maladie, capables d'en arrêter les progrès, & de la guérir à la fin radicalement.

En accordant à Adam & à sa postérité le pardon de sa faute & le remède à son mal, la bonté de Dieu étoit satisfaite; mais la justice ne l'étoit pas : le péché demeuroid sans un châtiment proportionné à sa malice. La sainte Ecriture nous apprend comment la sagesse du Créateur a trouvé le moyen de concilier les intérêts de sa justice & de sa miséricorde, & cela d'une manière si admirable que le péché, quoiqu'il renferme une malice infinie, a été expié par une satisfaction surabondante. Je ne vois rien dans tout ce que je viens de dire, de contraire à cette vérité primitive. *Il y a un Dieu.* Au contraire, j'y vois une sagesse infinie, une justice que rien ne peut plier, une miséricorde que rien ne peut lasser, pour ainsi dire, & tout cela est bien digne de Dieu.

Lady LOUISE.

Je conviens de tout cela avec vous, ma chere; mais enfin cela ne m'apprend

rien sur la certitude de la révélation, sur sa divinité, sur sa nécessité : c'étoit là de quoi il étoit question, & ce qui nous importe infiniment à savoir.

La Bonne.

Pourrois-je vous demander, Madame, pourquoi il vous importe si fort de savoir ces deux choses ?

Lady Louise.

Quelle question ! Ne le sentez-vous pas, ma *Bonne*, sans que je le dise ? La révélation est la règle, non-seulement de ce que je dois croire, mais encore de ce que je dois faire. C'est elle qui produit ma reconnoissance, en m'apprenant ce que je dois à Dieu, & une infinité d'autres choses que les seules lumières de la raison ne pouvoient me découvrir. Elle fonde ma conscience, en me découvrant l'excellence du médiateur que Dieu m'a donné, & au nom duquel je puis tout obtenir. Elle m'excite à supporter les maux de cette vie, en me faisant voir l'heureux terme où elle doit aboutir. Puis-je trop m'assurer de ces biens inestimables ? Tenez, ma *Bonne*, je tremble, de peur que vos preuves sur ces importantes vérités ne soient trop foibles, qu'elles ne laissent des doutes dans mon esprit. Ah ! que je

serois malheureuse alors! on m'arracherait tous mes biens.

La BONNE.

Je vous admire, ma chere *Lady* : vous me demandez les preuves de la nécessité de la révélation, & vous venez de les détailler avec une vivacité, une énergie qui prouvent combien vous sentez qu'elle est nécessaire. Vous venez d'avouer, ce me semble, que si on vous prouvoit que la révélation est fausse, vous vous trouveriez misérable.

Lady VIOLENTE.

Je puis bien assurer que je pense à cet égard comme *Lady Louise*. Si on m'ôtoit la révélation, je serois comme un pauvre vaisseau sans Pilote. Je suis certaine encore, que sentant vivement les peines de la vie, & ne voyant pas à quoi tout cela devoit aboutir, je me dépêcherois bien vite de les terminer par la mort; car y a-t-il rien de plus misérable que de passer une soixantaine d'années ou plus, à se lever, se coucher, boire, manger, dormir, être malade, courir après la fumée des honneurs, suer pour amasser des richesses qu'il faut quitter en peu, jouir de quelques plaisirs qui ne compensent pas à la millieme partie les peines qu'il

faut prendre pour se les procurer & en jouir, & puis tout d'un coup, au moment où l'on le voudroit le moins, être arrachée à tout cela, sans pouvoir s'en réserver la plus petite partie? Ah! je le répète; sans la certitude d'une autre vie, qu'on peut se procurer heureuse par le bon usage qu'on fait de celle-ci, il n'y auroit pas de raison à la supporter, il faudroit s'en débarrasser bien vite.

Lady LOUISE.

Elle n'est pas tout-à-fait si désagréable, ma chère : les biens & les maux succèdent; cela défennuie : mais mal cela, j'avoue que l'idée d'une autre vie tout-à-fait exempte de maux, a de grands charmes, & peut adoucir toutes les peines de celle-ci.

La BONNE.

Ma chère *Lady Louise*, Dieu vous a donné un cœur excellent : si vos vœux répondoient à vos desirs, il n'y auroit pas un seul pauvre. Si votre pouvoir étoit égal à votre bonne volonté, il n'y auroit pas un seul malheureux. Vous ne pouvez que le crime, & cependant qu'on vous ayez pour lui l'aversion la plus vive, vous n'avez jamais entendu parler de châtiment d'un criminel sans

chée jusques aux larmes. Si vous aviez en main un moyen sûr de diminuer le nombre de ceux qui commettent l'iniquité, de ramener les hommes à l'observation de leurs devoirs, négligeriez-vous d'employer ce moyen ?

Lady LOUISE.

Non assurément , ma *Bonne* ; je me croirois la plus criminelle de toutes les créatures, si je ne l'employois pas.

La BONNE

Ne me demandez donc plus de vous prouver la nécessité de la révélation. Vous avez dit vous-même qu'elle nous excite à la reconnoissance & à l'amour pour notre Créateur. En nous assurant que les peines de ce monde sont des moyens d'acquérir le bonheur dans une vie future, elle soutient notre patience dans des maux qui doivent avoir une fin si avantageuse. En nous éclairant sur l'énormité du crime, & les châtimens affreux qui lui sont destinés, elle nous force, pour ainsi dire, à l'éviter. Si vous eussiez eu vous seule la connoissance de ces grandes & salutaires vérités, votre bonté naturelle ne vous eût pas permis de priver les hommes des biens infinis qu'elles peuvent lui procurer. Or Dieu a une bonté immen-

se, & la vôtre n'est qu'un atome, moins qu'un atome même en comparaison. N'en doutez donc pas, Madame; sa charité infinie a fait pour les hommes ce que vous eussiez fait vous-même : il y a sans doute une révélation, la bonté de Dieu m'en assure : mais parmi les différents Peuples qui ont habité & qui habitent encore la terre, il n'y en a aucun qui ne se croie participant de ce bienfait : chaque Nation a sa révélation; le grand point est de discerner celle qui vient de Dieu, celle qui est divine. Comme cet article est de la plus grande conséquence, cette révélation doit avoir les fondemens les plus fermes, les caractères les moins susceptibles de soupçon. Il faut qu'ils soient tels, que le savant, l'ignorant, le génie le plus subtil, & celui qui est simple, puissent les discerner par la lumière de la raison. Examinons si la révélation des Chrétiens a des caractères distinctifs qui puissent engager un être raisonnable à la préférer toutes les autres.

Pour me forcer à regarder la révélation comme divine, il faut premièrement qu'elle ne renferme rien de contraire à cette vérité. *Il y a un Dieu.* faut en second lieu, que tout ce qu'il m'ordonne de croire & de faire, soit digne de ce Dieu, & fasse preuve de

divins attributs. Il faut enfin que Dieu l'ait autorisée par de tels prodiges, qu'ils soient manifestement au-dessus des forces de la nature, de chaque homme, ou même de tous les hommes rassemblés. Examinons si la révélation que je vous propose, a ces caractères. Mais remarquez, Mesdames, que ce troisième caractère doit toujours avoir été précédé des premiers. Je m'explique. Une révélation qui m'enseigneroit des choses contradictoires à l'idée que j'ai d'un Dieu, qui ne fussent pas dignes de lui, auroit beau être autorisée par des miracles, je les regarderois comme faux, quelque vrais qu'ils me parussent. Voyons si nous trouverons ce défaut dans la révélation, avant d'examiner les prodiges qui l'attestent. Dites-moi, Miss *Dorothée*, qu'est-ce que la révélation nous présente à croire ? Que nous découvre-t-elle ?

Miss DOROTHÉE.

La révélation nous découvre premièrement, ce que nous devons croire par rapport à Dieu; secondement, quels sont nos devoirs envers lui, c'est-à-dire, qu'elle nous enseigne ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire, comme on l'a déjà remarqué.

La BONNE.

Miss Champêtre, dites-nous : la révélation présente à croire est-elle digne de Dieu ?

Miss CHAMPÊTRE

Il me semble qu'il faut distinguer deux choses : les unes, que nous pouvons comprendre ; & les autres, qui se trouvent au-dessus de nos perceptions. En rapport à celles que nous pouvons comprendre, elle nous apprend que Dieu, c'est-à-dire, un Être infini, éternel, &c. fait. Cette première vérité, nous n'avons pas besoin de la révélation pour la croire ; la raison seule nous la découvre : mais tout le reste, qu'étant au-dessus de la portée de nos perceptions, nous ne pouvons en faire nous-mêmes, nous prouver la vérité de la révélation que vous nous proposez.

Vous me dites qu'une des conséquences de la vérité de cette révélation est que nous ne pouvons rien proposer à croire qui ne soit digne de Dieu. Dès là qu'elle nous prouve sur Dieu des choses que je ne

La BONNE.

Vous vous méprenez , ma chere ; ces choses que vous ne pouvez comprendre , sont une preuve de la divinité de la révélation. Votre raison ne vous a-t-elle pas découvert que Dieu est infini ? Pour qu'il soit tel , il faut qu'il y ait en lui des choses que vous ne puissiez comprendre ; car votre esprit étant fini & borné , il ne peut atteindre qu'à ce qui est borné comme lui. Une révélation qui vous offriroit un Dieu à votre portée , seroit manifestement fausse , parce qu'elle exigeroit vos hommages pour un être contradictoire à celui que votre raison vous a découvert , & qui est incompréhensible.

Premier caractère de la divinité de la révélation. Elle offre à nos hommages un Dieu incompréhensible tel que notre raison nous l'a montré.

Voilà , Mesdames , ce que nous devons penser par rapport aux choses que nous ne pouvons comprendre en Dieu , telles que sont son unité & sa trinité ; mais il y en a d'autres qui sont plus à notre portée , & celles-là nous pouvons , & nous devons les examiner.

La raison qui m'apprend qu'il y a un être infiniment parfait , me découvre ce que je dois entendre par ces mots ; c'est-

L E S

re, que je conçois, en prononçant ces
bles, un Dieu infiniment saint, juste,
puissant, libéral, &c. Il faut exa-
miner si la révélation me le montre tel;
si je le répète encore, si elle dérogeoit
cette idée, elle seroit fautive. Dites-moi,
Lady Violente, ce que la révélation nous
découvre par rapport à la sainteté de
Dieu?

Lady VIOLENTE.

Qu'il hait le mal, qu'il ne peut se ré-
concilier avec lui, qu'il le poursuit par-
tout pour le détruire & pour le punir,
même dans ceux qui lui avoient été les
plus agréables, comme dans David, Eze-
chias, & tant d'autres.

La BONNE.

Qu'est-ce que la révélation nous dé-
couvre par rapport à la justice de Dieu?
Miss Dorothee?

Miss DOROTHÉE.

Qu'il ne peut pas ne pas aimer &
compenser la vertu, ne pas haïr ou
le crime. La Ste. Ecriture m'a telle-
ment convaincue de cette vérité, que par-
tout où j'aperçois un châtiment, j'assu-
rément qu'il y a toujours eu
me; par-tout où je vois une récom-

se, je suppose toujours une vertu. C'est, ce me semble, ce que l'histoire d'Adam m'apprend d'une manière bien positive. Dieu veut lui donner le bonheur ; donc il le crée libre, afin de pouvoir, en couronnant sa vertu, suivre les loix que lui dicte sa justice, ou le punir s'il choisit le mal. Qui dit *Justice*, dit nécessairement la récompense de ce qui est bon, le châ-timent de ce qui est mauvais.

Miss CHAMPÊTRE.

Ce que vous me dites là, me paroît très-dangereux, & même contraire à l'E-vangile. Quoi ! toutes les fois que je ver-rai mon prochain affligé de quelque mal, je croirai qu'il a été criminel ! La pros-périté des méchants sera regardée comme une récompense ! Souvenez-vous, ma chere, que J. C. condamna cette façon de penser chez les Juifs, & les avertit de ne pas croire, que ceux sur lesquels la Tour de Siloé étoit tombée, fussent les plus méchants de tout Israël, non plus que les Galiléens, dont Pilate avoit fait mêler le sang avec les sacrifices.

Miss DOROTHÉE.

Je répondrai en deux mots. Ou vous prenez les biens ou les maux physiques comme des biens ou des maux réels, ou

vous ne les regardez pas comme tels. Dans le premier cas je dirai : Les maladies, le froid, le chaud, &c. sont des effets qui doivent avoir une cause ; cette cause ne peut être que le péché, & celui d'Adam suffit pour justifier à cet égard la justice de Dieu. J'ajoute encore, que l'homme le plus juste n'étant point exempt de péché, mérite toujours d'être châtié dans cette vie ; que ce châtiment est en même temps la punition de ses fautes, l'épreuve de sa vertu, & le moyen de gagner le Ciel. Si vous dites en bonne Philosophie, que les maux physiques ne sont pas de vrais maux, j'ajouterai que parmi les choses naturelles qu'on regarde mal-à-propos comme des biens, je trouverois ces châtiments que la justice de Dieu fait du péché. A combien de personnes les honneurs, les richesses, la santé n'ont-elles point été occasions de chûtes ? Ne me sera-t-il point permis de regarder comme des châtiments, ces avantages devenus funestes à ceux qui les ont obtenus ?

La BONNE.

Le fond de votre pensée est vrai, ma chère *Dorothée* : tout mal suppose le crime aux yeux d'une personne qui est convaincue de la justice de Dieu ;

mais vous vous êtes exprimée d'une manière un peu trop affirmative ; & pour vous rendre plus exacte il faudroit trop nous carter de notre sujet. Tenons-nous-en à la thèse générale. La justice doit nécessairement punir le mal , récompenser le bien. Il y a des maux dans cette vie : donc Dieu est juste , il y a du péché. Quand n'y auroit que celui d'Adam , cette conséquence seroit justifiée. Dites-moi, *Lady Louise*, ce que la révélation vous découvre par rapport à la bonté de Dieu ?

Lady LOUISE.

Elle m'apprend que cette divine qualité l'a engagé à créer des créatures pour les rendre participantes de son bonheur selon le degré de leur puissance à être heureuses ; elle me découvre qu'il n'a point abandonné l'homme après sa chute , & lui a préparé un remède capable de réparer avantageusement ses pertes.

Miss SOPHIE.

Il me semble appercevoir une contradiction. Vous nous avez dit que Dieu comme juste & saint, haïssoit essentiellement le crime , & le poursuivoit partout pour le punir. La justice veut que le châtiment, la réparation soit proportionnée à l'offense : or l'homme ne pou-

voit fournir à une telle réparation falloit nécessairement ou que la justice fût violée par le pardon d'un crime n'étoit pas suffisamment expié, ou que la bonté souffrît par le châtement d'un coupable inhabile à réparer.

La B O N N E.

J'avoue, ma chere, que toute la sagesse humaine n'eût pu parer à cet inconvénient, & voilà ce qui me prouve la nécessité de la révélation; c'est qu'elle découvre comment la sagesse infinie concilie les droits de sa justice & de sa miséricorde; vérité que la sagesse des hommes réunis, n'auroit pu deviner, ni imaginer même. Entrons dans le détail par rapport à cette preuve; je ne doute pas que je ne l'aie fait autrefois; mais l'ordre de ce discours m'oblige à le recommencer, & d'ailleurs, ces grandes vérités peuvent être trop inculquées, parce qu'elles s'échappent de l'esprit, quoiqu'elles soient de la dernière importance. Comme en vous interrogeant, Mesdames, je procéderai à cet examen; je trouve cette méthode plus aisée. Dites-nous, *M. Champêtre*, quels sont les caractères du péché d'Adam?

Mifs C H A M P Ê T R E.

Il me semble qu'Adam se rendit c

pable d'une ingratitude odieuse, puisqu'à peine sorti des mains d'un Dieu, qui l'avoit comblé de biens, il méprisa son Créateur au point de lui préférer sa femme. Il commit aussi une injustice criante en cherchant à se soustraire au domaine de son Souverain Seigneur, qui avoit sur lui les droits les plus sacrés. Ce fut un enfant qui renonça à la bénédiction de son Pere, mais du Pere le plus tendre; un sujet qui se rébella contre le meilleur des Rois; un ingrat qui voulut se servir de tous les biens qu'il venoit de recevoir, pour dépouiller le plus généreux de tous les bienfaiteurs; un insensé qui préféra la laideur à la beauté, le malheur à la félicité sans bornes, l'injustice à la droiture. Voyez-vous, ma *Bonne*; je conçois cela beaucoup mieux que je ne puis le dire, & cependant je sens que je le conçois beaucoup moins qu'il ne peut l'être: mon imagination après s'être efforcée de rassembler tous les caractères qui aggravent la faute d'Adam, s'arrête par l'impuissance d'aller plus avant; je sens qu'il y a *un au-delà* qui ne m'est pas accessible, & auquel il faut renoncer d'atteindre.

La B O N N E.

Vous avez raison, ma chere; c'est que la malice du péché étant beaucoup plus

grande que votre esprit, elle n'y peut entrer. Cette malice, comme je vous le disois autrefois, n'a eu de bornes que l'impuissance de celui qui offensoit, & l'inaccessibilité de celui qui étoit offensé : passez-moi ce terme, Mesdames ; car s'il est nouveau, il exprime ma pensée. Voilà donc une créature bornée, coupable d'un crime qui auroit eu des suites infinies, si l'offensé eût été en état d'en être blessé : tous les jours nous disons qu'un homme est un meurtrier, quoiqu'il n'ait tué personne. Il a tiré un coup de pistolet qui, par sa mal-adresse, n'a percé que mon habit ; il m'a donné un coup d'épée qui a été paré par le bouton de mon habit, que le fer a rencontré : le poison qu'il me préparoit, a été renversé par accident ; mais quoique sa mauvaise intention ait été impuissante, il n'en est pas moins coupable d'homicide : ce n'est point la volonté qui lui a manqué, ce sont les moyens. Disons-le donc, Mesdames, & disons-le avec horreur : Adam fut un Deicide : il s'attaqua à l'être de son Dieu, il chercha à le détruire, en voulant s'y éga-ler. Or, comme Miss *Sophie* l'a fort bien remarqué, la justice ne peut être satisfaite que par une satisfaction proportionnée à l'offense & à la qualité de celui qui a été offensé. L'homme étoit incapable

de procurer une telle satisfaction ; donc l'homme étoit incapable de réparer sa faute , quand il eût souffert toute une éternité pour l'expier : il s'ensuit qu'il devoit être toute une éternité l'objet de la justice de Dieu ; car cette vertu cesseroit d'exister si elle s'adoucissoit sans avoir reçu une satisfaction égale à l'offense. Dites-moi, *Lady Louise*, ce qu'il falloit pour réconcilier l'homme avec Dieu ?

Lady LOUISE.

Ma raison me répète ce que vous venez de me dire , d'où je conclus qu'il falloit élever le réparateur jusqu'à celui qui avoit été offensé , lui donner une dignité pareille à la sienne : or cela n'étoit pas possible. Ou bien il eût fallu rabaisser Dieu jusqu'à la condition du coupable , ce qui n'est pas possible non plus , Dieu étant impassible & immuable par sa nature. Le péché de l'homme paroissoit donc impossible à réparer , il étoit sans remède. Ma raison a besoin de la révélation pour en apprendre davantage ; il faut qu'elle me découvre cette manière de réparation qui me paroît absolument impossible , je le répète.

La BONNE.

Aussi la révélation vient-elle à votre

secours, & dénoue ce nœud que ne pouviez détordre. Elle vous applique la seconde Personne de la Sainte Trinité, que le Verbe a pris une nature semblable à la nôtre, ou plutôt qu'il a pris notre nature, qu'il a unie à la nature divine d'une manière si ineffable, qu'elle subsiste dans une seule Personne qui est celle du Fils de Dieu. Comme Homère il étoit capable de souffrir; comme Isaac il donnoit un prix infini à ses souffrances, & égaloit, surpassoit même par sa satisfaction, la malice & l'énormité du péché. Ainsi l'Incarnation a fait un acte admirable de la justice & de la bonté de Dieu, en sorte que ces deux perfections ont été satisfaites.

Miss DOROTHÉE.

Vous savez, ma Bonne, que nous raisonnons de ces choses qu'en ignorant nos lumières naturelles : les miennes ont souffert une telle foule d'objections, que je ne sais par où commencer pour vous les exposer. D'abord, cette union de la nature divine avec la nature humaine me paroît contradictoire : jamais il ne me sembleroit possible de la croire, sans renoncer à toutes mes notions. Elle blesse toutes les règles de la nature, & il faut faire dispute avec le bon sens pour y adhérer.

La BONNE.

on, ma chère; si nous pouvons une nous convaincre que Dieu nous a révélé ce Mystère, le bon sens nous engage à le croire: voici ce qu'il nous dira: l'entendement de l'homme est borné; la sagesse & la puissance de Dieu sont infinies; pour comprendre ses œuvres, il faut que mon entendement fût infini. Ce que mes yeux ne découvrent dans l'espace qu'environ deux ou trois lieues, j'en dois pas conclure qu'il n'y a que cela d'étendue, mais seulement que la faiblesse de mes yeux m'empêche d'en découvrir davantage. Ce plus que je ne vois n'existe pas moins que la partie que j'ai découverte: seulement, l'un est à la portée de ma vue, & l'autre ne l'est pas. La vérité de l'existence de Dieu est à la portée de ma raison; je sais qu'il peut faire ce qu'il veut, qu'il ne veut rien que de juste & de raisonnable: voilà les deux premiers lieues de l'océan que je découvre; le reste ne peut être aperçu par une faible créature comme moi, & n'en existe pas moins. Mais, direz-vous, cela est à ma raison des choses contradictoires, cela est absolument contraire à tous les principes des sciences démontrées. C'est que ma raison, ces princi-

pes, ces sciences étant bornées, n
de prise que sur les objets qui le
aussi. Il seroit bien plus contradictoi
penser que Dieu, qui est la souver
vérité, pût mentir & nous tromper.
tre raison n'a qu'une chose à faire,
d'examiner si réellement Dieu a ré
ce que nous ne pouvons compren
quand elle est sûre de ce point, elle
fait une loi de nous soumettre sans
men, parce qu'il seroit ridicule de
tendre découvrir ce que nous savons
absolument hors de la portée de n
vue. Concevez-vous cela, Mesdames.

Miss DOROTHÉE.

Oui, ma *Bonne* : c'est comme si
l'homme se plantoit au bord de la n
déterminé à n'en point sortir, qu'il
eût aperçu le bout.

La BONNE.

Précisément, ma chère ; mais si la
fière dont s'est accompli le Mystère
l'Incarnation, ne peut entrer dans n
esprit & être comprise par notre rais
la sagesse des desseins de Dieu en l
donnant peut être examinée ; je m'ex
que, Mesdames.

Je n'ai point encore examiné si la
vélation est divine ; donc je ne puis cr

nablement un Mystere que je ne tends pas; car il n'y a que l'autorité de Dieu, sous laquelle je doive plier mon sens sans craindre de me tromper, d'être trompée; il n'y a qu'elle qui & qui doive subjuguier mon jugement; je le suspends donc jusqu'à ce que je sois sûr qu'il a parlé, & je dis; Si Dieu a révélé le Mystere de l'Incarnation, j'croirai sur sa parole; en attendant, j'examinerai si ce Mystere, que je ne comprends, est digne de Dieu; si il est digne de ses effets & à ses suites, il n'y a rien qui répugne à l'idée que je me fais de cet Etre suprême. Si ce Mystere au-dessus de ma raison, produit des effets approuvés par ma raison, des effets dignes de toutes les perfections de Dieu, ce sera un préjugé bien favorable à la vérité de la révélation. En un mot, Mesdames, que ce Mystere paroisse tellement digne de Dieu, à augmenter la gloire de Dieu, soit tenté de dire: Il manqueroit quelque chose aux œuvres de Dieu, si ce Mystere n'avoit pas été opéré.

Lady LOUISE.

Il me coûte bien de la peine à croire que vous ne le croiez jusques-là: pour moi je suis de l'avis d'une Dame qui me disoit, qu'il étoit soigneusement de penser

aux Myſteres de la Religion , & i
mément à celui de l'Incarnation, de
d'en douter.

La B O N N E.

Je connois cette Dame , ma chere
a beaucoup d'eſprit , & cependant el
ſent pas le ridicule de ſon raiſonner
Elle m'a tenu le même propos , &
manquai pas de lui répondre , que le c
eſt le chemin de la vérité ; qu'il i
que le menſonge qui craigne l'exi
& qui y perde. Je ne l'ai point con
cue : le préjugé eſt trop fortement é
chez elle pour eſpérer de la ramener
raiſon. Suivons une route oppoſée ,
dames. Que notre raiſon ne reconn
qu'un ſeul ſupérieur , qui eſt l'orac
vin : juſqu'à ce que nous ſoyons
qu'il a parlé , examinons.

Miſs D O R O T H É E.

J'aurois à vous faire ſouvenir d
hiſtoire ſinguliere par rapport à cette
me , & qui montre juſqu'à quel poin
pouſſe le préjugé ; mais comme je ne
pas perdre de vue ce que j'ai à vou
jecter , je remettrai cette hiſtoire à la
miere leçon ; & pour continuer cell
je vous demande ſ'il n'étoit pas inc
de la Grandeur & de la Majeſté de I

de s'unir à une nature telle que la nôtre ?

La Bonne.

Non assurément, ma chere; vous perdez de vue ce qu'étoit l'homme au sortir des mains de son Dieu & avant d'avoir contracté cette horrible maladie qui nous déprave. C'étoit une créature capable de connoître, d'aimer, de glorifier son Créateur : quelle fin ! Il participoit en quelque sorte aux avantages de la Divinité, & n'avoit pas d'autre occupation que celle de l'Etre suprême : quel privilege ! Tous ses penchans étoient droits, justes, & il pouvoit se fixer dans cet heureux état : quelle félicité ! C'est à cette nature primitive, si belle, si noble, si avantagée, que la Divinité a daigné s'unir; & quels effets ont résulté de cette union ? Dieu a été honoré, adoré, aimé, remercié sur la terre, d'une manière digne de lui. Je vous l'avoue, Mesdames, quand je considère l'Incarnation sous ce point de vue, indépendamment du péché d'Adam même, je trouve ce mystère si digne de Dieu, qu'il me paroît nécessaire peut-être à la perfection de ses œuvres, comme je vous le disois, il n'y a qu'un moment.

La beauté sans défaut, la bonté sans mesure, la sagesse infinie, vouloient être

adorées, connues, aimées hors de laquelle quelque parfaite que fût la créature qui avoit destinée à cet heureux, à ce glorieux emploi, c'étoit une créature très bornée pour lui rendre des hommages dignes de lui. La terre étoit comme un Autel, d'où devoit s'élever sans cesse l'encens pur; mais il falloit un Prêtre digne de l'offrir; & ce Prêtre, la nature humaine ne pouvoit le produire. Pour honorer, aimer parfaitement un Dieu, falloit un Dieu. Quand on célèbre la naissance de Jésus, je vois dans la crèche le frère aîné des hommes, le Grand-Prêtre selon l'ordre de Melchisédec, qui vient au nom de toute la nature humaine, payer à l'Eternel le juste tribut qui lui doit la créature. Il devient notre Chef, notre Pontife; il donne à nos hommages ce qui leur manquoit, en les unissant à Dieu. En offrant à Dieu ce divin Enfant, je lui rends tout ce que je lui dois; la terre devient un Ciel. Dieu jette sur elle des regards de complaisance; il y voit toute la nature humaine réunie sous un Chef infiniment agréable à ses yeux. Ainsi l'Incarnation ne devoit s'opérer qu'à la conséquence de la chute d'Adam, disoit avec saint Augustin : Oh ! l'heureux défaut qui nous a procuré un tel Frère, un tel Prêtre ! Oui, Mesdames; je si

persuadée que rien ne pouvoit remplir dessein de Dieu dans la création que hommages de Jesus-Christ, que je suis née à croire que la seconde Personne la sainte Trinité se fût incarnée, quand même il n'y auroit point eu de péché à punir : elle l'eût fait pour diviniser nos images, & en rendre à Dieu de dignes lui. Voilà du moins ce que me dit ma son, lorsqu'elle pese les fruits inestimables de ce Mystère.

Lady LOUISE.

Et cela est parfaitement d'accord avec moi. Je n'avois jamais considéré l'incarnation sous ce point de vue ; sous cet aspect que c'étoit un Mystère inaccessible à ma raison, je croyois devoir l'admirer sans y réfléchir. Que de trésors j'ai perdus par ma faute ! Vous avez fait naître dans mon ame une magnifique idée sous laquelle je veux, dès ce jour, envisager le Verbe incarné : ce sera le Père aîné des hommes & leur Prêtre. Je ne veux point perdre de vue ces deux qualités, si propres à consoler mon infirmité.

La BONNE.

Ajoutez-y un autre titre, Madame. Le Verbe incarné eût été le Prêtre de l'homme.

TOME I.

M

me innocent ; il devient la victime & l'homme pécheur. Le seul motif d'adorer parfaitement son Pere l'eût attiré raisonnablement sur la terre ; que sera-ce si on joint à ce motif celui de réparer sa gloire , de satisfaire à sa justice , de le réconcilier avec la nature humaine , de lui rendre dans tous ceux qui voudroient profiter de ses grâces , des adorateurs pour toute l'éternité ? La miséricorde fait un miracle pour anéantir le péché , sans ôter à la justice la victime qu'elle exige. Encore un fois , quel prodige ! qu'il est digne de l'Etre infiniment parfait , & dès là qu'il est digne d'être cru !

Lady VIOLENTE.

Je vous jure , ma *Bonne* , que je n'ai plus besoin de la révélation pour croire ce Mystère : il me paroît nécessaire à la gloire , à la justice , à la miséricorde de Dieu ; dès là il me paroît existant , il m'en paroît une conséquence de cette vérité : *Il y a un Dieu.*

La BONNE.

Que sera-ce , Mesdames , si à cette conviction , qui naît naturellement de l'examen que nous venons de faire , nous ajoutons celle que doit produire la parole expresse de Dieu ? Non-seulement

Myſtere , qui eſt le fondement de la Religion Chrétienne , n'a rien de contradictoire à l'idée que nous avons d'un Dieu ; non ſeulement il remplit parfaitement toutes nos notions par rapport à la perfection de Dieu ; mais j'ai des preuves certaines que Dieu l'a opéré : il a daigné me les révéler lui-même. Rappelez ici, Mesdames, toute votre attention ; je dis plus ; rappelez toute votre incredulité : dépouillez tous les préjugés qu'on vous a donnés ſur la Religion, quelque légitimes qu'ils ſoient ; oubliez toutes les raiſons de convenances qui vous engagent à croire ce Myſtere & les autres ; rappelez toutes les objections des libertins & des impies , pour procéder à l'examen de la révélation. Faites une bonne fois l'exercice de votre raiſon, pour découvrir ſ'il eſt vrai que Dieu ait parlé, afin de lui en faire enſuite un ſacrifice parfait.

J'ai dit que la révélation, ſi elle eſt divine, doit avoir des caractères ſi clairs, qu'il ne ſoit pas poſſible de ſ'y méprendre ; voyons ſi j'ai trop avancé : mais je le répète, Mesdames, ſi je parviens à vous prouver la vérité de la révélation, le doute ſur les vérités qu'elle vous préſentera à croire, ſeroit abſurde. Diſputez la révélation tant qu'il vous ſera poſſi-

L E S

e, je me prêterai à toutes vos objections.erez-vous forcées de les abandonner, & de vous soumettre; faites-le pleinement. Ne me dites plus alors : Mais que deviendront les notions les plus claires, les règles que les Savants de nos jours veulent établir, & qu'ils semblent avoir fait vœu de répandre ? Il en est une qui doit prévaloir sur toutes les autres; c'est que Dieu, le Tout-Puissant aura parlé; celui qui est la vérité souveraine, ne peut se tromper : à ces mots, toute créature doit se rendre, à moins qu'elle ne veuille renoncer à la raison : à ces mots, la Foi n'est plus un acte qu'il faille laisser aux femmes & aux ignorants; car voilà ce qu'on prétend dans notre siècle. Nos Philosophes dédaignent tout ce qui est dessus de leur petite sphere : cerveaux étroits, qui, ne pouvant me rendre raison de la dix-millième partie des mondes qui sont en eux-mêmes, ou qui environnent, portent un œil audacieux sur ce qui est plus éloigné d'eux que le ciel ne l'est de la terre, & qui en percent hardiment. Fixe le soleil, téméraire sans en être aveuglé; suis l'éclair dans sa course, mesure l'étendue d'essai à en déranger les bornes, & prendras bientôt que tes foibles

sont pas construits de maniere à soutenir une lumiere si vive; tu dois les borner à mesurer un petit nombre de surfaces sur lesquelles tu pourras faire des conjectures, que tu chercheras à approfondir; & pour une vérité qui sera le fruit de ton examen, mille erreurs m'avertiront de me tenir en garde contre ta fausse sagesse, & à rire de tes présomptueuses décisions. Apprends que l'exercice de la Foi est l'exercice nécessaire de tout ce qui raisonne conséquemment, & que si tes lueurs sont réelles, elles t'engageront à humilier ta superbe sous le joug de la parole de Dieu, & qu'il est absurde de préférer l'étincelle au soleil.

Miss DOROTHÉE.

Ma *Bonne* me divertit toujours quand il est question de nos beaux esprits, elle devient éloquente dans les sorties qu'elle fait sur eux.

La BONNE.

Je l'avoue, ma chere, j'ai souvent trop de vivacité quand il est question de ces beaux Messieurs; ils ont tant essayé de me faire partager leur aveugle manie, que je suis un peu excusable de sentir toute ma bile en mouvement quand je me rappelle leurs Sermons : continuons,

Lady LOUISE.

Mais, ma *Bonne*, pourquoi Dieu n'a-t-il pas un peu plus étendu nos lumières, je ne dis pas pour comprendre ces Mysteres, mais du moins pour en ôter les apparentes contrariétés ? Si nous pouvions les concevoir, par exemple, comme les Saints le font dans le Ciel, il n'y auroit plus d'Impies, de Matérialistes, d'Hérétiques ; nous serions tous d'accord, nous serions tous Saints.

La BONNE.

Et que deviendroient les biens inestimables que nous procure l'exercice de la Foi ? Quoi ! une misérable créature qui, comme je vous le disois tout-à-l'heure, n'est pas capable de connoître la cent-millième partie des phénomènes qui se passent en elle ; qui ne peut m'expliquer pourquoi son doigt remue au moindre signe de sa volonté ; cette créature ignorante, dis-je, demandera des raisons, des preuves à son Dieu, quand il aura daigné lui révéler ses Mysteres ? C'est une impudence qui n'a pas de nom ; une sottise qui lui fait mériter à bon droit le nom d'*insensé* que le Saint-Esprit lui donne dans l'Ecriture. Nous aurons occasion de parler plus d'une fois sur la folie de Messieurs

les beaux esprits. En voilà assez pour aujourd'hui, je vous dois une histoire, & je n'ai qu'un trait d'histoire à vous rapporter. Il est très-conséquent à la matière que nous traitons.

J'ignore, ou plutôt j'ai oublié quelle est la maison de la Dame dont je vais vous parler : elle fut appelée la Princesse Palatine après son mariage ; je crois pourtant qu'elle étoit fille du Duc de Mantoue. Quoi qu'il en soit, elle vivoit sous le Règne de Louis XIV. Dans sa jeunesse, elle eut beaucoup de piété ; mais s'étant éloignée de Dieu par degrés, elle donna dans la galanterie, & ensuite dans les intrigues qui partagerent toute la Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche. Cette Dame avoit un esprit supérieur, une grande ambition, beaucoup de génie pour les affaires, une fermeté à toute épreuve, & sur-tout une fidélité à sa parole, qui la faisoit regarder comme le plus honnête homme du monde. Or vous sentez qu'entre un honnête homme, (selon l'idée qu'on attache à ce nom dans le monde) & une honnête femme, il y a une distance infinie. Celle-ci avoit des amants qui eussent scandalisé, si elle eût vécu cent ans plutôt ; mais dans le siècle où elle vivoit, c'étoit presque une mode, & on n'y prenoit pas garde de si près.

Cependant les principes de Religion que la Palatine avoit eus dans sa jeunesse, empoisonnoient ses plaisirs criminels ; deux fois poursuivie par la grace, elle essaya de se réconcilier avec Dieu, & toujours la force de l'habitude la replongea dans l'état le plus malheureux. Lasse de lutter contre sa conscience, elle essaya d'éteindre dans son ame le flambeau de la Foi ; Livres contre la Religion, société avec les soi-disants Esprits forts, tout fut employé ; & Dieu, qui l'avoit long-temps poursuivie, l'abandonna enfin aux desirs déréglés de son cœur : elle prit une si grande horreur de la Religion, qu'elle ne pouvoit en entendre parler, sans laisser échapper des railleries qui scandalisoient même les libertins. Elle n'avoit pourtant pas affiché ce désordre scandaleux qui exclut de la compagnie des honnêtes gens ; & comme elle avoit rendu de grands services à la Reine pendant la minorité du Roi, elle vivoit à la Cour avec éclat & considération. Elle étoit née bienfaisante, & avoit conservé cette inclination au milieu de ses désordres ; les prières des pauvres qu'elle assistoit, monterent jusqu'au Trône de Dieu, sollicitèrent sa miséricorde, & en obtinrent un miracle.

La Princesse Palatine vivoit tranquille

dans l'état déplorable que je viens de vous peindre , lorsqu'au milieu d'un sommeil paisible , & sans qu'aucun événement précédent l'eût frappée de maniere à laisser des traces dans son cerveau conséquentes à ce que je vais vous dire , elle eut le songe suivant.

Elle crut être dans une épaisse forêt où elle s'étoit égarée : après avoir marché fort long-temps pour en chercher l'issue , elle aperçut une cabane , dont elle s'approcha pour se reposer ; car sa course l'avoit épuisée. Cette cabane étoit habitée par un aveugle né , qui lui offrit quelques rafraichissemens. Pendant qu'elle prenoit un repas frugal , elle fit quelques questions à son Hôte , & apprit de lui qu'il étoit venu au monde tel qu'elle le voyoit ; & pourquoi , lui demanda-t-elle , vous êtes-vous confiné dans ce désert ? Pour éviter la persécution des hommes , lui répondit l'aveugle ; ceux avec lesquels j'ai vécu avant ma retraite , n'ont rien oublié pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes : ils vouloient me persuader qu'ils jouissoient d'un sens dont je manque , & me vantoient un soleil , une lune , & quantité d'autres objets qui n'existoient que dans leur imagination ; ils me soutenoient qu'ils pouvoient connoître tout ce qui les environnoit , autrement

que par le toucher, me parloient de couleurs, & de mille choses très-absurdes, & ce qui m'étoit le plus insupportable, c'est que des gens qui avoient d'ailleurs beaucoup d'esprit & de probité, étoient d'accord avec les autres pour soutenir ces mensonges. Pour me dérober à leurs importunités à cet égard, je me suis séquestré de tout commerce, & depuis dix ans que je vis dans cette solitude, vous êtes la première personne dont j'aie entendu la voix. J'espère que vous ne ferez pas mon égard aussi injuste que les autres & que vous conviendrez avec moi qu'on vouloit me bercer de folles visions.

Et le moyen d'en convenir, lui répondit la Palatine? Si une douzaine de personnes eussent voulu vous persuader l'existence de ce sens qui vous manque, vous auriez été excusable de douter de leur rapport; mais comment pouvez-vous croire que tous les hommes se soient accordés à vous tromper? Vous m'avez avoué que d'habiles & d'honnêtes vous avoient assuré qu'ils voient ce que vous ne faites que toucher; ils vous ont dit qu'il y a un Soleil, une Lune, des Etoiles, que les corps ont des couleurs, une forme qu'ils peuvent sentir sans les toucher; & seule cause que vous ne les appercevez

vous voulez anéantir leur témoignage. Ont-ils quelque intérêt à vous tromper ? Avouez de bonne foi , que refuser de vous en rapporter à l'unanimité de leur témoignage , est une véritable folie.

Je crois que vous avez raison ; répondit l'aveugle ; **mais avouez aussi que vous êtes plus extravagante que moi. Ce qu'il y a de plus honnêtes gens, les plus éclairés, les Augustins, les Ambroises, les Chrysostômes & des millions d'autres vous certifient qu'ils se sont convaincus de la vérité de la révélation par l'examen le plus exact & le plus long : les Apôtres & une multitude de Martyrs ont été si persuadés de cette vérité, qu'ils l'ont signée de leur sang, & cependant vous osez penser qu'ils se sont accordés pour vous tromper. Parce que vous vous êtes aveuglée volontairement, vous accusez tant de grands personnages d'être aveugles. Suffit-il donc de nier ces vérités pour les anéantir ? Et parce que vous ne les voyez plus, croyez-vous être en droit de révoquer en doute des témoignages si nombreux & si désintéressés ?**

A ces mots, la Palatine se réveille, couverte d'une sueur froide ; elle reconnoît ses erreurs, & les suites affreuses qu'elle en devoit craindre pour l'éternité ; elle se jette à genoux, & passa le reste

de la nuit dans la prière & dans les larmes. Le funeste voile étoit déchiré, raison reprit tous ses droits. Elle ne contenta pas de se frapper infructueusement la poitrine, sa conversion fut entière & publique. Ses engagements furent rompus sans aucun ménagement; une vie austère, pénitente, retirée, édifiant autant le monde pendant plusieurs années, qu'elle l'avoit scandalisé auparavant, & elle persévéra jusqu'à la mort dans le nouveau genre de vie qu'elle avoit embrassé.

Lady VIOLENTE.

Cette histoire nous fournit, ce me semble, une nouvelle preuve de la vérité de la Religion, à l'usage & à la portée de tout le monde. Une multitude d'hommes éclairés, & qui ont passé leur vie à l'étudier, sont persuadés qu'elle est vraie, & ils nous en donnent une preuve sans réplique, en s'assujettissant à la pratique exacte dans les choses qui paroissent les plus pénibles à la nature.

Miss SOPHIE.

Cette preuve ne peut-elle pas être léguée en faveur de toutes les fausses religions? La Grèce a eu ses Socrate, Aristides, ses Phocions, ses Dem

nes, & grand nombre d'autres Savants que je ne me rappelle pas : Rome a eu ses Scipions, ses Paul Émiles, ses Cicérons ; & sous le regne d'Auguste, des Savants dans tous les genres. Les Grecs & les Romains auroient-ils été reçus à dire : Les plus savants & les plus honnêtes gens d'entre nous croient ce que nous croyons sur la nature de nos Dieux ? Donc ce que nous en croyons, est vrai.

Miss DOROTHÉE.

Non, Madame. Les Grecs & les Romains n'auroient pu poser ce principe, ni en tirer cette conséquence, parce que leurs plus grands Hommes, loin d'avoir des sentiments uniformes sur la Religion, s'étoient fait à cet égard des systèmes très-différents : parce que loin de croire la Religion dominante, il n'étoit pas même possible qu'ils la crussent, parce que l'absurde ne peut entrer dans une tête qui raisonne, & ne peut être que le partage d'un vulgaire aveugle, qui n'a jamais comparé deux idées : non-seulement ils ne croyoient point la Religion dominante, mais ils s'en moquoient, & leurs écrits font foi & de la contrariété de leurs sentiments, & du mépris qu'ils avoient pour les opinions reçues. Les Poètes même sur les théâtres, & les Ecrivains ne ha-

zardoient rien en tournant en ridicule les fausses Divinités ; les Savants, les sages gens du temps n'ont jamais osé de réprimer leur audace ; ce qu'ils ont fait sans doute, s'ils eussent connu les Dieux qu'on outrageoit.

La BONNE.

Ajoutez qu'ils avoient un intérêt particulier à entretenir l'erreur du Peuple à cet égard. La mort de Socrate avait mis aux Philosophes le danger d'être persécutés de faire des Prosélytes au sentiment de l'unité d'un Dieu ; on pouvoit bien s'exposer à cet égard tout ce qu'on vouloit pourvu qu'on le pensât tout bas, & moins chez les Grecs. Chez les Romains les grands Hommes en état de commander les absurdités de la Théologie ne, la regardoient comme un frein utile de retenir le vulgaire, & avoient tant plus de crainte de le détromper. Ces grands Hommes étoient à la tête du gouvernement, qui ne pouvoit se finir sans une Religion, qui, toute exécrable qu'elle étoit, leur laissoit un moyen de contenir la multitude.

Miss DOROTHÉE.

Ce que vous venez de dire, madame, me fait naître une idée. Je m'a

çois que tous les Législateurs ont eu soin d'établir une Religion *telle quelle* : pourquoi l'ont-ils fait ? C'est que le plus grand nombre des hommes ont besoin de motifs religieux pour mettre des bornes à leurs passions , qui bouleverseroient la société , & la rendroient impossible. Je m'apperçois en second lieu , qu'ils ont trouvé dans les hommes une docilité à cet égard , qui a droit de surprendre , vu les choses qu'on leur proposoit à croire , & le but qu'on avoit en les leur proposant , qui étoit de les contenir dans des bornes plus étroites qu'ils ne l'eussent souhaité en mille occasions. Ces Législateurs sont parvenus à leur but , malgré l'imperfection des moyens qu'ils employoient. Avec des motifs religieux , on engageoit les Romains à renoncer à ce qu'ils avoient de plus précieux , à leur liberté ; le respect pour le serment étoit poussé chez eux jusqu'au scrupule. S'ils n'ont pas été véritablement vertueux , c'étoit la faute de leur Religion qui étoit impuissante à produire cet heureux effet : d'où venoit leur docilité ? Du sentiment intime que chaque homme a de la Divinité , de l'obligation de l'honorer , de lui obéir. Or voici comme je raisonne. Des hommes qui n'avoient qu'une bonté médiocre & des lumières bornées , ont cher-

ché à faire du bien à leurs semblables, à modérer leurs passions, à les civiliser, à leur faire pratiquer quelques vertus, à leur faire éviter certains vices, & ils sont parvenus à leur but, quoique d'une maniere imparfaite.

Il faudroit donc supposer dans ces Législateurs plus de lumieres, plus d'amour pour l'ordre que dans le Créateur de l'Univers, s'ils eussent employé pour rendre les hommes heureux, un moyen qu'il eût rejeté, quoiqu'il fût si efficace pour produire cet heureux effet : aussi l'a-t-il mis en œuvre en leur donnant une loi si parfaite, qu'elle porte, pour ainsi dire, le sceau, le cachet de son Auteur. En sorte que si quelqu'un s'avisoit de me dire que cette Loi n'est pas de Dieu, je pourrois répondre hardiment, qu'elle est telle, du moins qu'il ne pouvoit en donner une plus sainte, plus parfaite, plus abrégée, plus claire, moins sujette aux inconvénients qu'on remarque dans toutes les autres loix qui indiquent les bornes de l'esprit de leurs Auteurs, en un mot, une plus digne de lui.

La B O N N E.

Vous abrégez beaucoup mon ouvrage, Mesdames, & vous me fournissez, par vos réflexions, de nouvelles preuves de

la Divinité, de la révélation, aussi-bien que de sa nécessité; je vais les récapituler.

Les hommes les plus éclairés, & qui ont blanchis dans l'étude de la Religion, ont cru la révélation, & leur témoignage à cet égard est uniforme.

Le moyen le plus efficace pour contenir les passions des hommes étant la Religion, il seroit contraire à l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment bon, de croire qu'il eût privé de ce moyen de vertu, des créatures qu'il a créées pour être vertueuses.

Ajoutez à la première de ces preuves, une circonstance que Miss *Dorothée* n'a point oubliée. C'est que cette révélation que ces hommes si savants reçoivent comme divine, les oblige à mener une vie pure aux dépens des penchans vicieux les plus chers à la nature corrompue, & qu'ils y ont conformé leurs mœurs; ce qui nous offre une autre preuve de la vérité de la révélation, aussi forte que les autres.

La révélation des Chrétiens est si parfaite dans sa morale, qu'elle est digne du Dieu que notre raison nous a offert, & qu'il n'est pas possible d'en imaginer une plus parfaite; elle seule peut rendre l'homme estimable, heureux: elle seule fait, ou peut faire le repos, le bonheur, la

sûreté de la société. Tous les maux dont nous nous plaignons, ont leur source dans le violement de cette Loi; si elle étoit parfaitement observée, la terre deviendrait le séjour de la félicité.

Malgré ces beaux caractères de la révélation, nous ne laisserons pas, Mesdames, d'en examiner l'histoire, avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il nous faut des preuves plus claires que le jour pour ne pas confondre Moïse avec Jésus-Christ, Pythagore, Numa, Minos, Licurgus, Mahomet, & une infinité d'autres hommes qui se sont faits auteurs des différentes Religions qui ont été, & qui sont répandues dans l'Univers. Mifs *Dorothée*, rappelez-vous l'histoire de Moïse, telle que nous la fit, il y a quelque temps, Monsieur *Belesprit*, notre voisin, qui prétendait nous obliger à la révoquer en doute, ou qui voulait nous faire regarder Moïse comme un imposteur. Je ne crains pas que l'incrédulité puisse s'armer de si fortes armes, & par conséquent, en réfutant ce mauvais roman, nous répondrons, je l'espère, aux objections les plus spécieuses que peuvent faire les Impies contre la divinité de l'Ancien Testament, qui est la base & le fondement de ce qui nous est révélé dans le Nouveau.

Fin du premier Tome.

LES
AMÉRICAINES,
OU
A PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE
PAR LES LUMIÈRES NATURELLES.
Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME II.

Deuxième Edition, revue & corrigée.

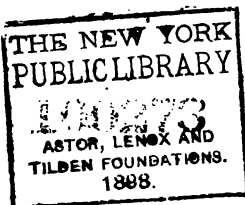


Se trouve, & se vend A LIEGE,

J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de
SON ALTESSE, & Libraire.

J. VAN DEN BERGHEN, Libraire,
à Bruxelles.

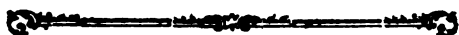
M. DCC. LXXI.





LES
AMÉRICAINES,
OU
LA PREUVE
DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE

Par les lumieres naturelles.



PREMIERE JOURNÉE.

Mifs DOROTHÉE.

A Bonne m'a chargée d'un singulier rôle; je vais, Mesdames, faire l'Avocat du Diable, & ne rien oublier de tout ce qui pourra faire passer Moïse pour un Imposteur. Ecoutez-moi avec attention, s'il vous plaît; & si, après m'avoir entendu, vous me prenez pour une ex-

A a

claves. Il n'en étoit pas des Juifs, & des autres Nations qui, en se transplantant dans un Pays, en adoptent les mœurs & se confondent insensiblement avec les habitants naturels. Les enfants d'Israël avoient une Religion qui les séparoit solument de ceux au milieu desquels ils vivoient; ils n'adoroient qu'un seul Dieu, & se croyoient ses favoris, & étoient persuadés qu'ils se dégradoient, en s'unissant avec des familles étrangères à leur Nation. Ainsi ils firent au milieu de l'Egypte un Peuple étranger, un Peuple ennemi. La différence des idées en fait de Religion produisit un éloignement qui, dans le commerce des hommes, dégénère bientôt en haine. Le Roi d'Egypte, nommé Ramsès, conçut ce qu'il avoit à craindre de ces hâtes devenus trop nombreux.

étoit plus avantageux pour le bien de son Royaume de les retenir en leur ôtant les moyens de nuire. La politique suggéra à ce Prince de les employer à des ouvrages si pénibles, que leurs corps épuisés par le travail, perdit cette bonne constitution qui étoit le principe de leur multiplication prodigieuse. Ce Roi étoit un pauvre Physicien; & l'expérience lui apprit qu'une vie dure & laborieuse, loin de nuire au corps, le fortifie & le rend plus robuste. Il fallut donc prendre de nouvelles mesures : il n'y avoit plus moyen de reculer; ces Peuples irrités par les mauvais traitements qu'ils avoient éprouvés, en devenoient plus à craindre. Le Roi ordonna aux Sages-femmes d'étouffer tous leurs enfants mâles, & sur leur refus on les fit noyer & périr en mille manieres. Quelque soin qu'on apportât à l'exécution de ces ordres cruels, la tendresse des meres fut souvent ingénieuse à sauver leurs enfants, & il y en eut sans doute plusieurs qui échapperent à la cruauté de Pharaon.

Parmi ces meres tendres & courageuses, il y en eut une, qui après avoir gardé son fils quatre mois, conçut un dessein qui devoit non-seulement lui sauver la vie; mais qui pouvoit encore lui procurer une grande fortune : elle prit le moment où

la fille du Roi se promenoit, coutume, sur le bord du Nil, & briqué une corbeille capable de tenir sur l'eau comme une barque y exposa son fils, persuadée qu'elle en auroit pitié, & laissa Marie sur le bord du Fleuve, pour voir être instruite du succès de son tagème; il fut tel qu'elle l'avoit vu. La Princesse voulut voir cet enfant, les eaux sembloient respecter, trouvé fort beau, elle résolut de le prendre & le nomma Moïse. La jeune Reine ayant entendu qu'elle commandoit, lui cherchât une Nourrice, & lui dit qu'elle en connoissoit une bonne. La Princesse y ayant consenti, Marie fut appeller sa mere, qui n'étoit pas fort éloignée, & la remit le petit Moïse entre ses bras.

L'enfant étant sevré, la Princesse le prit dans son Palais, & lui donna des sortes de maîtres pour l'instruire en toutes sciences des Egyptiens. Ces Prêtres possédoient dans un grand degré de sagesse, sur-tout fort savants dans la Physique, le moyen des causes naturelles, & de toutes les choses qui paroissent merveilleuses aux yeux du vulgaire, les fit nommer Magiciens. Mais de si belles dispositions qu'il sur

tôt ses maîtres, sur-tout dans cette dernière science, comme vous le verrez tout-à-l'heure.

Cependant Moïse faisoit les délices de celle qui l'avoit adopté, & il ne tenoit qu'à lui d'être heureux en Egypte : un crime l'en chassa.

Il vit un jour un Egyptien qui maltraitoit un Hébreu; sa mere lui avoit sans doute appris sa naissance; & l'attachement pour sa Nation, qui étoit opprimée, l'emportant sur sa prudence, il tua l'Egyptien & l'enterra sous le sable. Le lendemain il vit deux Israélites qui se querelloient, & leur ayant représenté qu'ils devoient vivre en paix, parce qu'ils étoient frères, un des deux lui dit : Qui vous a établi notre Juge? Ne voudriez-vous pas aussi me tuer comme vous fîtes hier cet Egyptien? Moïse effrayé de se voir reprocher un crime qu'il croyoit bien caché, fut saisi de frayeur, & abandonna l'Egypte. Dans son exil il fut réduit à une telle nécessité, qu'il ne trouva d'autre ressource que d'entrer au service d'un nommé Jethro, qui dans la suite le fit son gendre, & l'employa à garder ses troupeaux. On ne peut nier que Moïse n'eût un grand génie & beaucoup d'ambition : réduit tout le jour à rester vis-à-vis de lui-même, il eut tout le temps de for-

parût ce projet du premier coup ;
il le trouva vraisemblable, en égar
talents , & au caractère du Peuple
vouloit séduire.

Les Israélites avoient été bernés
contes qui avoient passés de peres
jusqu'à eux , par une constante tra
Abraham , l'un de leurs aïeuls , & qu
un habile homme , voulant se fai
pecter du grand nombre de Ser
& d'Esclaves qui étoient à sa suite
gnit d'avoir des entretiens avec Die
me ; ruse ordinaire à tous les Impo
& pour soutenir le courage des fier
une Terre étrangere , où ils avoien
vent de grandes traverses à essuy
les assura que s'ils avoient le cours
rester , Dieu les en récompenser
donnant ce beau Pays à leurs d

A M E R I C A I N E S. 9

insplanté en Egypte avec sa famille ,
chérit sur la promesse prétendue de
ieu faite à ses Peres, de donner la Terre

Chanaan à ses descendants. Ce conte
isoit l'entretien & l'espoir de tous les
aélites, qui le répétoient sans cesse à
urs enfants : il ne falloit donc que leur
ire accroire que le temps où ces pro-
esses devoient s'accomplir étoit ar-
ré , pour réveiller leurs desirs à cet
ard ; il y avoit toute apparence qu'ils
endroit pour Chef celui qui leur an-
nceroit cette bonne nouvelle. De plus ,

Peuple étoit très-crédule en fait de mi-
cle ; la science que Moïse possédoit
r étoit absolument inconnue : par con-
quent il étoit facile de leur faire regar-
r comme miraculeux , des faits qui au-
ient une cause physique ; & Moïse
ndant le temps qu'il avoit passé dans
désert à la garde de son troupeau , avoit
couvert bien des choses qu'il croyoit
opres à faire réussir ses vues. Il lui res-
t deux obstacles qui paroissoient in-
montables. Moïse parloit avec diffi-
lté , & il lui falloit un homme éloquent
ur persuader le Peuple. Le second ob-
le étoit l'obstination de Pharaon , qui
oit déterminé à garder en Egypte un
uple qu'il traitoit en esclave. Pour
mpléter à son peu d'éloquence , Moïse

s'associa son frere Aaron , & se promit d'intimider Pharaon par des prodiges que peu de gens pouvoient contrefaire. Après avoir médité long-temps son projet, il part pour la Cour avec son frere, qui étoit son interprete , & demanda à Pharaon de la part de Dieu , la permission de mener les Israélites dans le désert pour y sacrifier à la Divinité qu'ils adoroient..... Mais, que fait Lady *Violente* avec ses tablettes ? Au-lieu d'écouter, il me semble qu'elle se dispose à écrire.

Lady VIOLENTE.

Oui , ma chere : comme votre histoire est un peu longue, & que je me défie de ma mémoire , je veux noter toutes les absurdités dont votre roman sera lardé, & tous les faits que vous omettrez. Que cela ne vous interrompe pas ; cela ne m'empêchera pas d'écouter.

Lady LOUISE.

Je serois curieuse de voir ce que vous avez commencé à écrire.

Lady VIOLENTE.

Jusqu'ici je n'ai rien entendu d'absolument choquant, excepté les motifs qu'on prête aux Patriarches.

La Bonne.

Cela soulagera la poitrine de *Miss Derotée*, lisez-nous ce que vous avez fait ; car assurément vous avez écrit quelque chose.

Lady VIOLENTE.

C'est que je n'ai écrit presque rien, ma *Bonne* ; cependant je vous obéirai. Pour bien juger des intentions d'un homme, il faut le faire conséquemment à son caractère ; je vois donner l'aumône à un pauvre : cette action est bonne à l'extérieur, & je ne dois pas en juger autrement sans les raisons les plus fortes. Par exemple, je sais que cet homme qui donne l'aumône est avare & injuste. Dans le temps qu'il donne aux pauvres, je vois qu'il escamotte des cartes au jeu pour ruiner une personne avec laquelle il joue : je puis juger raisonnablement que l'aumône qu'il fait est un acte d'hypocrisie, ou du moins de foiblesse ; car par le caractère que cet homme soutient actuellement, en trompant au jeu, je suis assurée que son motif ne peut être la charité. En général, un homme d'honneur ne peut être justement soupçonné d'un mauvais motif, & il faut se faire violence pour en prêter un louable à celui qu'on fait être

un frippon. Par conséquent, l'auteur du roman de Miss *Dorothée*, avant de prêter de mauvaises intentions & des fourberies à Abraham, auroit dû me prouver qu'il étoit un malhonnête homme, sans quoi je suis autorisée à lui refuser toute croyance & à le traiter de calomniateur, comme je prends la liberté de le faire.

En second lieu, quand un homme écrit ou raconte son histoire, j'ai certaines règles pour connoître s'il ment. Je rendrai ceci sensible par un exemple. J'ai lu les Mémoires de Monsieur le Cardinal de Retz, & je le crois sans hésiter quand il me dit du bien de lui-même. Pourquoi? C'est qu'il est fort exact à me rendre compte de ses sottises, même de celles qui étoit absolument cachées, qui ne consistoient que dans l'intention, & dont lui seul pouvoit nous instruire : sa sincérité dans ce point, me force à le croire dans l'autre.

Pour appliquer cette règle à l'Histoire sainte, j'ai mis en note : *Examiner si l'Historien Moïse me rendra compte de ses fautes, & de celles des Patriarches qui sont ses Héros*. Enfin, lorsqu'un Historien s'inscrit en faux contre un autre, j'ai soin d'examiner si celui qui contredit n'a pas quelque intérêt à le faire; car s'il en a un, sa critique me devient suspecte; & pour

ne pas sortir de mon exemple , le Sieur Joly, Domestique du Cardinal de Retz , a aussi écrit l'Histoire de ce Prélat , qu'il peint comme le plus méprisable de tous les hommes : mais il nous avertit à la fin , qu'il est absolument brouillé avec le Cardinal , qui , selon lui , l'a traité avec beaucoup d'ingratitude. Après cet aveu , tout ce que dit Joly m'est suspect ; sa haine pour son maître lui a fasciné les yeux , ou bien il cherche à rejeter sur le Cardinal la faute qu'il a commise , en l'abandonnant dans l'adversité. J'ai donc mis sur mes tablettes : *Examiner les motifs de celui qui cherche à faire passer Moïse pour un fourbe & un ambitieux.*

La B O N N E.

Vous venez d'établir de fort bonnes règles pour n'être pas trompée dans le jugement qu'on porte sur un Ouvrage , & nous nous en servons en temps & lieu par rapport à l'Histoire sainte ; j'y en ajouterai une autre. *Quand un Auteur , en commençant un Ouvrage , se mêle d'établir le caractère de celui dont il veut nous donner l'histoire , il est de toute nécessité que ce portrait soit constaté par les faits qui suivent.* Damon m'assure qu'Ariste est un avare , & dans toute l'histoire de sa vie , je ne vois que prodigalités , ou au moins

que libéralités bien placées ; je dis Damon est un calomniateur , s'il donne une Histoire réelle , ou un s'écrit une Tragédie ou un Roman : c'est fin le caractère d'un homme perce n lui dans ses actions , quelque dissimulé qu'il soit ; elles en ont une teinte toutes ses précautions ne peuvent cacher. Après avoir lu la vie d'un homme si elle est exacte , je déciderai à coup sûr sans être fort habile , quelles étoient ses vertus ou ses vices ; car toutes ses actions s'y rapportent. L'Auteur que suit *Misrotbée* , nous représente Moïse comme un ambitieux , ne l'oublions pas ; & les circonstances de l'histoire qui suivent , examinons si réellement les actions de ce Chef du Peuple Juif , sont que le doivent être celles d'un homme possédé de la passion qu'on lui attribue. Après ces précautions que l'équité me le bon sens , nous suggère , *Misrotbée* va continuer à nous exposer les sentiments de Monsieur *Belesprit*.

Mis DOROTHÉE.

Vous sentez bien , Mesdames , que mon raisonnement ne pouvoit , & ne devoit être que Moïse fût envoyé de Dieu par la simple parole. Il se moqua de ma proposition , & commanda que

des Hébreux fussent augmentés, afin qu'ils n'eussent pas le temps de s'occuper de projets tendants à s'affranchir de sa tyrannie. Moïse voulut lui prouver la vérité de sa mission par des prodiges; & ayant jetté la verge ou le bâton qu'il avoit à la main, elle fut changée en serpent. Pharaon ne fut pas assez ignorant pour s'étonner de ce prodige prétendu : ses Magiciens l'avoient accoutumé à en voir de semblables; il les fit donc appeler, & ils montrèrent à Moïse, que sur ce point ils en savoient aussi long que lui : il est vrai que Moïse fit dévorer leurs serpents par le sien, & qu'alors ils furent contraints d'avouer qu'il étoit leur maître dans l'art de fasciner les yeux; mais cela ne signifioit autre chose, sinon que cet Hébreu avoit fait plus de progrès dans les sciences occultes que ses maîtres.

Je vais quitter le fil de mon histoire, Mesdames, pour vous faire part des objections que je pris la liberté de faire à celui qui me la rapportoit. Je lui demandai ce qu'il pensoit des prodiges de Moïse, & de ceux des Magiciens de Pharaon. Il n'y avoit que deux partis à prendre, ou de croire qu'il fût au pouvoir de la physique de créer de nouveaux êtres, ou de penser qu'elle avoit celui de fasciner les yeux pour y peindre des objets qui

n'existoient pas réellement. Il nier parti, & me soutint que ciens modernes ne méritoient qu'en comparaison de ceux de là. Mais, ma *Bonne*, il me vint une singulière idée ; cet honnête homme si peu ses sentiments sur la question qu'il n'y a pas de Caffé dans les ait débités : que ne le priez-vous faire lui-même cette honnête demande ne demandera pas mieux, & : pourra vous reprocher d'avoir surpris de jeunes personnes par état ; voulez-vous que je m'appelle ? Il est ordinairement : heure.

La Bonne.

De tout mon cœur, ma chère, j'ai déjà dit, je crois, qu'il loge des dames.

Lady VIOLENTE

Apparemment que c'est M. le *esprit* : je le connois beaucoup pour être bien habile, ma *Bonne*.

La Bonne.

Tant mieux, ma chère ? déclare haut & clair que je suis rante ; & si pourtant je n'ai

Ah ! vous voilà , Monsieur *Belesprit* ; vous avez , je le fais , un grand zele à étendre le regne de la raison , & à détruire les fausses idées que , selon vous , la superstition a fait éclore dans nos foibles cerveaux ; je vous offre une belle moisson. Il est question de faire le procès à Moïse , & de prouver à toutes ces Dames qu'il n'étoit qu'un habile imposteur ; voudriez-vous leur rendre ce service ?

BELESPRIT.

Ah ! Mademoiselle , vous voulez badiner , vous seriez bien fâchée que je vous prisse au mot : que deviendroient les leçons que vous donnez à ces Dames depuis tant d'années ?

La BONNE.

Vous me connoissez peu , Monsieur : je suis idolâtre de la vérité , & je fais vœu de suivre ses loix ; je n'ai voulu que l'enseigner à ces Dames : prouvez-moi que je me suis trompée , & vous me verrez aussi ardente à soutenir vos opinions , que je l'ai été à leur inculquer celles qui y sont contraires. Faites des Prosélytes , je serai la première ; mais il nous faut des preuves , je vous en avertis ; & pour entrer en matiere , dites-moi bien sincèrement , si vous croyez , comme le dit *Miss De-*

rotée, qu'il soit possible à la Physique de fasciner les yeux d'une multitude, jusqu'à lui faire voir des choses qui n'ont aucune existence.

BELESPRIT.

Et pourquoi non, Mademoiselle ? Savez-vous jusqu'où peut aller la puissance de la nature ? En connoissez-vous les bornes ?

La BONNE.

Excusez-moi, Monsieur ; mais nous sommes de pauvres filles qui n'entendons pas à demi-mot, & avec lesquelles il faut définir les mots avant de s'en servir ; ayez donc la bonté de nous expliquer ce que vous entendez par la nature.

BELESPRIT.

Il y a là-dessus des opinions bien diverses. Les uns par la nature, entendent le concours fortuit des atomes, qui se remuant de toute éternité, après avoir éprouvé des mille millions de conformations diverses, ont enfin formé ce grand univers &.....

Lady VIOLENTE.

Je suppose que vous n'êtes pas de cet avis, Monsieur : il renferme des contra-

dictions trop choquantes pour être admises par un homme de bon sens ; & je vous interromps , pour vous dire que si vous teniez ce système absurde , je ne voudrois non plus raisonner avec vous , qu'avec un échappé des petites maisons. Une matière éternelle , c'est-à-dire , infinie par sa durée & qui n'a point d'intelligence ! J'aurois autant qu'on me dît que cette table écoute à présent notre conversation ; dites-nous , je vous prie , des choses sensées , si vous voulez être écouté : nous avons passé l'âge où l'on s'amuse des contes de ma mere l'Oie , qui sont pourtant moins absurdes que ce raisonnement d'Épique & de ses Sectateurs.

Lady LOUISE.

Comment , Madame , il y a eu des hommes qui ont soutenu sérieusement ce système ? Cela seroit-il bien possible ? Je ne me serois jamais imaginée qu'on pût porter la sottise jusques-là. Comment , le hazard auroit pu former cet univers , & le conserver dans le bel ordre qu'il a aujourd'hui depuis le commencement du monde , ce hazard n'auroit rien renversé , culbuté ! ce hazard auroit fixé le cours du soleil & des astres d'une manière si immuable , qu'on pût décider le temps des éclipses qui ont été & qui seront , sans s'y

rantés : mais, Mesdames, n
d'accord sur ce point, l'effet
être plus parfait que la cause
construit avec une intelligence
avoir qu'un Créateur intelligent
accorde un premier être, qu
car je ne le connois guere, &
pas qu'il soit au pouvoir des
s'élever jusqu'à sa connoissance
leurs n'est nullement nécessaire
félicité.

Miss DOROTHÉE

Tout doucement, Mon
taillez en un moment bien
gne; & pour la faire, il faut
ner de l'examen de l'histoire
aussi-bien, si ce que vous ve
droit vrai, cet examen seroit

peu. Voilà de bon conte quatre propositions de la dernière conséquence proposées légèrement, énoncées comme choses si claires qu'elles n'ont pas besoin de preuves. Voilà de vos manières ordinaires : on suppose à votre ton affirmatif, que le doute sur ce que vous décidez n'auroit pas le sens commun ; mais il est bon de vous prévenir que cette manière n'est point en usage ici ; ma *Bonne* nous a appris le *negotio*, & je prends la liberté de nier vos trois dernières propositions, comme contradictoires à la première. Je n'entrerai pas dans le détail des preuves de cette contradiction : nous n'avons rien à apprendre sur cet article, à moins que vous ne vouliez être instruit à cet égard par une fille de douze ans, qui n'a que de la raison, guère d'étude, & qui, je vous jure, n'aura point de vanité de son triomphe ; car il ne faut que les plus légères réflexions pour convenir de ce que je vais dire. Là, par curiosité, écoutez-moi.

S'il y a un Dieu infini en durée, il doit être infini en perfections ; car le fini & l'infini étant contradictoires, ils ne peuvent subsister ensemble.

Si la sagesse a présidé à son ouvrage, il n'y a rien d'inutile dans l'homme ; car un ouvrier qui multiplie dans son ouvrage des ressorts dont il n'a pas besoin & qui

aimé, feroient en lui des inutilités in-
ment préjudiciables à sa félicité, s'i-
voit pas la possibilité de les satisfaire.

Les objets créés étant bornés, ne
vent remplir des desirs immenses;
il faut que l'homme ait été créé pour
heureux par la connoissance & l'a-
d'un bien & d'une beauté sans bornes.
on le nie, il faut dire que Dieu a mis
penchans en lui, ou par ignorance &
prévoir l'effet qui en résulteroit; ou
malice, & seulement pour le rendre
sérable; ou par une fatalité qui pro-
droit de l'impuissance de le créer d'
autre maniere. Choisissez, Monsieur
tre ces trois idées; elles sont absolu-
contradictoires à celles que vous av

A M E R I C A I N E S. 23

faire ; mais je suis de bonne foi , votre raisonnement a l'air juste : je ne dis pas encore qu'il le soit. Avant de prononcer ce gros mot , je veux l'examiner à fond ; donnez-le-moi par écrit , je vous prie , & demain je vous en dirai mon sentiment. J'étois venu ici pour m'amuser : il seroit singulier que j'y fusse instruit : je ne me refuserai point à la lumière , pourvu qu'il ne me reste point d'issue pour échapper ; car , je vous en préviens , je combattrai tant que je pourrai , & je suis très-convaincu que je ne combattrai pas en vain.

La B O N N E.

Ne perdons point de vue notre première question , Monsieur. Vous entendez par ce mot , *la nature* , une matière passive , à laquelle un être intelligent donne tel mouvement qu'il lui plaît , sans éprouver aucune résistance de sa part.

B E L E S P R I T.

Vous supposez que j'ai dit cela , Madame , mais je le pense , c'est la même chose. Permettez-moi de vous demander si ces Dames ont l'intelligence des mots dont vous vous servez. *Matière passive* , par exemple , est un mot grec pour la plupart des femmes.

Lady VIOLENTE.

Oh ! nous entendons ce grec là :
matiere passive est celle qui n'a pas
mouvement par elle-même , & qui est
pable d'être mue ; & telle est la mat
dont Dieu a formé l'univers & tout ce
existe dans le genre matériel.

La BONNE.

Croyez-vous que cette matiere p
se mouvoir ou être mue dans un sens
traire à l'intention de celui qui l'a c
& qui lui imprime le mouvement ?

BELESPRIT.

Non , Madame : n'ayant point de m
vement par elle-même , elle suit le m
vement que lui donne son auteur , &
autant de temps qu'il le veut.

La BONNE.

Croyez-vous que l'Auteur de la na
dans le mouvement qu'il imprime
matiere , suive le caprice , ou que le
gesse préside à ce mouvement ?

BELESPRIT.

En vous accordant un premier Etr
suis convenu qu'il devoit être sage &
fait : toute autre idée seroit contr

A M E R I C A I N E S. 25
toire à son être. Or toutes les œuvres d'un être infiniment parfait doivent être marquées au coin de sa perfection.

La B O N N E.

Croyez-vous qu'il soit possible à Dieu de déroger aux loix générales qu'il a données à la matière, & qu'il l'ait fait quelquefois ?

B E L E S P R I T.

Qu'il lui soit possible de le faire, cela est hors de doute, puisqu'il est tout-puissant ; mais qu'il ait voulu le faire, & qu'il l'ait fait, c'est ce que vous auriez bien de la peine à me persuader : cela vise à ce que vous appelez miracle, & d'abord je nie qu'il y en ait jamais eu.

La B O N N E.

En sorte que vous attribuerez à des causes naturelles tous les prodiges qui ont été opérés par Moïse.

B E L E S P R I T.

Je prendrai tout un autre parti, Madame : mais supposons pour un moment que ce que Moïse a écrit soit vrai, assurément il me seroit facile de vous démontrer qu'il n'étoit qu'un très-bon Physicien, un homme habile à profiter de certaines circonstances.

TOME II.

B

La B O N N E.

Oserai-je vous demander sur quoi vous fondez, pour croire qu'il n'y a point eu de miracles ?

B E L E S P R I T.

C'est qu'il me paroît contraire à l'essence de Dieu de changer un ordre fois bien établi, cela confondroit toutes nos idées : on ne pourroit plus compter sur rien si les regles de l'univers n'étoient stables & permanentes; d'ailleurs ce seroit bon à rien.

La B O N N E.

Inutilité dans ce changement, inconvénients de ce changement, voilà, comme il semble, les deux raisons qui vous empêchent de croire les miracles; en sorte que si je puis vous prouver que les miracles sont quelquefois nécessaires, & qu'une exception à la regle générale ne peut troubler rien dans les idées des hommes, vous conviendrez avec moi qu'il n'y a rien qui nous empêche de croire que Dieu fait des miracles.

B E L E S P R I T.

Je ne fais où vous en voulez venir, mais je veux bien vous accorder ce

AMÉRICAINES. 27

vous me demandez : qu'en conclurez-vous ?

La Bonne.

Tout ce qui pourra rendre les hommes meilleurs , qui tendra à leur faire remplir les devoirs qu'ils sont obligés de remplir par rapport à leur Créateur , à leurs semblables & à eux-mêmes , est-il digne du Dieu dont vous avez l'idée ?

BELESPRIT.

Je vous répondrois bien avec la plupart de nos Philosophes modernes, que cela importe peu à Dieu ; que le seul intérêt de la société a engagé les hommes à créer le bien & le mal moral qui n'existent : mais je parlerois contre ma conscience , je sens que la vertu est belle , qu'elle doit être aimée de l'Être infiniment parfait , qu'il doit avoir une sorte de plaisir à la voir pratiquer aux hommes , qu'en conséquence il doit leur en faciliter les moyens : je dirai encore , que cette estime que j'ai malgré moi pour la vertu , que je ne pratique guère , est un présent du Créateur.

La Bonne.

Cette répugnance pour la vertu , qui vous empêche de la pratiquer malgré l'es-

time que vous avez pour elle, s'est trouvée dans tous les hommes de tous les temps. Ils étoient bien éloignés de rendre à leur Créateur les justes hommages qu'ils lui devoient, eux qui prodiguoient leurs encens à des monstres ou à des hommes auxquels ils auroient eu honte de ressembler ; les plus sages de tous les Païens, les Romains & les Grecs commettoient sans pudeur des crimes qui font rougir la nature : un seul Peuple au milieu de cet horrible débordement n'adore que l'Etre suprême, & tâche de l'honorer par l'observance d'une Loi si sainte, qu'elle extirpe tous les vices en dix commandements qui sont si simples & si courts, que le plus stupide peut les entendre & les comprendre. Si je dis que cette Loi vient de Dieu, vous ne pourrez désavouer qu'elle est bien digne de lui, & c'est un grand préjugé en faveur de mon opinion, comme je vous le dirai dans la suite. L'observation de cette Loi est donc un bien, un grand bien, un bien qu'il étoit digne de Dieu de procurer. Si pour forcer la répugnance que les hommes devoient avoir pour cette Loi si sainte, les miracles étoient nécessaires, croyez-vous être fondé à dire qu'ils n'étoient bons à rien ?

Non-seulement cette Loi devoit être celle des Juifs, témoins des miracles rap-

portés par Moïse ; mais elle devoit encore devenir celle de l'Univers entier, de cet Univers plongé dans l'idolâtrie, & dans le crime. Il étoit de la bonté de Dieu de leur fournir de tels motifs de crédibilité, qu'ils ne pussent s'y refuser sans être coupables ; il falloit que cette Loi eût un caractère de divinité si marqué, qu'on ne pût s'y méprendre, ni la confondre avec celles qui devoient être présentées par d'habiles imposteurs. Je ne blâme donc point le doute & l'examen dans une affaire de si grande conséquence. Au contraire, il me paroît prudent, puisqu'il y a eu des imposteurs. Il est de fait que Moïse a donné une Loi de la part de Dieu. Est-il un de ces fourbes ? est-il un Envoyé céleste ? C'est ce que nous examinions quand vous êtes entré. Il a fait des choses extraordinaires : quelques-uns les attribuent à Dieu ; vous dites que la seule physique pouvoit les opérer ; voilà le procès établi : comment le décider ? En examinant au poids de la raison, si parmi les prodiges attribués à Moïse, il y en a quelques-uns au-dessus des forces de la physique ; car si nous en trouvons de cette espece, il faudra nécessairement les attribuer à Dieu, qui ne peut se rendre le fauteur du mensonge ; d'où il faudroit conclure que Moïse

parloit de sa part. Après cela nous examinons si Moïse créoit le feu ou s'il fascinoit les yeux.

Mifs DOROTHÉE.

Comment accorder cela avec les miracles, ma *Bonne* ; je m'explique avec les miracles réels faits par le Seigneur. Car enfin il y a eu des miracles par le Démon, selon cette écriture : vous voulez nous faire croire qu'il n'y en aura encore.

BELESPRIT.

Et sans aller plus loin, parlons de ce dont il étoit question quand je dis que Moïse. Si ce fut par un miracle que Moïse ou parut changer sa baguette en serpent, les Magiciens de Pharaon firent la même chose ; assurément vous ne pouvez dire que Dieu concourut avec eux.

La BONNE.

Retenez bien, Monsieur, qu'il n'y a rien de si commun que de voir des miracles faits par le Démon.

se rend le fauteur du mensonge, en permettant au Diable de faire de faux miracles, il faudroit qu'ils fussent si exactement semblables à ceux que le Tout-Puissant opere, qu'il fût impossible de les distinguer les uns d'avec les autres; mais ces derniers ont des caracteres si sensibles, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, si on veut les examiner. Ecoutez-moi bien, Mesdames.

Nous sommes, dit-on, d'habiles Physiciens dans ce siècle: on ne le peut dire que par comparaison avec les Physiciens des siècles qui ont précédé le nôtre d'assez près; car si nous considérons ceux des premiers siècles, je suis très-perfuadée qu'ils l'emportoient infiniment sur ceux du nôtre. Quoi qu'il en soit de mon opinion, voici ce qui est très-certain. C'est qu'eux & nous sommes forcés d'avouer que nos connoissances sont très-bornées. Elles augmentent chaque jour, & sans doute que nos arriere-neveux, enrichis de nos connoissances, comme nous l'avons été de celles de nos peres, nous laisseront bien loin derriere eux à cet égard. Malgré leurs progrès, ils pourront dire avec vérité, qu'ils ignoreront toujours les effets que peuvent produire une infinité de combinaisons, qui, étant naturelles, paroïtroient miraculeuses; je ne dis pas aux

yeux du vulgaire , mais encore à ceux des savants , qui ne pourroient en assigner les causes. Supposons un homme auquel Dieu auroit donné une parfaite connoissance des causes , de l'enchaînement , & des effets des choses naturelles : cet homme sans faire de miracle , c'est-à-dire , sans déranger l'ordre de la nature , trouveroit dans cet ordre bien connu le moyen de faire des choses surprenantes. Cependant cet homme ne pourroit rétablir un œil absolument crevé , ressusciter un mort ; & c'est dans cette classe de miracle qu'il faut chercher ceux qui portent l'empreinte de la Divinité , & qui ne peuvent être contrefaits.

Le Diable étant d'une nature plus excellente que l'homme , a des lumieres plus étendues ; il peut , comme le savant que j'ai supposé , exécuter des choses qui nous paroïtroient miraculeuses , quoiqu'elles soient absolument naturelles. La connoissance de l'avenir , par exemple , Dieu se l'est réservée ; mais on peut présumer les événements futurs par leurs liaisons avec les passés & les présents. Je ne puis sans miracle savoir ce que fait actuellement l'Empereur du Mogol ; mais le Diable le fait : & comme il est un pur esprit qui peut en un instant parcourir l'Univers , il pourroit fort bien m'en inf-

truire si cela convenoit à ses desseins ; il peut connoître par le dérangement interne de mon corps , que je ne suis pas éloignée du moment de ma dissolution , & le prédire , au-lieu que je défie de prédire qu'un tel dans un an sera tué d'un coup de tonnerre. Le Diable peut donc contre-faire les miracles , je dirai même si on le veut : que Dieu peut lui permettre d'en faire de réels ; mais quand par impossible il ressusciteroit un mort à mes yeux , je le défie de m'induire en erreur ; j'ai des marques sûres pour distinguer son œuvre de celle de Dieu , elles ont des cachets différens que nous examinerons bientôt.

J'ai dit qu'un événement isolé , & qui n'a nulle liaison avec ceux qui l'ont précédé , ne peut être prédit par le Diable , qui ne connoît pas l'avenir ; ainsi une longue suite de prophéties touchant des événements extraordinaires , & qui n'avoient pas la plus petite apparence , marquera visiblement l'intervention de la Divinité. Si ceux qui ont fait ces prophéties y avoient ajouté des prodiges , je ne balancerois pas à les regarder comme des miracles , parce que leur liaison avec les prophéties m'assureroit de leur réalité ; mais si on ajoute que ces prophéties & ces miracles ont une fin tellement bonne

& louable qu'elle soit digne de de sa bonté, de sa justice, de sa ré, alors je me croirai tellement au à les regarder comme divins, qu'incrédulité à cet égard me par une extravagance & une impiété. vons ce que je viens de dire j exemple.

Abraham quitte le lieu de sa naissance & prétend qu'il le fait par ordre de Dieu. Il assure Sara sa femme qu'elle aura un fils, dans lequel toutes les Nations bénies, que sa postérité sera multipliée au-delà des étoiles, qu'elle posséderont tous les Pays dans lequel ils sont errants & vagabonds ; & dans quelles circonstances Abraham publie-t-il ces promesses de Dieu ? Dans celle où leur accomplissement étoit impossible : Sara, outre qu'elle étoit stérile, avoit passé l'âge où la femme la plus féconde ne peut sans miracle concevoir un enfant. Aussi la bonne Sara se moqua-elle des promesses que son Mari lui faisoit : j'en ai pour garant son rire lorsque les Anges renouvelèrent à son Mari les promesses de Dieu. Abraham transmit à son fils Isaac les promesses de Dieu.

les agréments qui auroient dû les engager à s'y fixer pour jamais : le font-ils ? Non , ils ne perdent point de vue les promesses faites à leurs aïeuls , malgré le temps qui s'étoit écoulé depuis la promesse ; le corps de Joseph n'avoit point été mis dans un tombeau où il dût demeurer , & ce Patriarche qui n'avoit garde de prévoir la persécution qu'on feroit à sa postérité & à celle de ses freres , avoit pourtant lié ses descendants par un serment , qui prouvoit l'assurance où il étoit , qu'ils sortiroient un jour d'Egypte : ses os devoient être transportés avec ceux de ses peres au temps de la transmigration prédite.

Que l'on attribue à Abraham un intérêt à supposer les promesses de Dieu pour s'assurer du respect de ses serviteurs ; du moins on ne peut en imaginer un à Joseph , qui avoit lieu de croire que ses enfants hériteroient de la faveur du Roi , & qu'ils n'auroient rien à demander de mieux à faire que de demeurer dans un Pays dont il avoit été le Sauveur ; mais continuons notre histoire.

Pharaon devient le Tyran des Hébreux ; il les traite avec une inhumanité qui n'a point d'exemple ; il blesse tous les droits de la justice naturelle , en traitant en esclave un Peuple libre , qu'il accable de travaux. Certainement l'action de Pharaon

est mauvaise. Tirer ce Peuple de l'oppression sous laquelle il gémit, semble devenir un devoir à tous ceux qui aiment la justice, & qui ont de l'humanité.

Moïse prétend en avoir reçu l'ordre de Dieu; voyons si les moyens qu'il emploie sont dignes de celui dont il se dit l'Envoyé? Les Israélites en état de porter les armes, étoient au nombre de six cents mille : s'ils se fussent révoltés ayant à leur tête un Chef tel que Moïse, ils eussent donné de grandes inquiétudes à Pharaon.

BELESPRIT.

Pure imagination ! les Israélites étoient lâches, & n'avoient aucune idée de l'art militaire : une poignée de troupes réglées eût dissipé cette multitude ; Moïse le savoit bien, & c'est ce qui l'empêcha de se servir de cette voie.

La BONNE.

On a beau être lâche, Monsieur; ils étoient réduits dans cet état, où le désespoir donne des forces. Les Thébains, qui n'étoient pas la vingtième partie des Juifs, parmi lesquels il ne se trouva que cinquante hommes assez courageux pour préférer l'exil à la domination des Spartes, qui n'étoient pas plus soldats que les Israélites, & qui n'étoient pas excédés de mau-

vais traitements ; les Thébains , dis-je , arracherent à Sparte le titre d'invincible , sitôt qu'ils furent excités par deux hommes courageux. Moïse par ses prodiges , ou si l'on veut par ses prestiges , pouvoit fortifier leur foiblesse : Mahomet dans un cas moins favorable sut se créer des soldats. Ce n'est pas à un tel moyen que Moïse a recours ; il ne le tente pas même , il ne veut devoir qu'au Ciel le succès de son entreprise ; & sans crainte de ce qu'il devoit attendre d'un Tyran tel que Pharaon , il lui demande permission de mener ses freres dans le désert pour y offrir un sacrifice au seul Dieu qu'il adore ; & comme Pharaon doute de sa mission & s'en moque , Moïse pour le convaincre qu'il vient de la part de Dieu , change son bâton en serpent. Le Roi d'Egypte peu touché de ce miracle , fait venir les Magiciens qui imitent le prodige de Moïse. Trouvez-vous , *Lady Violente* , que ces deux prodiges soient les mêmes ? N'y remarquez-vous aucune différence ?

Lady VIOLENTE.

Peut-être que je me trompe , ma *Bonne* ; mais selon ce que vous venez de nous faire remarquer , le miracle de Moïse tient à deux choses qui le soutiennent , l'appuient ; & celui des Magiciens n'a pas

cet avantage. D'abord, il y avoit chez les Israélites une espérance certaine de la sortie d'Egypte, fondée sur des promesses réitérées que leurs aïeux prétendoient leur avoir été faites par Dieu même. Mais nous avons dit que ces promesses, par elles-mêmes, pouvoient être regardées comme fausses & illusoires, tant qu'elles resteroient seules & isolées ; mais elles commencent à être appuyées par des événements bien extraordinaires. Moïse, sans secours, se présente au Roi barbare & lui demande une chose qu'il savoit certainement devoir lui être très-défavorable. Ce courage a quelque chose de surnaturel, si l'on considère qu'il se trouve dans un homme que le reproche d'un seul Israélite avoit fait fuir quelques années auparavant. Les moyens que Moïse emploie pour parvenir à ses fins, me paroissent encore appuyer ses promesses & sa mission ; ils sont dans l'ordre. Il ne cherche point à réveiller dans ses frères le désir de la liberté ; on ne le voit point rappeler aux Juifs les maux qu'ils avoient soufferts, ni ceux qu'ils avoient à craindre, ni leur porter à une vengeance qui pouvoit leur paroître juste. Il est si convaincu que son Dieu qui l'envoie, fera réussir son œuvre, qu'il rejette toutes les mesures que la prudence humaine lui devoit dicter. Oh ! cette

nce dans un homme auparavant si peu-
 ix, me paroît un miracle, je le répète ;
 ce miracle lié aux prophéties, ou si l'on
 ut aux discours des Patriarches, com-
 nce à soutenir les promesses dans le
 nps où il en reçoit lui-même un carac-
 e de vérité. Le prodige qui suit, vient
 appui & des promesses, & du miracle,
 ces trois choses réunies commencent,
 me semble, à donner un préjugé bien
 t en faveur de Moïse. Je pourrois en-
 re ajouter à ces trois choses, la fin qu'il
 propose : elle est juste & louable.

La BONNE.

Non-seulement, ma chere, vous pou-
 z l'ajouter ; mais cette dernière preuve
 peut être assez pesée, & pour des Déif-
 tels que nous le sommes encore, elle
 décisive. Revenons à notre premier
 ncipe. *Il y a un Dieu, c'est-à-dire, un*
re infiniment parfait. Nous sommes
 venues de croire tout ce qui seroit
 séquence de ce principe, de nier tout
 ui lui seroit contradictoire ; n'oublions
 cette convention. Lady *Louise*, si
 is aviez vécu dans ce temps, & que
 is eussiez eu une grande armée à vos
 res, l'eussiez-vous employée à foute-
 la tyrannie de Pharaon, ou à secou-
 les Israélites ?

Lady LOUISE.

Vous pensez bien, ma *Bonne*, que je ne suis pas assez méchante pour me permettre de voir opprimer des innocents, & de le dire, j'ai assez d'humanité pour chercher au contraire à les soulager de mon pouvoir.

La BONNE.

Soutenir, défendre, protéger, secourir les Israélites, étoit donc un acte d'humanité & de justice.

Lady LOUISE.

Affurément, ma *Bonne*, & si vous permettez de vous le dire, vous me faites là des questions fort inutiles, cela prouve de lui-même.

La BONNE.

Là, là, ma chère *Louise*, ne vous inquiétez pas; vous en auriez grande envie parce que je parois douter de la b

A M E R I C A I N E S. 41

cette immense bonté sollicitoit sa puissance pour en obtenir des miracles en faveur de ces malheureux; la fin pour laquelle Moïse en fait , m'indique leur source. Il est vrai que les Magiciens semblent aussi faire des prodiges; mais quand bien même ils seroient réels, je ne balancerois pas à les regarder comme des prestiges qui ne peuvent se soutenir longtemps. Le Diable est un grand Physicien, & pourtant ses connoissances & son pouvoir sont bornés, nous en verrons bientôt le bout; mais pourquoi prononcé-je si hardiment que les Magiciens de Pharaon agissent par la puissance de l'Ange des ténèbres? c'est que leurs œuvres ont son cachet, la fin pour laquelle ils agissent, est injuste. C'est pour autoriser la tyrannie de Pharaon, donc Dieu ne peut les aider.

Miss DOROTHÉE.

Vous éludez ma question, ma *Bonne*. Je disois que Dieu, en permettant au Diable de faire des prodiges, se rendoit en quelque sorte le fauteur du mensonge & de l'injustice; pourquoi lui permettre de faire ces prodiges?

La BONNE.

Ils étoient un châtiment du crime de

Pharaon. Ce Tyran avoit cruel
violé la Loi naturelle, en maltraitant
enfants de celui auquel l'Egypte
son salut : ce crime méritoit qu'il
l'abandonnât, & permît au Diable
ces prodiges capables de consumer
endurcissement. Le Roi d'Egypte
avoir abusé des Loix naturelles,
fermé le chemin à la miséricorde de
& s'étoit mis sous la main de sa j
qui exerçoit sur lui le plus terrible
châtiments, en endurecissant son c

Lady LOUISE.

Vous me faites frémir, ma Bonne
peut-il être capable d'endurcir le c
l'homme ? Ah Ciel ! s'il alloit en
le mien.

La BONNE.

De toutes les vérités de la Re
Madame, voilà, selon moi, la plu
ble. Il y a une mesure de péché
à une mesure de graces pour chaq
sonne : quand ces deux mesures son

Dieu donna aux Israélites d'exterminer tous les Habitants de la Terre promise : relisez cet article dans le Magasin des Enfants, Madame, il y est amplement traité. D'ailleurs vous pouvez être bien assurée que la mesure des graces de Dieu n'est point comblée pour vous ; vous avez frémi en m'écoutant ; ce frémissement est une grace , & s'il y avoit ici quelque personne dans ce malheureux état , mon discours l'eût trouvée insensible.

Miss CHAMPÊTRE.

Il me semble, ma *Bonne*, que vous accordez un grand pouvoir au Diable. Comment donc, Dieu pourroit lui permettre de faire des miracles réels ? Quelle tentation ! Déformais les plus grands miracles ne pourroient me servir de preuves pour rien ; je ne pourrois distinguer de quel part ils viennent.

Miss DOROTHÉE.

Et moi, Madame, il me semble que je le distinguerois à merveille, après ce que je viens d'entendre, & qui est conforme à ma raison. Quand un homme feroit les plus grands prodiges pour m'engager à faire une mauvaise action, je reconnoitrois dans la fin de ce prodige le

cachet du Diable. Remarquez pour Mesdames, qu'indépendamment de la marque, Dieu fait conserver sa supériorité d'une manière éclatante. Les Magiciens de Pharaon imiterent Moïse en changeant leur baguette en serpent; mais celui de Moïse devint plus nombreux, & les força par-là de reconnaître sa supériorité qu'il avoit sur eux. Remarquez encore que ma *Bonne* ne nous a dit que le Diable ou les Magiciens ne font que faire des miracles réels, mais bien que ce n'est que le secours de ses connoissances, & qu'il emploie les causes physiques pour produire des actes au-dessus du pouvoir des hommes, & qui ne nous paroissent que des miracles, qu'à raison de notre ignorance; mais jamais il ne parviendra à changer l'ordre établi par le Créateur, & ce qui strictement pourroit être appelé un miracle: c'est mon opinion, du

Miss BELOTTE.

Malgré cela, je dis avec *Miss* *pêtre*; voilà une grande tentation. Mais il de la bonté de Dieu de nous y ex

La BONNE.

C'est comme si vous me disiez: Mais il de la bonté de Dieu de nous présenter les moyens d'exercer notre foi, ne

gillance , & mille autres vertus qui en dépendent ? Ne nous suffit-il pas qu'il nous ait donné une marque sûre pour distinguer ses œuvres, d'avec celles de l'ennemi de notre salut ? Vous voyez, Monsieur *Belesprit*, que j'ai répondu aux objections de ces Dames, & à celles que vous auriez pu me faire ; il m'importe peu que le Diable ou un Magicien ait le pouvoir de fasciner ma vue , & de jouer un miracle, pour ainsi dire : je connoîtrai la nature du miracle par son motif & sa fin. S'il est digne de cet être que notre raison nous a découvert, je l'adopterai ; s'il n'en est pas digne, je le rejetterai. Continuez si vous voulez, Monsieur, l'histoire de Moïse, telle que vous l'avez racontée à Miss *Dorothée* ; ne nous dissimulez aucune de vos objections ; nous en sommes comme vous avez pu le voir, au premier miracle de Moïse.

BELESPRIT.

Je vous l'ai dit, Mademoiselle *Bonne*, je suis Déiste de bonne foi. J'entrevois que je pourrois bien jusqu'à présent avoir raisonné sur de faux principes ; mais je ne fais que l'entrevoir, & il me faut une certitude inaccessible aux doutes. Je vais donc supposer que je n'ai encore rien entendu qui puisse avoir dérangé mes pre-

l'avoit faite, & recevoit les grâces
pour les derniers. Il fit plusieurs
prodiges, dont les uns furent imi-
les Magiciens de Pharaon, & c
qui furent au-dessus de leur por-
passerai tout d'un coup au dernie
n'avoit rien de miraculeux; mais qu
été ménagé avec tant d'adresse, qu
bien capable d'en imposer à un
qui se sentit frapper par l'endroit
sensible.

Moïse de longue main s'étoit
d'un certain nombre d'hommes
minés à lui obéir aveuglément :
comme les freres rouges de Cro
ou comme les sujets de l'assassin
montagne. Il avoit eu soin de les
fer dans toutes les familles Egypt
Sûr de la fidélité de ces hommes,

ues sauvages, & avec je ne fais combien de formalités ridicules; & ce qui est de plus important, il leur ordonne de carbouiller les portes de leurs maisons de le sang de cet animal. Cette même nuit, les cruels confidents de Moïse égorgent le fils aîné de chaque maison, & le lendemain Moïse persuada aux Egyptiens à Pharaon, que c'étoit Dieu qui avoit enlevé leurs enfants, pour les punir de ce qu'ils ne vouloient pas laisser sortir les Israélites d'Egypte.

Lady VIOLENTE.

Là, Monsieur *Belesprit*, mettez la main sur votre conscience, & dites-nous sérieusement, bien véritablement, si vous croyez la fable que vous venez nous débiter, ou si vous nous prenez pour des Oisons, en nous proposant de croire. Si un Historien, un Romanier même, avoit osé employer un fait si absurde que celui que vous venez nous raconter, ne jetteriez-vous pas son ouvrage au feu, sans pouvoir gagner sur sa patience de l'achever? Quoi! vous osez nous persuader que Moïse, qui a dû être fugitif depuis tant d'années, a dû en le temps de séduire un aussi grand nombre d'hommes que celui dont il auroit eu besoin pour exécuter ses des-

seins criminels ? Vous voudrez nous faire croire qu'il avoit eu assez de crédit pour les placer dans les meilleurs maisons d'Egypte, & jusques dans le Palais du Roi ? Vous supposerez que dans ce grand nombre de coupables, il n'y en eut pas un seul qui, touché de remords ou flatté d'une grande récompense, n'ait pas découvert ce noir projet ? Pas un seul dont la pitié n'ait arrêté la main au moment de l'exécution ? Avant de croire de telles extravagances, je deviendrai folle à lier, & je placerai sans façon au nombre des foux, ceux qui oseront soutenir une telle these. Pardon de ma franchise, Monsieur ; mais je vous la devois pour l'espoir que vous avez conçu de nous voir donner créance à un roman si mal imaginé, & que vous ne croyez pas vous-même.

BELESPRIT.

Vous l'avez deviné, Madame. Je n'ai feint de croire l'histoire que Moïse nous a laissée, que pour me prêter à vos préjugés ; mais je vous proteste que je n'y ai jamais donné aucune créance. Moïse ainsi que Mahomet, ont compté sur la foiblesse de l'esprit humain, lorsqu'ils ont donné leurs Ouvrages, & je ne crois non plus aux plaies d'Egypte, qu'au voyage
de

AMERICAINES. 49

Mahomet dans les sept Cieux en un
rt de minute.

Lady VIOLENTE.

Autre extravagance. J'admire avec
ille adresse Messieurs les beaux esprits
rchent à nous dépayser en brouillant
faits qu'ils adoptent, rejettent ou ex-
quent selon qu'il convient à leurs vues.
lmire aussi avec quelle assurance, tran-
ms le mot, avec quelle effronterie,
osent prononcer, décider. Ils croient
is en imposer par leur ton décisif, &
is ôter jusqu'à la pensée d'examiner
s décisions. Mais, Monsieur, vous
tes pas dans un cercle de femmes lé-
es qui trouvent plus facile de recevoir
impressions que de se donner la peine
discuter vos preuves : il faut ici tout
er, tout examiner.

BELESPRIT.

Venez à mon secours, Mademoiselle
me. *Lady Violente* est véritablement
fureur, j'ai peur d'être battu.

● *La BONNE.*

e conviens qu'elle pourroit, qu'elle
roit même montrer un peu plus de
dération ; cependant j'avoue qu'il est
icile de se contenir dans des bornes
l'OMR II. C

raisonnables, lorsque vous en forcez vous-même : après tout, il est question de prouver ce qu'elle dit. Elle soutient que vous avancez une extravagance digne des petites maisons, en prétendant nier les faits rapportés par Moïse, aussi-bien que ceux dont Mahomet & ses Disciples nous ont laissé le récit : je la crois personne à vous le démontrer, & cela sans être fort habile, & le gros bon sens suffit pour exécuter son dessein. Allons, Lady *Violente*, tranquillisez-vous, & prouvez à Monsieur honnêtement, poliment même, mais avec clarté & précision, que son second sentiment n'est pas plus raisonnable que le premier.

Lady VIOLENTE, d'un ton grave.

Les discours sont de foibles armes où l'on peut employer l'autorité & la force. Je dégraderois ma mission si je cherchois à la prouver par des raisonnements. Je suis envoyée de Dieu pour terrasser, anéantir Monsieur *Belesprit* ; & comme il ne seroit pas juste de l'obliger à m'en croire sur ma parole, qu'il apprenne que toute la nature est à mes ordres : qu'il sache que c'est à ma voix, que le feu du Ciel tomba Vendredi sur le quartier de Westminster, & qu'il consuma la moitié des maisons ; que c'est moi qui depuis

A M E R I C A I N E S. 51

Il jours enleve son pain quand il se met
able ; que cette pluie de cendre qui
ant effrayé les Habitants de Londres
puis trois jours , étoit mon ouvrage.
ous ces prodiges vous ont effrayé , Mes-
nes , parce que vous en ignoriez la
se ; rassurez-vous : je n'avois en vue
e Monsieur & ses honnêtes confreres
Déistes. J'exige l'abjuration de sa
strine , & s'il me résiste , je vais l'en-
ver en l'air ou l'ensevelir tout vivant
as les entrailles de la terre.

Miss SOPHIE.

Ah ! mon Dieu , ma *Bonne* ; Lady *Vio-
te* est-elle devenue folle ? Tenez , j'en
s toute effrayée.

Lady VIOLENTE.

Je vous l'ai déjà dit , ma chere , rassu-
-vous ; ceci ne vous regarde pas ; je
le à Monsieur *Belesprit* , il fait la vé-
é des choses que j'avance , & après
ites les épreuves qu'il a fait de mon
voir depuis quinze jours , je ne crois
qu'il ait la hardiesse de me désobéir.

BELESPRIT.

Je ne vois pas à quoi peut aboutir cet
fantillage. J'ai beaucoup de respect
ur Lady *Violente* , & c'est ce respect

qui m'empêche de la croire dans son bon sens : non , dans son état naturel , elle ne donneroit pas dans de tels écarts. Je n'ai point été endormi depuis un mois , ni vous non plus , Mesdames : or , qui de nous a entendu parler de ces pluies de feu & de cendre ? Et ce pain qu'on m'enleve aussi-tôt que je veux manger , qu'est-ce qu'il signifie ? Ah ! Mademoiselle *Bonne* , l'étude ne convient point aux personnes du sexe ; en voici une à qui la science a tourné la tête , vous n'en pouvez douter ; & s'il est nécessaire que je soutienne de pareilles scènes , je quitte la partie.

Lady VIOLENTE.

Il faut avouer que vous êtes un drôle de corps , de trouver ridicule dans ma bouche ce qui vient de sortir de la vôtre. Vous dites que je suis folle , parce que pour vous obliger à vous soumettre à mon autorité , je me prétends inspirée de Dieu , & que je vous donne pour preuve de ma mission , des prodiges que je soutiens avoir opérés aux yeux de toute la Ville de Londres , quoiqu'il soit réel que personne n'en a rien apperçu. Il est certain , si je dis la vérité , & que j'eusse opéré ces prodiges , que vous & les autres seriez forcés de me regarder comme

tablement armée de la puissance de
 n ; & que si je dis faux , mon exposé ,
 d'exciter votre obéissance , doit vous
 ager à me mépriser comme une in-
 ée. Cependant vous voulez me per-
 ter que Moïse tint une conduite que
 e pourrois tenir sans extravagance ?
 : pour s'assurer de l'obéissance des
 élités , il aura inventé un roman qui
 osera des faits extraordinaires passés
 leurs yeux , sans qu'il en aie eu au-
 : connoissance , sans se douter que
 e histoire ne servira qu'à le faire pas-
 pour un effronté fou , & ne sera
 re qu'à le décrier dans l'esprit de ses
 patriotes , auxquels il donneroit par-
 ie preuve complete de sa folie ? Un
 près l'entrée au désert , les Israélites
 gent pour la seconde fois l'agneau
 hal , ainsi que Moïse le leur a ordon-
 Ce repas , cette cérémonie a pour
 t de perpétuer la reconnoissance
 s doivent au Seigneur , qui a préservé
 ée d'avant , leur famille du massacre
 ral des premiers nés des Egyptiens ;
 eurs millions de personnes devoient
 r été témoins de ce fait , puisqu'il y
 : six cents mille Israélites en état de
 r les armes , sans compter les fem-
 les enfants , les vieillards ; & c'est
 : telle multitude que Moïse prétend

aucun de ceux qui vivoient alors ,
roient pu être les témoins : un fi
que le voyage de Mahomet dans le
Cieux , que vous avez eu la mauva
de mettre à côté du meurtre des pre
nés d'Égypte , comme s'ils eusse
semblables , quoique le premier
d'autres témoins que le fourbe qui
bitoit , & qui avoit un intérêt trop
qué à l'inventer , pour en être cru
parole.

Vous êtes le maître de choisir
ces deux opinions , Monsieur : ou l
sacre des premiers nés est réel , ou
l'est pas. S'il est réel , il n'a pu
fruit des artifices de Moïse , vou
convenu qu'il seroit extravagant
croire. S'il est faux , Moïse ne pe
l'avoir donné pour preuve de sa i

BELESPRIT.

Je ne m'attendois pas à une telle châ-
te. J'avoue , *Lady Violente* , que vous
avez beaucoup d'esprit.

Lady VIOLENTE.

Je vous tiens quitte de toutes ces louan-
ges , Monsieur : me trouvez-vous consé-
quente ? Cela me suffit.

BELESPRIT.

Donnez-moi le temps de respirer , s'il
vous plaît , vous êtes trop vive ; demain
je vous dirai mon dernier mot.

La BONNE.

Et comme vous avez du bon sens , je
suis presque assurée que vous en viendrez
à penser comme nous sur la révélation ;
car il n'y a pas moyen de se roidir & de
se refuser à l'évidence , quand on l'ap-
perçoit. Je vais m'étendre un peu sur ce
que *Lady Violente* n'a fait qu'effleurer ,
pour ainsi dire ; ce point est décisif , Mes-
dames , redoublez d'attention. Moïse
étoit-il inspiré ? Ne l'étoit-il pas ? Mon-
sieur n'est pas le premier qui a regardé
Moïse comme un homme qui n'avoit en
vue que de se fonder un Empire : éloi-
gnons l'ombre même de toute incertitude

par rapport à la divinité de sa mission.

Il y a eu des Juifs qui ont observé la Loi de Moïse : c'est une vérité qui ne peut être révoquée en doute; nous en voyons encore aujourd'hui dans toutes les parties du monde, qui sont attachés à cette Loi, & qui l'observent.

Cette Loi que Moïse a donné aux Juifs, étoit absolument opposée à leurs inclinations vicieuses : ils étoient par eux-mêmes grossiers, terrestres, & leur penchant à l'idolâtrie étoit une espèce de fureur.

Il n'y a pas d'apparence que les Juifs se soient engagés à observer cette Loi sans avoir des raisons déterminantes qui eussent une force supérieure. Moïse leur a donc donné des motifs si puissants pour s'y soumettre, qu'ils n'ont pu s'y refuser.

Ces motifs sont compris dans les Livres qui renferment cette Loi, & ont été énoncés dans le temps même où elle a été donnée.

Je suis le Seigneur ton Dieu qui t'ai tiré de la Terre d'Egypte, & de la maison de servitude.

La Loi de Moïse n'étoit point comme celle de Numa & des autres Païens, cachée au vulgaire : on n'y trouve rien de plus souvent répété, que l'obligation d'en instruire les enfants dès leur plus tendre jeunesse. Les Livres de Moïse n'é-

ent point cachés comme ceux des Siles; on les lisoit hautement toutes les aines & les jours de Fêtes : Moïse y pelle à chaque page les prodiges que u a opérés par son moyen : il les rap-e à un Peuple nombreux qu'il prend moin des faits qu'il rappelle, parce ls se sont passés sous leurs yeux. Ce t point là la marche d'un Imposteur, ir-tout d'un Imposteur habile, qui sen-it qu'un seul trait faux suffiroit pour écrier sans retour dans l'esprit de ses tateurs. Il faut donc tenir tous ces pour constants, soit qu'ils aient été rés par l'intervention de la puissance ne, soit qu'ils aient été l'effet de la nce de Moïse, soit enfin qu'il ait été par une autre puissance que celle de n. Mais remarquez, Mesdames, que y a seulement un seul de ces faits qui le être regardé comme appartenant à u, il suffira pour faire recevoir tous utres; car il seroit contraire à la sain-de Dieu d'autoriser la doctrine d'un osteur par un prodige.

emarquez encore, Mesdames, que oi donnée par Moïse étant toute sainte oute propre à rendre les hommages eux, on ne peut raisonnablement at-er ses miracles au Démon, être mal-nt, qui ne pouvoit qu'être ennemi

tion de punir un Tyran, de délivrer des innocents opprimés ; & que ces-
étant bonnes par elles-mêmes, r
vent avoir pour auteur qu'un Et
Donc ce prodige est un effet de la
puissance de Dieu.

BELESPRIT.

C'est ce que je ne vous accord
mais, Mademoiselle. Il étoit que
délivrer des innocents, dites-ve
pour y réussir, on fait périr une
tude d'êtres sans contredit beauco
innocents. Les enfants des Eg
étoient-ils coupables de l'obstina
Pharaon ? Les faire périr est une in
& une barbarie qu'on ne peut at
à Dieu sans blasphème.

LE DAME

existence, peut encore moins être regardé comme un mal; enfin un Chrétien doit penser que la mort pour ces enfans, fut un vrai bien, puisqu'il est hors de doute qu'elle leur épargna le crime de l'idolâtrie, & mille autres dont ils se fussent rendus coupables s'ils eussent vécu plus long-temps; leur perte ne fut sensible qu'à leurs parents, qui sans doute approuvoient la tyrannie de Pharaon sur les Israélites. Reprenons ce que nous disions. Dites-nous, *Miss Belotte*, quels furent les prodiges qui accompagnèrent & suivirent la sortie d'Egypte?

Miss B E L O T T E.

Cette colonne de feu qui éclairait les Israélites pendant la nuit, & qui sous une autre forme dirigeoit leurs pas pendant le jour; le passage de la mer rouge, & mille autres.

B E L E S P R I T.

Ce passage de la mer rouge a toujours été regardé comme un événement naturel dont Moïse se servit habilement. Quelques Auteurs Païens nous assurent que cette mer avoit des flux & reflux extraordinaires qui laissoient quelques-uns de ses passages à sec. Moïse dans le temps qu'il étoit Berger, avoit été inf-

ne l'étoit pas. S'il arrivoit dans des
fixés, comment supposer qu'il fût
des Egyptiens? S'il n'y avoit aucun
précis pour cette merveille de la :
comment Moïse avoit-il pu y co
Il faut donc mettre ce passage
compte d'un hazard heureux, ma
hazard fait exprès; car un quart-
de moins, une partie des Israéli
roit péri ; un quart - d'heure de
quelques-uns des Egyptiens se s
sauvés. Pour ranger cet événement
ceux qui ont des causes physiques,
supposer de telles rencontres , c
seroient aussi miraculeuses que le i
qu'on veut nier.

Miss DOROTHÉE.

Ajoutez quelques remarques qu

lites la passèrent ; mais que ses eaux s'élevèrent des deux côtés comme un mur , & demeurèrent suspendues tout le temps du passage ; qu'elles n'étoient pas dans cette position lorsque les Israélites arrivèrent au bord de cette mer , puisqu'ils y étoient acculés , & que ne voyant point d'issue pour échapper aux Egyptiens , ils éclatèrent en reproches contre Moïse , ce qui auroit été ridicule si le passage eût été ouvert. Que cette ouverture ou suspension des eaux arriva dans l'instant où Moïse les frappa de sa baguette. Que les Egyptiens ne virent point ce prodige , puisqu'à leur approche la colonne de feu qui éclairoit les Israélites , & marchoit à leur tête , changea de place & se mit entre eux & leurs ennemis , de manière pourtant qu'elle n'étoit lumineuse que de leur côté , & faisoit comme un brouillard épais vers celui des Egyptiens. Eh bien , Monsieur , que dites-vous de ce passage dont les Impies font tant de bruit , & dont ils triomphent dans le globe des Anti-Christiens proche de Temple-bar ? Ils raisonnent là tout à leur aise ; car il n'y a personne pour relever leurs sottises ; ne vous y'êtes-vous point trouvé par hasard ?

BELESPRIT.

Je vous demande quartier, Miss *Doro*?

ibée, & pour le mériter, je vous confesserai que je suis un des membres de cette belle assemblée, où tous ceux qui veulent nier la révélation sont admis. On n'y conteste pas la relation de Moïse comme ayant été écrite par lui ; mais on prétend qu'il a inventé toutes les circonstances dont vous venez de parler, pour donner un air de miracle à ce qui n'étoit qu'un événement naturel. La force de l'habitude a remué vingt fois ma langue pour nier que ces circonstances fussent réelles ; la honte m'a retenu. C'étoit aux témoins de ce fait que Moïse le rappelloit ; il seroit absurde qu'il l'eût chargé de circonstances qu'ils eussent pu démentir.

La BONNE.

Ajoutez que ce ne fut pas le seul miracle de cette nature que Dieu fit en faveur des Israélites. Les eaux du Jourdain furent aussi dociles à la voix de Josué, que celles de la mer rouge l'avoient été aux ordres de Moïse : elles se divisèrent en deux, tout le Peuple y passa, & ceux qui portoient l'arche restèrent tranquillement au milieu de son lit. On eut même le temps de prendre des pierres au fond de ce fleuve, & pour quel usage, s'il vous plait ? Vous en ferez un Autel, dit Josué : & quand vos enfants vous deman-

deront ce que signifie cet Autel, vous leur répondrez : c'est en mémoire du miracle que Dieu fit en faveur de nos pères, lorsqu'il divisa les eaux de ce fleuve pour nous introduire dans la Terre que nous habitons aujourd'hui. Que dites-vous de cette circonstance, Monsieur ?

BEL ESPRIT.

J'avoue qu'elle est décisive, supposé que.... mais je m'arrête, je ne veux point batailler contre l'évidence : je voulois dire, supposé que ces Livres eussent été publics du temps de Josué : or il est notoire qu'on les lisoit publiquement.

La B O N N E.

Voyez actuellement quel cas vous devez faire des objections de Messieurs les esprits forts, lorsqu'ils nous disent sérieusement que le desséchement de la mer rouge étoit un événement naturel, comme si desséchement ou suspension des eaux étoient la même chose. Quand ils ajoutent que les Historiens profanes en ont parlé, cela fait beaucoup pour nous, & rien pour eux. Que ce fait se soit répandu, il n'y a rien que de vraisemblable ; mais qu'il se soit répandu de bouche en bouche avec toutes ses circonstances, cela n'est pas probable, puisqu'un événement

Elle est claire. L'affujettissement des Israélites à une Loi gênante, étoit sur la vérité de ces miracles : ils ont donc un intérêt sensible à les bien voir, & nous pouvons nous en fier, à leur incrédulité naturelle.

BELESPRIT.

Il n'étoit pas sûr pour eux de n'en avoir des doutes, Madame : Moïse les punit trop sévèrement.

La BONNE.

C'est ce que nous examinerons à son moment, Monsieur ; ne voltigeons point sur notre sujet, c'est une ressource que je ne vous la laisserai pas. Je vous assure qu'il me suffisoit de trouver un Dieu qui fût au-dessus des forces de la r

AMÉRICAINES. 65

porter, sont au-dessus de la puissance humaine. Parmi le grand nombre de ceux même ordre opérés par Moïse, je n'en visirai qu'un seul, parce qu'il a subsisté pendant quarante ans.

BELESPRIT.

Vous voulez sans doute parler de la manne : oh ! pour celui-là, Mademoiselle, vous ne me trouverez pas si docile : le cousin du Louvre dont j'ai oublié le nom, & qui a voyagé dans ces déserts, vous assure que la manne y tombe encore aujourd'hui.

Lady VIOLENTE.

Vous êtes bonnes gens, vous autres Sages. Quand il s'agit d'un fait qui peut affaiblir la vérité de la révélation, vous l'admettez sur la foi d'un seul témoin, sans vous donner la peine d'en peser la moindre constance ; & s'il est question des faits qui puissent l'autoriser, vous refusez des milliers de témoins. Cette conduite est-elle équitable ? Cette manne que votre cousin a vue, étoit-elle en assez grande quantité pour nourrir plus d'un million d'hommes ? Vous dit-il qu'il ait essayé pendant quelques jours de se borner à une sorte de nourriture ?

dans ce désert ; car ils eurent le tems
souffrir la faim , & d'y murmurer
Moïse : en second lieu , ils se récrièrent
à la vue de la manne ; parce qu'ils
avoient jamais vu , quoiqu'ils habitaient
au moins depuis quelques jours le
désert. Troisièmement , cette manne
continua de tomber jusqu'au moment qu'ils
firent du pain avec le bled de la Terre
promise. Ils étoient sortis du désert
donc cette manne tomboit sur les bords
du Jourdain , qui depuis ce temps
sont fort fréquentés , & le sont encore
d'hui. Citez-moi quelque Voyageur
ait vu de la manne aux environs du
Jourdain. Vous voyez , Monsieur , que
je n'ai pu en prendre aucune , ni par
pucier ni par pucier , ni par pucier
pour la manne dont les Israélites
se nourrissoient ; & s'il a osé annoncer ce fait

AMÉRICAINES. 67

existe aujourd'hui, & ce qui étoit alors.ailleurs, si je n'ai pas lu les Ouvrages de l'homme, j'en connois un grand nombre d'autres qui n'eussent pas manqué de nous instruire de cette particularité. Les végétaux dans ces déserts seroient plus fréquents si on y trouvoit cette ressource, & les Voyageurs ne se fatigueroient pas à y aller chercher des provisions. Mais revenons à ce que je voulois vous dire, *Miss Dorothea*. Les êtres qui existent, ont-ils des qualités ? Quelles sont ces qualités ?

Miss DOROTHÉE.

Il y'en a d'essentielles & d'accidentelles. Les premières sont tellement attachées au sujet, qu'on ne peut les en détacher sans le dénaturer & le détruire : une qualité essentielle au feu, c'est de déchirer, de diviser tout ce que l'on offre à son action ; un feu qui ne produiroit pas cet effet, ne seroit pas de la nature de celui que nous connoissons, ce seroit un feu en nature par rapport au nôtre. Une qualité essentielle à l'eau, est la fluidité : toute chose qui n'est pas contenue, cherche à s'échapper. Une qualité essentielle à la terre, est la pesanteur ; il faut qu'elle soit soutenue, & au moment qu'elle cesse de l'être, elle tombe. Ces trois choses cesseroient d'être feu, eau, & terre, si on pouvoit

sous le même mode, ils auront ces
tés essentielles qui constituent leur es

La Bonne.

Remarquez que ce qui est absolu
hors de la puissance de la nature & d
réunis, est possible à Dieu, & qu
miracles dans lesquels il suspend &
cepte, pour ainsi dire, les qualités
tielles, n'appartiennent par consé
qu'à lui. Ainsi dans le passage de l
rouge & du Jourdain, les eaux sans
d'être fluides, furent suspendues ; l'
de Dieu fut pour elles une barrière
les ne purent franchir. Lorsque les
enfants furent jettés dans la fournai
feu ne perdit rien de son activité,
qu'il consuma ceux que Nabucho
for employa pour les y jeter : ma

trois enfants, fut suspendue. Que conclurez-vous de tout ceci, Lady *Violente*?

Lady VIOLENTE.

Que toutes les fois qu'un corps subsistera, & que ses qualités essentielles seront suspendues, nous serons forcées de reconnoître l'intervention de la Divinité; car il n'y a qu'elle à qui cette suspension soit possible.

La BONNE.

Je remarque ce caractère de la Divinité, sur-tout dans un des miracles de Moïse qui est le plus à la portée de nous autres femmes qui sommes ignorantes. La manne qui tomba dans le désert, étoit si corruptible de sa nature, que du jour au lendemain elle se remplissoit de vers. Cependant cette qualité qui lui étoit essentielle, demeurait suspendue le septième jour, & ne l'étoit que ce jour-là; toute la puissance humaine ne pouvoit opérer ce prodige. Le beurre par sa nature se liquéfie au feu; si tous les Dimanches un homme parvenoit à le faire jetter dans une fournaise & à le retirer en masse, on ne pourroit douter que cet homme ne fût aidé du secours d'en haut. Disons donc : l'incorruptibilité de la manne le septième jour étoit un miracle que toutes les forces de

tenter de celle-là. Je vous exhorte d'ici à la première leçon, à réfléchir l'histoire de Moïse, & à rassembler les objections qui pourront venir dans l'esprit.



SECONDE JOURNÉE

La Bonne.

EH bien, Mr. *Belesprit* ! Vous n'avez point été fébuté de notre première leçon. Quelles réflexions ont produit que vous avez entendu ? Car si j'ai bonne mémoire, vous m'avez promis d'y répondre, & je gagerois bien que vous n'avez tenu parole, peut-être malgré vous.

REPLIQUE

A M E R I C A I N E S. 71

Souffrez-moi, dans l'espérance de ne pas perdre absolument vos soins à mon égard : du moins en attendant, je vous ferai bon à quelque chose. Vous souhaitez, dites-vous, qu'on vous fasse des objections : je connoîtrai bientôt si vous êtes sincère.

La B O N N E.

• Eprouvez-le, Monsieur, ne me ménagez pas : c'est bien sincèrement que je vous ai prié d'en faire ; j'ai bien autant d'intérêt que vous à n'être point trompée sur un article d'aussi grande conséquence.

B E L E S P R I T.

Ma première objection est sur la manière dont les Ecrivains que vous regardez comme sacrés, ont traité ce qui regarde les sciences : ces hommes s'ils eussent été inspirés, ne nous eussent pas dit que le soleil fût arrêté par Josué, puisqu'il est certain que c'est la terre qui tourne. On feroit un Volume des fautes qu'ils ont faites par rapport à la Physique, à la Chronologie, à la Géographie.

La B O N N E

Vous commencez par poser en fait, Monsieur, ce qui n'est qu'en question : J'avoue que le système de Copernic est

que le but de tout cela, étant les Ecrivains sacrés, étoit des Saints, & non des Savants : à tout ce qui regarde la Foi & la Religion, les Ecrivains sacrés ont été infatigables. A l'égard des choses qui regardent les Sciences, où ils ont été donnés à leurs lumières naturelles, ils ont cru devoir se conformer aux préjugés de leur temps. Si Josué eût voulu que la terre de s'arrêter, il n'eût pas été entendu, & les Israélites l'eussent regardé comme un insensé.

Miss DOROTHÉE.

Il y avoit un remède à cela, & il n'y avoit que cela ; il falloit brièvement leur faire de l'armée un petit cours de Philosophie, & leur expliquer en peu de mots les bonnes raisons qui engagent :

meéchante. Mais que répondez-vous rapport aux histoires scandaleuses que Ecrivains ont insérées dans leur his-
e ? Plusieurs des Patriarches ont été scélérats à pendre, je dis même plu-
rs de ceux qu'on compte parmi les ils du Messie. David, qu'ils disent ir été selon le cœur de Dieu, étoit méchant homme, & l'Ecrituré ne ne point un grand nombre de mau-
es actions qu'il a faites.

La B O N N E.

Je que je répondrai, Monsieur, que re objection, bien loin de diminuer ma sur la divinité des saintes Ecritures, une des raisons qui m'engagent à croire ceux qui l'ont écrite, ont été inspi-
de Dieu. Vous autres savants incré-
es, soufflez fort bien le froid & le chaud la même bouche. Sur quoi principa-
ment appuyez-vous le Pyrrhonisme, par port à l'histoire ? Sur la partialité des toriens : ils ont écrit, dites-vous, se- l'intérêt de la passion dont ils étoient nés. Que je présente la vie de Marie cosse à un Anglois Protestant, il se quera, & avec raison, des éloges que ere d'Orléans lui donne, & dira : Cet nme préoccupé du zele de la Religion il professe, a eu intérêt de blanchir
T O M E II. D

une Reine papiste , & n'a eu garde d'avouer les crimes dont elle étoit réellement coupable : c'est plutôt un Apologiste qu'un Historien ; ce qu'il ne peut nier , il le pallie comme s'il eût craint que le contre-coup des crimes de cette Reine ne fût retombé sur sa Religion. Cet Anglois aura une bonne raison d'être en garde contre un Historien partial : on sait assez qu'un Historien dissimule avec adresse les fautes de ses Héros. Est-il question d'un roman ? Les principaux personnages sont toujours des modèles de perfection : il ne coûte rien à l'Auteur de les décorer de toutes les vertus possibles , & il n'y manque pas s'il fait son métier. Quel étoit le but de Moïse en écrivant , supposé qu'il doive être regardé comme un Historien ordinaire ? De faire passer la race de Sem , dont Abraham descendoit , comme celle d'où devoit sortir son Peuple , & le Chef de son Peuple. Les promesses que Dieu avoit faites à Adam , il les renouvelle d'une manière bien plus marquée à Abraham & aux Patriarches ses Descendants. Voilà les Héros de Moïse , & par conséquent ceux dont il auroit eu intérêt d'atténuer , ou du moins de justifier les mauvaises actions par des motifs secrets. Le fait-il ? Au contraire ; il nous avoue que plusieurs , & les principaux même de cette race choi-

M E R I C A I N E S. 75

été de fort malhonnêtes gens :
ire , que Moïse est un Historien
on souhaiteroit qu'ils le fussent
homme impartial , qui a choisi
pour son guide. Vous prétendez
ise étoit un homme habile , un
fin & rusé. S'il étoit un impos-
prononcerois hardiment qu'il n'a-
le sens commun , puisqu'il eût
es objections contre ceux dont il
l'histoire, ou plutôt sous le nom
il bâissoit son roman , objections
étoit aisé de prévoir & d'anéan-
lus mince Ecrivain de nos jours
garde de commettre une telle
Donc Moïse étoit forcé en écri-
e suivre le mouvement de l'Esprit
idoit , & cet Esprit est l'éternelle
qui n'a pas besoin d'étayer son
par le déguisement & le men-

B E L E S P R I T.

ma troisième objection , à la-
ne sera pas aussi facile de répon-
ux deux premières.

Israélites connurent fort bien que
es trompoit , & leur donnoit en
de la Divinité de sa mission , des
n'avoient jamais existé ; mais la
lioit leurs langues ; ils le con-

noissoient pour un homme qui sacrifioit tout à son ambition , & le châtiment épouvantable qu'il fit de ceux qui osèrent se révolter contre lui, força tous les autres au silence.

La B O N N E.

Décomposons votre objection , afin d'y mieux répondre. Vous établissez d'abord comme une chose de fait , que Moïse étoit un ambitieux , & vous me l'assurez sans preuve : je serois autorisée à vous en demander , & cependant je veux bien vous épargner une peine inutile ; je prends sur moi de vous faire convenir que ses démarches & sa conduite sont contradictoires à celle d'un homme dominé par l'ambition.

Vous supposez en second lieu , que le silence des Israélites, lorsqu'il leur répertoit sans cesse des faits qui n'avoient jamais existé ; vous supposez , dis-je , que ce silence étoit un effet de la vengeance qu'il tira de ceux qui lui désobéirent.

Enfin , vous supposez que le châtiment de ces rebelles doit être attribué à Moïse. Il s'agit de détruire ces trois moyens d'incrédulité.

Qu'est-ce que l'ambition ? Le desir d'être estimé , de dominer , de laisser après soi une famille puissante , qui transmette

nom à la postérité. Un ambitieux s'attribue toutes les bonnes qualités, cache soigneusement ses défauts, évite d'associer son nom à sa puissance, regarde les réprésentations comme une insulte : examinons nous découvrirons ces caractères dans la poëse. Qu'en pensez-vous, Mesdames ? Répondez à Monsieur ce que nous avons vu dire.

Lady VIOLENTE.

Du moins on ne peut l'accuser de s'être flatté comme un homme courageux : il n'a fui au premier reproche du meurtre qu'il avoit commis. Qu'eussent fait Tarquin, Mahomet en pareil cas ? Ils eussent accusé l'indiscret qui leur faisoit ce reproche, & auroient trouvé leur sûreté, non seulement dans la mort de celui qui leur faisoit, mais encore dans celle de celui qui avoit été témoin de cette accusation. Moïse au-lieu d'imiter la conduite des Tyrans, se sauve, & pendant plusieurs années s'occupe tranquillement à paître des troupeaux. Il nous a laissé par son livre l'histoire de sa vision sur le mont Sinaï ; s'il l'avoit inventée, assurément elle seroit écrite dans un autre goût. Il nous auroit assuré qu'il n'avoit pas hésité à sacrifier pour le salut de son Peuple, le premier commandement qu'il en reçut

du Seigneur : il nous impatiente à traire par les difficultés qu'il ose : Dieu ; il n'est occupé que de la di qu'il a de bien prononcer , & ne qu'à des ordres réitérés ; j'aime si la simplicité avec laquelle il nous qu'il eut grand'peur à la vue du dans lequel sa baguette avoit été formée , & qui le porta à fuir.

Moïse avoit des enfants ; il doute les avoir eus en vue dans la rainerie qu'il se ménage. A-t-on jamais un ambitieux élever ses neveux étrangers , & laisser sa famille dans la fiere ? Le Sacerdoce reste dans la d'Aaron , le commandement est d Josué , & les enfants de cet homme disant ambitieux , n'ont pas la plus distinction. Moïse ne prend aucune caution pour leur assurer du moins portion avantageuse dans la Terre se , précaution qu'il prend par rapport d'autres ; je crois que c'étoit pour fants de Caleb. Non , ce n'est pas marche d'un ambitieux.

Miss DOROTHÉE.

Non d'un ambitieux ordinaire ; la marotte de Moïse a été d'imposer son nom à titre d'homme inspiré de il ne pouvoit pas mieux s'y p

ailleurs, l'incapacité de ses enfants a le forcer à les laisser dans l'oubli par sur pour son ouvrage, qu'ils étoient incapables de soutenir. Un ambitieux, on, n'a pas de parents.

La BONNE.

Il y avoit des emplois qui ne demandoient aucune capacité, tels que ceux qui étoient laissés dans la famille d'Aaron; Moïse pouvoit, sans risquer son ouvrage, laisser à ses enfants, ou du moins les associés.

Miss CHAMPÊTRE.

Il ne craignoit-il son frere qui étoit l'ambitieux que lui, & qui n'eût pas d'humeur à souffrir ce partage.

La BONNE.

Non, Mesdames; Moïse ne craignoit son frere, qui étoit d'ailleurs un homme foible. Nous en avons la preuve dans la maniere dont il se comporta pendant Moïse fut sur le mont Sinaï. Au lieu d'opposer vigoureusement à l'impiété le Peuple qui vouloit une Idole, Aaron prêté à ce criminel dessein : il aime mieux leur fondre un veau d'or, que de résister à périr en résistant. Moïse montra bien qu'il ne le craignoit guere, lorsqu'il

qu'il lui reprocha cette indigne action en présence de tout le Peuple.

Lady LOUISE.

Ces Dames ne s'apperçoivent pas que si leurs objections étoient réelles, elles produiroient un effet unique. Deux ambitieux qui s'accordent ensemble pendant tant d'années, c'est ce qui ne s'est jamais vu, ou du moins qui est bien rare : la rivalité dans la faveur divise les peres d'avec les enfants, brouille les amis les plus chers ; à plus forte raison la rivalité dans le commandement eût-elle fait élever quelques nuages entre les deux freres. Mais je suppose avec elles que Moïse craignoit réellement Aaron ; nous avons déjà remarqué qu'il avoit une belle occasion de s'en défaire. Lorsque les Lévités traverserent le camp en tuant à droite & à gauche tout ce qui se rencontroit sur leur passage, Moïse pouvoit fort bien ménager un bon coup d'épée pour Aaron, puisqu'on est convenu que les ambitieux n'ont point de parents. La politique lui en eût fait une loi, supposé qu'il fût passionné pour son ouvrage. Il ne pouvoit pas deviner qu'il survivroit à son frere ; & dans le cas où il fût mort avant lui, il ne pouvoit guere compter, pour soutenir son entreprise, sur un homme

A M E R I C A I N E S. 81
i venoit de montrer une telle foiblesse.

La B O N N E.

Ce raisonnement est sans réplique, & prouve qu'on ne peut raisonnablement attribuer à la crainte, la préférence qu'il donna aux enfants d'Aaron sur les siens. On n'est pas mieux fondé à dire que ce fut à raison de l'incapacité des derniers, par amour pour son œuvre. Cromwell connoissoit fort bien celle de son fils, lui laissa pourtant sa place. Pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait autant? Cette conduite désintéressée n'est-elle pas la preuve de la réalité de sa mission? Nous voyons par-tout un homme qui est content, qui n'agit point selon son goût, selon ses inclinations naturelles, & selon tout autre, qui agiroit par ses propres lumières, le feroit. Remarquez encore que Moïse fut ne pas ménager ses proches quand ils firent des fautes; savoir si Marie ne fut-elle pas punie pour être moquée de sa femme?

Il nous reste à examiner si ce fut la crainte qui ferma la bouche aux Israélites, & si le châtiment des rebelles & celui de Marie peut être attribué à Moïse, sans blesser les règles de la vraisemblance. L'histoire de Moïse nous apprend que les Israélites se révolterent contre lui,

presqu'aussi-tôt après le passage de la mer rouge. Ils voulurent le lapider , & lui reprocherent qu'il les avoit menés dans le désert pour les y faire mourir de faim & de soif. Que ne lui disoient-ils alors qu'il leur citoit de faux miracles ? Au milieu de cette troupe de séditieux, Moïse est tranquille, & leur dit : Ce n'est point contre moi que vous murmurez, c'est contre le Seigneur qui vous a tirés de la Terre d'Egypte , en tuant les premiers nés des Egyptiens , en ouvrant la mer rouge. Oh ! qu'il leur ouvroit un beau champ pour lui reprocher son imposture , s'il leur eût cité des faits moins bien avérés. Cela eût été capable de porter leur fureur à son dernier période. En bonne politique, c'étoit ces premières séditions qu'il eût fallu punir d'une manière terrible. Elles demeurèrent sans châtiment, & Moïse sans vengeance.

BELESPRIT.

Aussi Moïse qui reconnut sa faute, prit-il de bonnes mesures pour punir les séditions qu'il prévint devoir bientôt suivre celles-là , & ces mesures furent efficaces dans la révolte de Coré, Dathan & Abiron.

Miss DOROTHÉE.

Comme vous sautez, Monsieur ! N'est-

AMÉRICAINES. 63

Il n'y a rien arrivé qu'on puisse remarquer dans tout cet intervalle ?

La BONNE.

Un grand nombre de choses, ma chère ; mais avant de les rappeler , je veux répondre à Monsieur , & lui répéter que Moïse s'avisa bien tard de cette effroyable vengeance ; car presque tous les pas des Israélites furent marqués par leurs murmures : ils se révolterent jusqu'à quarante fois , & le plus souvent Moïse , sans en tirer des châtimens , ne leur répondit qu'en faisant un miracle.

BELESPRIT.

Miracles , selon vous ; mais qui très-assurément peuvent être contestés. Qui empêche de croire que le rocher qu'il rappâ de sa verge , avoit été émincé auparavant , en sorte qu'il ne restoit plus qu'une écorce de pierre , pour ainsi dire , qu'il fut très-aisé à Moïse de rompre en le frappant à coups redoublés avec son bâton ?

Miss DOROTHÉE.

Vous demandez ce qui empêche de croire ce que vous venez de dire , Monsieur ? Le bon sens. Ne diroit-on pas que Moïse étoit armé d'une massue égale

Ajoutez que si Moïse étoit un
il étoit un fourbe bien heureux
sembloit avoir la fortune à ses gages
si ce rocher avoit été émincé, &
servir de vos termes, si, dis-je,
été assez émincé pour céder à
de bâton, comment le mouvement
source considérable qui y coule
brisa-t-il pas cette écorce de
foible? Que devenoient ces eaux
abondantes pour abreuver un million
personnes & de grands troupeaux
que Moïse leur eût donné cette
Savez-vous bien que je me refuse
réfuter sérieusement de pareilles
tions? Et ces eaux dont Moïse a
ou plutôt fit disparaître l'amertume
y jettant un morceau de bois, qu'en
tes vous?

AMÉRICAINES. 85

bois de rendre douces les choses qui
sont amères, & qu'il se servit habile-
ment de cette connoissance pour jouer
un miracle.

Lady LOUISE.

Je le dirai encore une fois : Messieurs
Pyrrhoniens sont d'étranges gens. Pour
r le vraisemblable, ils admettent l'ab-
de. Ne sembleroit-il pas, à vous enten-
re, qu'il n'étoit question que d'ôter l'a-
rtrume d'un seau d'eau ? J'avoue qu'un
orceau de bois pourroit fort bien chan-
ger l'amertume d'une aussi petite quantité
d'eau, quoique nos Physiciens modernes
connoissent pas cet admirable bois, du
moins que je sache. Mais il étoit question
d'une eau courante qui sortoit d'une source
où l'eau se renouvelle sans cesse, sans
qu'elle seroit bientôt épuisée ; & vous
osiez nous persuader que ces eaux, qui
ne étoient pas encore écoulées, ont parti-
cipé au bénéfice que ce bois avoit pro-
curé à celles qui couloient actuellement ?
C'est un beau secret ! Tenez, Monsieur, je
vous prie après ma *Bonne*, faites-nous des
propositions plus sensées, ou laissez-nous
tranquilles avec les Israélites, que ce fait &
ce qui l'avoient précédé, étoient mi-
raculeux, & ne devoient rien à la Phy-
sique.

BELESPRIT.

Mais vous supposez, Madame, que les Israélites regardoient ces faits comme miraculeux, & j'ai des preuves qu'ils n'ont jamais cru Moïse un homme inspiré de Dieu ; témoins les révoltes & les murmures dont vous convenez. Quelle Nation ! Quel homme si téméraire que de se révolter contre Dieu, s'il étoit persuadé que c'est Dieu qui commande ?

Miss DOROTHÉE.

Hélas, mon cher Monsieur, il ne faut pas aller bien loin pour trouver cet atome téméraire (supposé qu'il faille pour cela sortir de chez vous :) indépendamment de l'examen que nous faisons ici, j'ai fait en mon particulier des réflexions assez profondes sur la Religion pour savoir à quoi m'en tenir. Oui, Monsieur, je suis plus convaincue de la vérité des promesses & des menaces du Tout-Puissant, que je ne le suis de votre présence en ce lieu ; & cependant cela ne m'a pas empêchée de faire dix mille fautes. Le voleur sait bien que ceux de sa profession n'échappent point au gibet ; mais sa passion pour le bien d'autrui l'emporte sur cette persuasion, comme mes passions l'emportent sur ma foi. Et vous-même, Monsieur, qui

AMÉRICAINES. 87

croyez à la Loi naturelle , ne l'avez-vous jamais violée ?

BELESPRIT.

Passons outre , s'il vous plaît , Miss *Dorothée* ; vous avez des arguments sans réplique. Je ne suis pas assez hardi pour soutenir la négative , ni assez humble pour faire une confession publique. D'ailleurs cela vous scandaliserait.

La BONNE.

Ajoutez que si vous oubliez quelque chose , Miss *Dorothée* qui a la mémoire excellente , & qui vous connoît depuis long-temps , seroit personne à vous rappeler vos faits & gestes. Vous êtes mal mené , mon pauvre Monsieur , peut-être serez-vous plus heureux dans la troisième partie de votre objection.

Moïse , dites-vous , trouva dans la suite les moyens d'intimider les rebelles par des châtimens terribles. C'est-à-dire , que vous lui attribuez ces châtimens. Marie sa sœur fut frappée tout-à-coup de la lèpre , puis elle fut guérie radicalement dans un temps fort court. Coré , Dathan & Abiron furent précipités dans les entrailles de la terre , qui s'ouvrit pour les engloutir , & se referma aussi-tôt. Le reste de leurs partisans fut dévoré par le feu. Je

pourrois vous citer d'autres châtimens ; mais ceux-là suffisent. Voyons si la Physique vous fournira l'explication de ces prodiges.

BELESPRIT.

Il ne faut que consulter un habile Ingénieur : il vous diroit qu'une mine pourroit avoir produit cette merveille prétendue.

La BONNE.

Je ne vous chicanerai point sur la poudre dont l'invention est moderne : je supposerai, pour vous faire plaisir, qu'elle étoit connue de Moïse, & même de Josué ; car vous en aurez besoin pour faire tomber les murailles de Jéricho. Mais pour faire produire à la poudre cet effet merveilleux, il faut une mine. Pour faire cette mine, il faut avoir creusé une chambre sous terre, il faut allumer la meche, & avoir fait un retranchement solide pour mettre en sûreté celui qui doit l'allumer. Or comment Moïse eût-il pu faire ouvrir la terre sans être apperçu des Israélites ? Avoit-il aussi un secret pour les endormir pendant ce temps-là ? Si vous dites qu'il fit ouvrir la mine à une très-grande distance du camp, & que le travail fut continué sous terre sans qu'on s'en apperçût,

C'est lui supposer un grand nombre de confidens; car un tel travail demande beaucoup d'ouvriers. Comment dans ce nombre ne se trouva-t-il point un indiscret, ou un honnête homme, qui avertît les Israélites de la supercherie qu'on leur faisoit? D'ailleurs le châtiment des rebelles suivit immédiatement leur révolte; Moïse avoit donc deviné qu'il y auroit une sédition, que Coré, Dathan & Abiron en seroient les Chefs; car il falloit placer la mine sous leurs tentes, & le faire si adroitement, qu'elle n'endommageât pas celles de leurs voisins innocents. Il n'est point question d'explosion, c'est-à-dire de bruit, dans cette ouverture de la terre; les rebelles ne sautèrent point en l'air, tous effets inévitables de la poudre. De plus, il falloit que celui qui devoit mettre le feu à cette poudre, fût exactement instruit de l'instant où Moïse vouloit que ce prodige fût opéré. Si ces hommes, dit-il, meurent de mort naturelle, vous pourrez dire que je ne parle pas de la part du Seigneur. Si la terre s'ouvre & les engloutit tout vivans, vous connoîtrez que c'est le Seigneur qui a parlé. En finissant ces mots, la terre s'ouvre. Quatre minutes plutôt le prodige n'eût point été prédit. Quelle justesse dans cette machine de Moïse! Disons plutôt, qu'il

faut des circonstances impossibles à rassembler, pour donner une ombre de vraisemblance aux fables des incrédules. Je le soutiens, & le répète : ces hommes qui refusent de croire la sainte Ecriture, à cause des événements merveilleux qu'elle nous présente, sont obligés de recourir à l'absurde, ou du moins à des combinaisons si extraordinaires, que leur assemblage seroit une vraie merveille qu'on ne pouvoit raisonnablement se promettre. Monsieur *Belesprit* n'a-t-il plus rien à nous objecter sur ce fait ?

BELESPRIT.

Non, pour le présent, Mademoiselle : vous pouvez, si vous le voulez, continuer votre histoire.

La BONNE.

Nous n'allons pas si vite, Monsieur ; il faut auparavant résumer ce que nous avons dit. Il y a eu, il y a encore des Juifs qui observent une loi fort pénible. Cette loi leur a été donnée par un nommé Moïse, qui les a tirés d'Egypte, en opérant plusieurs miracles ; car on ne peut assigner des causes naturelles à plusieurs des événements dont nous avons parlé, ou plutôt à tous. Ces événements, c'est-à-dire, la sortie d'Egypte & la

A M E R I C A I N E S. 91

conquête du Pays de Chanaam avoient été prédits long-temps auparavant, & on apperçoit clairement la liaison des prodiges avec les promesses ; les premiers se s'opèrent que pour l'accomplissement des secondes. L'histoire de ces miracles a été écrite sous les yeux de ceux qui en voient été les témoins : ils ne l'ont point contestée , quoiqu'elle fût publique & entre les mains de tout le monde. Donc cette histoire contient des faits réels.

B E L E S P R I T.

Encore un mot , Mademoiselle ; en supposant comme vrais les miracles faits par Moïse , seroit-ce une preuve que la religion qu'il enseignoit , fût divine ? Le Paganisme a ses miracles. Toute la ville de Rome n'a-t-elle pas vu une Vestale injustement soupçonnée d'avoir manqué à son vœu de chasteté , tirer avec son voile un vaisseau qui étoit demeuré immobile , malgré le vent & les efforts des Rameurs ? Vespasien n'a-t-il pas guéri un aveugle , en lui mettant de la salive sur les yeux ? Apollonius de Thiane n'a-t-il pas ressuscité une fille morte ? La prêtresse d'Apollon à Delphe , n'a-t-elle pas deviné ce que l'Empereur faisoit au moment où la Lettre qu'il lui envoyoit , étoit été écrite ? Une autre fois n'a-

ment ; les prendrons-nous comme
preuve de la vérité de la Religion
Romaine ? En seriez-vous d'avis ?

La Bonne.

Si je ne vous avois présenté ces
miracles de cette espee, vous ne
pas aussi embarrassé que vous l'
vous tirer d'affaire. Nous les ex
rons dans un moment ; mais aupai
je rappellerai, s'il vous plaist, un
que j'ai déjà établie, & qui n'est
équivoque pour juger des faux mi
Dès-là que je suis persuadée que
racle est l'œuvre immédiate, pou
dire , d'un Dieu infiniment parf
doit être opéré pour des fins dig
celui qui le fait. Ainsi toutes les f
je verrai, ou qu'on me rapportera


Innocent ; je dirai , toutes ces œuvres étant dignes de Dieu , il est naturel de penser qu'il a pu les faire ; il ne me restera qu'à examiner s'il les a faites réellement ; car il est certains biens qui nous paroissent nécessaires à nous créatures aveugles , & qui ne paroissent pas tels aux yeux du Tout-Puissant. J'examinerai donc moins ce miracle , que la fin du miracle : le fruit qu'il opere est la pierre de touche pour moi.

Lady LOUISE.

Je n'entends pas bien ce que vous avez dit d'abord , ma *Bonne*. Est-ce que Dieu , qui est infiniment bon , ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus juste & de meilleur ?

La BONNE.

Oui , Madame , mais ce juste ne nous paroît pas toujours tel qu'il est. Deux innocents sont accusés d'un crime. L'un est un homme d'une grande vertu , & auquel il ne manque que l'avantage d'être persécuté : Dieu le laisse succomber sous le poids de la calomnie , il perd sa réputation , ses biens , sa vie même. Assurément Dieu pouvoit le justifier par un miracle ; mais ce miracle , cet homme de bien , loin de le demander , en auroit gémi , parce



parfait, qui vit, si vous voulez
désordre, qui mourroit dans le d
s'il succomboit sous la calomn
Dieu qui prévoit que s'il vivo
quelque temps il se convertiro
faire un miracle pour manifester
cence, & l'engager par-là à se c
Ces deux conduites de Dieu son
de sa sagesse & de sa bonté ; m
yeux elles ne paroistroient pas te
la foi ne nous éclairoit, nous
décidé que le miracle eût été
pour justifier le premier de ces
que le second. M'entendez-vous
Madame ?

Lady LOUISE.

Oui, ma *Bonne*. Je vous dem
don de vous avoir interrompu

ment contraire aux dix Commandemens de Dieu. Je dis hardiment : ce fait est faux, ou Dieu n'en est pas l'auteur. S'il étoit de ceux qui surpassent la puissance de la nature ou de l'esprit de ténèbres, je prendrois le premier parti, & voici comme je raisonnerois. Dieu seul peut ressusciter un mort. Il ne peut pas avoir ressuscité ce mort pour me persuader qu'il soit permis de lui désobéir; donc Dieu ne l'a pas ressuscité; donc il n'étoit pas mort. Si c'étoit la guérison d'une maladie, je tiendrois la première partie de mon opinion, & je dirois : Cette guérison ayant été opérée pour autoriser le violement de la Loi de Dieu, il ne peut pas en être l'auteur. Elle est pourtant réelle; j'en conclus que la nature ou le Diable en ont été les artisans. Ce mal sans doute n'étoit pas incurable par sa nature, mais parce que les Médecins ignoroient & sa cause & les moyens efficaces de la faire cesser. Ce que les Médecins ignorent, le Diable le fait, & peut par conséquent sans miracle avoir opéré cette guérison. Je vais vous rendre ceci sensible par un exemple. Un homme qui s'étoit couché le soir avec de très-bons yeux, fut éveillé vers le milieu de la nuit par des douleurs terribles. Son œil étoit enflé, & l'inflammation étoit telle, que l'O-

quelques particules imperceptibles
méral étoient entrées dans les yeux
pere. Frappée de cette idée, elle
cher une pierre d'aiman, l'approcha
persévérance de l'œil de son pere,
un certain temps, y voit voler
pointe qui picorait l'œil du patient
fille ne fit pas un miracle, quoiqu'e
rât une guérison dans laquelle l'
de l'art auroit échoué; mais il est
cile à un imposteur de donner
comme miraculeux, & d'en être
simples. Si donc on me citoit un
reil, ou même plus extraordina
le cas que j'ai supposé, je dirois
est l'ouvrage de l'esprit de téné
le reconnois à la fin qu'il se p
Dieu lui permet d'agir en cette oc
ou pour exercer ma foi ou pour

arlé de ceux que Monsieur leur oppose.

BELESPRIT.

Le premier, comme je l'ai déjà dit, est celui d'une Vestale accusée d'avoir lessé essentiellement son vœu de chasteté : elle avoit donné lieu à cette accusation par son air libre & évaporé, & eut-être n'eut-elle pu se justifier. Dans ce temps, il arriva un vaisseau chargé de choses réputées sacrées, & qu'on ne put faire entrer dans le Port; mais il céda sans peine au foible mouvement que fit la Vestale en le tirant avec son voile, ce qui la justifia parfaitement.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je ne trouve pas ce miracle indigne de Dieu, en supposant que cette fille invoquât la Divinité protectrice de l'innocence. Il est vrai qu'elle ne connoissoit pas le Dieu qu'elle invoquoit; mais comme dans le fait elle étoit calomniée, prouver son innocence étoit un rien. Je le crois d'autant plus, qu'il seroit difficile d'expliquer autrement le succès de son épreuve. Qu'avez-vous, *Miss Dorothee*? Vous levez les yeux au Ciel d'un air d'étonnement.

Miss DOROTHÉE.

Véritablement, Madame, je suis sur-
TOME II. E

voient pénétrer au fond des eaux, eussent la force suffisante? De ces méthodes, dis-je, pourroient servir pour arrêter un vaisseau grande quantité de sable emmené tout au tour pourroit le retenir d'une manière aussi fixe que s'il y étoit. Or ces obstacles que le Diable a fait naître dans un instant, ne peut-il pas les ôter de même? Vous ne pouvez donc pas dire qu'il est difficile d'expliquer ce fait sans un miracle, il peut être à la portée de celui qui a intérêt à la propagation du Paganisme.

La BONNE.

Je suis de l'avis de Miss *Dora* sur la nature des choses que portoit le feu. Un miracle en cette occasion.

dige prétendu eût été opéré par Moïse, Monsieur *Belesprit* nous diroit que le hazard fit qu'il tira le vaisseau au moment où l'obstacle naturel qui le retenoit avoit cessé ; mais je lui abandonne ces hazards qui viennent si à propos pour le dégager : passons aux autres merveilles qu'il nous a citées. Laissons celui qu'il attribue à Apollonius de Thiane, je vous raconterai son histoire à la fin de cette leçon, & vous en jugerez.

B E L E S P R I T.

Dans le temps que Vespasien étoit à Alexandrie, deux hommes de la lie du Peuple se présentèrent à lui : l'un étoit aveugle, l'autre avoit la main droite si affoiblie, qu'il ne pouvoit s'en servir. Ils avoient été avertis, disoient-ils, par le Dieu Sérapis, que l'Empereur pouvoit les guérir en appliquant à l'un de la salive sur les yeux, & en pressant fortement la main de l'autre avec son pied. D'abord l'Empereur se moqua de ces deux hommes ; mais encouragé par ses Courtisans ; il tenta l'aventure en présence d'une multitude de Peuple, & réussit.

L a B O N N E.

Vous passez adroitement une petite circonstance, Monsieur, c'est que ce fut

E 2

100273

premier tort pouvoit remettre certainement deux miracles qui pas de la nature de ceux que D réservés, & qu'un Médecin a guéri aussi bien que Vespasien quand ils seroient ou paroistroient coup plus considérables, je recu témoignage de mes sens, parce seroit pas prudent de les croire jugement de ma raison, qui me dé de les croire réels.

BELESPRIT.

Je ne comprends pas pourquoi raison vous défendrait de croire miracles plutôt que ceux de Moïse

La BONNE.

Ce n'est pas moi que vous d

AMERICAINES. 101

venu de ce principe ? *Il y a un Dieu*, c'est-à-dire, un Etre infiniment parfait. N'êtes-vous pas convenu aussi que tout ce qui s'accordoit parfaitement avec ce principe, pouvoit être regardé comme vrai, & qu'au contraire, ce qui lui étoit contradictoire, étoit absolument faux ? Concluez donc qu'il ne répugne point à ce principe de croire que Dieu soit l'auteur des miracles de Moïse, parce qu'ils étoient faits pour autoriser une Loi si parfaite, qu'elle étoit visiblement divine, & qu'au contraire, il répugneroit à ma raison de croire que la souveraine Vérité fît un miracle pour autoriser le mensonge.

BEL-ESPRIT.

Vous esquiviez l'histoire de la résurrection de cette fille qu'on portoit en terre, & qu'Apollonius de Thiane ressuscita; ce miracle qui fut fait en présence de tout un Peuple assemblé, l'emporte sur tous ceux de Moïse.

La BONNE.

Je ne l'esquivois point, Monsieur, je ne voulois que le remettre; mais pour vous tranquilliser à cet égard, je vous dirai qu'avant de me prouver que cet Imposteur eût ressuscité cette fille, il eût fallu me démontrer qu'elle étoit morte.

coutume en plusieurs Villes d'E
soit que cet homme fût de quelq
frairie , où l'on est en usage de
terrifier ainsi. Quoi qu'il en soit ,
rurgien ayant considéré attent
se soi-disant mort , soutint qu'il
vant ; il obtint qu'on le portât c
où effectivement il le rappella
thargie dans laquelle il étoit. Ce
ment qui lui donna de la réputat
valut la confiance de Dom Phil
Diable est bien aussi habile que
decin. Le Peuple & les parents
fille étoient trompés par cette
gie ; mais l'esprit de ténèbres s
qui en étoit. Il savoit aussi , pour
tout d'un coup à deux autres de
racles , il savoit , dis-je , ce que
reur faisoit lorsqu'il écrivoit à la F

B E L E S P R I T.

Mais au moins, Mademoiselle, vous avouerez qu'il étoit indigne de la bonté de Dieu de permettre au Diable d'abuser de la connoissance qu'il avoit de ces choses cachées. C'étoit tendre un piège au Peuple, & le confirmer dans le Paganisme.

La B O N N E.

N'avoient-ils pas les lumieres naturelles aussi-bien que nous, pour connoître l'absurdité de la Religion Païenne? Je suppose, Monsieur, qu'actuellement un homme fit un miracle pour vous prouver qu'il n'y a pas de Dieu, & que l'arrangement de l'univers est l'effet du hazard; croiriez-vous ce prodige opéré par le pouvoir d'un Etre bienfaisant?

B E L E S P R I T.

Non, Mademoiselle : ma raison m'a convaincu de la nécessité de l'existence d'un Dieu; il ne me seroit pas possible de donner un démenti à mes lumieres naturelles.

Miss D O R O T H É E.

Jusqu'à ce moment, si nous vous en croyons, la révélation n'a point contri-

J'ai oui dire que c'est l'acite
porte le fait des guérisons de Ve
qu'il ne l'a écrit que long-temps
mort de cet Empereur, & qu'
donne que comme un oui-dire.
comparaïson de ces deux faits
miracles de Moïse, attestés, ra
donnés en preuve à plus d'un mi
personnes, sous les yeux desqu
s'étoient opérés !

La Bonne.

Ne lui contestons point ces de
que nous avons démonisés, &
nons nos preuves par la marque
que Dieu a mise à ses ouvrages
je viens d'insinuer : c'est son cac
nul ne peut contrefaire.

La Loi que Moïse a donnée

ent seroit heureux dès ce monde, il viendrait inaccessible à tous les chagrins, à toutes les inquiétudes. Cette divine Loi a pourvu non-seulement au bon ordre de la société, à la paix & à la tranquillité publique, mais encore au bon ordre intérieur de chaque individu. Les saintes Loix défendent & punissent les actions qui troublent l'ordre extérieur. Elle-ci défend les mauvaises pensées, les desirs criminels. Les Législateurs ont eu besoin de faire un grand nombre de Loix, on en a composé des Volumes. Elle-ci est courte, claire, renfermée dans dix préceptes, & cependant comprend tout, pourvoit à tout, suffit à tout. L'homme le plus criminel ne peut refuser son estime à cette Loi sainte : ceux qui l'observent le moins, souhaitent de vivre avec ceux qui la pratiquent le mieux, & se défient des personnes qui, comme eux, la transgressent. Ah ! cette Loi est l'ouvrage d'un Dieu : celui qui nous l'a donnée étoit son interprète, & nous l'avons reçue par ses ordres. Ce chef-d'œuvre trop parfait pour pouvoir être sorti de l'entendement d'une créature, quelle est l'excellence qu'on la suppose. En considérant de quelle importance il est à la justice qu'elle soit observée, le bonheur qu'elle peut procurer aux hommes,

les prodiges qui ont précédé & suivi sa publication , me paroissent dignes de celui qui est la justice & la sainteté par essence.

BELESPRIT.

Vous parlez des dix Commandemens donnés par Moïse , & en cela je suis de votre avis. Mais, Mademoiselle , que direz-vous de ce fatras de Loix & d'Ordonnances que Moïse a ajoutées à ces dix Commandemens ? Que direz-vous des additions que le Législateur des Chrétiens a joint à ces dix préceptes , si courts , si beaux , si faciles ? Vous dites que leur observation pourroit à tout , suffire à tout : je le dis comme vous , c'est la Loi naturelle dont je suis le grand admirateur. Je soutiens qu'autant qu'elle est belle , autant les préceptes de l'Evangile sont puériles , petits , pénibles & inutiles. Je soutiens que le sort de ceux qui veulent s'astreindre à les observer , est pire que celui d'un pauvre Galérien tout couvert de chaînes. Démentez-moi , si vous le pouvez.

Lady LOUISE.

Ah pauvre homme ! Où allez-vous vous fourrer ? Que de contradictions , d'impies , de choses absurdes vous venez d'avancer ! J'ai pitié de vous , vous allez

être battu à plate-couture, je vous en avertis d'avance.

BELESPRIT.

Je n'ai point peur, Madame, tout gît en preuve. Que veulent dire, par exemple, ces beaux préceptes, *Renoncez à vous-même? Heureux ceux qui pleurent. Malheur aux riches, & à ceux qui ont leurs commodités.* Comment! la Sagesse & la Bonté divine auront rempli cet univers de choses propres à nous donner des plaisirs; le Créateur nous a donné des sens capables de goûter ces plaisirs; & on voudroit nous engager à y renoncer, à nous tourmenter pour détruire en nous des goûts qui nous sont donnés par ce Dieu sage, à nous priver de la possession des trésors qui nous sont donnés par sa main libérale? Oh! voilà qui est du dernier ridicule. Voilà ce qui engage tant de personnes à se révolter contre la Religion prétendue révélée, à chercher à la détruire. Ne proposez à ces personnes que le Décalogue pour but de la révélation, & aussi-tôt tous les honnêtes gens y souscriront de bon cœur.

Une preuve que l'Evangile n'a pas la même fin que le Décalogue, & ne peut venir du même esprit; c'est qu'autant que le second est propre à conserver l'ordre

ieuse, vindicative, despotique. Elle est le fléau de tous ceux qui ont le mal de la connoître, & qui sont forcés de vivre avec elle.

La Bonne.

Vous ne dégénérez pas de la méthode ou plutôt de la méthode de Messieurs les Incrédules ; ils sont habiles à brouiller les propositions. Ils en avancent une avec une hardiesse capable d'en imposer, la présentent comme certaine, d'un ton déterminé qui semble interdire l'appel, passent rapidement à une autre, & finissent par un trait satyrique qui fixe l'esprit de l'interlocuteur, & lui ôte l'idée des propositions hasardées qui, au plus léger examen, se roïtroient futiles & contradictoires. Vous l'ai déjà dit, Monsieur ; cep

A M E R I C A I N E S. 109

qu'importe que l'épée dont il se sert, soit de fer ou de bois, pourvu qu'il se dégage. Malheureusement pour notre voisin vous avez une autre méthode, vous ne laissez rien passer sans l'approfondir : avouez que cela est bien gênant.

La B O N N E.

J'en conviens, ma chere; mais aussi cela est bien sûr : & pour suivre notre coutume, commençons par réduire à quelques points fixes la belle déclamation dont Monsieur vient de nous régaler, & dont il s'est applaudi, j'en suis sûre.

Vous reconnoissez, Monsieur, la divinité du Décalogue, ou plutôt vous n'êtes point éloigné de la reconnoître, & vous le feriez sans quelques raisons qu'on peut deviner sans être forcier. C'est, dites-vous, l'expression de la loi naturelle.

Vous méconnoissez la divinité des préceptes de l'Evangile, qui sont, selon vous, aussi puériles & inutiles, que les autres sont graves, raisonnables & nécessaires au bien de la société.

Dans le temps où vous m'accordez que l'observation du Décalogue rend heureux, vous soutenez que l'observation de l'Evangile rend misérable; & pour conclusion, vous prétendez que cette observation trouble l'ordre & la paix de la société.

Moi je prétends que les moyens les plus sûrs pour observer aisément le Décalogue, sont la pratique des conseils évangéliques : que plus on s'astreint à observer ses conseils, plus on retranche les obstacles au bonheur que doit procurer l'observation du Décalogue.

Que les personnes qui observent les préceptes & les conseils évangéliques, loin de troubler l'ordre & la paix de la société, sont celles avec lesquelles il est délicieux de vivre, parce qu'elles portent, pour ainsi dire, avec elles l'ordre & la paix.

Nous avons, comme vous le voyez, Monsieur, des prétentions contradictoires, & il faut nécessairement que l'un de nous deux se trompe. Avant de commencer à examiner lequel de nous deux doit être cru, je voudrois bien savoir pourquoi *Miss Dorothee* a souri dans le temps où vous exposiez avec tant de feu, votre façon de penser sur l'Evangile.

Miss DOROTHÉE.

Ce mouvement a été causé par un aveu que Monsieur a eu la bonté de nous faire, avec la meilleure foi du monde, & qui nous donne la clef de sa conduite, & de celle de ses semblables. C'est que ceux qui admettroient la divinité du Décalo-

gue , qui reconnoistroient , par conséquent , comme vraie la mission de Moïse , si elle n'avoit eu pour but que la publication & l'observance de ces dix Commandemens , nient & chicanent la vocation de Moïse par horreur pour les préceptes évangéliques. Il y a donc une liaison nécessaire entre ces deux révélations , & telle qu'il faut absolument rejeter la première pour parvenir à nier la seconde. Il en faut conclure que ce n'est pas l'esprit de ces Messieurs qui se révolte contre la révélation , c'est leur cœur. Grand merci de cet aveu , Monsieur *Belesprit* ; je suis persuadée que *ma Bonne* en saura tirer parti.

La Bonne.

Je ne l'oublierai pas , ma chere , j'étois bien convaincue de cette cause de l'incrédulité avant que Monsieur en convînt ; sans doute c'est le cœur qui a aveuglé l'esprit : indépendamment de la cause l'effet subsiste , & il faut le détruire. J'avoue qu'il seroit bien plus sûr de commencer par le cœur , mais cette œuvre appartient à Dieu , & est au-dessus de mes forces. Je ne fais parler qu'à l'esprit , & encore ai-je besoin que Dieu bénisse mes paroles , sans quoi elles ne seront que des vains sons.

Vous dites, Monsieur, que le logue, c'est-à-dire, la partie du l gue qui renferme les dix Command est l'expression de la Loi naturelle au fond de nos cœurs. Si je vous que les préceptes évangéliques s olument semblables aux dix Co dements, que les conseils évang ne sont que des moyens pour les ver plus sûrement, plus aisément rez-vous continuer à dire qu'ils so riles, inutiles, contraires à l'ordr

BELESPRIT.

C'est ce que vous ne ferez pas rapport y a-t-il de cette maxime *beureux les pauvres*, avec les pr énoncés dans le Décalogue? Ils so traires ces conseils à l'esprit de l qui promet par-tout les richesses, dance, les plaisirs, & tous les bie quels l'Evangile veut nous faire cer; qui les propose, dis-je, con récompense de la fidélité à garc Commandements.

La BONNE.

Vous voilà encore à brouiller peces, à passer d'une question à u tre. Tenons-nous-en à la premier vous plaît.

Voici les deux préceptes du Décalogue qui rendent nécessaire en bien des rencontres, le conseil qui vous révolte. *Tu ne prendras point le bien d'autrui*, non-seulement tu ne déroberas point, mais *tu ne convoiteras pas même le bien d'autrui, ni son serviteur, ni sa servante, ni son âne, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui*. Qu'est-ce qui nous engage à violer ces préceptes ? la cupidité, le désir d'avoir. Pourquoi souhaitons-nous les richesses jusqu'au point de les ravir aux autres par le vol, les procès, les exactions ou autrement ? C'est que nous les gardons comme de vrais biens ; notre esprit déçu dans le jugement que nous en faisons, séduit notre cœur, entraîne notre volonté. Il est donc important de rectifier nos idées pour corriger nos penchans. On ne désire point, on ne recherche point un malheur, au contraire, on le fuit, on s'en éloigne. Or l'Evangile nous répète en mille endroits, que c'est un malheur d'être riche, que les pauvres sont heureux. Etre Chrétien, c'est croire l'Evangile. Donc, si tout le monde étoit chrétien, il n'y auroit plus de voleurs, de chicanes, de malversations, de disputes, de riches avarés, de pauvres abandonnés. Non-seulement on ne se mettoit pas dans le cas de se faire pendre

en volant sur le grand chemin, mais le Marchand se garderoit de vendre à faux poids, à fausse mesure, de surfaire sa marchandise : il se diroit à lui-même ; si les richesses bien acquises sont un danger, si c'est un malheur d'être exposé à ce danger, à plus forte raison les richesses mal acquises seroient-elles un malheur, & je serois bien fou de m'y exposer. Quel agrément, Monsieur, dans la société, si on n'avoit point à se précautionner contre la mauvaise foi des Marchands ! Presque tous les maux qui inondent la terre, viennent de la cupidité. Le conseil évangélique tend à couper la racine de cette mauvaise plante : donc le conseil, que vous regardez comme inutile, est un grand moyen de paix pour la société & pour l'observation des deux Commandements qui pourvoient à la sûreté des biens d'un chacun. J'ajoute que ce précepte & ce conseil sont des moyens de bonheur. Il est dur de lutter perpétuellement contre soi-même, de s'abstenir d'une chose que l'on souhaite ; on s'épargne cette peine si on est pauvre d'esprit. La perte des biens ne touche que médiocrement celui qui s'en est détaché, & elle réduit au désespoir celui qui y avoit mis ses affections.

B E L E S P R I T.

Mais le moyen de n'être pas attaché aux choses qui procurent les plaisirs, les honneurs, la considération ? C'est la chose impossible.

La B O N N E.

Je vous répondrois bien avec le Législateur des Chrétiens : ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, c'est-à-dire, que ces choses qui vous paroissent impossibles, deviennent aisées avec le secours de sa grace ; mais je ne parle pas à un Chrétien, & je parle à un Philosophe. C'est donc dans votre raison, Monsieur, que je dois chercher des armes contre vos erreurs. Ceci va nous écarter de notre sujet, du moins en apparence ; cependant cela nous y ramènera par un chemin plus court. Vous nous l'avez avoué ; ce qui vous éloigne de l'Évangile, c'est que vous voulez être heureux, & que vous ne croyez pas qu'il soit possible de l'être en pratiquant ses maximes. Je veux vous arracher, s'il est possible, ce préjugé funeste, en vous prouvant quatre vérités. Au reste, je tirerai tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, d'un excellent Auteur que je ne nommerai pas : son nom vous préviendrait com-

tre son ouvrage, j'en suis sûre. *Miss Dorothee*, soulagez ma poitrine, & exposez-nous ces quatre vérités, vous les avez apprises par cœur.

Miss DOROTHÉE.

Si nous avons à goûter sur la terre quelque bonheur, il ne peut se trouver que dans la paix de l'ame, le contentement de l'esprit, & la satisfaction du cœur. Convenez-vous de cette première vérité, Monsieur ?

BELESPRIT.

Oui, Mademoiselle ; si les trois autres vérités que vous avez à exposer sont aussi claires, nous n'aurons point de dispute.

Miss DOROTHÉE.

Le monde ne donne point, & ne donnera jamais ce contentement & cette paix du cœur, dût-il multiplier à l'infini ses prétendues joies, & ses plaisirs. Voilà ma seconde vérité, qui ne vous paroît pas telle : suspendez votre jugement jusqu'à la preuve.

La religion, la vertu, la piété peuvent seules nous procurer ce solide contentement de cœur que le monde promet en vain. C'est la troisième vérité.

Enfin, voici la quatrième : & c'est celle

AMÉRICAINES. 117

nt vous aurez le plus de peine à con-
nir. C'est que ce que l'Évangile a de
is austère, loin de troubler ce conten-
nent du cœur, l'établit solidement.

BELESPRIT.

Prouvez cela, & sur le champ je de-
ens Chrétien, dévot, Moine si vous
voulez, je ne veux qu'être heureux,
'importe comment..... Mais non, ne
ouvez rien.... Peut-être cela déränge-
it trop le cours de nos leçons : n'allez
urtant pas croire que j'aie peur ; je fais
'il vous est impossible de tenir votre
role. Je veux remettre à un autre temps
confusion que vous ne pouvez manquer
concevoir.

Miss DOROTHÉE.

Victoire ! J'ai fait reculer mon-brave :
craint l'événement du combat, il sent
'il sera battu.

La BONNE.

(a) Accordez-lui le délai qu'il de-

(a) Cette dissertation, qu'on n'insère point ici, trouve à la fin d'un Ouvrage de Monseigneur évêque de Soissons, qui a pour titre *Traité de Confiance en la Miséricorde de Dieu*, & l'Ouvrage question est annoncé sous le titre suivant : *Du bonheur des gens du monde*. Je voulois l'extraire mais il est si beau qu'il doit être lu tout entier.

mande, ma chere : supposez, Monsieur, que nous n'avons rien dit sur cet article, & continuez vos questions.

BELESPRIT.

J'en reviens donc à ce précepte : *Renoncez à vous-même, mortifiez votre chair, baissez-la, portez votre croix, & le reste.*

La BONNE.

Je dirai que nous ne violons deux autres préceptes du Décalogue que faute de l'accomplir. Un corps bien mortifié s'amuse à desirer le nécessaire, & ne s'avise guere de souhaiter les plaisirs. Un pauvre cheval de poste, une haridelle qui traîne un fiacre, ne sont point des animaux vicieux : mettez-les deux mois dans une bonne écurie avec du foin & de l'avoine à discrétion ; & vous apprendrez par le changement qui arrivera en eux, ce que vous avez à craindre de l'oisiveté & de la bonne chere. Voyez-vous, Monsieur ; les hommes sont un peu chevaux sur cet article.

BELESPRIT.

Mais, Mademoiselle, si les conseils évangéliques conduisent à l'observation du Décalogue, d'où vient les personnes dévotes sont-elles le fléau de la société,

A M E R I C A I N E S. 119

s. qui se vantent de les observer? D'où vient que ceux qui sont obligés par état de les observer, sont mille fois plus enflés, plus gourmands, plus vindicatifs, plus intéressés, & de plus mauvaise foi, que nous autres Déistes, qui faisons ouvertement profession de ne point croire en ces conseils, & de les regarder comme choses impossibles?

La BONNE.

Dites moi, Monsieur, quand une déesse est de mauvaise humeur, quand elle est entêtée, colere, médisante, est-ce qu'elle a trouvé dans l'Evangile un précepte ou un conseil qui lui enseigne ou permette ces excès?

B E L E S P R I T.

Je ne dis pas qu'elles trouvent cela dans l'Evangile, mais seulement que ceux qui se disent observateurs de l'Evangile, sont ceux que je le dis.

La BONNE.

Un Charlatan qui n'est point Médecin donne des drogues à un malade qui va crever, quoique son Médecin lui ait expressément défendu de les prendre. Pourrait-il être équitable de dire : C'est la science de l'art du Médecin qui a tué cet hom-

me; car celui de la main duquel il a pris ces drogues, se disoit Médecin, en avoit la robe? Vous diriez au contraire : c'est parce que cet homme n'étoit pas Médecin que le malade a péri. Ce n'est pas la robe, mais la science & l'observation des regles qui font le Médecin. Et moi je dis : ce n'est pas la robe qui fait la dévotion, l'Ecclésiastique, le Religieux, c'est la connoissance & la pratique de l'Evangile. Il nous dit : Soyez doux & humbles de cœur : donc tout ce qui est orgueilleux, s'écarte de l'esprit de l'Evangile; rayez son nom de la liste des dévots, retranchez-en encore ceux qui sont contentieux; car l'Evangile me dit qu'il faut abandonner sa robe à ceux qui veulent notre manteau, plutôt que de disputer avec aigreur. Otez encore du nombre des dévots ceux qui sont fins, rusés, médifants, qui veulent primer, qui sont avares; car on n'est dévot qu'en suivant l'Evangile, & il nous ordonne d'être simples comme des enfants, de chercher la dernière place. Il veut que notre main droite ignore l'aumône que fait notre main gauche; que méprisant les trésors de la terre, on cherche à s'en faire un dans le ciel. Je le répète, Monsieur, je ne compte parmi les dévots que ceux qui observent ces préceptes, & leur pratique

ren-

A M E R I C A I N E S. 121
ndroit la société bien agréable & bien
uce.

B E L E S P R I T.

J'en conviens, Mademoiselle; mais où
ouver ces vrais dévots, en avez-vous
onnu? Pour moi je vous avoue que je
en ai jamais rencontré.

La B O N N E.

Et quand il seroit vrai, Monsieur,
il n'y auroit point de vrais dévots,
ut ce que vous en pourriez conclure,
est que l'Evangile ne seroit point pra-
qué, & que tous les désordres contre
squels vous vous élevez, ont leurs prin-
pes dans l'inobservation de ses précep-
s. Mais il s'en faut de beaucoup que
en sois réduite là. Oui, Monsieur, je
onnois de vrais dévots, des personnes
rec lesquelles vous vous estimeriez très-
oureux de vivre, des Ecclésiastiques &
es Religieux tout occupés des devoirs
leur état. A cet égard je vous prie de
marquer deux choses. La première,
est que les vrais dévots se cachent, n'af-
chent point la dévotion, fuient le mon-
e; & parce qu'ils ne sont pas connus,
ous supposez qu'il n'y en a point, &
ous prenez pour eux ces masques ha-
illés en dévots, qui se jettent à votre
re, & qui vous scandalisent.

T O M E II.

F

La seconde chose sur laquelle je prie de faire attention , c'est que les dains ne se contentent pas de juger avec rigueur les dévots & les personnes consacrées à Dieu , ils sont même à l'égard des juges iniques.

BEL-ESPRIT.

Je passe votre première remarque , pour la seconde , vous m'avouerez qu'il est bien difficile de ne pas être scandalisé de certaines choses. Par exemple , quand je revins d'Allemagne , je passai à Paris , où je vis un de vos Prélats qui avoit vingt-cinq à trente procès à ce Tribunal. Celui-là donnoit-il sa robe à qui lui demandoit son manteau ?

La BONNE.

Vous ne pouviez m'en fournir un exemple plus propre à vous confondre , & à prouver ce que j'ai avancé. Mon père a vécu vingt-cinq ans dans la Ville de Paris , & dans le temps que j'ai été chez lui , j'ai eu occasion de connaître particulièrement ce Prélat , sans pour lui avoir jamais parlé ; mais j'examine soigneusement sa conduite. Il faut dire , Mesdames , que cet Evêque succéda à un autre qui étant très-riche de son patrimoine , abandonna le revenu de

Evêché à des Administrateurs qui furent tirer parti de sa négligence. Tel occupoit une maison qui pouvoit être louée mille livres par années, & n'en donnoit que cinq cents livres, moyennant une somme considérable dont il gratifioit l'Intendant à titre de pot de vin. Lorsque le Roi donna cet Evêché à ce Prélat, il le chargea de plusieurs pensions considérables, & proportionnées au revenu qu'il devoit produire, sans penser que ces revenus étoient réduits à la moitié. Il fallut donc de toute nécessité que le nouvel Evêque eût des procès avec tous les Fermiers de l'Evêché; & comme vous le dites, il en eut trente à la fois. Aussi-tôt voilà les mondains qui se récrient. Les maximes de l'Evangile, auxquelles ils ne croient point, ou du moins très-peu, sont rappellées. Un Evêque plaide, c'est par avarice, par esprit de contention. Peu de personnes réfléchissent qu'un Evêque étant le Fermier des pauvres, est obligé de conserver son revenu. On n'examine point l'usage qu'il fait de ce revenu qu'il rachete par des procès. J'ose le dire, je fus plus équitable, & par un examen scrupuleux, je me suis convaincue que ce Prélat, en plaidant, n'avoit été animé que de l'esprit de justice & de charité. Ses actions forceront tous ceux

loin d'être en état de vivre selon le
dition, manquent souvent du néces
les assistoit secrètement, & trou
moyen de pourvoir à leur besoin, f
rendre le bienfait à charge par l'a
& la publicité. Son Diocèse ma
de Prêtres élevés de manière à s'ac
dignement du Ministère; il a sacr
sommés considérables à l'établiss
d'un Séminaire : un jardin conf
luxe de ses Prédécesseurs, & qu'o
voir par curiosité, tant l'art y av
chéri sur la nature, a été changé
din potager : les fleurs rares ont fa
aux légumes, qui servent à la nour
du pauvre Ecolier, qui avec de la
des talents & de la vocation, mé
de secours nécessaires pour se
en état d'entrer dans le Sacerdoc

la passion des jardins le trouveront héroïque.

La BONNE.

A cette charité pour les pauvres, notre Evêque joignoit les plus grandes attentions sur ce qui regardoit le choix de ceux qu'il admettoit dans l'état Ecclésiastique. Un homme qui se seroit appuyé d'une recommandation auprès de lui pour y être admis, pouvoit compter en être exclus pour jamais, aussi-bien que ceux qu'il soupçonnoit de vues intéressées. J'en rapporterai un exemple.

Un jeune homme de bonne maison, qui avoit un Oncle Chanoine, se présenta aux Ordres : il avoit de la capacité, ses mœurs étoient réglées ; cependant l'Evêque lui soutint qu'il n'avoit d'autre vocation que l'espérance du Canoniat de son Oncle, & sous ce prétexte refusa absolument de l'y admettre. Quelles clameurs cette conduite n'excita-t-elle pas contre lui ! On en vint aux injures, & il eut dans toute cette famille des ennemis déclarés. Pendant plusieurs années il fut inaccessible aux prières, aux menaces, aux mauvais discours. Enfin l'Oncle-Chanoine mourut, & dans l'instant l'Evêque envoya chercher le jeune homme, & offre de le recevoir. Celui-ci lui dit qu'il avoit pris

celui que je vous avois fait perdre
le Seigneur a rejeté un Ministre
vendoit au ministère plutôt qu'il
dévouoit.

BEL ESPRIT.

Je vous avoue que je tombe d'admiration.
J'ai cité jusqu'à présent cet Evêque
me une preuve que les Evêques
difier le monde, le scandalisoient
me le présentez sous l'aspect le
pectable.

La BONNE.

Je ne vous ai rien dit, Monsieur,
ne soit devenu public; & ce qui
rivé par rapport à ce Prêtre, se
les jours à l'égard d'un grand no

vangile des désordres qu'elles causent dans la société , puisqu'au contraire elles ne commettent ces fautes qu' parce qu'elles s'éloignent des préceptes de ce Livre divin qui , comme je vous l'ai dit en commençant , ne renferme que les moyens de rendre plus facile l'observation du Décalogue.

Miss Dorothee vous a fait remarquer, Monsieur , que vous ne cherchiez à douter de la mission de Moïse , que pour révoquer en doute celle de Jésus : effectivement , elles sont si conséquentes , que la certitude de la divinité de la première , entraîne nécessairement celle de l'autre.

BELLES-PRIT.

Je n'ai pas avoué cette conséquence , & je n'apperçois point cette chaîne ; je m'accoutume au langage usité chez vous , Mademoiselle , & je dis à mon tour , il me faut des preuves.

Lady VIOLENTE.

Je vous admire , Monsieur ; & si nous vous en demandions une seule de votre incrédulité , seriez-vous en état de nous la donner ? Dites-nous , s'il vous plaît , sur quoi vous vous êtes fondé jusqu'à ce jour pour avoir été Déiste ? Nous savons que vous vous en faites gloire. Apparem-

ment vous avez de bonnes raisons pour cela.

BELESPRIT.

Je ne veux pas faire un mensonge , car cela est contraire au Décalogue , dont je suis l'admirateur. Si je disois la vérité , je vous ai déjà averti que je vous scandaliserois. J'aurois peur que Mademoiselle *Bonne* ne me chassât au premier mot.

Lady VIOLENTE.

Ma *Bonne* n'a pas l'esprit pharisaïque, elle ne demande pas la mort du pécheur, mais sa conversion. D'ailleurs , ne craignez point de nous scandaliser, nous devinons vos raisons. Si vous étiez un sot, nous pourrions vous regarder comme une Linotte mal sifflée, qui ne feroit que répéter les sottises qu'elle a entendues; mais Dieu merci , vous ne manquez pas de ce côté-là; vous n'avez que trop d'esprit.

BELESPRIT.

Grand merci de l'éloge. Je crains pourtant que vous ne preniez la peine d'envelopper la pointe de la lancette que pour me piquer en trahison. Je ne vous soupçonne pas d'être fort charitable , sur-tout à mon égard.

Miss SOPHIE.

Voilà une petite conversation fort galante. Courage, Monsieur & Madame, je ne trouve rien de plus amusant : dites-vous sans façon vos vérités.

BELESPRIT.

Nous sommes ici sur les bancs, Mademoiselle, on y dispute, on se dit des injures sans conséquence ; j'invite *Lady Violente* à profiter du privilège. Elle assure qu'elle devine les raisons qui m'ont rendu Déiste ; au-lieu de me demander ma confession, je la prie de la faire, & je lui promets un aveu sincère si elle devine.

Lady VIOLENTE.

Je vous prends au mot, je sais plus de vos affaires que vous ne croyez. N'est-il pas vrai, Monsieur, que vous savez que vous avez beaucoup d'esprit, & que vous avez prétendu vous distinguer & vous faire un nom par cet endroit ?

BELESPRIT.

Je ne le nierai pas, Madame, j'ai assez bonne opinion de mon esprit. J'ose pourtant vous dire que mes sentiments sur la Religion n'ont point eu leur source dans le desir de me distinguer. *Miss Dorothée* a deviné plus juste.

Lady VIOLENTE.

Je vous entends, l'orgueil n'est venu qu'en second. Le libertinage du cœur a été le premier principe de vos sentimens.

BELESPRIT.

J'en conviens. J'ai les passions vives ; se livrer à ses penchans , & croire des vérités désespérantes me paru une tâche trop pénible. Je voyois tant de personnes suivre avec sécurité des penchans tels que les miens ; j'enviois leur état , & je cherchai à démêler les motifs de leur tranquillité. Je ne manquai pas d'Apôtres : on se moqua de mes scrupules ; on me dit , on me répéta mille fois qu'ils ne devoient être le partage que des femmelettes ; j'eus honte de penser comme elles. On me cita de grands modèles , les..... ; mais je dois garder le silence sur les noms , le Décalogue me défend de médire. Je fus séduit un peu , si vous le voulez , par le desir d'être associé à ces Maîtres , mais plus encore par la liberté de leurs mœurs. Insensiblement je m'accoutumai à entendre les railleries sur la Religion ; & comme je trouvois au-dedans de moi des lumières qui nuisoient au système que je voulois embrasser , je pris le parti de me distraire tellement au dehors , que je n'eusse pas

moment pour entendre la voix de ma conscience, qui étoit très-importune : j'étais un mur de séparation entre moi & les lumières, & pendant plusieurs années je n'en fus plus importuné. Les passions étant devenues plus calmes, il se fit des breches à ce mur ; il s'échappoit quelquefois des clartés qui venoient troubler l'obscurité dont j'étois en possession, & quoiqu'une certaine voix placée au plus intime de mon ame fût extrêmement affoiblie, elle étoit encore assez forte pour me ramener. Je cherchai du secours dans les écrits des Savants de nos jours ; & si je n'ai pas parvenu à l'incrédulité consommée, j'ai du moins atteint jusqu'au doute universel. Voilà mon état présent, & je vous assure, c'est bien du pénible : il est des retours fâcheux auxquels il n'est possible de se soustraire tout-à-fait.

La BONNE.

Où pour le coup, Monsieur, vous seriez bientôt en état d'absolution ! Votre confession est sincère : ajoutez-y deux choses. D'où venoient ces retours fâcheux ? doutiez-vous pas de bonne foi ?

BELESPRIT.

Où, Mademoiselle ; mais douter, c'est bien loin d'être certain. Je trouve la Ré-

ligion incompréhensible , pénible : cela fonde mes doutes ; mais toujours douter sur des choses importantes , est une chose pénible , je le répète ; il faut donc chercher une certitude quelque part , un endroit assuré où je puisse poser le pied sans risque & sans inquiétude.

Lady LOUISE.

C'est-à-dire , Monsieur , que vous ne trouvez pas l'opinion des Déistes plus aisée à comprendre que celle des Chrétiens.

BELLES-PRIT.

L'opinion des Déistes , Madame ! on peut chez eux compter les opinions par tête , chacun a la sienne. En examinant ces diverses opinions , je trouve toujours la partie foible , c'est-à-dire , quelque chose qui répugne à mes lumières : je suis donc réduit à me former un système à moi seul. Or quand je raisonne de bonne foi , je suis forcé de m'avouer que je ne suis pas plus infallible que les autres , & en conséquence , ce système que j'ai eu tant de peine à arranger , me devient suspect , & je me trouve Pyrrhonien. Alors je fais de nouvelles réflexions , ou plutôt elles se forment d'elles-mêmes malgré moi au-dedans de moi-même , & elles sont désespérantes.

LA BONNE.

Dieu vous fait bien des graces, Monsieur ; prenez garde d'en abuser. Mais enfin, quelles sont ces réflexions qui sont si importunes ?

BEL-ESPRIT.

De toutes les opinions, me disent-elles, il n'y en a point qui aient plus de partisans que celles des Chrétiens. Parmi ces partisans je trouve des hommes qui ont blanchi dans l'étude de cette Religion, qui ont beaucoup d'esprit, & sont absolument hors d'intérêt dans cette cause ; au contraire, ils ont les mêmes raisons que moi de l'improver : ils ont comme moi des passions qu'il leur seroit doux de satisfaire. Ces gens m'ont assuré qu'ils étoient certains de la vérité de la Religion Chrétienne ; & leur fidélité à y sacrifier ce qu'ils ont de plus cher, pour y conformer leurs mœurs, m'est un sûr garant qu'ils ne me trompent point. Voilà donc des certitudes où je n'ai que des doutes. Or la raison m'apprend que tous les doutes ne peuvent être évalués à la valeur d'une certitude. Vous voyez qu'un pauvre diable comme moi, ne peut pas être fort à son aise avec ces réflexions.

Et c'est ce qui augmente in
supposé que les vrais Chrétiens
pent, me suis-je dit mille fois, c
heur en arrivera-t-il ? Ils ont e
bonheur dans une vie qui suivra
ci, & ils seront anéantis à la mort
s'ils existent encore ; ils verront
sont tourmentés à crédit pendant
quantaine d'années pour pouvo
mer des penchants qu'il n'eût p
criminel de satisfaire. Après tout
n'est pas grand ; au contraire, il
arriver que la modération de leur
leur eût épargné bien des maux d
rai été la victime. Du moins e
que leur erreur aura servi à leur
les derniers moments : la chimie
vie éternellement heureuse est u
pective consolante. Mais si par

AMÉRICAINES. 135

Miss CHAMPÊTRE.

Et qui vous empêche de vous affranchir de ce tourment ? Devenez Chrétien, & tout aussi-tôt vous serez tranquille.

BELESPRIT.

Vous en parlez bien à votre aise, Madame ; mais vous êtes convaincue, & je ne le suis pas ; je cherche la vérité ; je puis dire que je l'entrevois, cependant je ne l'ai pas encore trouvée, & je crains même de la rencontrer face à face, pour des raisons à moi connues : quand j'ai fait quelques pas vers elle, excédé, fatigué, effrayé, je m'arrête, je ferme les yeux sur l'avenir, & je m'abandonne à l'événement. D'ailleurs j'ai une réputation à soutenir, des amis à conserver. Une conviction parfaite auroit peut-être la force de m'engager à sacrifier l'une & à m'élever au-dessus du mépris & des clameurs des autres ; cette conviction victorieuse, je ne l'ai pas, ou pour achever de parler vrai, je n'ai pas le courage de m'y livrer, parce que. . . . Dirai-je tout, Mademoiselle Bonne ? A tout moment j'ai peur d'effrayer ces Dames.

La BONNE.

N'ayez point de peur, Monsieur : un

Voilà la question. Pour vivre
j'ai vécu jusqu'à présent, ce n'est
peine de changer d'opinion. Qu
croirai, il faudra conformer mes
à ma foi, & je n'en ai pas le courage
pendant j'en ai assez pour vous pro
de me rendre assidu à vos confés
qui sait ce qui en arrivera?

La BONNE.

Je pourrois le prédire, Monsieur
cette assiduité vous voulez joindre
prière ardente. Vous êtes un pauvre
tif qui se débat dans des chaînes q
pas la force de briser, & qui s'irrite
tre la main qui peut seule l'en dé
Oh foiblesse de la raison humaine!
trevois le mieux, & tu choisis le
ne cela est humiliant! Vous croyez

le pouvoir de les fermer, & d'éteindre en vous le précieux don de la Foi que vous aviez reçu dans le Baptême ; mais, je le répète, tous vos efforts seront impuissans pour le rallumer. Il faut un miracle de miséricorde, & j'ose dire que Dieu veut le faire en votre faveur. Il faut aider à sa grace, qui ne veut agir que conjointement avec vous, parce que vous êtes libre ; il faut l'accélérer par des prières ardentes. Pour vous y exciter, rappelez-vous ce qu'elle vous a dit souvent. Rien de plus important que ce que vous demanderez, il y va de tout pour vous.

Miss BELOTTE.

J'ai compris par le discours de Monsieur, que les Déistes nient l'immortalité de l'ame ; est-il possible qu'on en puisse venir jusques là ?

La BONNE.

Je vous demanderois volontiers, ma chère, sur quoi vous la croyez ; en avez-vous eu de bonnes preuves jusqu'à présent ? Pourriez-vous m'en faire part ?

Miss BELOTTE.

Je l'ai cru, parce que la Religion me l'apprend. C'est, je crois, la meilleure de toutes les preuves.

vous eût pas appris que votre âme
est immortelle, vous en seriez-vous

Lady VIOLENTE.

L'immortalité de mon âme, ma
certitude est une vérité indépendante de la
révélation; elle tient à cette vérité : *Il y a un Dieu.*

BELESPRIT.

Vous me feriez plaisir de me le
montrer, Madame. Ne pourroit-il pas
y avoir un Dieu, sans que l'homme eût une âme
immortelle? On diroit à vous entendre
que Dieu a été forcé de le créer : n'est-ce
pas là votre opinion?

Lady VIOLENTE.

Je ne répondrai point à cette der-

ment, que je soutiens que ces deux vérités sont inséparables l'une de l'autre, & que je dis : *Il y a un Dieu. Donc mon âme est immortelle.*

B E L E S P R I T.

J'entends fort bien que vous avez cette opinion ; mais il faut me prouver que vous avez raison de l'avoir.

M i s s B E L O T T E.

C'est ce que j'allois faire lorsque vous m'avez interrompue. Rappelez-vous qu'au moment où je dis qu'il y a un Dieu, je sous-entends un Être infiniment parfait. Comme infiniment sage, il n'a rien d'inutile dans la créature. L'homme dans un être borné a des desirs d'être heureux ; qu'on peut appeler immenses. L'expérience a prouvé qu'il ne peut satisfaire ces desirs dans cette vie mortelle ; donc il doit y en avoir une autre où ce desir sera rempli ; sans quoi il seroit inutile dans l'homme, qui ne l'auroit que pour son tourment.

Dieu étant un Être infiniment juste, doit aimer & récompenser le bien, il doit haïr & punir le mal. Jettons les yeux sur ce qui se passe sur la terre ; communément le vice y triomphe, & la vertu y est opprimée. Donc il y aura une au-

contre ceux qui s'en rendroient
bles. Voyez-vous, Monsieur, s
ves de l'immortalité de notre
Bonne nous a enseigné dès notre
à les tirer de nous-mêmes de ce
té, *il y a un Dieu.*

Miss SOPHIE.

Il me semble aussi que ma *Bo*
en a donné une autre preuve. C
l'immortalité de l'ame est un *inné*, je ne me souviens que de
j'aurois peine à m'expliquer, j
de vouloir bien le faire pour m

La BONNE.

Je vous ai dit autrefois, ma ch
les hommes dans tous les Pays, c
les temps, ont cru l'immortalité c

qui d'ailleurs différent si fort entre elles, est une preuve certaine que ce sentiment a été gravé dans l'ame par la main du Créateur.

BELESPIRIT.

Comment, Mademoiselle *Bonne*, vous croyez qu'il y a des idées *innées*, pendant que les plus habiles gens les nient, & soutiennent que nos idées doivent leur naissance aux perceptions des objets extérieurs; perceptions qui nous viennent par nos sens?

La BONNE.

Je n'ai garde, Monsieur, de raisonner sur cela en savante; car je ne la suis pas: mais je sens, & personne ne peut me nier l'existence de ce que je sens. Comme Dieu m'a douée d'une prodigieuse mémoire, j'ose vous assurer que je rappelle l'aurore de mes connoissances, si je puis employer ce terme. Oui, je me rappelle mes premières pensées, & ces Dames qui sont beaucoup plus jeunes que moi, peuvent se les rappeler aisément. J'ai connu par le seul sentiment de l'amour de moi-même le juste & l'injuste, & je vais vous le prouver en répétant ce que j'ai dit autrefois à ces Dames. Quand ma mère m'ôtoit une pomme verte que la servante

m'avoit donnée , parce qu'elle di
cela me rendroit malade, je pensoi
se trompoit , que j'étois bien
reufe de lui être soumise ; mais j
venoit pas dans l'esprit qu'elle fût
Quand ma sœur m'arrachoit cet
me pour la manger, je sentois
était méchante , injuste. Ces de
ceptions étoient très-distinctes
Donc je discernois le juste d'av
juste ; assurément personne ne
appris à faire cette distinction.
sonne ne m'avoit insinué ce sen
il étoit donc inné en moi. Voilà
tous les discours des Savants n
roient m'infirmer , parce que je
témoin irrécusable de ce qui se
en moi ; & si je ne vous cite
exemple , je pourrois y en ajoute
mais une seule idée , un seul se
inné suffisent à ma preuve ; car
a un , il peut y en avoir un mil
j'ai de bonnes raisons d'ailleurs d
que toutes nos idées sont innées
souviendrez-vous de ce que nou
dit à cet égard , Lady *Méry* ?

Lady MÉRY.

Parfaitement , ma *Bonne*. Il
qu'on ne peut donner ce que l'on
Que l'effet ne peut pas être plus

de la cause. Or, si les objets extérieurs, ni sont matériels, pouvoient produire des idées qui sont spirituelles, l'effet seroit plus parfait que la cause. Nous ne pourrions pas dire que le néant donne l'être : il ne le peut, parce qu'il ne l'a pas. La matiere ne peut pas non plus produire la pensée, lui donner un être spirituel; car elle donneroit ce qu'elle n'a pas.

BELESPRIT.

Comment donc? Lady *Méry* s'exprime en Logicienne : c'est dommage qu'elle ait gardé le silence jusqu'à ce moment, elle parle très-bien. Oserois-je lui demander si elle est bien sûre que la matiere ne pense pas? Si elle pourroit m'en donner des preuves?

Lady MÉRY.

Et pourriez-vous, Monsieur, me prouver que vous croyez, comme vous nous assurez, que Dieu n'est pas matériel, & qu'il existe?

BELESPRIT.

Comment, Lady *Méry*! vous paroissez douter de mon intégrité, lorsque je vous assure que je crois fermement qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un premier

Être ; qu'il est spirituel, infiniment fait. Pourquoi me faites-vous ce jure ?

Lady MÉRY.

Ai-je tort d'en douter, Monsieur êtes un homme de bon sens ; cependant vous convenez d'un principe en niez les conséquences. Vous m'idez un Dieu d'une main, & vous me de l'autre. Tout ce que ma *Bonne* a dit sur la révélation, sur l'immortalité de l'ame, est une conséquence de l'existence de Dieu ; & non content de caner sur ces articles, vous revenez but par un autre chemin & cherchez à établir la mortalité de l'ame, en efforçant de nous la faire regarder comme matérielle.

BELESPRIT.

Je n'ai pas dit un seul mot d'où puissiez tirer cette conclusion, j'en toutes ces Dames à témoins.

Lady MÉRY.

Qui ne le croiroit avec son air ! Mais je n'en suis pas la dupe. C'est vous jurer, Monsieur, que je ne vous ai pas deviné, & que vous ne voulez en venir là ? Je ne suis pas assez

ur être la dupe de votre détour : vous impatientez, car vous êtes de mauvaise foi.

BELLESPRIT.

Quel agneau ! Vous êtes piquante au dernier point, ma belle Dame, & vous mettez dans la nécessité de me justifier. Savez-vous bien pourquoi je déraisonne quelquefois ? C'est pour faire briller votre esprit ; d'ailleurs vous avez une idée merveilleuse à dire des injures.

Lady MÉR Y.

Fort bien, mais je ne prends point le change : je vous ai prié de me prouver que Dieu n'est point matériel ; ayez la bonté de le faire.

BELLESPRIT.

Cela ne sera pas difficile. Une chose matérielle est un composé de plusieurs parties qui ont été jointes, & qui peuvent être susceptibles de toutes sortes de changements, par la soustraction de quelques-unes de ses parties, ou par l'augmentation de quelques autres. Or cela ne peut convenir à Dieu, qui est immuable de substance.

Lady MÉR Y.

C'est-à-dire, si je vous comprends

ties sont dans un sujet, elles peuvent
séparées l'une de l'autre. Mais pour
me faire ces questions, Madame
paroît que vous savez cela tout aussi
que moi, & cela n'a guere de rapport
ce que nous disions.

Lady Méry.

Je cherche à m'assurer de ce que vous
pensez, Monsieur; & je ne puis le faire
qu'en prenant la liberté de vous faire
ces questions. Me voici déjà sûre que vous
admettez deux Etres absolument différens,
l'un qui a des parties, l'autre qui n'en a pas.
Le premier qui est divisible, l'autre qui est
éternel & immuable. Le premier qu'il est
insusceptible d'addition & de subtraction.
Me diriez-vous bien à présent ce que vous
connoissez de l'Etre

connoît son Etre, il aime son Etre parce
 que c'est le centre de toutes les perfec-
 tions. Voilà tout ce que j'en fais. J'ajou-
 rai pourtant qu'à la vue de ses ouvra-
 ges, j'ai conçu qu'il vouloit être connu,
 même hors de lui, puisqu'il a fait des créa-
 res qu'il a douées de facultés propres
 à cet effet, c'est-à-dire, qui ont un en-
 tendement pour le connoître, & un cœur
 pour l'aimer.

Lady MÉRY.

Vous dites des merveilles, Monsieur.
 Je conçois par votre discours pourquoi
 vous autres Chrétiens, nous disons que
 nous sommes faits à l'image & ressem-
 blance de Dieu, c'est que nous sommes
 comme lui, capables de connoître & d'ai-
 mer; j'en conclurois raisonnablement, je
 pense, que je suis le contraire de la ma-
 tière; car si j'ai quelque chose qui ressem-
 ble à Dieu, ce quelque chose là ne peut
 pas être matériel; à moins que vous ne
 vouliez dire que la matière pense & aime.
 Mais non, ce seroit unir deux contradic-
 toires; car vous nous avez dit que Dieu,
 qui se connoît & qui s'aime, étoit le con-
 traire de la matière. Or ce qui est le con-
 traire d'une chose qui connoît & qui pen-
 se, doit être une chose qui ne pense pas
 & qui ne peut aimer. Si la matière est

incapable de connoître , elle ne peut produire la pensée ; car on ne forme que so semblable. Si nos pensées ne sont pas produites par les objets extérieurs, donc nous en avons le germe au-dedans de nous-mêmes. Ne voilà-t-il pas des idées innées, Monsieur ?

BELESPRIT.

Vous croyez m'embarrasser, ma belle Dame, mais on ne peut aller contre des faits. Les bêtes sont matérielles : cependant les bêtes sentent & aiment ; elles connoissent, elles raisonnent & réfléchissent. Donc la matière peut penser & aimer : donc la matière qui a cette capacité, peut produire chez nous des idées sans qu'on puisse dire qu'elle donne ce qu'elle n'a pas.... Vous riez, Madame

Lady MÉRY.

Oui, je ris de voir un pauvre homme qui se noie & qui s'accroche à tout ce qu'il trouve en son chemin, qui voltige de question en question, plutôt que de s'avouer vaincu ; qui suppose l'absurde pour me prouver que Mr. Locke étoit infaillible comme Pythagore. C'est le maître qui a parlé, plus de question ; les doutes seroient un crime dans un écolier. Ah ça, Monsieur, vous croyez m'embarras-

ser avec vos bêtes. *Elles sentent & pensent, on n'en peut douter*, dites-vous. Pardonnez-moi, Monsieur, on en doute; & moi qui vous parle, je prends cette liberté, sans me laisser éblouir par votre ton affirmatif; & malgré les efforts des Philosophes modernes, on sent bien l'intérêt qu'ils ont à soutenir cette thèse; mais je ne suis pas la dupe ni de leurs raisons, ni de leurs motifs, & je ne crains pas la dispute sur ce point.

Lady LOUISE.

Nous nous éloignons furieusement de notre sujet, ma *Bonne*. Qu'importe à la vérité de la révélation que nous voulons prouver, la manière dont les bêtes existent?

La BONNÉ.

Nous sommes ici pour y parler chacune selon nos lumières, Madame. Apparemment que Lady *Méry* voit cette question d'un autre œil que vous : laissons lui dire ce qui lui vient dans l'esprit; peut-être ne s'écarte-t-elle pas autant de notre sujet que nous pourrions le croire.

Lady MÉRY.

Tenez, ma chère Lady *Louise*, je n'ai que treize ans, & il y en a déjà cinq que

je rumine sur cette matiere. J'aime la ture à la fureur, & à la réserve de vres malhonnêtes, j'ai tout lu, j'ai Baile. Je me suis apperçue que Me les Beaux-esprits n'oublient rien nous persuader que les bêtes sent pensent. Ils parlent de ces choses tant de feu, que je n'ai pu m'imaginer que ce fût par amitié pour leur chi pour leur linotte : ainsi je les ai suivis à pas, pour chercher à démêler leurs & voici le résultat de mon examen.

Le fondement de la Religion est la spiritualité, & par conséquent l'immortalité de l'ame. Rien de plus répété dans l'Evangile. Des peines & des récompenses éternelles supposent des ames qui soient aussi, & qui subsisteront après que leurs châtimens & leurs récompenses. Nier l'immortalité de l'ame, c'est saper la Religion par ses fondemens.

Lady LOUISE.

Je vois souvent des Déistes, mais je n'en ai jamais rencontré un qui ait eu la hardiesse de nier l'immortalité de l'ame.

Lady MÉRY.

Peut-être, Madame, n'avez-vous pas mais bien réfléchi sur leurs discours.

la spiritualité de l'ame, c'est aller le grand chemin à nier son immortalité ; voilà où ces Messieurs veulent nous conduire , & on ne l'apperçoit pas du premier coup d'œil.

BELESPRIT.

Mais qui sont ceux qui disent que l'ame est matérielle ? En avez-vous beaucoup rencontré , Madame ?

Lady MÉR Y.

Tenez, vous n'êtes qu'un hypocrite, Monsieur ; quand vous dites avec vos Confreres , que les bêtes ont une ame qui pense & qui sent , vous nous donnez cela comme un sentiment de nulle conséquence. Ce sentiment nous amuse ; quand je parle à mon chien , je me fais un plaisir de croire qu'il m'entend. S'il me caresse , j'aime à penser qu'il m'aime , & c'est ce qui m'attache à lui ; car nous voulons être aimées , ne fût-ce que par des bêtes ; cela nous flatte toujours. On reçoit donc votre opinion sans examen , & vous parvenez à votre but. Avouez-le de bonne foi. Vous n'avez jamais ni dit, ni pensé que cette ame des bêtes qui pense & qui sent, fût immortelle, dites la vérité.

BELESPRIT.

Vous m'interpellez si sérieusement, que

je dois vous répondre sur le même ton. Non, Madame, je ne crois pas l'ame des bêtes immortelle.

Lady MÉR Y.

C'est-à-dire, que vous logez dans votre bonne tête deux idées contradictoires, & que faute de réfléchir, nous admettons cette absurdité. Les bêtes sentent & pensent, dites-vous. Donc elles ont une ame. Voilà votre principe; & s'il est vrai, la conséquence que vous en tirez est juste. Penser & sentir n'appartient qu'à une substance telle que notre ame, ce sont les qualités essentielles de cette partie de nous-mêmes, ou plutôt de tout nous-mêmes; car notre corps n'est qu'un accident qui disparaîtra sans que nous cessions d'exister.

Vous ajoutez, l'ame des bêtes meurt avec leur corps. Voilà l'absurdité qui ne frappe pas, parce qu'on s'est accoutumé à croire que les bêtes n'ont qu'une existence momentanée, & que le contraire choque, & on ne sent pas où vous en voulez venir.

La secte des Sadducéens qui ne croyoient qu'à la matière, & qui nioient l'existence des substances spirituelles, s'est prodigieusement étendue dans ce siècle & sur la fin du dernier. A peine ont-ils laissé

transpirer leurs sentiments à cet égard, que le plus grand nombre des hommes en a été choqué ; pourquoi ? C'est que le sentiment de l'immortalité de l'ame est inné, & que tout se révolte chez nous à la pensée d'un anéantissement total. Qu'ont fait ces Messieurs ? Ils ont laissé tomber cette question, & lui en ont substitué une autre qui a paru à tout le monde, comme à Lady *Louise*, une question indifférente. Ils ont eu la patience d'attendre que leur système fût bien établi ; & quand ils ont cru les esprits assez prévenus pour n'en pouvoir revenir, ils ont cessé de déraisonner, & ont mis au jour les conséquences de leur système. Voici comme ils s'expliquent actuellement.

La matière organisée d'une certaine façon, peut penser & sentir, nous le voyons dans les bêtes qui sont matérielles. Qui empêche que nous ne croyions que ce qui pense & sent chez les hommes, n'est qu'une matière plus parfaitement organisée que dans les arbres, & même dans les animaux ? La matière est la même en tous, il n'y a que la façon de différence. Le diamant brut, celui qui est taillé, celui qui est brillant, sont les uns & les autres la même matière, le travail de l'Ouvrier y met seul de la différence. Mais si l'ame est matérielle, elle est donc mortelle.

relle. Les gens qui ont une bonne logique, ont été forcés de nier le principe ou d'admettre la conséquence; car si un fois on convient que l'ame est matérielle on ne peut soutenir son immortalité qu'en supposant un miracle. Ceux qui ne savent pas raisonner, & c'est le plus grand nombre, ont dit : Vous avez tort. La matière pense & sent chez les bêtes, & elles sont mortelles; mais quand bien même ce seroit la matière qui pense & sent chez les hommes, ils sont immortels. Ce raisonnement est absurde; n'importe, il passe, parce que ceux qui le font, n'en sentent point l'absurdité : je ne m'arrête pas à vous la faire sentir, Mesdames, vous avez trop de lumières pour ne pas voir que par-tout où il y a matière, il y a jonction de plusieurs parties; que tout ce qui est composé de plusieurs parties, peut être disjoint : Monsieur assurément le pense, & vouloit tout doucement nous induire à penser comme lui; persuadé que si nous admettions une ame matérielle chez les animaux, nous ne pourrions refuser de lui accorder au moins la possibilité d'une ame matérielle & mortelle chez l'homme.

Miss DOROTHÉE.

Le corps de l'homme est un composé de plusieurs parties capables d'accroisse-

ment, & qui, par une conséquence absolue, sont capables de soustraction, de dépérissement, de dissolution. Cependant l'Ecriture nous apprend que cette dissolution & ce dépérissement sont une suite du péché. La matiere est donc capable de se soutenir sans altération, c'est-à-dire, quand on parle du corps de l'homme, qu'il pouvoit se soutenir pendant l'éternité sans aucune altération de ses parties. Or vous semblez insinuer que cela est impossible.

Lady MÉRY.

Vous n'avez pas fait attention que j'ai ajouté *sans miracle*. Dieu peut sans doute suspendre, arrêter l'altération & la dissolution des corps, mais pour cela il faut un miracle. Tout s'use par le mouvement dans son état naturel; aussi l'Ecriture nous dit-elle que l'immortalité devoit être donnée à l'homme par le fruit de l'arbre de vie. Il ne l'avoit donc pas?

Lady LOUISE.

Je tombe des nues en voyant où nous conduit le système de l'ame des bêtes. Tenez, ma *Bonne*, pour rien au monde je ne veux avoir une ame matérielle & mortelle. Cependant, le moyen de croire que les bêtes ne pensent pas! Vous en

conçoive que cette question n'est
hors de notre sujet, & qu'au co
nous sommes dans la nécessité d
ter à fond cette importante
Toute la révélation n'a pour bu
nous apprendre comment en serva
dans cette vie, nous pourrons pa
l'aimer éternellement en l'autre
ment en fuyant le péché, nous p
parvenir à éviter des supplices é
Si notre ame étoit mortelle,
qu'on nous dit à cet égard, ser
& inutile. Prouver l'immortalité
me, c'est donc prouver la véri
nécessité de la révélation. Les M
listes pour prouver que l'ame e
telle, ont imaginé une matiere p
chez les animaux; il est donc de
ance de leur prouver d'abord

re, à faire de sérieuses réflexions sur ce
et, & vous nous en ferez part la pre-
mière fois que nous nous trouverons en-
semble. Je vous ai promis l'histoire d'A-
pollonius de Tyane, il faut tenir ma
parole.

Histoire d'Apollonius de Tyane.

En commençant la vie d'Apollonius
Tyane, je vous avertis, Mesdames,
que je le regarde comme un homme que
l'amour effréné d'une folle gloire a en-
gagé à embrasser un genre de vie singu-
lier, & à se distinguer des autres hom-
mes. Vous jugerez par ses actions, si je
porte de lui un jugement téméraire, ou
si je lui rends justice. Sa vie a été écrite
par un de ses grands admirateurs nommé
Nilistrate, qui a tiré ses mémoires d'un
jeune Damis, disciple de ce prétendu
sauveteur. C'est à vous, Mesdames,
à corriger mon jugement s'il vous paroît
faux.

Apollonius naquit à Tyane, en Cap-
doce, sous le règne d'Auguste : sa mère
eut un songe dans le temps qu'elle le por-
toit, dans lequel elle vit Protée qui lui
dit : Vous accoucherez de moi. Un nou-
veau songe l'avertit d'aller dans une prai-
rie cueillir des fleurs ; elle s'y endormit,

Et le benet qui nous rend ces trois merveilles, les croyo témoignage de la mere d'Apollon il n'y avoit pas de témoin.

La BONNE.

Il en a cru bien d'autres, m Apollonius fit de grands progrès sciences, & vécut dans une pureté de mœurs. A l'âge de seize embrassa la doctrine de Pythagore croître ses cheveux, renonça à rien qui eût eu vie, s'abstint du porta aucun habit ni chaussure qui été la dépouille d'un animal, & voua à une continence exacte. Il gia dans un Temple d'Esculape Dieu dit à son Prêtre, qu'il étoit

ble. Apollonius le guérit par la diete & un régime de sobriété.

Un homme qui avoit perdu un œil , apporta un magnifique présent au Temple pour obtenir de Dieu un œil qu'il avoit perdu. Apollonius commença par demander le nom de cet homme , & dit ensuite : C'est un criminel qui ne mérite pas d'avoir accès ici. Esculape d'accord avec lui , ordonna à son Prêtre de chasser cet indigne suppliant, qui étoit un incestueux , à qui son épouse outragée avoit arraché un œil.

Lady VIOLENTE.

On ne peut refuser à Apollonius & au Dieu la louange d'avoir été fort prudents. Rendre un œil arraché , étoit une tâche trop pénible , & il falloit s'en débarrasser sous le prétexte de l'indignité du suppliant. C'eut pourtant été là un beau miracle ; d'ailleurs , il étoit bon de savoir le nom de cet homme avant de décliner son crime. Sans quoi , sans doute on ne l'auroit pas deviné.

BELLES-PRIT.

Voilà ce que c'est que la prévention ; si j'eusse ergoté ainsi sur les miracles de Moïse , vous eussiez crié à l'injustice.

Trouvez-vous que je sois parti
contez-nous vous-même les ad-
vances de votre Héros, & souffrez mes ré-
penses je serai toujours prête à pro-
poser vos vôtres.

... BELESPRIT.

Trouverez-vous à redire à son
intéressement ? Après la mort de son père
il se trouva très-riche, & commença
à distribuer à ses pauvres parents l'argent
de ce qu'il lui revenoit de sa succession
dont il avoit cédé la moitié à son épouse
quoiqu'elle ne lui appartenât pas par
Loix. Il fit plus pour lui ; car il
parvint, par sa douceur, à renoncer
à la bauche dans laquelle il avoit do-
né qu'alors. Pour lui, il ne se réserva
un fort petit revenu. Cette action

D'une partie de son bien en faveur des indigents, c'est une belle action, si elle est faite par humanité. Mais si la vanité, le desir de s'élever au-dessus des autres en est le principe, c'est une sottise. C'est troquer mille douceurs réelles qu'on peut trouver dans l'usage modéré des richesses, contre du vent. Or l'Historien de votre Héros ne nous laisse point ignorer les motifs. Il se mettoit au-dessus d'Annaxagore qui avoit laissé ses terres en friche pour servir de pâturage aux troupeaux d'autrui, & de Cratès qui avoit jetté son or dans la mer. Il observoit que ces Philosophes avoient manqué leur but, l'un ne s'étant rendu utile qu'aux animaux, & l'autre n'ayant pas fait même le profit des animaux.

Mis DOROTHÉE.

Quel bruit vous feriez, si vous aviez un tel orgueil & une si grande sottise à reprocher à Moïse ! Voyez-vous qu'il se soit mis au-dessus des Patriarches qui l'avoient précédé ? J'ajoute une telle sottise ; car se rendre utile aux animaux qui pâturent, c'est enrichir leur maître ; d'ailleurs, Apollonius en bon Pythagoricien, ne devoit point rabaisser cette action, lui qui croyoit que les bêtes étoient animées par des âmes qui avoient apparte-

Les Pythagoriciens devoient
silence pendant deux, trois,
même cinq années : Apollonius
ce dernier terme. Il a avoué
que ce silence lui avoit beaucoup
cependant il s'étoit fait un lan-
guage, si expressif, qu'il vint à
païser une sédition. Après ce ten-
tel étoit l'ordre de sa journée.
de l'aurore, il s'occupoit de
mystérieuses qui regardoient
commerce avec les Dieux, & aux
n'admettoit que ceux qui avoient
éprouvés par un silence de quatorze
Ensuite il assembloit les Prêtres
ple où il habitoit, & les instru-
culte de leurs Dieux, sur les ab-
surdités qu'ils étoient glissés, & sur les moyens
réformer, service qu'il rendoit

ruellement m'occuper des choses humaines. Il donnoit donc le reste de la journée à ses Disciples , & à ceux qui vouloient l'interroger , & il la terminoit en prenant un bain d'eau froide. Son style dans les discours qu'il prononçoit , ou dans ses réponses , étoit court , serré , nerveux. C'étoit des sentences qu'il prononçoit d'un ton de maître. Il disoit qu'il savoit toutes les langues sans les avoir apprises , & qu'il pénétrait dans le cœur de tous les hommes.

La BONNE.

Que dites-vous de cette humilité, Monsieur? Ajoutez-y ces paroles, qu'Apollonius prononçoit sur la fin de ses jours : je fais plus que qui que ce soit ; car je fais tout.

BELESPRIT.

Il est quelquefois permis de se louer. Paul , que vous regardez comme un Saint, s'est donné d'excessives louanges.

La BONNE.

Avec quel ménagement , Monsieur, ne parle-t-il pas des graces que Dieu lui a faites , lorsqu'il fut forcé de le faire ? Il avoue que se louer est une folie ; mais qu'il est contraint de parler comme un

fou, pour rendre sages ceux qui méprisoient son ministère. Il rapporte à Dieu toute cette gloire, & finit en disant qu'il ne se glorifie que dans la croix du Sauveur. Il se nomme un Avorton, le dernier des Apôtres ; il rappelle souvent qu'il a été un Persécuteur. Osez-vous le comparer avec votre Apollonius ? Mais cela ne m'étonne point ; les Païens ont bien osé le mettre en parallèle avec Jésus-Christ. Continuez, Monsieur, & voyons s'il y avoit la moindre ressemblance, je ne dis pas avec le Sauveur, mais envers le moindre de ses Disciples, & avec Moïse.

BELLES-PRIT.

Apollonius encore jeune, croyant avoir épuisé toute la sagesse des Grecs, voulut y joindre celle des Brachmanes dans les Indes, & voir en passant les Mages de Babylone & de Suze. Sept Disciples qu'il avoit, ayant refusé de l'accompagner, il partit avec deux Esclaves, dont l'un écrivoit très-vîte, & l'autre très-bien. Arrivé à Ninive, il y fit l'acquisition de Damis, qui ne le quitta plus. Lorsqu'il voulut passer l'Euphrate à Leugma, il fallut payer un péage, & celui qui le recevoit, lui demanda ce qu'il menoit avec lui. Apollonius lui répon-

dit : la Tempérance, la Justice, la Vertu, la Modération, la Force, la Patience. Cet homme crut bonnement que c'étoit des femmes, & dit à Apollonius, écrivez sur mon Livre les noms de vos Esclaves. Ce ne sont point des Esclaves, répondit le Philosophe, mais mes Maîtresses. En traversant la Mésopotamie, il apprit le langage des bêtes en mangeant le cœur & le foie d'un dragon. Bardane, Prince guerrier & Philosophe, regnoit alors à Babylone. En entrant dans la Ville, on lui présenta la Statue d'or du Roi, pour l'adorer selon l'usage. Il sera bien heureux, dit Apollonius, s'il peut être loué par moi comme partisan de la vertu. Des réponses aussi hautes lui attirèrent l'admiration des Magistrats, qu'on nommoit les oreilles du Roi, qui avertirent leur Maître de son arrivée. Le Prince ne se scandalisa pas de l'éloge que le Philosophe lui fit de sa personne ; au contraire, il l'admira, & véritablement il fit paroître une grande vertu dans cette Cour, refusant les dons magnifiques que le Roi vouloit lui faire, & se contentant de s'intéresser pour des Grecs d'origine, établis en ce lieu, dont il améliora la condition.

Ils virent dans les Indes des hommes de sept pieds & demi, des serpents de

soixante & dix coudées, une femme moitié blanche & moitié noire. Damis nous assure même qu'il vit sur le Mont Caucase la chaîne où l'on avoit attaché Prométhée. En Historien fidele, j'avouerai qu'il se trompe sur le Mont Caucase, qui n'est pas dans l'endroit où il dit avoir vu ces chaînes; mais cette bévue n'est rien en comparaison de celles qu'ont faites les Ecrivains que vous appelez sacrés. D'ailleurs, Damis ne se vançoit pas d'être inspiré.

La Bonne.

Nous ne croirons pas non plus qu'il fut grand sorcier, témoins les contes de ma mere l'Oie, qu'il va nous faire sur ce voyage. Mais remarquez, s'il vous plaît, Mesdames, que Monsieur, qui révoque en doute les miracles de Moïse, faits en présence d'un million de personnes, nous invite à croire ce qu'il nous dit d'Apollonius, sur la foi de Damis, & de deux de ses Esclaves. Car il n'y avoit pas d'autres témoins.

BELESPRIT.

Vous ne me rendez pas justice, Mademoiselle : je ne me rends point garant des discours de Damis, au contraire, j'avoue qu'il va nous débiter des choses ex-

ivagantes; mais cela n'influe point sur
; faits qui se sont passés en public, tels
ie la résurrection de cette fille qu'on
ortoit en terre. Damis qui a pu inven-
r les uns, ne pouvoit supposer celui-là;
en auroit eu le démenti.

Miss DOROTHÉE.

Votre raisonnement est faux, mon-
sieur Monsieur : un homme assez sim-
e pour être séduit si grossièrement, ou
sez fourbe pour inventer toutes ces cho-
s, ne mérite aucune créance; vous direz
r'il auroit été démenti; & qui avoit in-
rêt à le démasquer? Il ne cherchoit point
détruire la Religion dominante, & par
onséquent les Prêtres n'étoient point
s ennemis. Ce n'est pas que je nie le
it en question qui n'a rien de miracu-
ux, & qui n'annonce qu'un habile four-
; je me sers de cette expression, parce
r'un homme qui se vante d'entendre le
ngage des animaux, est un menteur, &
de tout ce qui vient de lui m'est suspect;
n sorte que si de mes yeux je lui avois
n faire une action qui me paroîtroit mi-
iculeuse, je ne pourrois la regarder com-
e telle, parce que ma raison contredi-
oit le témoignage de mes sens. Elle m'ap-
rend que la Divinité ne peut autoriser
menteur.

BELESPRIT.

Si vous m'interrompez ainsi à chaque mot, je ne finirai d'aujourd'hui cette histoire. Donnez-moi, s'il vous plaît, une audience plus tranquille. Je suis de bonne foi, je vous avouerai que mon Héros, qui savoit toutes les langues, eut besoin d'un interprete avec un Roi des Indes Pythagoricien. Il arriva à la demeure des Brachmanes. C'étoit une colline qui leur servoit d'asyle : elle étoit environnée d'un voile épais, à l'aide duquel ils se rendoient visibles ou invisibles à leur gré. Ils avoient en leur disposition les éclairs & la foudre. Alexandre, selon eux, n'avoit osé les approcher. Hercule & Bacchus ne l'avoient fait qu'à leur honte, & on voyoit sur la colline les vestiges des pieds fourchus & du reste du corps des Pans & des Faunes, dont les Philosophes s'étoient servis pour les mettre en fuite. Deux tonneaux étoient placés sur la colline : l'un renfermoit les pluies, & l'autre les vents, dont les Brachmanes dispoient à leur gré.

Les Brachmanes, ou plutôt leur Chef, au-lieu d'interroger Apollonius, lui raconterent toute l'histoire de sa vie. A l'heure de midi la colline s'élevant, les porta dans l'air où ils chanterent un hymne au soleil, puis les ayant remis à leur place,

ce

Le Chef dit au Philosophe : Interrogez-moi sur les choses qu'il vous plaira ; car vous avez trouvé des hommes qui savent tout.

Apollonius lui demanda donc s'ils se connoissoient eux-mêmes ? Nous commençons par-là, répondit l'Indien. Qui pensez-vous que vous soyez ? Nous sommes des Dieux. Et comment êtes-vous des Dieux ? C'est que nous sommes des gens de bien. Quelle est votre opinion sur l'ame ? Celle de Pythagore, qui l'avoit apprise de nous. Pourriez-vous dire ce que vous avez été avant qu'elle animât le corps qu'elle gouverne aujourd'hui ? Le Brachmane ne fut point embarrassé de cette demande, & lui répondit : qu'il avoit été Gangès, fils du Fleuve du même nom, Prince sage, vertueux, & doué de toutes les perfections ; & il ajouta en montrant un jeune homme de la compagnie : celui-ci a été Palamede, & indigné de ce qu'Ulysse, qui passe pour sage, a tramé contre lui une horrible perfidie, & de ce qu'Homere n'a pas daigné faire de lui la plus légère mémoire ; il a pris en haine la Philosophie, & ne demeure avec nous que malgré lui.

Lorsqu'il fut question de manger, la terre produisit des tables & des lits de gazon pour la compagnie. Des Echan-

que, et que la comédie pût être, tout
amusant.

Lady VIOLENTE.

Pour moi je conclus que celui
a débités le premier étoit un im-
& celui qui les a rapportés d'ap-
un imbécille. Je n'imagine pas qu'
sieur *Belesprit* ait la tête assez foi-
croire de pareilles rêveries.

BELÉSPRIT.

Je n'ai jamais regardé Apollon
comme un habile imposteur : ce
je ne saurois le mépriser ; son but
de rendre les hommes aussi bons
pouvoient l'être dans le Paganisme
pourtant fait des miracles, ce fo-
j'en conclus qu'on peut en faire p-
sont une étude à faire. On en

si'il pouvoit être un imposteur comme Apollonius.

Miss DOROTHÉE.

Tout ceci va donc se réduire à quelques questions fort simples. Apollonius a-t-il vraiment fait des miracles ? Ces miracles sont-ils de nature à ne pouvoir être attribués à l'art ou au Démon ? Ces miracles sont-ils étayés par des circonstances pareilles à celles dont les miracles de Moïse ont été accompagnés, comme les prophéties multipliées & non suspectes ? &c.

La BONNE.

Nous reprendrons l'examen de ces trois questions ; il faut laisser à Monsieur le temps de détailler l'histoire d'Apollonius, & le récit des miracles qu'il a opérés.

BELESPRIT.

Voici le plus éclatant de ses miracles. Tant à Ephèse, il prédit que cette Ville seroit attaquée de la peste, mais en termes énigmatiques ; & comme on ne fit pas de sa prédiction tout le cas qu'il eût souhaité, il fut à Smyrne. La peste força ceux qui l'avoient méprisé à recourir à lui, & il dit : Partons. Aussi-tôt il se trouva dans Ephèse. Il en assembla les



Ephésiens furent choqués & lui
paroissoit si contraire à l'human
tant plus que le mendiant les su
toute humilité, & tâchoit de l
voir à compassion. Apolloniu
& quelques-uns ayant commen
des pierres, cet homme qui avoi
fermés, les ouvrit en plein, &
sur l'assemblée des regards ét
Sur cet indice, les Ephésiens
que cet homme étoit le Démon
te, & ils lui jetterent tant de pi
s'en forma comme une petite r
Après un intervalle, Apollonius
manda d'ôter les pierres pour
quelle bête ils avoient tuée. On
& au-lieu du mendiant ils trou
chien noir, grand comme un l
la gueule duquel il sortoit beau


e statue, qui représentoit ce chien, & a consacra à Hercule. Mais ce ne fut le seul miracle qu'ait fait ce Philosophe. Je vais continuer de vous les rapporter : celui-là vous a stupéfaites, vous n'avez rien à y répondre.

Miss DOROTHÉE.

Je me hâte de prendre la parole. Il est risqué de vous répondre, Monsieur, que vous voulez épargner cette peine à ma *Bonne* ; mais m'en charge moi, qui ne suis qu'un enfant. Mais continuez, je vous prie : je réserve mes remarques pour la fin de votre romanesque histoire, & n'oubliez pas que malgré cette merveille, Apollonius put un affront sanglant chez les Athéniens immédiatement après.

BELESPRIT.

Il est vrai que s'étant présenté dans Athènes pour être initié aux mystères de la Grande Eléusine, celui qui présidoit à ses cérémonies le rejetta, & lui dit : qu'il ne vouloit point découvrir les Mystères des Dieux à un fourbe. Mais cet affront servira à relever la gloire d'Apollonius, qui lui répondit : Tu n'as pas marqué le plus grand de tous mes crimes, c'est que j'en ai plus que toi. Le Prêtre étourdi de cette réponse, & voyant d'ailleurs que



rire, & en fut puni sur le chan
devint possédé du Démon. Apo
guérit, & il devint un de ses
Mais, voici un fait bien autre
gulier.

Mennippe, jeune homme
Apollonius, reçut des avances d
me riche & belle, & se prépar
pousser. Le Philosophe, par ses
supérieures, connut que cette
femme étoit un fantôme cru
guinaire, qui engraissoit Menn
le dévorer & se nourrir de sa
jour de la noce, il se transpo
lieux, & commanda aux don
aux vases d'or & d'argent, & l
mets qui étoient sur la table,
pouiller des vaines apparences
quelles ils en imposoient aux

avoua qu'elle étoit un Empuse, (a) & que son dessein avoit été de se nourrir de la chair & du sang de Mennippe après l'avoir épousé; c'est-à-dire, qu'elle lui auroit sucé le sang comme un Vampire.

La B O N N E.

Chemin faisant, une petite remarque, s'il vous plaît. L'Historien d'Apollonius, qui se nommoit Philostrate, se félicite d'avoir éclairci cet important événement à l'aide des mémoires de Damis, & il avertit qu'auparavant on n'en avoit qu'une idée vague & confuse. Continuez, Monsieur.

B E L E S P R I T.

Néron, qui possédoit alors l'Empire, excita la curiosité d'Apollonius, qui vouloit voir, dit-il, quelle bête c'étoit qu'un Tyran. Arrivé à Rome, quelques paroles trop libres le firent accuser; mais lorsqu'il comparut, le Juge fut effrayé de ne trouver qu'un papier blanc, quand il voulut tirer les griefs qu'on lui avoit

(a) On nommoit ainsi ces Fantômes, formés par une imagination échauffée. Cette folie s'est renouvelée en Bohême, où l'on croit que certains morts sucent les vivants, les dessèchent, & que par ce moyen ils se conservent frais & vermeils dans le tombeau. On déterre ces Vampires, on leur perce le cœur, & par-là on s'en délivre.

une résurrection ; Mesdames.

La Bonne.

Notez que Philostrate, tout h
teur qu'il est, n'ose pas assurer
fille fût morte, & ajoute que le
eurent le même doute. Après,

BELESPRIT.

Un Edit de Néron ayant c
les Philosophes d'Italie, Ap
rendit à Cadix, c'est-à-dire, c
qu'on regardoit alors comme
du monde. J'avoue qu'Apollon
Historien mentent un peu trop
dans cet endroit ; car je suis
foi, Mesdames. Ils nous assu
n'y a nul crépuscule à Cadix ;
de la lumière Græce Græ mil

voyage, & enfin se rendit à Alexandrie, pour satisfaire Vespasien, qui lui témoigna toute sorte de respect.

La B O N N E.

Notez, s'il vous plaît, que Philostrate, plus instruit apparemment que Tacite, ne donne que ce motif au voyage de Vespasien à Alexandrie; que ce grand Empereur y joue le rôle d'un imbécille, qu'Apollonius & deux autres Philosophes ses Acolytes, sont consultés par lui, pour savoir s'il doit garder l'Empire, & mille autres choses, dont Tacite & les autres ne disent pas un mot. Il y a même dans le récit de Philostrate des événements publics démontrés absolument faux, & sur lesquels je n'ai pas le temps de m'étendre, mais qui prouvent l'ignorance de l'Historien.

Miss D O R O T H É E.

Si vous le vouliez, ma *Bonne*, nous donnerions congé à Monsieur du reste de ces pauvretés; car elles ennuient. Je vais réfuter tout ce qu'il a dit en deux mots. D'abord Philostrate a écrit plus de cent ans après la mort d'Apollonius. Secondement, la plupart des faits qu'il allègue, se sont passés dans des lieux éloignés de celui où il écrivoit, & ne pou-

voient, par conséquent, être avérés ou contestés par les témoins naturels, c'est-à-dire, les habitants de ces lieux. Troisièmement, il écrit sur la foi d'Apollonius lui-même, ou sur les mémoires d'un homme qui étoit un imbécille, s'il a cru de bonne foi ce qu'il avance; ou un imposteur mal-adroit, s'il a voulu en imposer à la postérité.

BELESPRIT.

Ne pourrois-je pas rétorquer cette difficulté, & dire que Moïse étoit un Imposteur comme Damis, à la réserve qu'il étoit plus habile?

Miss DOROTHÉE.

Non, Monsieur, vous ne le pourriez pas, à moins que vous n'eussiez fait vœu d'extravaguer. Moïse écrit en présence & pour un Peuple nombreux, témoin des faits qu'il citoit. Moïse n'avance en second lieu rien d'absurde, au-lieu que votre Damis fait suer par sa bêtise. De tous les prétendus miracles cités, il n'y a que la peste d'Ephese qui pourroit étonner. Mais quand on pense que celui qui rapporte ce fait, est celui qui nous dit sérieusement l'histoire prétendue de ce Fantôme Vampire, on est autorisé à nier toutes les circonstances qui paroissent mi-


raculeuses dans le premier. Souvenez-vous que le prétendu phénomène du jour sans crépuscule à Cadix, n'est point donné comme miraculeux, mais comme un événement naturel & journalier. Il est manifestement faux, c'est-à-dire, l'auteur manifestement un fourbe. Prouvez-moi un tel mensonge dans Moïse, & dès-lors je le mets au rang d'Apollonius.

B E L E S P R I T.

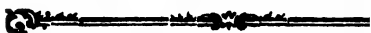
N'est-on pas convenu que vos Historiens prétendus sacrés ont fait des mensonges historiques, géographiques, & physiques ?

La B O N N E.

Y pensez-vous, Monsieur ? Il y a bien de la différence entre suivre une erreur établie, qu'on croit sur l'autorité du plus grand nombre, & chercher à induire les autres en erreur, en publiant comme véritable une chose qu'on sait être fautive. Le plus honnête homme du monde peut faire la première de ces choses, & ne voudroit pas au prix de sa vie faire la seconde. Je vous répète ici, d'après saint Augustin, que dans les choses de pure curiosité, Dieu a abandonné les Ecrivains sacrés à leurs lumières naturelles, parce que son but n'étoit pas de faire des Sa-



en ce genre, beaucoup plus contre
qu'elles ne le sont en effet. Con
comme *Miss Dorothée*, que l'histo
poilonius de Tyane étant pleine
manifestement faux, l'auteur ne p
cru dans tout ce qu'il avance d'
dinaire, & que vous auriez raison
révolter contre les *Ecrivains* sac
vous administroient de tels faits.
tendrai davantage sur cette ma
continuant l'histoire de Moïse, &
cherai souvent les deux tableaux
vous en faire remarquer les diffé
Aujourd'hui il est temps de finir.



TROISIEME JOUR

Miss DOROTHÉE.

A M E R I C A I N E S. 181

je me suis donné les airs de faire un système par rapport à l'ame des bêtes. Ne trouvez-vous pas cela risible ? Une fille de mon âge faire un système !

La B O N N E.

Et toutes les femmes n'en font-elles pas, ma chere ? Système de galanterie, système de parure, système de médifance, système de perte de temps. Il n'y a aucune femme qui n'arrange dans sa tête des raisons bonnes ou mauvaises pour s'autoriser dans les penchants auxquels elle veut se livrer, & sur les moyens les plus courts & sujets à moins d'inconvénients pour faire réussir ses vues. L'une se fait un système sur la bonté de Dieu. Elle lui suppose une bonté molle qui n'a pas le courage de garder sa juste indignation contre le péché & le pécheur, & de là elle conclut, avec les libertins, que les peines de l'enfer ne peuvent être éternelles. L'autre se fait un système de conversion, de dévotion accommodée à ses goûts. Vous en faites un sur des sujets moins usités. Voilà tout, & vous nous en ferez part. Vbyons auparavant quelle est l'opinion de Monsieur *Belesprit* sur cette matiere ? Car il ne faudroit pas disputer sur une chose où nous serions d'accord.

BELESPRIT.

A peu près celle de tout le monde n'est pas ici question de s'élever jusqu'aux cieux, ou de descendre dans les abîmes de la terre. Les bêtes vivant au milieu de nous, avec nous, nous leur voyons produire des actes qui supposent le jugement, la mémoire, des passions, une volonté ; par ces effets nous pouvons deviner les causes, & nous sommes autorisés à supposer une âme, inférieure à la nôtre, mais à la vérité ; mais pourtant de la même nature. Personne ne s'est avisé jusqu'à présent de penser que l'âme des bêtes est immortelle. On croit qu'une organisation plus parfaite que celle des corps, qui font que végéter, leur donne la faculté de penser, de vouloir, & de sentir ; on conclut avec raison, que ces trois facultés dans l'homme, ne sont nullement une preuve de l'immortalité de leur

La BONNE.

J'aime quand on s'explique pleinement & sans voile. Monsieur ne cherche point à vous déguiser les conséquences du système de l'âme des bêtes. Et bien, *Louise*, croyez-vous encore que cette affaire soit étrangère à l'étude de la philosophie ?

AMÉRICAINES. 183

Lady LOUISE.

Non assurément, ma *Bonne* : s'il étoit si que tout le monde pensât comme Monsieur nous l'assure ; mais je ne puis le persuader, & je soupçonne qu'il tribue gratuitement aux Savants cette hon de penser si impie, & qui détruit le principe de morale.

Lady VIOLENTE.

Je suis caution que Monsieur ne nous trompe pas, Madame. Je viens de lire le commencement d'un Livre très-admiré ; il est intitulé *l'Esprit*. L'Auteur se tue à nous démontrer que nous ne différons des bêtes que par une organisation plus parfaite. C'est sur ce fondement qu'il anéantit la morale & la Religion. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'à en juger par apparence, l'Auteur n'a aucun intérêt à soutenir une telle cause : ses mœurs sont telles qu'elles le seroient, s'il croyoit la vie immortelle.

Miss DOROTHÉE.

Et cet homme prétend que les animaux sont inférieurs ? Il se trompe lourdement. Je prétends prouver qu'ils l'emporteront infiniment sur nous.

BELESPRIT.

On ne vous en demande pas tant ,
demoiselle. Contentez-vous de leur a
gner une cause de leurs opérations,
prochante de celle qui agit en nous.

Miss DOROTHÉE.

Je vous entends , Monsieur , & je v
commenter vos paroles. Il suffit pour
l'immortalité de l'ame , d'assurer que
bêtes en ont une matérielle ; nous ne v
lons pas aller plus loin ; notre orgueil
révolteroit contre l'égalité , encore p
contre la supériorité. A quoi bon pa
de preuves ? Il nous convient que les cl
ses soient telles que nous les avanço
nous décidons qu'elles sont ainsi ; qu
respecte nos Arrêts. C'est à des hom
tels que nous qu'il appartient d'éclai
l'Univers : nous ne voulons pas d'app
tout le bon sens est renfermé dans no
tête par un privilege exclusif , & il n'
que les idiots & les femmes qui os
penser d'une autre maniere que nous.

BELESPRIT.

Que vous êtes méchante , *Miss Do
thée !* Nous ne parlons point ainsi ; m
nous croyons avoir droit de raisonner ,
nous avons en horreur l'obéissance ave
gle qui ne convient qu'aux stupides.

Miss DOROTHÉE.

Je vais vous rendre le bien pour le mal. Vous dites que je suis bien méchante, & moi je soutiens que vous êtes trop modeste : ce n'est point à l'école des Bayles, des.... que vous avez appris ce langage ; ils veulent être crus sans examen, ou du moins qu'on examine à leur mode sans s'embarrasser des contradictions, des inconséquences. Ce n'est pas là notre compte,

Lady VIOLENTE.

J'ai vu un petit Ouvrage qui vous mettroit tous d'accord. L'Auteur prétend que les corps des bêtes sont animés par des Démons, que Dieu a condamnés à cette humiliation, pour punir leur orgueil & leur superbe.

Miss MARY.

Oh si, Madame ! Je rejette absolument ce système, je jetterois mon joli chien par la fenêtre, si je pouvois le soupçonner vrai.

La BONNE.

L'Auteur ne l'a jamais donné comme tel, & ce fut une plaisanterie dans une conversation sur cette matière, qui lui en

fit naître l'idée. Cependant on lui
un crime, & les chagrins qu'on lui
à cet égard lui causèrent la mort

Miss BELOTTE.

Il avoit bien de la foiblesse d'âme
sible jusqu'à ce point. Ma Gram
man, qui étoit une femme de be
d'esprit, avoit adopté le système
thagore, & croyoit dans le fond
ame, que les âmes des bêtes étoient
les des hommes qui avoient changé
bitation. Elle n'osoit le dire tout
mais on la comprenoit, & ma Bon
dit ses bonnes grâces pour avoir o
tenir que les bêtes étoient des âmes
elle regarda ce sentiment comme une
piété.

Lady MÉRY.

Et moi je suis prête à adopter
vers systèmes de ces Dames, plutôt
celui de Monsieur. Une chose m'a
& qui pense ! une âme spirituelle
telle ! voilà deux extravagances auxquelles
je ne souscrirai jamais, parce que
est contraire à cette vérité primitive
nous avons fait la base de nos con
sances. *Il y a un Dieu.*

La BONNE.

Procédons avec ordre, s'il vou

AMÉRICAINES. 187

Voilà, si je ne me trompe, cinq systèmes différents. Voyons quel sera celui que la foi & la raison nous permettront d'adopter ! Auquel vous fixez-vous, Monsieur ?

BELESPRIT.

Je soutiens que les bêtes ont une âme, c'est-à-dire, qu'elles sentent, qu'elles pensent ; que cette âme est mortelle, & ne consiste que dans l'arrangement des parties de leur corps, & que par conséquent, elle est mortelle.

La BONNE.

Et quel est votre système, par rapport aux bêtes, *Miss Dorothee* ? Vous nous avez annoncé que vous en avez fait un. Exposez-le en peu de mots.

Miss DOROTHÉE.

C'est que non-seulement les bêtes ont une âme pensante & sensitive, mais encore que cette âme est infiniment supérieure à la nôtre, soit que Monsieur la veuille matérielle ou spirituelle, il choisira, cela m'importe peu.

La BONNE.

Et vous, *Miss Belotte*, que pensez-vous à ce sujet ?

Mifs BELOTTE.

Tout ce qu'on voudra , ma *Bonne*. Comme je n'avois pas cru jusqu'à présent que cette question fût fort importante, je n'ai jamais réfléchi assez attentivement sur cette matiere pour prendre un parti en conséquence de cause. Ma Grand-Mere croyoit la métempysycofe : apparemment elle avoit ses raisons pour cela. Je ne les ai pas , ainsi je ne crois rien. Je me déciderai après que j'aurai entendu les preuves de tous les côtés : jusques-là, je demeurerai dans une exacte neutralité, je serai mieux en état de juger.

Lady VIOLENTE.

Je prends le même parti, ma *Bonne*, & j'abandonne mes petits Diables , puisqu'ils obligeroient *Mifs Maly* à jeter son chien par la fenêtré. J'en serois bien fâchée, je vous assure. C'est une très-jolie machine.

La BONNE.

Vous voulez paroître neutre , & vous embrassez l'opinion de *Lady Méry*; je vous récusé, Madame.

Lady MÉRY.

Et moi je m'applaudis d'avoir un tel

secours. Cependant , sans être ni vaine , ni présomptueuse , j'ose vous assurer que je n'aurois pas eu peur , quand même j'eusse été seule de mon avis. Je vous l'ai déjà dit : mon opinion me paroît tellement une conséquence de la vérité primitive dont nous sommes convenues , qu'on ne sauroit s'y méprendre quand on l'examine. Au reste , Mesdames , ne croyez pas que mes idées à cet égard , soient de celles qu'on a sucées avec le lait , & dont toute la force consiste dans la longue impression qu'elles ont faite sur le cerveau : j'ai cru jusqu'à neuf ans que les bêtes avoient une ame , qu'elles jouissoient de toutes mes facultés. La première fois qu'il me vint dans l'esprit qu'elles étoient des machines , cette pensée me révolta si fort , que je me levai de ma chaise avec autant de vivacité que si j'eusse vu un serpent auprès de moi , & j'en effrayai ma Gouvernante. Mon second mouvement fut plus sage , & je me dis : si les bêtes ont une ame , l'examen que j'en veux faire , ne la leur ôtera pas , & je gagnerai une conviction contre un doute.

Miss SOPHIE.

Je vous admire , ma chere. Vous vous amusez singulièrement à neuf ans. Com-

ment à cet âge pouviez-vous même avoir de tels doutes ? Comment viez-vous vous croire capable d'examen ?

Lady MÉRY.

Que voulez-vous, ma chère ? J'ai jamais eu l'esprit assez délié pour trahir à l'occuper de ma robe ou de mon net ; je suis à cet égard d'une stupidité qui surpasse l'imagination, & mes pensées mille autres choses de cette espèce d'une stérilité affommante. Cependant faut penser à quelque chose, on s'en croit trop sans cela. Mes pensées sont fréquentes à mes lectures : j'avois un Livre de l'*Esprit*, & l'Auteur en veut me persuader que nous sommes des bêtes chinoises parce que les Bêtes le sont. Il déterminait sérieusement à examiner les actions semblables à elles.

BELESPRIT.

Vous n'avez pas bien lu cet ouvrage, Madame. L'Auteur n'a jamais prétendu prouver que les hommes sont des bêtes, mais seulement que les bêtes ne le sont pas. Voilà son dessein.

Lady MÉRY.

Allons notre chemin, Monsieur

A M E R I C A I N E S. 191

nous embarrasser du dessein de l'Auteur. Je prouverai *mon dire* en temps & lieu, & quand nous définirons les mots, nous verrons qui de nous deux se trompe. Établissez votre système, voici le mien.

Une matière pensante est une absurdité qui implique contradiction. Une âme mortelle est une chimère contraire à toutes les notions raisonnables que nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'essence des êtres. D'où je conclus de deux choses l'une. Si les bêtes ont une âme, elle est spirituelle. Si elle est spirituelle, elle est immortelle. Ou bien, les bêtes n'ont ni pensées, ni sentiments, ni volonté, & par conséquent sont de pures machines, dont la perfection indique la science de leur ouvrier.

La BONNE.

Dans l'ordre des choses, Monsieur, c'est à vous de commencer à nous administrer vos preuves.

BELESPRIT.

J'y consens, & je vous avertis d'avance que je les prendrai dans cet Auteur, dont Lady *Méry* a si mauvaise opinion. C'est Monsieur Helvetius.

La BONNE.

Puisque vous le nommez, Monsieur,



BELESPRIT.

Vous êtes bien charitable, l
selle. On pourroit, je pense, l
sans aller si loin ; mais cela ne
notre sujet. Voici ce qu'il dit a
borné nos facultés à deux qu'il
voir regarder comme les cause
trices de nos pensées. Nous a
culté de recevoir les impression
tes que font sur nous les objets
Nous avons, en second lieu,
de nous rappeler ces impressio
à-dire, une mémoire. Notre A
tend que les bêtes possèdent ce
cultés aussi-bien que l'homme.
çoivent l'impression des objets
Elles les retiennent.

Fin du Mémoire

ne peuvent penser que deux causes sont paires, lorsqu'elles produisent des effets également semblables, & nous nous figurons des dissemblances dans les causes, en mesure que nous en trouvons dans les effets. Si dans l'homme & dans l'animal les causes productrices sont semblables, les effets le doivent être aussi. Or vous voyez, Monsieur, que l'expérience prouve le contraire.

Miss SOPHIE.

Je n'entends non plus cela que si vous parliez Allemand. Expliquez-vous, je vous prie, Madame, d'une manière plus claire.

Lady MÉRY.

Les Médecins, ma chère, ne voient pas dans notre corps pour y trouver les dérangements qui occasionnent une maladie ; mais par les effets que produisent ces dérangements, ils en assignent les causes. La rougeur des joues, une fièvre continue, une toux opiniâtre leur apprennent qu'une humeur s'est jetée sur les membranes & les abscedent. Un grand délire accompagné d'amertume, annonce que la bile est abondante ; des rapports durs, qu'il y a des acides dans l'estomac. Toutes les fois qu'ils apperçoivent

ces effets, ils connoissent ces causes si dix malades les ont d'une manière le, ils décident que les causes sont du même degré de force; au-lieu que les symptômes différents les autorisent que ces dix maladies sont produites des causes différentes. M'entendez-vous à présent, Madame?

Miss SOPHIE.

Oui, ma chère, on ne peut pas nier que les causes sont semblables, les effets sont différents.

BELESPRIT.

Mais si on peut assigner les causes ces dissimilitudes qui sont entre les hommes & les animaux, dans des accidents attachés à la forme extérieure du corps, n'avouerez-vous pas qu'ils peuvent nuire à mon système?

Lady MÉRY.

Oui, Monsieur, je l'avouerai. Vous si vous pourrez me prouver que les différences qui se trouvent entre l'homme & la bête, viennent de ces formes.

BELESPRIT.

Si nos mains étoient terminées c

à pied du cheval, nous fussions demeurés comme ces animaux; sans tous les arts qui s'exercent avec la main, sans habitation, sans armes pour nous défendre contre les autres animaux, le soin de chercher notre nourriture & de nous mettre à couvert des attaques des bêtes féroces, nous eût absolument occupés. Nous manquerions de toutes les idées qui en seroient pas conséquentes à ces deux points. Nous serions restés fort inférieurs à certaines Nations sauvages, qui pourtant n'ont pas deux cents idées, & encore manquent-ils de mots pour les exprimer.

Lady M É R Y.

Et si on demandoit à votre Auteur où l'on trouve cette Nation si pauvre en idées & en expressions, ne seroit-il pas bien embarrassé à répondre? Ne diroit-on pas avec la hardiesse avec laquelle il annonce le fait, que c'est une de ces choses si généralement connues, qu'on ne peut les évoquer en doute? Cependant ces Nations, que nous trouvions si stupides au premier abord, nous ont forcés d'avouer, lorsqu'elles ont été mieux connues, qu'elles avoient une grande sagacité. La Langue des Algonquins, qu'on croit la mere-langue des Américains septentrionaux,

Permettez-moi, Lady Méry une remarque qui vous échappe à l'Auteur de *l'Esprit* des hommes tels qu'il les suppose n'ont que deux cents idées, & clus contre lui que l'organismatique n'influe en rien sur nous puisqu'il y en auroit une si grande chez des Peuples organisés comme les hommes.

BELESPRIT.

Il a répondu à cette objection demoiselle. Ce n'est pas par d'organisation que les idées augmentent; c'est que ne vivant point en société, ils sont privés de toutes les connaissances que nous avons relativement à

„ Lady MÉRY.

BELESPRIT.

Vous le supposez gratuitement, Madame. Parmi ces Peuples sauvages, il y en a quelques-uns, selon le rapport des Voyageurs, qui n'ont pas l'usage de la parole. Dampierre, un des plus célèbres, nous assure qu'il trouva dans une Île des hommes qui n'avoient d'autre langage qu'un glouffement semblable à celui des poulets-d'inde.

Lady MÉRY.

• Tout ce que la charité peut me suggérer par rapport à Dampierre, c'est de penser qu'il le crut ainsi, parce que son oreille n'étoit pas accoutumée à entendre de pareils sons. Une autre plus méchante que moi l'accuseroit de se servir du privilège des Voyageurs.

La BONNE.

Savez-vous bien, Mesdames, que les premiers mois que j'ai passés en Angleterre, j'aurois pu dire que vous n'articuliez pas, & que vous n'aviez qu'un sifflement? Il a fallu qu'une longue habitude m'ait familiarisée avec votre prononciation, pour me faire discerner que réellement vous formiez des syllabes. Or, Dampierre n'a pu demeurer que quel-

ques moments à la vue de ces Sauvages : il y auroit eu trop de risque à y rester plus long-temps ; & par conséquent, il n'a pu juger sainement du langage de ces Insulaires.

Lady LOUISE.

Encore un mot de réflexion , ma *Bonne*. Lorsqu'il est question des Livres sacrés , & en particulier de l'histoire de Moïse , Messieurs les beaux esprits sont d'une difficulté qui impatiente ; ils arrêtent à chaque mot , doutent de tout. Est-il question d'un fait propre à accréditer leurs idées , il faut le croire sur la parole d'un seul homme. Ils oublient en sa faveur le proverbe si usité : *A beau mentir qui vient de loin*. Ce proverbe est pour nous , & non pour eux ; ils ont deux balances absolument inégales.

BELESPRIT.

Je vous passe votre incrédulité à cet égard , revenons à notre sujet. Voici la seconde cause des dissemblances qui se trouvent entre les hommes & les animaux quoiqu'ils soient mus par une ame de la même nature. La vie des animaux en général étant plus courte que la nôtre , ils n'ont pas le temps de faire autant d'observations , & par conséquent d'avoir autant d'idées que l'homme.

Lady MÉRY.

Il en faut donc conclure que les idées du corbeau, du cerf, du perroquet & de plusieurs autres animaux, doivent surpasser de beaucoup en nombre celles de l'homme, puisqu'ils vivent bien plus longtemps. Continuez, Monsieur.

B E L E S P R I T.

Troisième différence : les animaux mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de besoins. Or le besoin produit des idées, la faim en fournit aux animaux.

Lady MÉRY.

Retenez bien cette différence, Monsieur, elle va me fournir des armes contre votre Auteur, qui se contredit sans pudeur dans la même page. J'adopte en plein ce qu'il vient d'avancer : *le besoin produit les idées*. Passons à la troisième cause de la dissemblance entre l'homme & la bête.

B E L E S P R I T.

Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant l'homme, qui par le moyen des armes qu'il a forgées s'est rendu redoutable, même aux plus forts & aux plus féroces d'entre eux. Ce manque

de société fait qu'ils ne peuvent augmenter leurs idées par la communication.

Lady MÉRY.

Le besoin produit les idées, c'est notre Auteur qui me le dit. Le besoin produit aussi l'industrie ; c'est lui qui naître chez les hommes l'idée de forger des armes pour suppléer par-là l'infériorité de leurs forces comparées à celles des animaux. Même besoin chez les animaux que chez les hommes ; pourquoi n'a-t-il pas produit des idées semblables ? Pourquoi n'ont-ils point inventé des armes ?

BELESPRIT.

La raison en est toute simple. Pour forger des armes, il faut des mains, & n'en ont point.

Lady MÉRY.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il faut des mains pour forger des armes ? La bête n'a-t-elle pas suppléé à ce défaut chez les animaux, & n'en voyons-nous pas beaucoup avoir des mains, font des ouvrages ? L'homme ne pourroit-il imiter ? Examinez le castor. Il vit en société, nulle police mieux policée que celle de ces faibles animaux : la nature leur a fou-

dents si incisives , qu'ils coupent des arbres ; cependant cet animal si pourvu de talents , ignore l'art de se défendre contre l'homme : on le prend avec la main , sans craindre ses morsures. Comment ? S'il a des idées , ne lui est-il jamais venu dans l'esprit d'employer ses dents contre l'homme , son cruel ennemi ? Les castors se bâtissent des maisons à plusieurs étages , & qui sont très-solides ; ils parviennent à détourner le cours des rivières en faisant des digues si fortes , qu'à peine avec des mains & des outils en construïroit-on de pareilles. Comment n'ont-ils pas conçu l'idée de tendre des pièges aux hommes ? N'auroient-ils pas pu environner leurs demeures de chasses-trappes , faire des chevaux de frise , conclure une ligue offensive & défensive avec les autres animaux , en leur en démontrant la nécessité & la certitude du succès , sur-tout contre des Peuples qui ignoroient l'usage des armes à feu , & dont les frêles demeures n'auroient pas résisté un moment à leurs efforts redoublés ? Je dis donc avec l'Auteur : le besoin produit l'industrie & toutes les idées qui y sont conséquentes ; il ne fait pas le même effet chez l'animal qu'il fait chez les hommes. Donc je conclus que ce sont deux êtres très-différents , malgré la sorte d'analogie que je

crois remarquer en eux. Avez-vous quelque chose à répondre à cela ?

BELESPRIT.

Vous vous expliquez singulièrement, Madame. Comment donc ? Vous semblez douter de l'analogie qui se trouve entre l'homme & la bête. Ce sont des choses de fait, qui tombent à chaque moment sous nos yeux, & qui ne peuvent être révoquées en doute. On feroit des volumes de tous les actes des animaux, qui prouvent qu'ils raisonnent & agissent avec réflexion.

Lady MÉRY.

Mes yeux me le disent au premier moment. Je change d'avis au second, & je ne vois plus dans les animaux qu'une machine nécessitée à faire certains mouvements comme ma montre. Reprenons ce qui a été dit. L'Auteur de *l'Esprit* n'a pas empêché de reconnoître des différences totales entre l'homme & la bête. Les raisons qu'il a données de la dissemblance de leurs opérations sont si foibles, qu'il a été facile de les mettre en poudre. Par exemple, le singe qui de tous les animaux est celui qu'on pourroit le plus raisonnablement soupçonner de penser ; le singe, dis-je, a des mains, & pourroit par con-

féquent être capable d'ouvrages pareils à ceux que font les hommes. L'Auteur prévient cette objection, & croit la résoudre en disant, que cet animal est dans une enfance perpétuelle; comme si les causes qui produisent la légèreté & l'enfance, ne disparoissent pas chez le singe avec les années, aussi-bien que chez les hommes. On voit de vieux singes tristes, mélancoliques; sont-ils devenus plus capables de travail? La vivacité du singe est bien fixée par le desir d'être libre: (je parle votre langage, Monsieur, en lui supposant des desirs.) J'en ai vu un, fixé une heure d'horloge à défaire soixante nœuds qu'on avoit faits à sa corde, pour se procurer le plaisir de les lui voir délier. Il étoit jeune & très-sémillant: cependant il ne fut point question de sauts & de gambades pendant cette heure.

B E L E S P R I T.

On diroit à vous entendre, que l'Auteur de *l'Esprit* a prétendu établir une parfaite égalité entre l'homme & la bête: ce n'est point du tout là son intention. Il convient de la supériorité de notre espèce sur toutes les autres: seulement il ne l'attribue qu'à un mécanisme plus parfait, qui rend nos idées plus abondantes, plus claires, plus capables d'être

étendues; en un mot, qui nous rend supérieurs à l'animal.

Miss DOROTHÉE.

Quelle erreur! Je vais trouver l'homme & la bête des dissemblances beaucoup plus marquées; je vais prouver qu'elles sont toutes en faveur de l'homme, & en tirer la conséquence que l'homme est infiniment supérieur à l'animal. N'est-il pas vrai, Monsieur, que par rapport aux choses dont les causes sont cachées, nous sommes réduites à ne porter que de jugement qu'en conséquence de leurs effets?

BELESPRIT.

Affurément, Madame. C'est du même principe que nous partons pour accorder une âme aux bêtes. Ils se comportent comme les hommes en mille occasions; donc le principe de leurs actions est le même que dans l'homme. C'est une conséquence pensante.

Miss DOROTHÉE.

Je pars du même principe, Monsieur, & je dis : les bêtes en mille & mille occasions, agissent d'une manière beaucoup plus parfaite que les hommes les plus sages. Donc ils ont une âme plus

A M E R I C A I N E S. 205

fante que celle de l'homme, supérieure à celle de l'homme.

Miss CHAMPÊTRE.

La belle dispute, qui a pour but de nous montrer que nous sommes des bêtes, ou même que nous leur sommes inférieures ! Ah Messieurs les Philosophes ! Qu'est devenu votre superbe ? Il faut que vous ayez des motifs bien puissants pour vous résoudre à vous ravalier ainsi.

BELLESPRIT.

Une vérité pour être désagréable & humiliante, n'en est pas moins une vérité. Cela devrait vous convaincre de la bonne foi des Philosophes, qui sacrifient pour la soutenir l'intérêt de leur orgueil : mais laissons à *Miss Dorothee* le temps de nous fournir ses preuves. Son idée est originale.

Miss DOROTHÉE.

Je vais me servir de vos propres paroles, Monsieur. Que les bêtes sentent, pensent, & agissent avec réflexion, nous disiez-vous, il n'y a que quelques moments, c'est un fait qui se passe sous nos yeux, & qu'il n'est pas possible de nier. Je dis, moi, que les bêtes agissent beaucoup mieux que les hommes, c'est

un fait que nous ne pouvons révoquer en doute, parce que nous en sommes les témoins.

Lady VIOLENTE.

Sur mon honneur, je crois que *Miss Dorothée* a raison. La proposition m'a-voit révoltée d'abord; en y réfléchissant, je ne fais comment sa réflexion m'a échappée. L'agent-fourmi qui amasse pendant l'été une subsistance pour l'hiver, se comporte avec beaucoup plus de sagesse qu'une foule d'hommes qui se hâtent de dissiper dans leur jeunesse un patrimoine qui devoit être la ressource de leur hiver, c'est-à-dire, de la vieillesse.

Miss DOROTHÉE.

Le bœuf, le mouton, l'oiseau, qui ne prennent jamais de nourriture au-delà de leur besoin, ne raisonnent-ils pas plus juste que le gourmand & l'ivrogne, qui ne peuvent parvenir à remplir la moitié de leur carrière, parce que l'intempérance les assomme, pour ainsi dire? Le castor est un plus habile Géometre que Newton, car il suppute exactement la pluie & la neige, qui doivent tomber dans un hiver, pour élever sa cabane à une telle hauteur que la crue des rivières ne la puisse submerger. Un Géome-

tre qui pourroit calculer le produit de cette neige & de cette pluie dans une riviere, ne pourroit assurément la prévoir avant qu'elle fût tombée, & la prévoir si juste que la cabane fût dans l'eau, & ni fût pas entièrement; car voilà ce que font les castors.

Miss SOPHIE.

Et ce que je n'entends point du tout, faute de connoître ces animaux. Apprenez-moi, s'il vous plaît, ce qu'ils font.

Miss DOROTHÉE.

Le castor est un animal amphibie, gros à peu près comme nos chiens de chasse, qu'on appelle bassets parce qu'ils ont les jambes courtes: ils ont une queue plate & large; & comme je l'ai dit, des dents extrêmement tranchantes. Ils vivent en société, & cela leur est absolument nécessaire pour exécuter leurs ouvrages. Ils choisissent pour bâtir leur Ville, une prairie voisine d'une riviere. Après l'avoir marquée pour le lieu de leur emplacement, ils se mettent plusieurs autour d'un arbre, & le scient avec leurs dents; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils dirigent tellement leur travail, que l'arbre tombe toujours du côté de l'eau, ce qui abrege le chemin qu'ils

doivent faire pour l'y conduire. Lorsqu'il est tombé, ils le traînent vers la rivière & le placent en travers; & comme les travailleurs sont en bon nombre, il se trouve en même-temps assez d'arbres pour faire la carcasse de leur digue. Alors ils y jettent une grande quantité de branchages, de terre, de pierres, pour combler les intervalles de ces arbres, après quoi ils revêtent tout l'ouvrage de briques.

Miss FRANCISQUE.

Et où prennent-ils les briques, ma chère ? Je croyois qu'ils travailloient dans des lieux déserts.

Miss DOROTHÉE.

Et vous pensiez juste, ma chère : ils font ces briques, & voici comment. Ils trempent leur large queue dans l'eau, & viennent en imbiber une sorte de terre qu'ils connoissent propre à cet usage. Ils la façonnent avec leurs pieds; après quoi ils la battent à grands coups de queue jusqu'à ce qu'elle soit durcie. Cette queue qui leur sert de truelle, de marteau, leur fournit aussi une voiture; ils la chargent des matériaux qu'ils veulent transporter. Pendant qu'une troupe de castors travaillent à cette digue, une autre pose les

dements de leurs cabanes qui sont à
is étages, & ont la forme d'un four.
y a à chaque étage des trous, parce
e le castor aime à tenir sa queue dans
u, & ce trou n'a que la largeur né-
faire pour être exactement bouché par
te queue. L'édifice élevé, ils garnif-
t le dernier étage, c'est-à-dire, le
is élevé, des sommités d'un arbre
on appelle *Tremble*, & dont ils se
irrisent pendant l'hiver. La digue,
arrétant les eaux, fait déborder la ri-
re, qui inonde la prairie & en fait un
, au milieu duquel sont les habitations.
rès les premières pluies, les eaux ga-
ent le premier étage : alors les castors
ménagent & gagnent l'étage qui est au-
sus, qui est abandonné à son tour pour
troisième, & les castors ont supputé si
e, que les eaux montent toujours assez
ur leur procurer l'agrément d'avoir leur
ue fraîchement dans l'eau, & point
ez pour inonder la partie de maison
ils font leur résidence, & où ils gar-
nt leurs provisions.

Miss SOPHIE.

Cela sent furieusement l'hyperbole.
, ma *Bonne*, dites-nous sur votre con-
eance si on peut croire ce que *Miss*
rotée vient de dire.

Mais *Dorothée* vient de vous
que le fait n'a jamais été soupçonné
seulement d'être faux, mais même
exagéré. Tous ceux qui ont été de la
rique septentrionale ont pu s'en convaincre
par leurs yeux & par les rapports
vages, qui n'étoient point mentis
d'avoir eu commerce avec les Étrangers.
Messieurs les Philosophes bien sages
s'inscrivent en faux contre ces assertions
ont reçus avec avidité, & s'en sont servis
comme d'une arme victorieuse pour
prouver que les bêtes ont des

Miss SOPHIE.

Non-seulement je suis de l'avis
mais j'ajoute encore que j'adopte
l'opinion de *Miss Dorothée*. O
tes ont une ame, & cette ame est
ment sensible à celle de l'homme.

rale , comme je vous l'ai déjà prouvé : l'exemple de quelques animaux qui ont la gourmandise crapuleuse , qui passe les jours d'une si grande multitude d'autres à face humaine ; mais je n'ai pas mon parallèle.

L'oiseau mâle l'emporte infiniment sur l'homme débauché & le pere dur , puisqu'il n'est occupé , tout le temps où sa femelle couve ses œufs , qu'à lui chercher de nourriture , & qu'il la remplace même lorsqu'elle est forcée de les abandonner. Il ne s'avise point pendant ce temps de penser à de nouvelles amours , & ne viole jamais la fidélité conjugale tant que son rôle dure. La tourterelle l'emporte encore sur lui à cet égard , elle ne peut survivre à sa moitié , en cela bien supérieure à ces époux qui oublient en si peu de temps celles que la mort leur a enlevées , auxquelles ils avoient juré une flamme éternelle. La poule qui se dessèche sur ses œufs , & qui se donne à peine le temps de prendre sa nourriture , n'est-elle pas plus estimable que ces meres dissipées qui , durant depuis le matin jusqu'au soir , abandonnent le soin de leurs enfants à des mercenaires ? Mais que dirons-nous du superbe taureau , qui se contente dans la prairie de la portion d'herbe qu'il peut brouter , & qui n'emploie pas sa force

pour ravir la substance du foible agneau qui pâit à ses côtés ? Son ame n'est-elle pas plus noble que celle de ce Grand , de ce Puissant qui regorge de biens , & qui arrache au pauvre Artisan sa substance stricte , soit en envahissant le petit héritage de ses Peres , soit en profitant de son besoin pour le faire travailler à vil prix , soit en lui retenant trop long-temps son salaire , & en employant à ses plaisirs l'argent destiné à payer ses sueurs ? Voilà des dissemblances bien marquées , Monsieur , & elles sont toutes à l'avantage de l'animal ; cependant , ce n'est pas tout. L'homme passe une jeunesse pénible pour acquérir les talents nécessaires à la société. Que n'en coûte-t-il pas pour devenir Géometre , Architecte , Médecin ? L'animal sans avoir fait aucun apprentissage , excelle dans ces sciences ; il fait tout sans avoir rien appris. Lorsque les Grecs encore barbares , habitoient le creux des arbres & se nourrissoient de glands , les hirondelles qui vivoient en Grece , bâtissoient leur nid avec autant de facilité & d'adresse que le firent celles qui vécurent au siecle des Periclès.

Avouez donc , Monsieur , que les bêtes ont une ame , que cette ame est infiniment supérieure à celle des hommes ; ou renoncez à juger des causes par leurs

A M E R I C A I N E S. 213
effets, & dites qu'une cause inférieure
produit des effets qui lui sont infiniment
supérieurs.

La BONNE.

Vous êtes pressé de bien près, Monsieur. Pouvez-vous nier ce que Mifs *Dorothée* vient de vous dire ? Vous déterminerez-vous à accorder aux animaux une ame supérieure à la vôtre, ou bien direz-vous que l'Etre suprême leur a assigné leurs fonctions, comme un habile Machiniste à des figures qui se meuvent par ressort, & dont aucune ne peut faire un mouvement étranger à ce ressort ?

B E L E S P R I T.

Je voudrois bien ne dire ni l'un ni l'autre. Il est certain que si les animaux agissent librement, leur volonté est plus saine que la nôtre ; il faut chercher un milieu qui sauve de ces extrémités. Ne pourroient-ils point raisonner & sentir sans être libres ?

La BONNE.

Et de quoi leur serviroit la faculté de penser, de percevoir, s'ils ne pouvoient agir en conséquence de leurs perceptions ? Les idées seroient en eux un meuble inutile, si je puis m'exprimer ainsi. Or

ils font les ouvrages d'un être qui n'a rien fait d'inutile.

Miss SOPHIE.

Je fais, ma *Bonne*, que vous nous avez expliqué autrefois l'inutilité de la raison & de la volonté, si nous ne possédions que l'une des deux à l'exception de l'autre; mais je l'ai parfaitement oublié, ayez la bonté de le répéter.

La BONNE.

Vous avez dit la raison, & c'est l'entendement qu'il falloit dire, ma chere. Il nous sert à discerner les objets; & par la différence de leurs qualités nous connoissons s'ils méritent d'être recherchés ou d'être fuis. On met devant moi un morceau de pain & un serpent. Je connois qu'il me sera utile de manger l'un, & que l'autre pourroit m'empoisonner. Pour que cette connoissance me soit utile, il faut que j'aie la liberté du choix; car si j'étois nécessitée à prendre le serpent, la connoissance que j'ai du mal qu'il pourroit me faire, ne serviroit qu'à me rendre misérable. De même il me seroit inutile d'avoir la faculté de choisir entre plusieurs objets, si je manquois du moyen de les discerner.

BELESPRIT.

Je vais vous avouer une foiblesse dont je suis bien honteux. Je ne puis me résister à ce que j'entends, je suis convaincu : cependant mon esprit se révolte contre la pensée de regarder les bêtes comme des machines.

Lady MÉRY.

Et pourquoi, s'il vous plaît, cette réugnance ? Apparemment qu'elle est fondée sur une raison : voudriez-vous nous le dire ?

BELESPRIT.

C'est que mes sens, cent fois par jour, me disent que les animaux raisonnent, & j'ai peine à leur donner un démenti.

Lady MÉRY.

Mille pardons, Monsieur ! je vais vous dire une grosse injure, c'est que vous ne raisonnez guère. En conscience, pouvez-vous balancer entre le témoignage de vos sens & celui de votre raison ? Combien de fois dans votre vie vos sens vous ont-ils trompé ? Mais ce n'est pas tout. Vous êtes convaincu de l'existence d'un Dieu : si je vous prouve que l'opinion du sentiment & de la pensée dans

les bêtes est injurieuse à la justice & à la bonté de Dieu, vous rendrez-vous?

BELESPRIT.

Vous avez bien mauvaise opinion de moi, si vous pouvez en douter; mais il faut que les preuves soient bien claires.

Lady MÉRY.

Commençons par bien définir les mots dont nous voulons nous servir. Qu'entendez-vous par la justice?

BELESPRIT.

J'entends une vertu qui fait haïr & punir le mal, aimer & récompenser ce qui est juste & bon.

Lady MÉRY.

Diriez-vous qu'un homme est juste s'il punissoit des innocents, & s'il récompensoit des coupables?

BELESPRIT.

Non, la justice est anéantie dès que ces deux conditions sont violées.

Lady MÉRY.

Voilà la raison, Monsieur, qui a été décisive à mon égard, pour me faire croire que les bêtes sont des machines,
&

& j'ai cette obligation à l'Auteur du Livre de *l'Esprit*. J'avois toujours dit & entendu dire que les bêtes agissent par instinct; mais je ne m'étois jamais demandé ce que j'entendois par ce mot. Votre Auteur met en marge ce qu'il appelle un bon mot du Pere Malebranche. Ce savant Oratorien s'écrie : *Les chevaux ont-ils mangé du foin défendu?* Ces mots portèrent un trait de lumière dans mon ame, auquel, je vous l'avoue, je ne fis pas un fort bon accueil : la force de l'habitude me révolta contre cette lumière, & j'eus toutes les peines du monde à rappeler mon sens froid. Enfin, je me dis à moi-même : si les animaux souffrent, ils sont donc coupables de quelques crimes; car il seroit injurieux à la bonté de Dieu de croire qu'il eût créé des innocents, seulement pour les faire souffrir.

B E L E S P R I T.

Mais après tout, n'est-il pas le maître de ses créatures? De quel droit lui demander-nous compte de ces œuvres, nous qui ne sommes que des atomes en sa présence? Il a pu avoir des raisons que nous ne connoissons pas.

Lady V I O L E N T E.

Le bon Apôtre pour prêcher la sou-

mission aveugle aux décrets du Tout-Puissant ! Et si on vous dit, Monsieur, qu'il nous a créés pour le servir uniquement par la destruction de nos penchans déréglés, vous trouverez bien *le pourquoi*, que vous regardez à ce moment comme téméraire, parce que vous avez intérêt qu'on ne le prononce pas pour pouvoir rester tout à votre aise dans la classe des animaux : pour nous, à qui cette compagnie déplaît, nous prions Lady *Méry* de continuer à vous confondre.

La BONNE.

Elle le fera, ma chère, & ce sera avec politesse & modération ; car dans la dispute, quelque tort qu'ait notre adversaire, il ne faut jamais s'écarter des ces règles. Je voudrois que ma chère Lady *Violente* eût la bonté de s'en souvenir. Continuez, Lady *Méry*.

Lady MÉRY.

Vous me demandez, Monsieur, si Dieu n'est pas le maître de ses créatures : je réponds que oui ; mais j'ajoute qu'il est impossible qu'il soit injuste, c'est-à-dire, qu'il frappe l'innocent, & qu'il récompense le coupable. Toutes les vertus sont essentielles à la Divinité, & il

n'est pas le maître d'être méchant & injuste, cela implique contradiction avec son Etre. Ma bonté n'est qu'un foible écoulement de la sienne, un atome en comparaison de l'Univers, & cependant je ne pourrois jamais me résoudre à faire souffrir des innocents. D'ailleurs, n'est-il pas vrai que Dieu a créé des créatures pour sa gloire, qu'il veut être aimé d'elles? Pourquoi Dieu veut-il être aimé de ses créatures? Parce qu'il est la souveraine beauté, la bonté immense, & que la justice oblige d'aimer ce qui est beau & bon : il veut tellement que nous accomplissions cette justice, qu'il a mis en nous un penchant irrésistible à aimer ce qui est bon & beau, & une répugnance invincible à aimer ce qui est laid & méchant à notre égard, c'est-à-dire, tout ce qui nous peut causer la mort, ou ce qui nous paroît un mal. Si vous supposez que des bêtes innocentes aient été créées pour souffrir sans aucun fruit, il est impossible de supposer, en même-temps qu'elles puissent aimer l'Auteur de leurs peines ; il n'auroit pas été bon à leur égard.

B E L E S P R I T.

Attendez un peu.... La somme des biens que les bêtes éprouvent, ou plutôt

dont elles jouissent, est peut-être supérieure à celle des maux auxquels elles sont assujetties : ainsi toute déduction faite, elles sont redevables à leur Auteur.

Lady MÉRY.

On croiroit à vous entendre, que vous parlez du destin des Anciens, ou de leur Jupiter, qui avoit à ses côtés deux tonneaux pleins des maux & des biens dans lesquels il puisoit des deux mains pour les distribuer aux créatures. Cette idée convient parfaitement à une puissance aveugle, bornée, nécessitée, telle qu'on la supposoit dans les Dieux du Paganisme : mais par rapport à notre Dieu, où tout est infiniment parfait, elle seroit injurieuse. Il n'a mis que des biens dans le monde : le seul péché y a introduit tous les maux. Par conséquent, par-tout où je vois la peine, je suppose le crime. Je ne vous dirai point, Monsieur, que la Foi me l'apprend ; car nous supposons que nous ne l'avons point encore ; mais je puis vous assurer que je n'en ai point besoin à cet égard ; & que dès là que je suis assurée de l'existence d'un Dieu infiniment parfait, ma raison suffit pour me découvrir cette vérité que je vous répète. Où il y a de la peine, il faut supposer le crime.

Miss SOPHIE.

Que devient donc , Madame , toute cette belle doctrine que ma *Bonne* nous a établie les années passées ? Elle nous assuroit qu'il n'y avoit point de maux dans cette vie ; que les souffrances , la pauvreté , les humiliations , la mort même n'étoient point des maux réels , qu'ils n'en avoient que l'apparence : vous soutenez une these contradictoire avec la sienne.

Lady MÉRY.

Point du tout , Madame , je reconnois qu'il y a un mal réel , qui est le péché , le dérèglement ; ou pour me servir des termes que nous employâmes alors , qui est la négation , le néant du bien. Tout ce que l'on regarde comme des maux , sont les accessoires du péché , ses suites naturelles. C'est une racine empoisonnée qui rend amer tous les fruits qu'on ente sur elle ; mais ces maux physiques changent de nature pour des créatures qui espèrent une autre vie. La bonté de Dieu se manifeste en cette occasion d'une manière éblouissante. Ces détestables fruits , d'une racine encore plus détestable , deviennent le remède des maux qu'elle a produits , si nous voulons en faire un bon

merois pas de les voir souffrir, & je regarderois leurs souffrances des moyens précieux d'expier leurs fautes & de mériter le Ciel : voilà l'hypothèse dans laquelle je puis donner une âme aux bêtes.

Lady LOUISE.

Encore un mot sur l'objection *Sophie*, cet article m'intéresse. Je viens que les maux physiques être la médecine du péché ; la médecine est un mal elle-même. *Bonne* nous a dit qu'il n'y avait pas de mal dans le monde.

Lady MÉRY.

Et qui plus est vous l'avez prouvé, m'en souviens fort bien. Ce n'est

geant des besoins imaginaires de choses dont on peut se passer. Or la cupidité est un dérèglement. Ma *Bonne* ne vous a pas dit que l'orgueil ne fût pas un mal : c'en est un bien réel de manquer d'humilité ; mais les choses qui blessent l'orgueil , sont des maux imaginaires : voilà ce qu'elle vous a prouvé. On a mal parlé de moi dans vingt maisons la semaine passée ; cela ne m'a donné ni migraines , ni insomnies , ni coliques , ni chagrins ; car je l'ai ignoré. Ces paroles de médisances & de calomnies n'ont donc point été un mal pour moi ; mais elles l'ont été pour ceux qui les ont prononcées ou écoutées avec plaisir , parce qu'ils ont manqué de charité. Imaginez dix personnes dont les passions soient soumises à la raison , mettez-les en société , elles ne connoîtront pas la peine ; leur demeure sera l'image du Ciel.

Miss SOPHIE.

Donnez-leur la goutte , la pierre , la gravelle , la colique , la migraine , & vous verrez si elles ne connoîtront pas la peine.

La BONNE.

Ce que je vais vous dire , vous paroîtra un conte , Mesdames ; mais avec

tous ces maux , ces personnes vo-
roient qu'elles ne connoistroient
peine si elles étoient telles que
Méry les suppose. Elles vous assurent
au contraire qu'elles sont heureuses
souffrir des bagatelles qui n'ont au-
cune proportion avec les péchés qu'elles
ont à expier , avec la gloire qu'elles espèrent.
Les sept années de service que fit
pour obtenir Rachel , lui parurent ces
sept jours : tant le prix de ses travaux
étoit précieux !

Lady MÉRY.

Revenons , s'il vous plaît , à notre
sujet. La peine est la fille du péché.
donc que je vois les animaux souffrir
de la peine , je ne puis m'empêcher de me
poser la question du Pere Malebra
& de me demander , si les chevaux
mangés du foin défendu.

Miss CHAMPÊTRE.

Vous croyez donc , Madame ,
Adam n'avoit point péché , il n'y
pas eu de peine dans cette vie ?

Lady MÉRY.

N'avons-nous pas la preuve que
le péché , le dérèglement sont la seule

des maux que nous éprouvons? Otez la cause, l'effet ne peut plus subsister.

B E L E S P R I T.

Je ne puis être de votre avis, Madame. J'avoue qu'en ôtant le dérèglement des passions, les peines les plus sensibles de la vie disparaîtroient; mais il en resteroit encore de bien sensibles. La frêle machine de nos corps est si aisée à se rompre, à se détraquer! Ce corps est donc une occasion de douleur dont rien ne peut nous garantir. La maladie, la mort sont des suites inévitables de notre manière d'être.

Lady M É R Y.

Voilà comme raisonneroit un homme qui n'auroit pas l'idée d'un Dieu, d'un Être infiniment puissant. Cette phrase, *rien ne pourroit nous en garantir*, ne peut raisonnablement sortir de la bouche de celui qui est convaincu de l'existence d'un Dieu dont la parole est acte, & qui n'a qu'à vouloir pour exécuter. D'ailleurs, Monsieur, il ne faut pas raisonner par rapport à nos corps sur l'état où ils sont aujourd'hui. Depuis six mille ans, l'espèce a furieusement dégénéré par les excès. Les peres transmettent aux enfants des sucs viciés, dépravés, affoi-

blis, que ceux-ci donnent à leurs enfants avec un nouveau degré de corruption qu'ils y ont ajouté : il faut que la machine de nos corps, toute frêle qu'elle est, soit encore bien forte pour résister à tous les assauts que la débauche & le dérèglement lui ont livrés. Que ne devoit-elle pas être dans son origine ? Cependant, malgré l'état déplorable où elle est actuellement réduite, la Médecine en devinant par les effets les causes d'une maladie, parvient à la détruire. Pouvons-nous douter que l'Ouvrier de ces ressorts n'eût eu des moyens de les conserver dans l'ordre s'il l'eût voulu ? Oui, sans doute, il le pouvoit : il n'avoit qu'à le vouloir. Douter qu'il le pût, c'est cesser de le regarder comme Tout-Puissant, c'est anéantir la croyance de son Être, dont vous dites être convaincu. N'en doutons point, Monsieur, le dérèglement est la cause principale de nos maladies, soit que nous ayions été nous-mêmes dérégles, soit que nos Peres l'aient été. Les animaux, en cela mille fois plus heureux que les hommes, ne vont point au-delà du besoin : cependant dans votre hypothese, ils souffrent, ils meurent. Donc ils ont un crime à punir, ils sont coupables.

BELESPRIT.

Mais, quel inconvénient y auroit-il de dire que les animaux pechent? Ne voyons-nous pas qu'ils se mettent en colere, qu'ils sont jaloux, envieux, capricieux, qu'ils ont de la malice, qu'ils se vengent?

Lady MÉRY.

Monsieur *Belesprit* est comme ces grands Capitaines qui défendent le terrain pied à pied, & auquel on ne peut reprocher le manque de courage ou d'industrie. Il oublie que nous sommes convenus que les bêtes ne sont pas libres, & que la liberté seule fait le péché. D'ailleurs, si elles sont capables de péché, c'est-à-dire, si elles peuvent choisir le mal, il faut nécessairement qu'elles soient capables de choisir le bien, c'est-à-dire, de faire des actions vertueuses: Donc il leur faut une récompense digne d'une âme capable de connoître & d'aimer.

BELESPRIT.

Je me souviens fort bien, Madame, que vous avez dit que les animaux ne sont pas libres; mais il me souvient aussi que je n'ai point acquiescé à cette proposition qui me paroît démentie par l'expérience. Les bêtes me paroissent agir libre-

ment : elles vont , viennent , se couchent , se levent selon leur caprice. De deux chiens freres, l'un est vif & l'autre paresseux ; l'un est adroit & capable d'être dressé , l'autre ne veut rien apprendre & se laisse rouer de coups.

Miss DOROTHÉE.

Grand merci , Monsieur *Belesprit* ! vous appuyez mon système. Vous prouvez que les animaux sont libres , & dès là vous ne pouvez me nier qu'ils ne fassent un meilleur usage de leur liberté que l'homme , & que par conséquent ils ne lui soient supérieurs.

BELÉSPRIT.

Je suis précisément entre deux feux , & je ne puis m'éloigner de l'un sans m'exposer à essuyer toute la furie de l'autre. Qui pensoit à vous & à votre système , *Miss Dorothée* ? Que ne vous teniez-vous tranquille ? Elle est là comme en ambuscade , où elle épie toutes mes paroles. Oh ! cela est bien désagréable & bien gênant.

Lady MÉRY.

Certainement elle a tort de vous prouver que vous ne pouvez soutenir votre système qu'en tombant en contradiction avec vous-même. Vous allez retomber de

Caribde en Scilla ; car de quel poids peuvent être les preuves que vous alléguerez de la liberté des bêtes , contre celles que je vous administre ? Les animaux ne gâtent rien , ne perfectionnent rien , & sont absolument uniformes dans les procédés qui conviennent à leur espèce , c'est une vérité de fait. Je vous le répète , l'hirondelle n'a jamais perfectionné son nid , elle ne s'avise de rien , non plus que les autres animaux qui sont précisément ce qu'ont fait ceux qui les ont précédés , & qui seront imités par ceux qui les suivront. S'ils sont libres , cette uniformité est un prodige : jugez-en par les procédés des hommes qui changent , remuent , perfectionnent , gâtent , disputent sur le bien , sur le mieux , & qui prouvent par là qu'ils sont libres de faire le mal ou le bien.

BELESPRIT.

Je n'ai rien à répondre à ce raisonnement , vous me forcez. Non , les bêtes n'ont point d'ame , c'est-à-dire , qu'elles n'ont pas une ame comme la nôtre ; j'abandonne l'analogie que l'Auteur de *l'Esprit* a cru voir entre l'homme & elles. Cependant en cent mille ans je ne pourrois me résoudre à les regarder comme des machines , & voici ce qui m'en empêche.

Dieu ne pourroit-il pas avoir créé des êtres mitoyens entre les hommes & les végétaux ? Ne pourroit-il pas avoir donné aux animaux une âme inférieure à celle de l'homme ; d'une autre nature , si vous voulez , & qui fût pensante & mortelle ?

Ne pourrions-nous pas dire que les bêtes pensent & ne souffrent pas. Mais non , mon chien crie quand je le bats , donc il souffre. Tenez ; si cela dure longtemps , je serai contraint d'admettre le système de la grand-maman de Mifs Belotte ; je ne puis éclaircir tout ceci qu'en me déclarant pour la Métempfycofe.

Lady MÉRY levant les mains au Ciel.

Je vous rends grâces , ô mon Dieu , de ce que vous avez révélé ces choses aux petits & aux foibles pendant que vous les cachez aux grands & aux savants de la terre. Oui, Monsieur , je confesse hautement que vous avez plus d'esprit , plus de science que moi , & cependant vous ne savez où vous en êtes , parce que vous ne voulez pas plier sous la main du Tout-Puissant. Le fameux Monsieur le Cat a imaginé une matière supérieure aux éléments , qui nous est absolument inconnue , mais qu'il croit deviner par ses effets : il prétend que Dieu par un seul acte de sa volonté , lui a assigné la conserva-

tion, la propagation, les changements qui arrivent dans ce grand univers, c'est-à-dire, la faculté de les produire. C'est une cause aveugle qui ne peut se détourner ni à droite, ni à gauche, qui exécute & qui exécutera toujours à la lettre les volontés éternelles de son Auteur. Sans examiner si cette idée a des fondements légitimes, je l'ai trouvée si belle, si grande, si magnifique, si digne de Dieu, que je l'ai adoptée avec complaisance. J'aime à voir ce divin Ouvrier se servir de ce fluide automate pour exécuter toutes les merveilles que nous admirons, & dont nous ne connoissons que la moindre partie, & cela par un seul acte qui suffiroit pour le mécanisme d'un million de mondes s'ils existoient & qu'ils dussent exister des millions d'années. Quel inconvénient de croire que cet Ouvrier, infiniment habile & magnifique, voulant donner aux hommes un échantillon de sa puissance, ait peuplé l'univers de machines organisées si propres à manifester son savoir? Que les animaux aient une ame ou qu'ils soient des machines, leur création ne lui a pas plus coûté dans une hypothèse que dans une autre. Quoi! Vaucanson, homme foible & borné, aura pu produire des machines capables d'en imposer à mes sens; des figures qui par l'air qui sort de leurs poulmons artificiels, & par le mou-

vement de leurs doigts, exécuteront vingt-deux airs de flûte à deux parties avec une justesse admirable ! Il aura pu former un canard qui digere ce qu'il mange ! Un Jésuite à Treves aura composé un Automate qui marchoit & parloit ! Un autre aura fait voir à toute la Cour un Saül faisant toutes les contorsions d'un homme agité par l'esprit malin ; un David jouant de la harpe , ayant à ses côtés un Ange qui tournoit le feuillet du Livre de musique au moment précis ! Les hommes, dis-je, auront pu construire des machines si merveilleuses ; & je trouverai difficile à croire que Dieu les ait infiniment surpassés s'il a voulu ! Oh ! mon doute à cet égard seroit une folie qui ne souffriroit point d'excuse.

BELESPRIT.

Eh ! qui doute que Dieu n'ait pas eu le pouvoir de le faire ? La question est de savoir s'il l'a voulu.

Lady MÉRY.

J'en reviendrai à la réflexion d'une de ces Dames ; vous n'y étiez pas , Monsieur , je vais la répéter. Croyez-vous le système de Copernic ?

BELESPRIT.

Oui assurément , Madame , je le crois.

Mais qu'est-ce que cela a de commun avec ce que nous disons?

Lady MÉR Y.

Pourrois-je vous demander, Monsieur, si Dieu nous a révélé ce que Copernic veut nous persuader, où avez-vous eu un cheval ailé pour faire un voyage dans les astres, & vous assurer par vous-même de la vérité de ce système? Car je ne vois pas ce qui pourroit vous déterminer à en croire Copernic plutôt que les autres, qui n'ont pas eu le même sentiment que lui.

BELESPRIT.

Vous savez tout aussi-bien que moi ce que vous feignez d'ignorer; mais, n'importe, je vais répondre. C'est qu'en suivant le système de Copernic, je trouve le moyen de résoudre une infinité de difficultés que je ne pourrois lever en suivant le système de Ptolomée.

Lady MÉR Y.

Voilà précisément la raison qui m'a déterminée à suivre le système de Descartes. Les bêtes machines font la solution d'un million de difficultés qu'il me seroit absolument impossible de résoudre sans cela. Les voici.

Un Dieu bon, juste & saint, ne fait point souffrir un innocent. Les bêtes souffrent : donc elles ont péché ; si les bêtes ont péché, elles ne peuvent par toutes les réparations réparer leurs crimes : il leur faudroit donc un réparateur, qui en se revêrant de leur nature, expieroit leur péché.

Si les bêtes souffrent, elles ont une ame spirituelle ; car la matiere ne souffre pas, à moins qu'on ne dise que l'ame des bêtes est tout à la fois matérielle & spirituelle, ce qui seroit contradictoire & par conséquent absurde.

Dire que Dieu a donné aux bêtes une ame d'une autre nature que la nôtre, c'est ne pas entendre les mots dont on se sert. Une ame est capable de vouloir & de sentir, voilà son essence. Il est vrai que tout ce qui est capable de vouloir & de sentir n'est point une ame ; car les Anges qui sentent & pensent, n'ont point d'ame ; mais il ne peut y en avoir une qui ne soit capable de vouloir & de sentir. Ces qualités essentielles se trouvent dans toutes les ames, puisque ce sont ces qualités qui constituent leur être. L'ame qui animoit Descartes, Newton, n'avoit que ces deux qualités, comme celle du Paysan le plus stupide : c'est le seul étui de l'ame qui met de la différence dans

leurs opérations ; l'organisation des corps a laissé à l'ame des deux premiers la liberté de faire un usage facile de ces deux facultés ; & cette organisation a manqué au Payfan. Un accident , une maladie peuvent développer les organes du Payfan , & ensevelir & détruire celles des autres. En un mot, je le répète, ce qu'on appelle ame étant un être simple, ne peut recevoir ni augmentation ni diminution. Nous sommes convenues de toutes ces choses au commencement de nos entretiens.

B E L E S P R I T.

Et que répondrez-vous à ceux qui voudroient aller contre cette définition ?

La B O N N E.

Je les prierois de m'en donner une meilleure, & jusques-là Lady *Méry* & moi nous nous tiendrons à cette définition. Voyez-vous, Monsieur, il est des choses que l'on sent si distinctement, qu'on est en droit d'en raisonner aussi-bien que les Savants, qui ne les contestent d'ailleurs qu'en agissant contre ce qu'ils sentent eux-mêmes. J'en ai trouvé un assez grand nombre qui disoient : l'ame n'est point ceci, elle n'est point cela ; mais je n'en ai point encore trouvé qui voulussent en-

trer en preuve pour nier la définitive Lady Méry. Il falloit croire qu'elle fausse sur leur seule parole, & ce de docilité nous a manqué. Nous sentons ce que nous sentons, & nous avons aucun motif de feindre; auqu'on peut affirmer, sans craindre de un jugement téméraire, qu'ils ont motifs secrets qui les empêchent de venir de ce qu'ils sentent aussi-bien nous. Mais j'ai interrompu Lady M. laissons-lui la liberté de finir ce qu'il avoit à nous dire.

Lady Méry.

J'ajouterai à ce que je viens de dire le répétant, qu'il ne peut y avoir ames de deux especes : une des deux seroit point une ame. D'ailleurs une spirituelle dans les bêtes, entraîne conséquences que les Savants ne voudroient point admettre; leur but autre est de nous les faire regarder comme matérielles, parce que cette opinion entraineroit la certitude de la mort de la nôtre, conséquence qui fait peur à tous les honnêtes gens, qu'ils pourroient pourtant la nier, s'ils admettoient le principe de ces Messieurs.

BELESPRIT.

Mais pourquoi les honnêtes gens

révolteroient-ils contre l'opinion d'une ame matérielle & spirituelle ?

Lady MÉR Y.

C'est qu'une ame mortelle renverseroit toute religion, toute morale. Votre Monsieur Helvetius a tiré le rideau qui cachoit aux simples la liaison du système de ces Messieurs : aussi le blâme-t-on dans le parti d'avoir laissé découvrir le but où l'on tendoit. A peine a-t-il cru avoir établi l'opinion de la mortalité de l'ame, qu'il s'efforce d'anéantir toute morale. Nous lui avons assurément beaucoup d'obligation d'avoir dit le mot de l'énigme : son système cesse d'être dangereux, aussi-tôt qu'on l'approfondit. Cette mortalité de l'ame est contraire à l'idée d'un Dieu juste. S'il n'y avoit point une autre vie, les éclats de son tonnerre écraseroient les méchants, l'adversité, la maladie, tous les malheurs seroient leur partage : le juste vivroit heureux dans la jouissance des biens passagers, qui seroient sa seule récompense.

Voilà des difficultés sans nombre qu'il est impossible d'éclaircir dans votre système, comme il est impossible d'expliquer un grand nombre de phénomènes dans celui de Ptolomée, que vous aban-

donnez pour cette seule raison. Elle doit donc être suffisante pour me le faire rejeter. Dans mon système, au contraire, toutes ces difficultés disparaissent, & elles sont tranchées d'un seul mot. Si les bêtes sont organisées par le sage Artisan de l'univers pour être un motif aux hommes de louer sa magnificence dans ce nombre infini de machines dont les ressorts ne se détraquent jamais ; si elles offrent à chaque instant à l'homme des raisons d'exciter sa reconnaissance à la vue de tant de merveilles créées pour son service ou pour ses plaisirs, je trouve ces motifs dignes d'un Dieu qui veut être aimé de l'homme. Rien dans cette hypothèse qui choque l'idée que j'ai de sa bonté, de sa sagesse, de sa justice & de ses autres perfections. J'adopte donc ce système, parce qu'il résout toutes mes difficultés, comme vous adoptez celui de Copernic. Cela est raisonnable & ne choque que mes sens, dont je ne dois pas préférer les lueurs aux lumières de ma raison.

La BONNE.

Cela est un peu long, & pourroit paroître embrouillé, ma chère Lady Méry; vous vous entendez, mais je ne sais si les autres vous entendent.

Miss DOROTHÉE.

Pour moi , je l'entends à merveille. Les bêtes machines n'ont rien qui choque l'idée que j'ai de Dieu ; ni celle que la raison m'a donnée de mon ame ; je l'accepte. Comme une ame matérielle & mortelle me paroît contraire à ces idées , qu'elle renverse toute religion & toute morale ; je la rejette. N'est-ce pas cela ?

Lady LOUISE.

Je dirai du système de Lady *Méry*, ce que j'ai dit de celui de Monsieur le *Comte*. Je ne vois rien de si magnifique & de si digne de Dieu que la création de cette foule innombrable de machines bien organisées qui existent au seul commandement de sa volonté, acte qui leur a assigné des opérations dont elles ne s'écartent jamais ; acte qui les conserve avec tant de facilité qu'il les a tirées du néant. Ce spectacle me ravit , m'enivre , & m'excite à la reconnoissance & à l'admiration. Lorsque je pense à la puissance divine qui a produit toutes ces merveilles , les lumières des Savants me couvrent d'épaisses ténèbres ; tous les ouvrages les plus finis de l'art , des orbes , des joujoux qui ne sont pas dignes d'attirer un seul de mes regards.

Lady Méry.

Voilà la preuve la plus complète de la vérité de mon système. Les sentiments qu'ils excitent en vous, me confirment que la bonté de Dieu l'a engagé à nous donner ce moyen de l'aimer & de l'admirer. Nous savons que c'est uniquement pour cela qu'il nous a créés & mis au monde. Or, qui veut la fin veut aussi les moyens.

Miss Champêtre.

Voici encore une difficulté qui vous a échappé. L'homme est créé à l'image de Dieu, parce qu'il est capable de connaître & d'aimer. Voilà, je pense, pourquoi *Lady Méry* a avancé qu'on ne pouvoit sans blasphème accorder ces deux prérogatives aux animaux : s'ils les possédoient, on pourroit dire qu'ils sont aussi faits à l'image de Dieu.

Miss Belotte.

Je suis bien honteuse de ce que je vais vous dire : mais il ne faut pas qu'une mauvaise honte l'emporte sur le desir de m'instruire. Je n'ai pas compris bien des choses qui viennent d'être dites. Par exemple, pourquoi faudroit-il qu'une ame matérielle fût mortelle ? *Lady Méry*

AMÉRICAINES. 241

it qu'on ne pouvoit croire sans absurdité l'ame matérielle dans les bêtes, & rituelle dans les hommes. Je ne commande pas du tout cette absurdité.

La BONNE.

C'est que vous avez oublié certains principes dont nous avons parlé amplement autrefois. La répétition de ces principes ennuyera peut-être quelques-unes de ces Dames; mais nous ne devons rien laisser derrière nous qui ne soit bien compris. Lady *Violente* se rappellera sans doute ce que nous avons dit à cet égard. Comment pouvons-nous connaître un objet, ma chère?

Lady VIOLENTE.

En le décomposant, pour ainsi dire, pour connaître ses qualités & les effets qu'elles produisent. J'examine un arbre dans mon Jardin: il étoit petit il y a six ans, & présentement il est beaucoup plus grand que moi. Je pense qu'il n'a pu changer de volume que par l'addition de quelques parties qu'il a aujourd'hui, & qu'il n'avoit pas auparavant.

La BONNE.

Que concluez-vous de l'addition qui

a été faite à cet arbre , & qui a augmenté son volume ?

Lady VIOLENTE.

Que comme il est composé de diverses parties ajoutées les unes aux autres, & qui lui donnent la forme qu'il a aujourd'hui, il est susceptible d'un changement de forme en désunissant ces parties. D'où je conclus que c'est un corps susceptible d'addition & de soustraction.

La BONNE.

Ce que vous dites de cet arbre, pouvez-vous le dire de votre corps ?

Lady VIOLENTE.

Assurément, ma *Bonne*. On peut me couper un pied, un bras, une jambe, m'arracher un œil, m'ôter une oreille.

La BONNE.

Mais pourquoi ne dites-vous pas qu'on peut vous couper la tête, vous arracher le cœur ? L'un est aussi possible que l'autre.

Lady VIOLENTE.

J'en conviens, ma *Bonne*; mais la soustraction de ces parties produiroit un effet tout différent de celle des premières. Dans le premier cas mon corps seroit

mutilé, mais il vivroit encore. Dans le second, il seroit détruit, c'est-à-dire, qu'il ne tarderoit pas à perdre sa maniere d'être, pour en prendre une autre. Ma tête & mon corps constituent ma vie, ou, si vous voulez, sont nécessaires à ma vie, au-lieu que je puis me passer de mon bras, de mon pied, de mon œil.

La BONNE.

Voici ce que je comprends de votre discours : que ces deux corps, le vôtre & l'arbre, sont essentiellement des composés de plusieurs parties : qu'il y a quelques-unes de ces parties qu'on peut retrancher sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant ; mais qu'il y en a d'autres qui sont si nécessaires à leur existence, qu'on ne peut les en ôter sans qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient auparavant. Donnez un nom distinctif à ces deux sortes de choses.

Lady VIOLENTE.

On appelle qualités *essentielles*, celles qu'on ne peut ôter d'un corps sans le détruire, en sorte qu'il cesse d'être ce qu'il étoit auparavant. Voilà un pain de sucre : une qualité essentielle au sucre, c'est d'être doux. Au moment que le sucre cesseroit d'être doux, il cesseroit aussi

d'être sucre, & deviendrait une crystallisation insipide. Donc la douceur est tellement essentielle au sucre, qu'il ne peut subsister sans elle. Ce pain de sucre est fait en pyramide, il est congelé : cette forme, cette congelation sont des qualités qui ne lui sont qu'*accidentelles*, qui ne constituent pas son essence ; car cette forme pourroit être changée en une autre, cette figure solide devenir liquide, sans que le sucre perdît sa douceur, & par conséquent cessât d'être sucre.

La BONNE.

Dites-moi, Miss *Sophie*, quelles sont les qualités de la matiere, c'est-à-dire, des corps composés de matiere ?

Miss SOPHIE.

Je crois que c'est l'étendue, la forme, la pesanteur, la divisibilité.

La BONNE.

C'est fort bien répondu, ma chere. Tout ce qui est matiere est étendu, a une forme, est lourd, peut être divisé, augmenté. La forme ronde, quarrée, pointue, n'est point essentielle à la matiere ; mais seulement une forme quelconque : elle ne peut subsister sans cela. Je puis changer cette forme en la divi-

sant, en la coupant, en y ajoutant d'autres parties; mais toujours en aura-t-elle une. Dès là que l'étendue est essentielle à la matiere, la divisibilité lui est essentielle aussi, c'est-à-dire, qu'on ne peut, quoique l'on fasse, lui ôter la faculté d'être divisible. Elle peut être long-temps sans être divisée; mais par sa nature, il faut qu'elle le soit un jour. Voici un morceau de papier : je puis le couper en cent mille parties ; tant qu'il restera papier, il conservera cette qualité de pouvoir être coupé, quoiqu'il ne s'ensuive pas qu'il le fera : je puis prendre fantaisie de le conserver entier tel qu'il est à présent, & il restera tel très-long-temps sans pourtant perdre la faculté d'être coupé. Ce que je dis de ce papier, je puis le dire de ce diamant, de cette pièce d'or. Mais je n'en puis dire autant de cet arbre, de ce fruit ; ils portent en eux des principes de divisibilité que je ne suis pas en état de suspendre, non plus que celles qui sont dans mon corps. Il est vrai qu'un corps gelé se conserveroit des siècles, mais au dégel il tomberoit en pourriture. Qu'est-ce que cela signifie, *Miss Dorothee* ?

Miss DOROTHÉE.

Que vous manquez de connoissance, & que vous ignorez les moyens d'arrêter les

causes de la divisibilité de ces corps d'arrêter, de suspendre; car nature ne peut ôter à la matière bilité d'être divisée.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chère science ne peut parvenir à anéantir les objets matériels la possibilité vision; mais l'on pourroit suspension des corps : c'est en quoi teroit la perfection de l'art, en croit-ce que pour un temps. A Miss *Sophie*, si on pouvoit trouver quelque chose qui n'eût ni parties, ni qui par conséquent ne pût être cassée, brisée, coupée, que seroit-ce là ? Pourroit-on dire que ce corps composé de matière ?

Miss SOPHIE.

Non, vraiment, puisqu'un corps nécessairement divisible.

La BONNE.

Mais pourquoi les corps sont-ils essentiellement divisibles ?

Miss SOPHIE.

Parce qu'ils sont composés de parties réunies, jointes ensem-

puisque'il a été possible d'unir ces différentes parties, il est possible aussi de les désunir.

La BONNE.

Pour qu'une chose ne fût pas capable d'être divisée, quelle devrait être sa nature?

Miss SOPHIE.

Il faudroit qu'elle n'eût pas de parties ni de forme par conséquent. Où il n'y a point d'étendue, on ne peut rien couper, ôter. Mais j'ai beau chercher de tout côté, je ne vois point qu'il existe rien de pareil.

La BONNE.

Mais en supposant qu'il fût possible de trouver une telle chose, diriez-vous qu'elle seroit de même nature que les corps, & qu'il n'y a aucune différence entre eux & elle?

Miss SOPHIE.

Je serois une extravagante si je le disois. Cette chose & les corps ayant des qualités différentes & contraires, elles sont de nature opposée.

La BONNE.

Mais n'y auroit-il pas moyen de les

rendre semblables, d'ôter à la matière sa forme & sa divisibilité, & à cette chose son indivisibilité ?

Miss SOPHIE.

Cela ne seroit non plus possible, que d'ôter la douceur au sucre sans le détruire. Si vous ôtiez la possibilité d'être divisé aux corps, ils cesseroient d'être corps. Si vous ôtiez l'indivisibilité à cette chose supposée, il faudroit lui donner des parties, & la ranger dans la classe des corps.

La BONNE.

Pourriez-vous me dire, ma chère, quelle est la forme de votre entendement, de votre volonté, de vos pensées ? Concevez-vous qu'il fût possible de couper, de diviser ces choses, comme vous pouvez diviser ce morceau de papier ?

Miss SOPHIE.

Ma pensée, mon entendement, ma volonté n'ont point de corps, ma *Bonne*. Comment voulez-vous que je vous en dise la forme ?

La BONNE.

Ces trois choses sont donc le contraire des corps, des objets matériels, & ne leur

retourner à la page 249 du même

ma *Bonne* pouvoit chanter la palinodie , & nous parler contre la Religion , je ne l'écouterois pas ; je n'ai pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les exposer à une telle tentation.

Miss DOROTHÉE.

Et que pourroit-elle nous dire de plus fort que ce que Monsieur le *Rabbin* & Monsieur *Belesprit* nous ont dit ? Leurs mauvais raisonnemens ont-ils ébranlé votre foi ? Ne l'ont-ils pas affermie au contraire ? On pouvoit, il n'y a que trois mois, renverser notre Christianisme, nous laisser au moins des doutes, des anxiétés, qui dans les tentations délicates ne nous eussent fourni que des armes insuffisantes pour empêcher notre foi de succomber. A présent, pour parvenir à nous arracher notre Christianisme, il faudroit commencer par nous arracher notre raison : ces deux choses se sont tellement liées, qu'elles sont devenues inséparables. Pourquoi ? C'est qu'on n'a point subjugué notre entendement, qu'on lui a laissé son libre exercice, & que par la méthode que nous avons suivie, ma *Bonne* s'est ôtée la liberté de nous tromper quand elle l'auroit voulu. Pour moi, je déclare qu'elle peut prendre pour sujet de ses con-

versations tout ce qu'elle jugera à propos; je serois curieuse de lui voir soutenir une mauvaise cause pour la battre de ses armes.

BELESPRIT.

Rien de plus sensé. Nous sommes ici, par exemple, de diverses opinions sur la manière dont il faut professer le Christianisme. Ou ces différences sont légères, ou elles sont essentielles: je ne les ai jamais examinées, moi qui vous parle; mais voici ce que le bon sens me dit: Si ces différences étoient légères, ce n'auroit pas été la peine de faire schisme: il eût fallu rester unis, & épargner tant de sang qui a été répandu à cette occasion. La conduite qu'on a tenue, m'indique qu'on a cru les choses, qui nous ont séparées, essentielles, puisqu'on a tout risqué pour les soutenir. De dire que des choses pour lesquelles on a sacrifié de côté & d'autre ses biens, son repos & sa vie, sont les mêmes, c'est une absurdité. Si elles ne sont pas les mêmes, elles diffèrent en quelques points: elles ne peuvent être vraies ces deux choses qui diffèrent; ce qui est vérité dans une, doit être mensonge dans son contraire. M'entendez-vous, Mesdames?

Lady VIOLENTE.

A peu près. Si ma *Bonne* croit quelques articles que nous ne croyons pas, il est nécessaire qu'elle ou nous soyions dans l'erreur. On nous dit que ces erreurs importent peu. A cela je réponds : 1^o. Qu'il est très-disgracieux d'être la victime de l'erreur, même dans des bagatelles. 2^o. Qu'on ne nous a point prouvé que l'un ou l'autre des sentiments importe peu ; & qui a osé examiner la sainte Bible, le saint Evangile, peut bien mettre sur la selette le Pape, Luther, Calvin, Henri VIII, &c..... Nous y avons bien mis Moïse, &, je l'ose dire, Jesus-Christ. Amande honorable au Sauveur, d'avoir examiné sa révélation : il connoissoit nos motifs ; ils étoient d'affermir nos ames dans le culte qu'on doit rendre à Dieu en esprit & en vérité : d'autres recherches, si nous les faisons, auroient le même motif, elles ne peuvent que lui être agréables. Je vous suivrai donc, ma *Bonne*, par-tout où il vous plaira nous mener, bien entendu que je vous releverai si vous vous écarterez du principe que vous avez posé vous-même.

La BONNE.

Vous le savez, Mesdames, j'ai fait vœu

de ne m'en écarter jamais. Mais il n'est pas question de cela à présent, Mesdames; reprenons le fil de notre discours. Nous devons conclure de tout ce que nous avons dit, que la prédication des Apôtres n'eut pas un succès général, eu égard aux mauvaises dispositions de ceux qui les écoutoient : elle en eut pourtant un auquel on n'avoit pas lieu de s'attendre, si on considère d'un côté la doctrine qu'ils prêchoient, & de l'autre la religion, & les mœurs de ceux auxquels ils la prêchoient. *Lady Violente*, peignez-nous l'état où étoit l'univers au temps où les Apôtres prêcherent l'Evangile?

Lady VIOLENTE.

Il faut d'abord se faire une idée des Dieux qui étoient adorés alors. C'étoit une Cybele, mere des Dieux ; c'est-à-dire, une vieille folle, amoureuse d'un mortel nommé Athys qui fut par elle changé en arbre, parce qu'il n'eut pas la complaisance de répondre à son amour. C'étoit un Jupiter, qui avoit épousé sa sœur, & qui se délassoit du soin de lancer sa foudre sur les adulteres, en subornant les filles & même les femmes : un Dieu emporté, capricieux, jaloux. Junon, sa femme, étoit une emportée, en proie aux passions qui subjuguent celles de son

sexe. Venus, une femme débauchée, qui en faisoit gloire. Mercure, un voleur, un homme qui aidait à son pere Jupiter à séduire les mortels. Je ne finirois pas, si je voulois vous rappeler l'infamie de cette foule de Dieux & de Déeses, qui étoient adorés par toute la terre au temps de la prédication des Apôtres.

Miss S O P H I E.

Ma *Bonne* nous a fait entendre que cela augmentoit la difficulté de l'entreprise des Apôtres; j'aurois cru, au contraire, que cela la facilitoit; il n'y avoit rien de si aisé que de faire comprendre aux hommes, que le culte qu'ils rendoient à ces scélérats, étoit ridicule & impie.

La B O N N E.

Les hommes de ce temps ressembloient à ceux de nos jours, ma chere, ils réfléchissoient peu. D'ailleurs cette Religion étoit commode. Comment auroient-ils craint d'être punis par leurs Dieux, des crimes dont ces Dieux s'étoient rendus coupables eux-mêmes? Ces hommes vouloient être vicieux, & ils étoient charmés de s'autoriser à commettre des crimes consacrés. Lady *Violente*, faites la comparaison de leur foi & de leurs mœurs,

avec ce que les Apôtres leur offroient à croire & à faire.

Lady VIOLENTE.

Le divorce étoit devenu si commun à Rome, qu'il y avoit peu de familles qui en fussent exemptes; & on offroit aux Romains un mariage indissoluble, qui ne pouvoit se rompre qu'à la mort. Le luxe étoit parvenu à son dernier période dans cette Capitale du monde, & on proposoit à ces Sardanapales une pauvreté qui ôtoit les moyens de satisfaire ce luxe; on leur prêchoit la mortification des sens, le crucifiement de la chair. On leur disoit, qu'il falloit devenir simples, aimer le mépris. Comment imaginer la possibilité d'une telle métamorphose?

La BONNE.

Pour mieux sentir la difficulté qu'il y avoit à établir chez les Romains les vertus chrétiennes, rappelez-vous, Mesdames, qu'il n'étoit pas possible de trouver sept Vestales parmi les filles des Nobles, & qu'il fallut leur associer des Plébéiennes; tant la chasteté étoit peu connue chez les personnes du sexe même: & peu d'années après, l'Évangile multiplia les Vierges, les humbles, les pauvres volontaires. Ces fiers Romains plie-

rent la tête sous ce joug pénible ; & comme si l'austérité de la morale chrétienne n'avoit pas suffi pour les effrayer , la persécution s'y joignit bientôt. Les Païens en demandant l'eau du Bapême, savoient fort bien qu'ils devoient se préparer à donner du sang : les tourments les plus cruels , la mort la plus ignominieuse , la perte des biens , l'exil , voilà ce qu'on faisoit envisager aux Catéchumenes , & cela ne servoit qu'à augmenter leur ardeur ; quel prodige ! Oh que cette parole de Jésus étoit bien vérifiée ! *Quand je serai élevé de terre , j'attirerai tout le monde à moi.* Quelle plus grande preuve pourroit-on demander de la divinité de la Religion Chrétienne ?

BEL-ESPÉRIT.

Il y a nombre d'Auteurs qui s'efforcent d'anéantir le témoignage que quelques autres rendent à la constance des Martyrs : ils prétendent qu'il y a eu peu de persécutions , & par conséquent peu de Martyrs.

La B O N N E.

Que signifient donc les apologies de St. Justin , Philosophe & Martyr , celles de Tertullien adressées aux Empereurs pour les engager à donner la paix aux Chré-

tiens ? Quand ces monuments ne seroient pas au dessus de toute critique , n'avons-nous pas la Lettre de Pline le jeune , qui constate une persécution si cruelle , qu'il suffisoit d'avouer qu'on fût Chrétien pour être mis à mort ? Un de ces matins ces Messieurs voudront nous prouver qu'il fait nuit à midi. Je vous l'avoue , leur mauvaise foi me révolte.

Miss BELOTTE.

Vous nous avez dit , ma *Bonne* , que les Romains se convertirent à la vue des miracles. Cette conversion générale se fit donc du vivant des Apôtres : j'ai oui dire que le pouvoir d'en faire n'a pas passé à leurs Successeurs.

La BONNE.

Si la Croix s'est établie sur le Capitole sans miracle , c'en est un mille fois plus surprenant que ceux dont on veut douter : cette réponse est de saint Augustin , il la faisoit aux incrédules de son temps , & ceux de nos jours n'ont rien de bon à répliquer.

Miss CHAMPÊTRE.

Je vais vous faire une singulière réflexion. Vous prétendez que le Christianisme purifia les mœurs ; mais pouvons-

retournez à la page 257 du tome

nice, s'il laissoit la vertu sans récompense, & le vice sans châtement. Il ne le fait pas en cette vie, donc il le fait dans l'autre.

La même justice lui a fait créer des hommes pour en être aimé & glorifié; car il ne pouvoit les créer pour une autre fin que lui-même : cette même justice, dis-je, l'a engagé à se manifester à ces hommes, car on ne peut aimer ce que l'on ne connoît pas : on ne peut aimer qu'à proportion de la connoissance qu'on a de l'objet que l'on doit aimer.

Dieu s'est manifesté aux hommes en plusieurs manieres.

D'abord par la beauté & la perfection de l'univers, qui peut nous découvrir sa toute-puissance, sa sagesse, sa bonté, sa libéralité, & par conséquent, qui doit nous exciter à l'admiration & à l'amour.

Secondement. Par ce sentiment intérieur qu'il a gravé au fond de notre ame, qui nous porte à chercher le bonheur; bonheur que l'expérience nous apprend ne pouvoir être trouvé dans la créature: ce qui nous force, pour ainsi dire, à nous retourner vers lui.

Troisièmement. Par la connoissance beaucoup plus immédiate qu'il avoit donnée de lui au premier homme; connoissance qui s'est conservée parmi un

petit nombre d'hommes, depuis Adam jusqu'à Noé, qui se perpétua jusqu'à Abraham, qui fut soutenue & renouvelée par les promesses que Dieu fit à ce Patriarche, & à ses enfants.

Quatrièmement. Par une révélation encore plus expresse, dont Moïse fut le Ministre; révélation autorisée par les miracles qui l'accompagnerent, par les prophéties qui l'avoient précédée, & par ceux qui continuerent, & dont l'accomplissement vérifia la divinité pendant une longue suite d'années; révélation qui porte, pour ainsi dire, le cachet de Dieu, qui n'a pu être contrefaite par les plus habiles Législateurs; c'est-à-dire, qu'il n'y a aucun Législateur qui nous ait donné des idées dignes de Dieu, & conformes à nos lumières, (excepté Moïse;) qu'il n'y a aucun, dis-je, dont les Loix aient été dignes d'un Dieu.

La B O N N E.

Vous aviez tort de vous défier de votre mémoire, ma chère, on ne peut avoir mieux resserré ce que nous avons dit. Nous en sommes restées à la publication de cette Loi, voyons dans les circonstances qui l'accompagnent, & dans le reste de la vie de Moïse, des preuves de la divinité de cette Loi; elles seront

A M E R I C A I N E S. 259

surabondantes après celles que nous avons déjà données ; mais il faut profiter de nos richesses. Nous y trouverons aussi des preuves de la sainteté de Moïse , qui forceront l'incrédulité jusques dans ces derniers retranchements. Voilà de quoi nous nous entretiendrons la première fois.

Fin du second Tome.





1





[illegible]

